N° 851 44e Année T. CCXLVIII 1er Décembre 1933

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, *5 fr. 75;* plein tarif *6 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

MERCVRE DE FRANCE donne dans les 24 livraisons **d'une seule année** la matière de **cinquante volumes** in-16 ordinaires, qui, au prix de 12 francs l'un, coûteraient 600 francs.

Le *Mercure de France* a publié au cours de l'année 1931 :

plus de 100 études, essais, longs articles, contes, romans, nouvelles et fantaisies ;

des poésies ;

environ 500 articles dans la " Revue de la Quinzaine ", sous les 66 rubriques suivantes :

Archéologie.
Art.
Art ancien et Curiosité.
Bibliographie politique.
Chronique de Belgique.
Chronique de Glozel.
Chronique des mœurs.
Chronique de la Suisse romande.
Echos.
Ethnographie.
Folklore.
Géographie.
Histoire.
Histoires des religions.
Les Journaux.
Lettres allemandes.
Lettres anglaises.
Lettres anglo-américaines.
Lettres antiques.
Lettres brésiliennes.
Lettres bulgares.
Lettres canadiennes
Lettres catalanes.
Lettres chinoises.
Lettres dano-norvégiennes.
Lettres espagnoles.
Lettres hindoues.
Lettres hispano-américaines.
Lettres hongroises.
Lettres italiennes.
Lettres néo-grecques.
Lettres polonaises.
Lettres portugaises.
Lettres russes.
Lettres yougoslaves.
Linguistique.
Littérature.
Littérature comparée.
Le Mouvement scientifique.
Musées et Collections.
Musique.
Notes et Documents artistiques.
Notes et Documents d'histoire.
Notes et Documents littéraires.
Notes et Documents de musique.
Orientalisme.
Ouvrages sur la guerre de 1914.
Philosophie.
Les Poèmes.
Police et Criminologie.
Préhistoire.
Publications d'Art.
Publications récentes.
Questions coloniales.
Questions économiques.
Questions juridiques.
Questions militaires et maritimes.
Questions religieuses.
Les Revues.
Les Romans.
Science financière.
Science sociale.
Sciences médicales.
Sciences occultes et Théosophie.
Théâtre.
Voyages

Envoi franco d'un spécimen

sur demande adressée 26, rue de Condé, Paris-6e

Librairie DELAGRAVE, 15, rue Soufflot, PARIS (5e)

ÉTRENNES 1934 — *Bibliothèque des Belles-Œuvres*

ANDRÉ DEMAISON

LE LIVRE DES BÊTES QU'ON APPELLE SAUVAGES

Illustrations de H. DELUERMOZ

Un vol. 23,5×28, broché .... 40 »
Relié toile, plaque spéciale, tête dorée .... 60 »
Relié amateur tête dorée .... 70 »
Il a été tiré 210 exemplaires numérotés sur divers papiers (prospectus spécial sur demande)

L. BROSSOLETTE

PARIS ET SA REGION à travers l'histoire

Un vol. 20×29, 100 illustrations, broché, 22 » ; relié .... 38 »

Un nouvel album de SAMIVEL

GARGANTUA

D'après RABELAIS, par Mme Mad. GIRAUD

Illustrations en noir et planches hors texte en trichromie de SAMIVEL

Album 25×32, couverture artistique .... 28 »

N. BRUNEL et J. MORLINS

QUAND HENRI LE GRAND ÉTAIT PETIT

Images en noir et en couleurs d'A. URIET.

Album 26×33, reliure artistique en couleurs .... 28 »

ALPHABET

30 photographies de PIERDA

Tirées en plusieurs tons par DRAEGER

Album 20×26, reliure spéciale .... 12 »

E. PEROCHON

LES YEUX CLAIRS

Illustrations de RAY-LAMBERT

Un vol. 18×28, broché 18 »; relié .... 32 »

J. DE KERLECQ

L'ENCHANTEMENT DE SOLHAR

Illustration d'A. PECOUT

Un vol. 16×25, br. 15 »; rel. 25 »

L. PINEAU

CONTES POPULAIRES SUÉDOIS

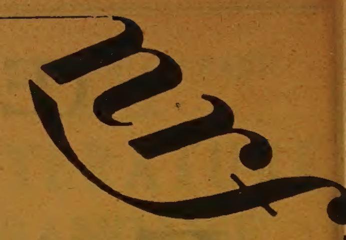
Illustration de TCHERKESSOF

Un vol. 18×28, br. 18 »; rel. . 30 »

LUCE ET COLAS ROBINSONS

Texte de Mad. GIRAUD. — Illust. en noir et en couleurs de R. GIFFEY

Album 25×32, cart. artistique .... 10 »



BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Contenu de plusieurs volumes en un petit livre.



Reliure en pleine peau souple. Papier bible.

BAUDELAIRE : Œuvres complètes. Notes, Variantes et Bibliographie, par Y.-G. LE DANTEC.

Tome I : Les Fleurs du Mal. Supplément. Les Paradis artificiels, etc. 45 fr.

Tome II : Curiosités Esthétiques. L'Art Romantique. Journaux Intimes, etc. .... 48 fr.

EDGAR POE : Histoires (Edition collective). Traduction de CHARLES BAUDELAIRE. Notes, Variantes et Bibliographie, par Y.-G. LE DANTEC.... 48 fr.

LACLOS : Les Liaisons dangereuses. Correspondance avec Mme RICCOBONI, etc. Notes, Variantes et Bibliographie, par M. ALLEM........ 48 fr.

STENDHAL. Romans : I. **Le Rouge et le Noir, suivi d'Armance.** Préfaces, Notes, Bibliographie et Variantes de l'exemplaire de Bucci, par Henri MARTINEAU.................. 48 fr.

RACINE : Théâtre complet. Notes, Variantes et Bibliographie, par E. PILON et R. GROOS.................. 48 fr.

MOLIÈRE : Œuvres complètes (en deux vol.). Notes, Variantes et Bibliographie par Maurice RAT..... 100 fr.

VOLTAIRE : Tous les Romans et Contes. Notes, Variantes et Bibliographie, par René GROOS..... 48 fr.

LA FONTAINE : Fables, Contes et Nouvelles. Notes, Variantes et Bibliographie par E. PILON, R. GROOS et J. SCHIFFRIN.............. 48 fr.

ROUSSEAU : Les Confessions, suivies des **Rêveries du Promeneur Solitaire.** Notes. Variantes et Bibliographie, par Louis MARTIN-CHAUFFIER. .... 48 fr.

MUSSET : Poésies complètes. Notes, Variantes et Bibliographie, par M. ALLEM.................. 48 fr.

Vient de paraître :

STENDHAL
La Chartreuse de Parme
suivie de
Lamiel

Textes, Notes, Variantes, Bibliographie, par Henri MARTINEAU........ 48 fr.

Pour paraître en décembre :

MONTAIGNE
Essais

Textes, Notes, Variantes, Bibliographie, Traduction nouvelle des citations latines, glossaire, etc., établis par ALBERT THIBAUDET. Un vol. de 1200 pages 68 fr. (Le prix de 68 fr. s'entend pour la souscription et sera majoré dès la parution.)

LE

MOUVEMENT FLAMINGANT

Le mouvement flamingant, mouvement politique et psychologique, qui se développe actuellement chez nos amis belges, est d'une très grande importance pour la France. Il y est assez mal connu en lui-même, ses conséquences immédiates sont appréciées de travers, ses conséquences futures sous-estimées. Dans un ouvrage que nous venons de publier (1), nous avons eu l'opportunité d'en parler en l'envisageant surtout au point de vue linguistique. Ce n'est qu'un aspect du mouvement. Nous souhaiterions en donner ici une vue d'ensemble, sans toutefois négliger certains détails qui, comme dans un paysage, donnent la situation des plans et la perspective.

C'est d'ailleurs sous les apparences d'une querelle linguistique que le mouvement flamingant se présente, querelle qui aurait pour but l'élimination de la langue française des provinces flamandes de Belgique.

Il convient donc d'examiner tout d'abord la question du bilinguisme en Belgique; cela rendra beaucoup plus aisée l'étude de l'aspect politique du mouvement flamingant, aspect de beaucoup le plus inquiétant.

Tous les Flamands ne sont pas des flamingants. Sous ce vocable de flamingant, il faut entendre la toute petite minorité de Flamands qui prétend revenir à l'état politique de 1830, et qui a pris pour moyen d'action la

(1) *Traité de l'Immigration et de la Greffe inter-raciale*, Librairie Larose.

question des langues. Dans ce parti politique peu nombreux, les activistes ou frontistes sont tantôt des chefs avoués, tantôt des directeurs occultes; dans les deux cas, ce sont des gens actifs, même lorsqu'ils sont silencieux. Leur puissance n'est cependant pas aussi grande qu'on le croit ni qu'ils se l'imaginent. Leur faiblesse vient de ce qu'ils ignorent trop l'histoire des Flandres, ou du moins qu'ils n'en veulent connaître que les fragments qu'ils exploitent.

Comme toujours, ceux qui négligent l'histoire commettent, ici, des erreurs de conséquence dont la moindre n'est pas de fausser toute la question du bilinguisme dans les Flandres, et ceci au détriment de toute la nation belge.

§

Retournons donc aux sources, consultons les deux grands historiens de la Belgique : Henri et Jacques Pirenne. Leurs travaux nous donneront le fil conducteur et nous établirons notre point de départ sur une base solide.

Contrairement à ce que ces Flamands, prétendent, la Flandre a toujours été un pays bilingue. Convertie au Christianisme en 650, l'ancienne Gaule Belgique fut divisée en cinq évêchés : Utrecht, Liège, Noyon, Cambrai et Thérouanne. Alors que le premier allait devenir hollandais, Noyon, Cambrai et Thérouanne furent rattachés à l'archevêché de Reims; l'évêché de Liège englobait, lui, outre une minorité flamande, les Wallons des Ardennes, et se trouva rattaché à l'archevêché de Cologne.

Placé sous l'influence du clergé français, le clergé flamand adopta peu à peu notre langue. Tournai, en devevenant le grand centre religieux des Flandres, exerça une influence profonde de francisation pendant tout le haut moyen âge. J. Pirenne rappelle que c'est à l'abbaye

de Saint-Amand, du nom du Français qui fut l'un des évangélisateurs des Flandres, que fut écrit le plus ancien poème de la littérature française : la *Cantilène de sainte Eulalie,* en même temps que l'un des plus vieux monuments de la littérature allemande : le Ludwigslied.

A Liége, évêque et clergé parlaient les deux langues.

A cette première influence française, s'ajouta l'influence dérivée de la formation politique de nos pays. Lorsque l'empire mérovingien fut divisé, la Neustrie était habitée par une majorité de Latins, l'Austrasie par des Germains. La frontière suivit, en Belgique, la limite des diocèses et les parties flamandes du pays furent rattachées au Sud.

Lorsque les principautés belges se constituèrent, la Flandre, le Brabant, le Limbourg, le Luxembourg et Liége, peuplés de Flamands et de Wallons, furent bilingues, tandis que le Hainaut, peuplé seulement de Wallons, parlait français et fut unilingue. Le français devint la langue des princes et la langue à peu près officielle des principautés.

Un autre élément de francisation entra alors en jeu : les mariages entre nobles flamands et nobles wallons. Godefroi de Bouillon fut mis à la tête de la première Croisade parce que, né à la limite des pays latins et germaniques, il pouvait exercer le commandement en deux langues.

A ces raisons politiques et religieuses de bilinguisme vint s'ajouter au IXe siècle, une raison d'ordre économique. Les Flandres devinrent l'aboutissant d'une grande route commerciale venant d'Asie. C'est l'activité commerciale qui détermina la naissance des Communes flamandes et leur fixation en certaines localités : Anvers, Gand, Bruges, Ypres. De là, les commerçants flamands descendaient en Champagne et arrivaient jusqu'aux environs de Paris, où ils se rencontraient avec

les commerçants italiens. La langue de négoce était le français qui devint la langue internationale du commerce, depuis l'Escaut et la Meuse jusqu'aux Alpes. Les Flamands adoptaient aisément le français comme seconde langue, car, dans leur pays, il était devenu la langue du clergé et de la noblesse. Ce mouvement linguistique se renforça de lui-même dès que les Flamands envoyèrent leurs fils à l'Université de Paris.

Ainsi, du VIIe siècle au XIIIe, les Flamands s'accoutumèrent d'une façon toujours plus intensive à parler le français. Au XIIIe siècle, les communes flamandes étaient conduites par le patriciat marchand qui parlait français, et le français était devenu la langue administrative des communes. C'est aussi à ce moment que la littérature flamande connut sa meilleure époque, tandis que dans l'évêché d'Utrecht, en Hollande, où le français n'était pas usité, il n'y avait aucune littérature, même indigène.

Les plus anciens auteurs flamands : Hendrik van Veldeke et Jacob van Maerlant, sont de formation française. A son tour, la littérature flamande influe sur la nôtre, témoin le *Roman de Renart*, écrit par un Gantois.

On peut donc affirmer que la langue flamande et la langue française ont été jumelles dès le début de l'histoire de la Belgique et que la seconde langue, le français, avait autant d'importance jusqu'au XIIIe siècle que la langue maternelle : le flamand.

Malgré la guerre de Cent Ans, malgré la révolte des Communes contre le patriciat, malgré l'importance que prirent les villes Hanséatiques, le français conserva au XIVe siècle sa position de seconde langue et même l'amplifia en passant dans les cours de justice.

Le bilinguisme s'affirma encore au XVe siècle grâce à la maison de Bourgogne, et gagna même Utrecht et les Pays-Bas. Le français était si répandu que Charles-

Quint, en 1530, constate la coutume générale d'envoyer les jeunes gens en France pour apprendre le français.

En 1531, naît l'Université de Douai qui vécut jusqu'à ce que celle de Lille la remplaçât en 1899. L'extension du français dans toutes les Flandres et les Pays-Bas est énorme, mais ne nuit en rien à la culture flamande qui paraît n'en fleurir que mieux, de même que l'art. C'est l'époque des Van Eyck et de Clouet (Cloedt).

§

C'est, explique J. Pirenne, « que le bilinguisme du pays n'est que l'expression de sa civilisation propre : fleur au parfum latin poussée en sol germanique ».

A l'époque de la Réforme, c'est le calvinisme qui secoue les Flandres et non pas le luthéranisme, mais en fin de compte, Flamands et Wallons retournent au catholicisme. Le luthéranisme amenait avec lui partout où il triomphait la langue allemande; le hollandais se trouva enserré par l'allemand et se subdivisa en deux cultures hostiles, la protestante au nord et la catholique au sud. Cette dernière circonstance augmenta encore l'influence du français. La correspondance de Rubens en est une des preuves les plus curieuses et les plus éclatantes.

Ainsi, malgré toutes les vicissitudes de l'histoire, le français demeure la seconde langue et la plus importante des deux langues dans les Flandres, jusqu'aux années de début du XVIIe siècle. Dix siècles se sont écoulés depuis son implantation et l'influence profonde de ces dix siècles n'est nullement effacée de nos jours.

Même sous la domination espagnole, même sous la domination autrichienne, le français continua de se répandre spontanément. Tout le monde, noblesse, bourgeoisie, artisans, veut connaître le français en Flandre. Cependant, quelque chose a changé, c'est la politique. La politique allemande dirige le pays, et Marie-Thérèse

d'Autriche crée les collèges thérésiens, qui sont consacrés à l'étude du flamand et de sa littérature. Mais alors, à partir du milieu du XVIIIe siècle, la politique française réagit et favorise la francisation, soutenue par le clergé, qui redoutait l'influence protestante de la Hollande. En 1830, toute la bourgeoisie flamande était francisée (2).

§

On peut dire que 1830 n'est pas seulement l'année de la fondation de la Belgique en tant qu'Etat ayant sa propre individualité, grâce à une révolution dont les traits locaux, caractéristiques et pittoresques, ont été décrits par D. Horrent dans *Le Volontaire Liégeois* (3), mais que c'est aussi la date de naissance d'un ressentiment de la Hollande à l'égard de la Belgique. Plus ou moins accentué, plus ou moins exprimé, ce ressentiment a persisté, il existe encore, en dépit des apparences. Jamais les Hollandais n'ont pardonné aux Belges la prise d'Anvers ni la perte de l'Escaut.

Or, si en 1830 les patriotes belges se séparèrent de la Hollande, il y eut des patriotes hollandais, de langue française, résidant en Belgique, qui rentrèrent en Hollande, fidèles peut-être plus encore à la dynastie régnante qu'au pays lui-même. Il se créa en Hollande cet état d'esprit, cette attitude psychologique du regret silencieux, profond, persistant, tenace, sans éclats, nostalgique pour ainsi dire, sentiment que les flamingants connaissent, et sur lequel ils fondent parfois leurs espoirs secrets. Sentiment teinté aussi de jalousie, car Anvers fait une grande concurrence à Rotterdam et à Amsterdam. Cette nuance de jalousie peut d'ailleurs devenir un moyen d'action pour l'influence germanique, si ce n'est déjà fait.

(2) J. Pirenne : *Pourquoi la Flandre est bilingue*, in les « Nouvelles » de Hasselt. Fr. Olyff, éditeur, 17 avril, 24 avril, 1er mai 1930.
(3) D. Horrent : *Le Volontaire*, Imprimerie Centrale, 29, rue des Pitteurs, Liége, 1930.

Cependant, de 1830 à 1930, le français et le flamand fleurissent de nouveau ensemble, ramenant chez le peuple flamand une vie intellectuelle très intense. Une élite d'écrivains flamands surgit à côté d'écrivains belges de langue française.

Leur tendance, dit J. Pirenne, est nettement nationale avec Conscience (d'origine française), Ledeganck et van Ryswyck.

Sous leur impulsion, la population flamande prend conscience d'elle-même : d'abord elle se voit et se comprend surtout elle-même, sa littérature se fait régionale avec Guido Gezelle, Etyn Steuvels, voire autonomiste avec René Declercq.

Mais les peuples forts aiment à parler haut. Déjà la tendance régionaliste cède le pas et la culture flamande aujourd'hui prend un caractère international avec des hommes de la valeur de K. van Woestijne, Aug. Vermeylen, Herman Terlick. La Flandre est redevenue européenne.

...Le développement de la littérature flamande va de pair avec une diffusion nouvelle du français, que la généralisation de l'enseignement précipite et étend à toutes les familles instruites, lui donnant une ampleur non encore atteinte jusqu'ici.

Non seulement le peuple flamand adopte de plus en plus le français, mais il donne naissance à une véritable pléiade d'écrivains français de tout premier ordre : de Coster, Verhaeren, Maeterlinck, van Lerberghe, Rodenbach, tous conservant cependant le génie propre qui les distingue si profondément des écrivains de France.

Les deux courants parallèles, jeunes et fougueux l'un et l'autre, se combinent et se mélangent. 900.000 Flamands parlent aujourd'hui le français, et pourtant la connaissance du flamand épuré, régénéré, s'est généralisée.

Certes, il est des Flamands, plus encore aujourd'hui que jadis, dont la langue usuelle est le français; mais il n'en est plus qui, comme au début du XIXe siècle, ignorent le flamand.

C'est que le développement de la culture flamande et la diffusion du français procèdent d'une même cause : la pros-

périté économique de la Flandre. Les rapports internationaux y étendent nécessairement la connaissance du français, outil de prospérité et d'expansion : et, en enrichissant la Flandre matériellement et intellectuellement, ils font fleurir sa langue et sa pensée.

Il en fut ainsi jadis. Il en est ainsi aujourd'hui. Il en sera ainsi demain (4).

Pirenne cite, ainsi que nous venons de le voir, Guido Gezelle, grand poète flamand, qui jouit encore de la vénération de ses compatriotes.

Voici comment Guido Gezelle s'exprimait en parlant du hollandais et du français. On verra combien son témoignage est précieux.

Tandis que, chez nos voisins du Nord, la langue descend d'en haut vers le peuple, refoulant l'idiome spontané et s'imposant à tous, en Flandre, et surtout en West-Flandre, la langue du peuple, restée pure et vivace comme au temps de van Maerlant (XIIIe) prétend ne pas se laisser refouler par une invasion linguistique quelconque.

L'habitant des Flandres parle le flamand de ses pères là où il lui convient de le parler, mais, quand son idiome natif ne lui suffit plus dans ses rapports avec la société, il ne s'adresse nullement en un flamand de commande, en un néerlandais de haut parage comme ses frères de Hollande : non, il parle le français; autrefois, et dans le même cas, il aurait parlé le latin, l'italien et l'espagnol.

Cette existence, en Flandre, de deux idiomes aussi disparates que le français et le flamand, loin d'être nuisible à la conservation de celui-ci, lui est, au contraire, éminemment favorable. Toutes les peines qu'on s'est données en Hollande pour recueillir les épaves de la Volkstaal n'ont abouti qu'à des résultats insignifiants. Pourquoi?... Parce que le néerlandais vulgaire, la Volkstaal, est généralement dépréciée; on n'ose la parler en bonne compagnie, la Volkstaal est proscrite dans les écoles, dans les assemblées publiques, ignorée à l'église, méprisée et honnie par la société tout entière.

(4) J. Pirenne : « Les Nouvelles », ut supra, 1er mai 1930.

Comment se pourrait-il, dans ces conditions, que la Volkstaal continue d'exister à côté du néerlandais académique et officiel? En Flandre, une langue officielle flamande, une langue à l'instar du néerlandais, une langue qu'on est convenu d'appeler « fatsoenlijk Hollandsch » ne se parle pas et ne se parlera jamais (5).

Tous les protagonistes de la langue flamande, de la culture flamande, de l'Université flamande ne sont pas des flamingants, et tous n'ont pas la phobie du français. Cette phobie n'appartient qu'aux flamingants extrémistes, activistes. Nous verrons plus loin que les Flamands ont, d'ailleurs, des arguments sérieux pour pousser au développement de leur langue, arguments dont beaucoup sont admis par les Wallons, lorsque des polémiques violentes ne viennent pas troubler le raisonnement posé. La démographie, l'économie politique flamandes de 1930 ne peuvent pas ne pas être prises en considération. Le Parlement belge l'a bien compris. De là à revenir à un état politique analogue à celui de 1830, à une division de la Belgique en deux parties : flamande et wallonne, c'est-à-dire à la suppression du royaume, il y a une immense distance. Mais le séparatisme de quelques flamingants ne s'arrêterait pas là où ils pensent, et nous aurons à jeter un coup d'œil sur les perspectives qui s'ouvriraient si ce séparatisme approchait (seulement d'assez loin) de toute réalisation. Déjà, à l'heure présente, c'en est trop, car on voit, à propos des débats parlementaires sur l'octroi des crédits pour les fortifications, à la Chambre des Représentants, des influences se faire jour qui laissent deviner des arrière-pensées (6). Cependant, la masse des Flamands ne désire pas le partage de la Belgique.

Quos vult perdere Jupiter dementat.

(5) *Les Flamingantistes,* in Museon, Tome IV, Janvier 1885. Charles Peeters, éditeur, 4, rue de Namur, Louvain.
(6) *Le Temps,* 6 mai 1931.

§

Jusqu'à ce jour, le français avait été maintenu comme langue véhiculaire au même titre que le flamand. Ce maintien s'était fait à la faveur de l'art. 5 d'une loi votée le 5 juin 1883, décidant la simultanéité des cours en langue flamande et en langue française. J. Ingenbleek (7), dans une très intéressante plaquette sur l'enseignement moyen (secondaire) dans les provinces flamandes, montre que, grâce à l'interprétation tourmentée de l'adverbe « simultanément », l'application de la loi de 1883 a été complètement faussée, et que le régime flamand voulu par la loi n'a pas été réalisé. Discussions et contradictions parlementaires en ont été une des causes. Le régime bilingue « adapté » qui devait être mis en vigueur à Bruxelles, Gand et Anvers, ne l'a pas été. La flamandisation ne pouvait, il faut le dire, s'organiser que si l'on disposait du personnel nécessaire. A l'époque, il faisait à peu près défaut. C'est une autre cause.

Il y avait aussi, on pourrait dire surtout, la préoccupation des représentants libéraux en ce qui concerne les dangers que l'enseignement officiel pouvait courir s'il subissait la concurrence des établissements privés où le régime français demeurait la règle. Et par établissements privés, il faut comprendre les établissements catholiques. Si le parti catholique avait lui-même exécuté la loi de 1883, le problème linguistique eût été résolu progressivement depuis lors et, du même coup, la question flamingante.

Sous prétexte, dit Ingenbleek, qu'on est arrêté en route, des esprits impatients et téméraires, confondant leur vie éphémère avec l'existence permanente d'un peuple, voudraient

(7) *Les Leçons du Passé; l'Enseignement Moyen dans les Provinces flamandes*, par J. Ingenbleck, in « Le Flambeau », Janv. 1931. Imprimerie Finacom, Bruxelles.

recourir aux moyens extrêmes : politique maladroite et chimérique qui ferait plus de tort que de bien, politique injuste également, car les fautes n'incombent point à la génération présente, puisqu'elle ne demande pas mieux que de se plier aux solutions apaisantes.

Quels sont donc les solutions et les arguments nouveaux?

Lorsque nous aurons répondu à cette interrogation, le danger des théories activistes sera facilement mis en évidence, — danger tant pour la politique intérieure de la Belgique que pour la politique internationale. Y sont plus spécialement intéressées, bien qu'à des titres contradictoires : la Hollande, la France, l'Angleterre et l'Allemagne.

L'histoire nous a montré le flamand et le français florissant ensemble, l'un par l'autre, tout au long des siècles. Le présent, la revendication flamande, nous étonne. Il faut savoir qu'il y a maintenant en Belgique quatre millions de Flamands et seulement trois millions cinq cent mille Wallons. Avant la guerre, le suffrage universel n'existait pas, c'était le régime du vote censitaire. Il en résultait qu'il n'y avait pas de véritables élus, mais plutôt des hommes choisis par de petits comités suivant leurs préférences. Ces hommes étaient presque tous, sinon de langue française, du moins pratiquant la langue française, car qui dit suffrage censitaire dit forcément suffrage bourgeois. Le peuple flamand qui ne parlait que flamand n'était pas représenté en réalité.

Quand, après la guerre, le suffrage universel fut appliqué, les comités électoraux se trouvèrent composés non plus de quelques bourgeois flamands, mais de la masse du peuple flamand, qui envoya au Parlement une majorité de Flamands qui n'existait pas auparavant. D'où revendication de l'usage du flamand dans les tri-

bunaux, l'armée, l'administration, les services publics et les écoles.

Pourquoi l'Université purement flamande de Gand? D'abord parce que, jusqu'en 1930, il n'existait pas en Belgique d'université flamande; ensuite, parce que tous les jeunes gens flamands venant faire leurs études à Gand à l'Université, les faisaient en français. Dans les familles bourgeoises de Gand et du pays flamand, on ne parlait flamand que par une sorte de laisser-aller familier, mais, lorsqu'on voulait maintenir son rang, on parlait français (8).

Le peuple flamand, qui n'a jamais méprisé le français, qu'il ne faut pas confondre avec le parti politique des flamingants, qui reconnaît l'utilité et la valeur des études françaises, qui envoie ses enfants, volontairement, dans des écoles où on apprend le français, se trouvait cependant, dans son ensemble, séparé de l'élite intellectuelle dirigeant ses destinées. Les universitaires flamands ont estimé fâcheux pour l'évolution du peuple que ses intellectuels ne parlent pas leur langue maternelle. Les guides doivent parler la langue de ceux qu'ils conduisent.

Etant donné l'évolution du système électoral et celle des idées relatives à la vie des peuples, on ne peut nier qu'il n'y ait là une bonne raison.

Les Wallons l'admettent d'ailleurs parfaitement et ne se rebellent que contre la prétention des flamingants d'exclure la langue française, de renier le vieux bilinguisme flamand, de s'imaginer que le flamand peut prospérer sans le français, — et contre la tendance nettement proclamée maintenant de se servir de la question du bilinguisme pour aboutir au séparatisme.

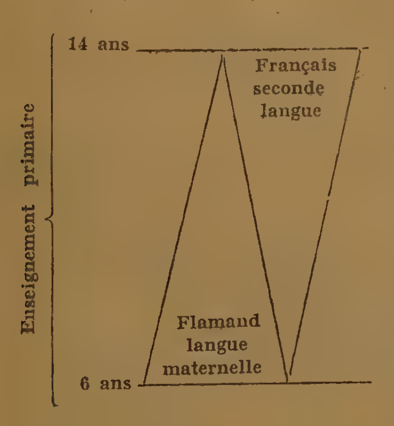
Aussi bien, ni le gouvernement belge, ni le Ministère des Sciences et Arts n'admettent cette tendance, qui a

(8) *Les Minorités françaises en Flandre*, par Fax, dans « Le Flambeau », n° de Noël 1930, Bruxelles.

trop de racines en Allemagne depuis la guerre. Cette tendance a pris plus de force depuis le développement économique du Limbourg, insoupçonné avant la guerre.

Aussi bien encore, l'organisation des études dans les établissements d'enseignement officiel, soit dans les provinces flamandes, soit à la périphérie de Bruxelles, devenue la zone la plus importante du bilinguisme depuis la guerre, l'organisation bilingue même du Ministère des Sciences et Arts, tout cela montre que les esprits avertis, cultivés et pondérés ont parfaitement envisagé les divers aspects du problème et paré, par ces organisations mêmes, à la menace de séparatisme.

Ce n'est pas ici le lieu d'exposer les méthodes pédagogiques instituées par nos amis belges ou en voie de création, pour réaliser l'école bilingue. Nous renvoyons pour cela à notre Traité (9). Nous nous bornerons à dire que, dans l'enseignement officiel et dans l'enseignement adopté, c'est le système triangulaire — nom que nous lui avons donné — et, dans l'enseignement libre, le système parallèle qui fonctionnent. (Enseignement primaire.)



Dans le système triangulaire, le flamand, langue maternelle, est enseigné à partir de l'âge de six ans, un grand nombre d'heures par semaine. Ce nombre va en diminuant jusqu'à la dernière année scolaire; le français ou seconde langue, à peu près non enseigné à six ans, devient l'étude presque prépondérante à quatorze ans.

(9) Ut supra : page 199 et suivantes.

Dans l'enseignement libre, c'est la méthode parallèle et directe : chaque classe de langues a lieu simultanément en flamand et en français.

§

Jusqu'à ce point, l'action des flamingants, utilisant le problème renouvelé du bilinguisme à des fins séparatistes, se comprend; et l'on comprend qu'à la faveur des théories plus ou moins minoritaires, ces flamingants extrémistes s'efforcent de revenir à une plus grande Hollande.

Mais, en même temps que les complications politiques et économiques, survient une nouvelle complication linguistique : le germanisme.

Lorsqu'en 1914 les Allemands s'installèrent à Anvers, ils ignoraient, pour aussi étrange que cela puisse paraître, — nous le tenons d'une haute personnalité belge, — que le flamand y était d'un usage courant. Ils rédigèrent donc leurs proclamations et leurs ordres en français et en allemand. Une notable partie de la population ne les comprit pas. Ce fut, pour les Allemands, une révélation sur l'extension et la vitalité de la langue flamande. Fidèles à leur méthode de jeter le trouble dans l'espoir de pouvoir en tirer profit, ils favorisèrent ou peut-être même créèrent ce mouvement frontiste qui a fait tant de bruit, qui est un mouvement séparatiste, en l'appuyant sur des revendications linguistiques. Ils escomptaient que la séparation, si le séparatisme parvenait au succès, se ferait en leur faveur.

Or, il est un phénomène linguistique auquel les flamingants n'ont peut-être pas pris garde, c'est l'avance du germanisme en Hollande même. Déjà, avant la guerre, le français avait été supprimé dans l'enseignement primaire néerlandais; aujourd'hui, le peuple lui-même en réclame le rétablissement en maints endroits. Depuis la guerre, la propagande allemande dans les

classes hollandaises moyennes a réussi à y déterminer un état d'esprit francophobe, lequel n'est nullement partagé par les classes cultivées de la société, qui ont rendu, au cours de la guerre, de signalés services à nos populations du Nord.

Le germanisme tend à gagner la Belgique du Nord, — provinces d'Anvers et du Limbourg, très importantes au point de vue économique, — à travers la Hollande.

Un publiciste hollandais, M. Elout, a fait paraître sous le titre « Le Cheval de Troie », une curieuse étude sur ce sujet (10). Cet auteur dénonce l'invasion toujours plus grande des germanismes dans la langue néerlandaise, tant populaire que littéraire et même officielle.

Nous voyons, écrit M. Elout, qu'en Europe occidentale et en Europe centrale, la frontière naturelle entre Germains et Romans n'a cessé depuis les guerres napoléoniennes d'avancer vers le Sud. Mais c'est surtout depuis 1870 que, dans le Nord de l'Europe, la culture romane se trouve bousculée, sinon évincée, par la culture germanique.

Pour la Hollande, la chose signifie que ce pays n'a plus à redouter pour sa propre vie spirituelle une menace de la part du centre culturel roman, mais bien du foyer culturel germain; autrement dit, non plus du côté de la France, mais du côté de l'Allemagne. Par différentes portes d'invasion : la science, l'armée (stratégie allemande), la musique, la technique et surtout le commerce et l'industrie, la forme allemande de la culture germanique pénètre de plus en plus notre pays, notre peuple, et, partant, notre propre être...

Cette pénétration culturelle allemande est pour nous beaucoup plus dangereuse que ne le fut jamais l'influence française. Elle trouve chez nous un peuple d'une passivité inouïe, suivant le mot d'Alard Pierson, pour ne pas parler de « veulerie nationale », comme l'a fait Karnebeek senior; un peuple qui, se plaisant, on dirait, à oublier les leçons du passé, incline trop aisément à dénigrer ce qui émane de son propre

(10) *Le Cheval de Troie*, in « Algemen Handelsblad », janv. 1931, et les « Nouvelles » de Hasselt., 8 janv. 1931.

fonds pour préférer ce qui vient de l'étranger. Et, comme nous sommes nous-mêmes principalement germains (entièrement même pour ce qui concerne la langue), une culture germanique trouve chez nous un accès d'autant plus aisé et qui passe presque inaperçu. Nous nous laissons ainsi germaniser passivement.

La transformation éventuelle du néerlandais en dialecte allemand prépare l'annexion spirituelle, après laquelle l'annexion politique ne sera plus une question de droit international, mais de force allemande.

M. Elout ajoute — et ceci confirme ce que nous avons dit plus haut au sujet de l'état d'opinion de la classe hollandaise moyenne — que l'accélération du phénomène est due à l'accession d'une classe sociale peu cultivée, qui n'a pas connu la culture française et ne sait pas trouver en elle-même un contrepoids à la culture allemande.

Le mouvement flamingant en Belgique fait côurir le même danger à la langue flamande, et le germanisme s'y propagera d'une manière aussi insidieuse et aussi efficace, si l'on n'y prend garde; plus efficace encore si des forces spirituelles et intellectuelles énergiques ne s'opposent pas à l'audace des frontistes.

Bruxelles et la banlieue bilingue peuvent devenir un terrain de transition, ou mieux de fusion, un lieu où la compréhension mutuelle des Wallons et des Flamands peut parer à toute idée de séparatisme, au moyen de l'école bilingue. Si ce lieu de fusion venait à disparaître, si le Flamand germanisé supplantait le savoureux parler bruxellois, le séparatisme aurait fait un pas décisif.

Dès lors, naîtraient de nouvelles et très graves complications internationales, car on ne voit pas bien un pays situé en un point topographique d'une importance capitale pour l'Occident européen se partageant en deux parties sans que les puissances voisines : Allemagne, An-

gleterre, Hollande et France n'interviennent. Au partage linguistique et culturel s'ajouterait le partage économique.

La Flandre unilingue n'est pas seulement une hérésie, c'est un danger (11).

§

Examinons maintenant un autre aspect du problème : l'aspect religieux. On sait quelle place importante la religion catholique a conservée en Belgique. Comment les catholiques se comportent-ils à l'égard du mouvement flamingant?

Fr. Olyff, le distingué éditeur des *Nouvelles* de Hasselt (Limbourg), rappelle (12) que le cardinal Mercier n'aurait pas laissé passer sans protester la suppression de l'Université française de Gand. Il renvoie ses contradicteurs aux « Œuvres Pastorales » du grand cardinal, dans lesquelles on trouve clairement exprimée sa volonté de protéger et de propager, en Flandre, la langue française, instrument de bon sens, de clarté, en même temps que « ciment » indispensable à l'union entre Belges. Cela ne l'eût point empêché d'accepter une Université flamande. Mais l'une et l'autre pouvaient, devaient vivre ensemble. Même en Limbourg belge, province demeurée catholique et agricole, dont une partie seulement, la Campine, est devenue centre industriel, depuis dix ans, le paysan veut que ses enfants puissent continuer à apprendre le français à côté du flamand.

S. E. le cardinal van Roey, archevêque de Malines, répondant le 18 mai 1929 aux leaders flamingants de Turnhout, leur déclarait :

Vous désirez savoir ce que vous devez, en conscience, faire et éviter. S'il en est ainsi, je considère comme mon devoir

(11) Opinions de Province. Les « Nouvelles » de Hasselt, 6 et 13 mai 1930. Fr. Olyff, éditeur.
(12) Ut supra, 27 mars 1930.

de vous répondre, bien que les déclarations épiscopales faites jusqu'ici ne manquent en rien de clarté.

Le nationalisme flamand, tel qu'il se présente en fait... malgré les multiples divergences et dissensions régnant en son sein, apparaît comme un tout animé d'un esprit révolutionnaire contre la Belgique et ce qui est belge, qui méconnaît et méprise l'autorité civile légitime; qui mine l'autorité épiscopale et la renie, sous prétexte qu'elle serait au service de la Belgique, qui lutte contre nos grandes institutions sociales catholiques... qui s'appuie sur un programme destructeur avec les ennemis de l'Eglise, du pays et de la société...

...Depuis que, collectivement en 1925, ils [les évêques] ont condamné le nationalisme flamand, trois nouveaux évêques ont été installés et ils ont, en conscience, adopté la même attitude; si l'autorité épiscopale a quelque valeur, c'est assurément en cette conjoncture.

...En ce qui vous concerne, Messieurs, je déplore profondément, en tant qu'évêque chargé des plus hauts devoirs, et en tant qu'enfant de cette Campine à laquelle je reste fidèlement attaché, de vous voir, catholiques convaincus, tenter, consciemment ou non, de détourner notre cher peuple campinois vers des chemins trompeurs...

En juillet 1930, parut une lettre pastorale collective qui disait :

Sans doute, rien ne vous empêche d'aimer la ville ou le village, la province ou la région où vous avez vu le jour, dont vous parlez la langue, où vous passez votre existence, mais votre région ou votre province, pas plus que votre ville ou votre village ne sont et ne peuvent s'appeler au sens véritable votre patrie... Pour tous, Flamands et Wallons, la patrie est la Belgique.

...Qu'on abandonne donc une bonne fois des théories dénuées de tout fondement, et criminelles dans leurs applications pratiques, qui prétendent transférer à la Flandre ou à la Wallonie les prérogatives qui n'appartiennent qu'à la Belgique.

Le 12 août 1930, le cardinal Van Roey recevait du

pape approbation et félicitations pour cette lettre pastorale collective. Ainsi, une fois de plus, l'église rendait à César ce qui lui appartient.

Mais il apparaît que, comme dans notre Alsace, des catholiques, voire même des prêtres, ne se soucient pas d'obéir aux directives de la hiérarchie ecclésiastique. Des prêtres et des religieux participent avec une activité énergique au mouvement flamingant séparatiste. Sous l'influence des idées germaniques répandues pendant la guerre, ils se réfugient dans le Limbourg hollandais, portant ainsi préjudice même à leurs hôtes que l'on peut supposer être favorables à l'introduction du germanisme, sous diverses formes, en Belgique. On les connaît personnellement. La province du Limbourg belge est donc fortement travaillée par les flamingants des frontières. Deux raisons pour cela: la proximité de la frontière hollandaise, et surtout la transformation industrielle puissante et rapide du Limbourg, qui, il y a encore dix ans, était une région exclusivement agricole, et, à certains endroits, une lande désertique.

L'activité de ces prêtres et religieux dissidents ne s'exerce pas seulement dans le Limbourg ni à Gand; elle s'étend jusqu'à la frontière française. Ils y provoquèrent, à Dixmude, pendant l'année 1930, année du Centenaire belge, un scandale qui émut toute la Belgique. Désirant demeurer aussi objectif que possible et ne nous livrer pas même à l'ombre d'une polémique, nous ne ferons pas le récit de cette manifestation. Nous nous bornerons à dire qu'elle fut organisée par un professeur de l'Université de Gand avec deux ou trois députés frontistes, et que les nombreux groupes qui y assistèrent étaient presque tous conduits par des prêtres. C'était, soi-disant, un « pèlerinage » (13 et 14).

Nous nous trouvons donc en présence d'une situation

(13) *Pour l'Unité*, nº 7, 1930. Bruxelles.
(14) *Les Nouvelles* de Hasselt, nº 36, 1930.

analogue à celle créée en Alsace par les autonomistes. Ces religieux, ces prêtres sont non seulement désavoués par l'autorité épiscopale, mais encore par la majorité des catholiques flamands. C'est ainsi que la *Lœuvensche Endracht* — garde catholique de Louvain — réunie en son assemblée générale de 1930, vote un ordre du jour qui se termine ainsi :

S'inclinant devant les directives données par Nos Seigneurs les Evêques, en matière linguistique,

Approuve les projets de loi déposés par le Gouvernement et espère que le vote de ceux-ci apaisera tous les Belges.

Les Gantois eux-mêmes, appartenant à la Ligue Catholique des pères de famille, remirent le 3 juin 1930 au chef du Gouvernement une lettre dans laquelle ils expriment leurs vives inquiétudes au sujet du règlement du statut de l'enseignement primaire et moyen préparé dans le projet de loi en instance. La création de l'Université de Gand, qui devait être un apaisement, est devenue le prélude de la flamandisation radicale de l'enseignement. Les Flamands d'expression française ne sont pas une minorité isolée, ils demandent que le principe édicté par la loi scolaire de 1883 (15) soit repris dans la nouvelle loi, même pour les sections spéciales, que leur langue maternelle, le français, ne subisse aucune atteinte par une régression notable des heures de cours qui lui sont consacrées, etc. (16).

Ainsi donc, les flamingants sont et restent, comme nous le disions au début, une petite minorité. On ne compte d'ailleurs, pas plus de onze députés frontistes sur cent quatre-vingt-sept que comprend la chambre des Représentants.

§

Supposons un instant que le séparatisme triomphe,

(15) Cf. page 6.
(16) Pour l'Unité, n° 6, Bruxelles, ut supra.

quels en seraient les résultats économiques pour la Flandre et pour la Wallonie?

Depuis 1830, la Belgique a été l'un des pays les plus prospères du monde. Actifs, intelligents, travailleurs, les Belges, dirigés par des rois pourvus d'une autorité due à leur ferme sagesse, à l'envergure de leur culture, et à la haute compréhension de l'avenir aussi bien que du présent, ont su mettre à profit les éléments économiques existant dans la Métropole et créer, au dehors, une vaste colonie supérieurement organisée. La Belgique n'a pu aboutir à ce résultat que grâce à son unité. La Wallonie a apporté ses industries minières, ses industries de transformation, ses industries de fabrication. De Mons à Liége, le pays est couvert d'usines. La Flandre a développé Anvers au point d'en faire un des premiers ports du monde. Un réseau serré de voies ferrées et de canaux permet le transit rapide des diverses marchandises sur tous les points du territoire, d'une part, et, d'autre part, leur exportation, soit sur le continent, soit au delà des mers.

La région industrielle qui borde la Meuse pourrait aussi utiliser le port de Rotterdam. Mais elle ne trouverait pas en Hollande les avantages qu'elle trouve dans son propre pays. Inversement, la Hollande est en rapport constant, par ses voies fluviales et ferrées, avec l'Allemagne, et cela dans des conditions plus avantageuses pour elle. Au contraire, Anvers constitue pour tout le territoire belge un débouché naturel. Si Anvers cessait d'être belge, un coup mortel serait porté à la région de Mons-Liége. Celle-ci se trouverait, en effet, dans la situation d'un pays ne possédant aucun débouché sur la mer. Par contre, Anvers, privée de son domaine intérieur, concurrencée par Rotterdam, Amsterdam et même Hambourg, ne tarderait pas à péricliter. Une frontière s'élèverait entre elle et le Brabant avec

ses obstacles politiques, douaniers, tarifaires, ferroviaires, fluviaux, etc.

S'il devait en être ainsi, à quoi bon le canal Anvers-Hasselt-Liége, actuellement en cours de construction, qui doit permettre de décupler le trafic du canal existant? Ne serait-ce pas du travail tout fait pour les Allemands. On a pensé, au contraire, qu'il deviendrait un nouveau lien entre la région liégeoise et la région anversoise, ce qu'il sera vraiment.

Qu'est-ce que ces deux Belgiques autonomes? N'est-ce pas exaspérer des égoïsmes et créer des rivalités profitables seulement aux voisins les plus puissants ou les plus habiles? Sans unité d'action, sans unité de vues, que deviendraient la prospérité de la Belgique et son domaine colonial? Quels seront les droits de chacune des deux parties sur celui-ci? Ne sera-ce pas là un prétexte à guerres fratricides? Allons-nous en revenir aux luttes sanglantes des Communes comme au moyen âge? On ne voit vraiment pas quels avantages économiques la Belgique retirerait d'une telle scission.

Au contraire, les deux parties de la Belgique, flamande et wallonne, maritime et ferroviaire, commerciale et industrielle, se complètent admirablement, et leur union est la cause immédiate de la prospérité du pays.

Détruire cette union serait en outre, au point de vue financier, une catastrophe : comment payer les dettes de guerre, les intérêts, amortir les emprunts contractés pour l'exécution des grands travaux? Ce serait la ruine.

L'idée, aussi bien que le prétexte linguistique, sont tellement hors de sens que l'on est conduit à supposer, à admettre des influences extérieures, ces mêmes influences extérieures qui sont apparues pendant la guerre.

Mais il est très difficile de dire quelles elles sont. Certes, le germanisme agit, mais à travers la Hollande.

Cependant, rien de très précis dans ces hypothèses, et chacun demeure libre de répudier les frontistes.

Un fait nouveau, survenu depuis 1920 seulement, pourrait bien exciter les convoitises de l'Allemagne qui n'oublie pas la restitution qu'elle a dû faire à la Belgique des cantons d'Eupen et de Malmédy. Ce fait nouveau, c'est la mise en valeur des gisements de charbon du Limbourg belge, province qui n'est séparée de l'Allemagne que par le diverticule de Maestricht. La province frontière de Liége, industrielle, s'adosse maintenant à un nouveau Borinage. Pour des gens qui ont perdu le bassin minier de Lorraine, les mines de potasse de l'Alsace, qui ne sont pas encore certains de récupérer la Sarre, il y a là une grosse tentation.

§

Aussi est-on étonné d'entendre au cours de la discussion relative à la défense nationale, au Parlement belge, que le projet présenté par le Gouvernement consiste principalement à assurer la défense sur la ligne Anvers-Namur avec centre de résistance à Gand, et accessoirement, à ne restaurer la puissance militaire de Liége qu'à titre de rideau, de point de résistance temporaire.

M. Georges A. Detry (17) montre qu'on ne saurait ainsi abandonner la Wallonie et que la défense doit être organisée aux frontières. Le facteur confiance est trop important pour qu'on puisse le négliger. On s'exposerait, dit-il, à voir se propager les idées suivant lesquelles la défense nationale devient inutile puisque inefficace, et la résistance passive la seule arme à employer en cas d'invasion. L'autre péril serait de voir les idées séparatistes gagner rapidement la Wallonie. L'*Etoile Belge*, le *Journal des Tribunaux*, confirment que les Wallons ne sont pas séparatistes, mais qu'ils ne se battront pas sur l'Escaut en abandonnant leurs foyers à l'invasion. Si

(17) *Le Temps*, 6 mai 1931.

les Wallons sont abandonnés, ils déclareront qu'ils ont intérêt, pour défendre leur territoire et leurs foyers, à se séparer de la Flandre et à rejoindre la France. La discussion actuelle au Parlement belge est donc angoissante.

Coïncidence : le plan de défense sur l'Escaut se préoccupe d'assurer aux Anglais une base de débarquement.

§

On peut mesurer là exactement toute l'étendue de l'aberration des flamingants, et ce n'est pas sans une vive appréhension que l'on jette un regard sur ses conséquences.

Trois pays, pour des raisons très diverses, voire opposées, surveillent actuellement le mouvement flamingant: l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre. Que fait la France? Se laissera-t-elle surprendre une fois de plus comme par l'Anschluss? Se souviendra-t-elle que l'Angleterre mit en 1914 quatre jours pour se décider à prendre parti? Ne montrera-t-elle pas à la Hollande tout le danger de cette agitation? Nous ne manquons pas d'amitiés en Hollande, d'amitiés qui nous sont très chères. Ne serait-ce pas le moment de leur demander de faire une propagande de prudence à ce sujet? Certes, la Hollande compte aujourd'hui huit millions d'habitants, fermes et courageux. Que pourraient-ils faire cependant, soit contre l'Allemagne, soit contre l'Angleterre? Croient-ils que l'Angleterre souffrirait que le port d'Anvers retourne à la Hollande? Ce serait oublier tout de l'histoire des rapports de l'Angleterre et de la Hollande depuis le XVIIIe siècle. Pensent-ils que, si l'Allemagne annexait les provinces de Liége et du Limbourg, elle ne voudrait pas en même temps obtenir le débouché naturel de ces régions industrielles?

Enfin, la France elle-même ne serait-elle pas grave-

ment menacée, si l'Angleterre ou l'Allemagne s'emparait du port d'Anvers?

Le rôle actuel de la France doit être un rôle amical à l'égard des Hollandais et des Belges, elle doit montrer aux premiers que ce mouvement flamingant est un phénomène psycho-politique extrêmement dangereux. C'est le feu qui couve sous la cendre. Rien de bon ne peut en sortir ni pour la Hollande, ni pour la Belgique, ni pour la France.

La politique de la France doit tendre à une amitié plus étroite, très étroite, entre la Hollande, la Belgique et la France. La géographie des « Pays-Bas », qui commencent à Calais et s'étendent jusqu'au nord de la Frise, lui indique qu'il ne devrait pas plus y avoir d'antagonisme politique entre elle et la Hollande qu'entre elle et la Belgique. La géographie peut donner, à ceux qui veulent l'entendre, d'aussi bonnes directives diplomatiques que l'histoire. Il n'est pas encore trop tard pour agir, mais il faut avoir des idées directrices, et l'acuité prise par le mouvement flamingant nous trace notre devoir.

Nous devons aboutir à l'union économique de la Hollande et de la Belgique avec notre pays (18 et 19).

Nous n'ignorons pas que la Hollande garde sévèrement son indépendance, qu'elle ne veut entrer dans aucune combinaison politique qui pourrait diminuer sa liberté, qu'elle en craindrait les conséquences, qu'elle ne veut et ne cherche que la paix. Nous tous aussi. Mais un bloc franco-hollandais et franco-belge aurait une telle puissance financière, terrestre et maritime qu'il servirait de frein à tous les appétits d'Occident. Il serait un régulateur.

(18) *Vendée-Hollande*, conférence de l'auteur. Société de Géographie, 23 janv. 1931. In Bulletin de la Société de Géographie.

(19) XXX : *L'erreur des Wallons*. Les « Nouvelles de Hasselt », 19 février 1931.

§

Pour conclure cette étude, il semble que nous ne saurions mieux faire que de reproduire quelques-unes des paroles prononcées par le roi des Belges en 1930. On sait qu'au cours de cette année, qui fut celle du Centenaire de l'indépendance belge, le roi se rendit dans la capitale de chacune des provinces, et qu'il assista à un grand nombre de solennités tant dans les provinces qu'à Bruxelles. Avec sagesse, pondération, franchise, le roi a, à plusieurs reprises, dans ces occasions, parlé du bilinguisme. Grâce à ses qualités, il a pu remettre les choses au point et laisser sous-entendre la leçon nécessaire. Ces paroles de ferme bon sens nous paraissent, à tous égards, devoir être reproduites ici.

A Mons, le 1er juin, le roi répondait au bourgmestre :

Dans le cadre de l'unité nationale, le régime que nous devons à la sagesse et à la modération de nos constituants, et dont un siècle d'histoire a prouvé la solidité, permet à l'esprit régional et à l'esprit communal de développer leurs caractères propres et d'affirmer leur vitalité. Une centralisation politique excessive, par l'espèce de nivellement qu'elle produit, est de nature à nuire à l'originalité et à la vigueur de la civilisation d'un peuple. Les auteurs de la Constitution belge l'ont bien compris, et il n'est guère à craindre que les judicieux principes qui les ont guidés soient ruinés par leurs concitoyens d'aujourd'hui ou par leurs descendants. L'histoire de notre pays, qui a façonné nos tendances et leur a imprimé une marque indéfectible, en est un sûr garant. Je suis heureux de constater que, dans les discours que nous venons d'entendre, on s'est bien gardé de confondre le principe fécond du régionalisme, sagement entendu, avec le principe destructeur du particularisme, sorte d'égoïsme collectif étroit qui ne poursuit l'intérêt local qu'au détriment de l'intérêt général. Reprenant l'idée sur laquelle on vient d'insister avec éloquence, je me permettrai de faire remarquer que le nom même de notre pays, Belgium, la Belgique, est de beaucoup

antérieur à l'existence et aux dénomination de nos provinces actuelles et de la presque totalité de nos villes. Ils prouveraient qu'ils ne connaissent ni l'histoire ni la géographie, ceux qui s'élèveraient, au mépris de toute évidence, contre ce fait capital qui prend pour nous la valeur d'un symbole.

A Anvers, 27 juillet, le roi, répondant au discours du bourgmestre, M. Van Cauvelaert (flamingant), dit :

Puisse cette magnifique ville garder une claire vision de l'importance de son rôle dans l'économie nationale. C'est à la Belgique qu'elle doit sa prospérité. Puisse-t-elle prospérer au service de la Belgique.

A Gand, 13 juillet :

Des mesures ont été récemment prises par la législature pour régler le statut linguistique de l'Université de Gand.

En proposant ces mesures, le Gouvernement a toujours eu en vue l'idée supérieure de l'unité nationale qui se concilie avec le respect dû aux diversités culturelles.

A Bruxelles, le 20 juillet, au banquet des sous-officiers et soldats chevaliers de l'Ordre de Léopold, un Wallon avait parlé en flamand et un Flamand en français. Celui-ci avait dit notamment :

D'aucuns dépassent la mesure de la critique quand, se prétendant les porte-paroles d'une race entière, ils parlent de séparation du pays et la réclament. Il ne faudrait pas que l'on s'abuse sur les véritables sentiments de l'immense majorité du peuple belge...

Le roi dit :

Je félicite de tout cœur notre camarade wallon et de même son frère d'armes flamand qui, avant lui, a parlé en français, parce que tous deux ont si clairement et si simplement touché du doigt la possibilité d'un arrangement raisonnable, basé sur la bonne volonté et la confiance réciproques.

L'unité nationale, qui sauvegarde en tout domaine la pros-

périté du pays et protège notre existence politique, n'est aucunement mise en péril par la diversité de nos langues nationales. Cette unité est, au contraire, fortifiée par l'action réciproque et la richesse de deux cultures indépendantes.

Tout commentaire serait superflu.

Dr RENÉ MARTIAL.

LA MONTRE DE LANDOUZAN

—

Une « montre » ou « monstrance » était au moyen-âge la revue passée par les seigneurs de leurs vassaux astreints au service militaire.

Dès que tinta le premier coup de l'Angélus du soir, Jaoua le bûcheron s'arrêta de peiner, et il fit un grand soupir d'aise, car, ce jour-là, il ressentait une extraordinaire fatigue. Il se mit à genoux comme il le devait faire, mais il ne récita nulle prière, parce qu'il n'y avait auprès de lui personne qui pût l'entendre. Pourtant, il attendit patiemment que le dernier coup fût sonné et que l'écho en fût éteint, et à ce moment-là, il marmonna dévotement un *Ave* qui, se trouvant ainsi en supplément de celui qu'il n'avait pas dit, devait à son idée figurer non au crédit de son compte-courant « péchés », mais à l'avoir de son compte spécial « mérites ». Quand il se releva, une douleur aiguë dans la poitrine lui arracha un gémissement, mais il la surmonta pour examiner attentivement le fil de sa hache, ce qu'il fit non sans un louchement épouvantable. Il en essuya les deux revers d'une caresse amoureuse, puis il l'emmaillota, avec un soin de mère nourrice, d'un lambeau de camelot qu'il conservait à même sa peau, sous son rochet de bourre de chanvre.

Lors, une toux le prit; et il grimaça une stupéfaction, car ce qu'il cracha était du pur sang rouge. Mais il en prit son parti, avec un geste d'insouciance douloureuse et lasse; et il se mit à compter son lot.

Il avait droit, pour chaque corde de bois coupé et mis

en pile, soit à un fagot « bien fourni », soit à douze rondins « gros comme cuisse d'enfant et longs de demi-toise ». Ce jour-là, il choisit les rondins, et il s'en trouva comme par hasard une douzaine à sa portée, qui étaient gros comme la cuisse d'un enfant dûment majeur et fortement nourri. Ces douze rondins étaient d'ailleurs au nombre de treize, parce que l'usage était de prendre ce treizain, malgré que ce fût vol au dire de l'intendant. Et afin que l'intendant ne fît nul mensonge en se disant volé d'un rondin, il en prit encore un quatorzième, mais avec tant de scrupule et d'honnêteté dans sa fraude que celui-ci semblait, par sa chétiveté, la jambe d'un de ces enfants noués qu'on trempe, au jour du Pardon, dans la fontaine de Monsieur Saint-Jean.

Puis, son fardeau chargé, il s'en fut vers sa demeure.

Jaoua était un serf appartenant au seigneur comte de Pentreff, et il occupait sur son domaine une misérable parcelle de terre caillouteuse et hostile. Sa redevance consistait en corvées de coupage de bois, qu'il fournissait à raison d'une par semaine, de l'Angélus du matin à l'Angélus du soir, avec un certain nombre de pauses qu'il désignait componctueusement du nom des différents repas qu'on fait dans les bonnes maisons, mais qu'il passait en réalité à grignoter quelques bouchées d'un quignon modéré de pain gratte-cul, agrémenté parfois, en guise de dessert, de glands doux, de faînes et de mûres, ou encore, à la saison des nids, d'oiselets nouvellement éclos qu'il mastiquait en une seule bouchée, chair, os et duvet, à l'exception toutefois de la tête qu'il laissait retomber avec un air dégoûté. Le reste du temps, il se livrait chez lui à d'improbables cultures, ou encore il louait ses services dans le voisinage, exerçant indifféremment et suivant la volonté des employeurs les métiers de charpentier, de maçon, de coupeur de blé ou même de bête de somme, et ce pour l'unique et uniforme

rémunération d'une mesure de seigle par jour, seigle — de très deuxième choix — dont il fabriquait lui-même sa mouture, en l'écrasant entre deux pierres, pour échapper à la rapacité du meunier.

La famille de Jaoua se composait d'une chèvre, de deux porcs, d'une femme et d'un nombre d'enfants qu'il ne pouvait arriver à déterminer lui-même qu'au moyen de procédés mnémotechniques assez compliqués. Le tout occupant, dans la même agréable confusion que celle qui vient de présider à son énumération, une « loge » à lambris et plancher de terre glaise, à laquelle une couverture en balais de genêt assurait une ventilation qui, pour n'être jamais parfaite, n'en était pas moins fréquemment excessive. A cette aération intempestive venant d'en-haut, s'ajoutait, venant du sol et des murs, une humidité dont les vertus insidieusement capillaires n'avaient pas peu contribué à faire de cette lamentable demeure une véritable cour des Miracles dont les occupants, — je parle des bipèdes, — à force d'invoquer pour leurs maux tous les Saints du Paradis, en étaient arrivés à ne plus savoir littéralement auquel se vouer. On déclarait alors qu'ils avaient une maladie « drôle » et tout était dit.

Jaoua était justement atteint d'une de ces maladies « drôles » qui lui donnait, la nuit, des fièvres épuisantes, et lui faisait cracher le jour des choses grumeleuses dont la couleur rosâtre rappelait de façon étrange celle des poumons d'un porc fraîchement dépecé. Abandonné des ministres de Dieu, il avait essayé des soins de ceux du Diable et goûté à la classique pharmacopée des sorciers campagnards : bouillon de vipères, coulis de crapauds et urine de jument pie; le tout — est-il besoin de le dire? — sans autre résultat que de devenir chaque jour un peu plus maigre et plus exténué...

Maintenant, il promenait dans son « quartier », avec son long corps squelettique et voûté, avec sa face ter-

reuse et ses yeux rougeoyants, le spectre du Jaoua d'antan; si bien que le dimanche, quand il se rendait à la messe, son voisin Bénoni — celui qu'on surnommait le Farceur — ne manquait jamais de le saluer de cette délicate aménité :

« Eh bien donc, Jaoua, plus d'une chose étonnante j'ai vu dans ma vie déjà, mais jamais un homme mort qui va au cimetière sur ses deux jambes. »

Tant et si bien que ce surnom de « Mort-qui-marche » lui était resté, et même était venu jusqu'aux oreilles du seigneur comte, qui s'en était fort égayé.

Les biens mobiliers de Jaoua se composaient — exclusion faite des objets généralement dénommés « meubles », tels que lits, huches, bancs et tables, qui chez lui étaient si enfoncés et pourris en terre qu'ils constituaient plutôt des immeubles par destination — d'un certain nombre de récipients en argile, en pierre et en bois, disposés sur le sol dans un désordre artistique et chaque jour renouvelé, et qui recevaient indifféremment le lait de la chèvre, la bouillie du repas, la pâtée des cochons et même à l'occasion ces adorables incongruités qu'aiment à déposer au gré de leur fantaisie les enfants en bas-âge. Ces ustensiles, pour universel que fût leur emploi, étaient tenus en parfait mépris par le chef de famille, qui pour sa part n'y voyait que de commodes crachoirs. Pour lui, deux objets seulement existaient : sa hache, déjà nommée, — et sa vouge.

Vous ne savez peut-être pas ce que c'est qu'une vouge?

On nommait ainsi, à ces âges lointains, une sorte de hallebarde rustique, composée d'un manche d'une toise portant à son extrémité, et dans son prolongement, un large coutelas, ou, si l'on aime mieux, une lame de faux. A la base de cette lame se trouvait une rondelle qui avait pour but évident d'empêcher l'opérateur, emporté par son élan, de passer, à la suite de son arme, au travers du corps de son adversaire. L'heureux possesseur de cet

instrument bellico-aratoire s'appelait un vougier. Et le manant Jaoua qui, ni plus ni moins qu'un citoyen libre de notre époque, devait à son gouvernement sa peine pour pas grand'chose et son sang gratuitement, répondait comme vougier au ban de Monseigneur le Comte de Pentreff.

Il n'était pas peu fier de cet emploi, encore qu'il n'allât pas sans quelques inconvénients. C'est ainsi que, son suzerain ayant cru devoir mettre son armée en campagne pour une histoire de vache volée, il s'était vu gratifier — lui Jaoua — en combat rangé, s'il vous plaît, d'un magnifique coup de taille qui lui avait emporté une oreille, et fortement endommagé l'épaule. Il n'avait même pas eu la consolation de placer un seul coup de vouge, son adversaire s'étant, de la façon la plus discourtoise, refusé à reculer de l'espace voulu pour qu'il pût utilement manœuvrer son arme.

Il convient d'ailleurs d'ajouter qu'en sa qualité de vougier il portait une casaque de cuir et un bonnet à calotte de fer et que, pour chaque montre qui avait lieu, il touchait du seigneur, en espèces sonnantes et trébuchantes, une prime d'entretien d'équipement de dix sols.

Les dix sols de la montre! Ces mots doivent avoir une vertu magique, car ils font surgir des profondeurs du logis de Jaoua un être qui, se déplaçant au moyen de ses propres organes, pourrait être considéré comme faisant partie du genre animal, si la couche de tissus isolants à base de graisse, de crasse et de bouse séchée dont il est partiellement recouvert n'incitait l'observateur à le ranger de préférence dans le genre humain. Cet être humain — car, paraît-il, c'en est un — correspond positivement au numéro quatre de l'inventaire du cheptel Jaoua, c'est-à-dire qu'il est l'épouse de ce dernier. Cet échantillon remarquable du sexe qualifié beau répond au nom de Nonne, ce qui est une façon de s'exprimer,

car, étant plongé dans un état habituel d'hébétude égarée, à moins que ce ne soit d'égarement hébété, elle ne répond jamais quand on lui parle. Il serait assez difficile de faire une description de sa personne, autrement que par des caractéristiques de volume et de poids. Le plus futuriste de nos peintres, ou encore le plus audacieux de nos sculpteurs sur pommes de terre pourrait cependant arriver à un mépris assez absolu des règles de la perspective et de la proportion pour en essayer une — d'ailleurs bien pâle — représentation. Une seule partie de son corps serait assez facilement discernable, c'est la tête; mais encore faut-il ne pas perdre de temps, car, comme elle est « penn-couch » (1) et que ce « penncouchisme » s'accentue avec l'âge, il est à présumer que ladite tête finira par se souder complètement à l'épaule, ramenant ainsi cette invertébrée au prototype accompli de la larve primitive.

En temps normal, et à part quelques vagues incursions parmi l'escadre des vaisseaux de tout bord, Nonne se tenait accroupie contre les murailles, livrée à des occupations d'ordre contemplatif; et les objets de ses contemplations, extraits incessamment de sa chevelure, la plongeaient dans d'inimaginables extases. Il est un proverbe breton qui dit que « les poux sont nobles, et les puces ne le sont pas». A ce compte-là, Nonne devait se voir princesse dans un palais féerique, à côté duquel le château du sire de Pentreff lui-même ne devait être qu'une vulgaire soûle à porcs.

Une fois par an, sans d'ailleurs qu'il se fût produit de changement appréciable dans ses dimensions cubiques absolues, et sans même que ses travaux habituels s'en interrompissent en quoi que ce fût, Nonne laissait choir sur le sol un enfant. Phénomène de génération spontanée qu'on ne saurait assez admirer, car il est absolument im-

(1) Atrophie avec contraction d'un muscle du cou très fréquente en Bretagne, qui produit une inclinaison constante de la tête sur l'épaule.

possible de supposer qu'un être mâle — fût-ce un mari, pour lequel l'habitude est une seconde nature — ait pu se sentir inspiré par un pareil remède d'amour, ou tout au moins trouver la manière de s'en servir. Nonne était d'ailleurs excellente mère, en ce sens qu'avant même de pourvoir au premier festin du nouveau-né, elle le transportait à la paroisse et l'en ramenait nanti d'un nom de chrétien qui devait désormais suffire à tous ses besoins moraux et même matériels, exception faite pour de hâtives régalades à une mamelle périmée qu'elle extrayait — comme un jongleur fait d'une balle en caoutchouc — des parties les plus inattendues de sa personne. Il arrivait d'ailleurs qu'au bout de très peu de temps, ces nouveaux catholiques apostoliques et romains manifestant, avec les premières notions de la science reptatoire, un libre arbitre vraiment déconcertant, s'en allaient d'eux-mêmes demander aux mamelles moins instables de la chèvre la nourriture saine et abondante prônée par les traités de notre plus moderne pédiâtrie.

Nonne était une épouse admirable, parce qu'elle admirait son mari. Elle ne l'admirait d'ailleurs qu'une fois par an, le jour où, affublé de son morion et nanti de sa vouge, il s'en allait jouer son personnage à la montre du seigneur. Et encore le souci de l'exactitude m'oblige-t-il à préciser que l'admiration de Nonne n'allait pas tant à son époux lui-même qu'à ces fameux dix sols qui récompensaient, sinon l'allure martiale du pauvre Mort-qui-marche, tout au moins le bon entretien de son harnachement guerrier. Un seul regard à la vouge pendue à la muraille la faisait, par enchaînement d'idée, penser aux dix sols, et cela suffisait pour donner à son visage une expression que l'on pouvait lors, sans crainte d'exagérer, qualifier de véritablement « humaine ». Que faisait-elle de ces dix sols? Nul n'eût pu le dire, sauf elle-même, et encore. Il n'était du su de personne qu'elle les eût jamais employés à un achat quelconque. Quand son

époux les rapportait, elle s'en emparait d'un geste si rapide et si brutal, elle les enfouissait si passionnément, si sauvagement dans les profondeurs de son adipeuse poitrine, que le pauvre en restait médusé et pénétré d'horreur.

Il avait bien risqué, aux premiers temps de leur mariage, de timides tentatives en vue d'une utilisation positive de ce capital improductif.

« Il y a avec Lom le forgeron des faucilles, tu sais, des faucilles bonnes s'il en est. Une pièce de cinq sols sans plus serait avec moi, j'aurais une d'avec lui pour sûr, puisqu'il est vrai qu'il est compère à moi. »

L'invite était claire, catégorique et directe. Mais la réponse ne fut pas moins claire, catégorique et directe :

« Regardez Jean le Veau qui est pour acheter des choses, quand il n'y a dans la maison aucuns argents pour faire. Celui qu'il faut à lui des sous à dépenser, il n'a qu'à les gagner, s'il est capable. Autrement, il perd son temps et il « boudine » les oreilles des autres. »

Depuis lors, Jaoua n'avait pas insisté...

Jaoua était à bout de forces, quand il parvint à sa maison. Le seuil franchi, l'obscurité l'aveugla, et son pied heurta une chose molle qu'il prit pour un des porcs, ce qui lui fit faire un juron. Mais la chose se mit à pousser des cris qui n'avaient rien d'humain, à quoi il reconnut que c'était un enfant. Il se débarrassa de son fardeau de la façon la plus simple, en le jetant droit devant lui. Puis, ses yeux se faisant peu à peu à la nuit, il gagna la cheminée, où d'infimes bouts de braise achevaient de brûler, et il s'assit sur un tronc d'arbre formant, sous le manteau même, une manière de banc. Un grelottement le prit, et ses mâchoires se mirent à claquer si fort qu'il enfonça sa main dans sa bouche, pour amortir le choc de ses dents douloureuses.

Alors, Nonne se détacha d'un pan de mur dans lequel

elle se fondait, comme ces bêtes des bois qui prennent la couleur des arbres qu'elles habitent. Et à l'homme qui hoquetait, dans une quinte de toux déchirante, elle dit seulement ces mots :

« Il y a défaut de menu bois aujourd'hui, et tu envoies des rondins avec toi. Regardez Jean Panais, que la soupe sera mangée froide ce soir par l'amour de lui. »

A quoi Jaoua répondit, d'une voix haletante :

« Femme, je n'aurai quant à moi besoin d'aucune soupe ce soir. Les choses vont mal avec moi tout à fait; pour durer comme ça, moi, je ne peux plus faire. »

Il finissait à peine de parler qu'une nausée le souleva et soudain, des profondeurs de sa poitrine, quelque chose monta qui, dans un gargouillement, emplit sa bouche d'une saveur âcre et fade à la fois, et se mit à couler en un flot écumeux qui prenait, sous les lueurs du feu agonisant, des reflets de pourpre sombre.

Plantée devant lui, Nonne le considérait avec épouvante. Et tout à coup, le masque bestial de son visage tomba, fit place à une expression humaine — sa fameuse expression « humaine ».

« Malédiction sur nous! dit-elle. C'est demain la montre, et il ne sera pas pour y aller. »

Le flot de sang avait passé, mais il se prolongeait en un mince filet suintant au coin de la bouche. L'homme, la tête perdue déjà, frémissait en de longs spasmes. Les enfants s'étaient approchés, et regardaient sans comprendre, effarés pourtant, devinant de l'horreur. A un moment, Jaoua fut agité d'une grande secousse qui l'eût fait tomber de côté, si Nonne ne l'avait soutenu.

« Vous, cria-t-elle aux enfants, cherchez des toiles d'araignée. S'il va jusqu'au bout de son sang comme ça, la mort est avec lui. »

Les enfants s'empressèrent. Nonne soutenait la tête qui frémissait toujours. Soudain un râle la traversa, et elle devint immobile. Et la femme eut la sensation d'une

chose inerte et flasque, qui s'appuyait sur elle de tout son poids horrible...

Avec une rage, elle redressa le corps. Il retomba, s'effondra sur le sol. Et, dans un même instant, Nonne connut que son homme était mort, qu'il n'irait pas à la montre, et qu'elle n'aurait pas les dix sols.

Jaoua était maintenant étendu sur son lit. Des ombres qui, au gré du clignotement de la chandelle de suif, dansaient sur son visage exsangue, lui donnaient par moments une apparence de vie. Pourtant, il était bien mort, car Nonne lui avait fait, à deux reprises, l'épreuve du charbon ardent. Maintenant, elle vidait en hâte les récipients traînant sur le sol, pour que l'âme du défunt ne s'y noyât pas. Les enfants avaient disparu, happés par on ne sait quelle mystérieuse cachette, à l'exception de l'aîné, un garçon de huit ans, qui savait déjà qu'on n'allume pas, sans motif très sérieux, une chandelle de suif neuve. Nonne lui dit brusquement :

— Va trouver le voisin Bénoni. Tu lui diras qu'il vienne ici tout de suite, au sujet de Jaoua qui est malade. Tu entends bien : Qui est malade.

L'enfant parti, Nonne éteignit la chandelle de suif, et alluma, à sa place, la chandelle de résine qui servait journellement à l'éclairage du logis. Puis elle nettoya soigneusement, avec un linge imbibé d'eau, les caillots sanglants qui maculaient le menton de son homme. Elle mit aussi toutes choses en ordre dans la cheminée, et elle jeta des cendres sur le sol, où se voyaient des traces de sinistre apparence.

Cela fait, elle s'accroupit devant l'âtre, dans sa posture habituelle de bête ruminante.

Des pas pesants sonnèrent dans la rabine, et Bénoni, accompagné de son guide, fit son apparition. Il portait, sur un corps énorme et ballonné, la tête fuyante et mo-

bile d'un tout petit oiseau. Bien qu'il fût sans coiffure, il fit le geste d'en enlever une, en bredouillant un : « Bonsoir à vous, gens de la maison », qui ne le compromettait en quoi que ce fût. Puis il attendit, scrutant alternativement, de son œil rond de vieux geai méfiant, Jaoua le mort et Nonne la vivante.

Celle-ci se détourna un peu, pointa le menton et dit simplement :

— Il est passé.

Bénoni eut un léger haut-le-corps et chercha, d'instinct, l'écuelle à l'eau bénite. Ne la trouvant pas, il resta un instant déconcerté, puis il se ressaisit et dit d'un ton pénétré :

— Voyez-vous ça! C'était bien son tour de faire le saut. N'empêche que c'est une chose malheureuse tout de même.

Et il regarda Nonne, attendant manifestement de la voir renchérir sur cette considération d'une portée aussi pratique que philosophique. Mais celle-ci, dédaignant les vaines paroles, alla droit à son but.

— Oui, sûr, c'est malheureux. Car demain se trouve la montre, et ça serait étonnant qu'il pût y aller, maintenant qu'il est mort.

La montre avait lieu, soit dit en passant, à la chapelle paroissiale, devant le mur qui enclôt le cimetière.

Bénoni ne remarqua d'abord pas ce qu'il y avait d'« étonnant » dans la sortie de Nonne. Avant tout, il vit là une excellente occasion de placer sa plaisanterie habituelle.

— Foi de Dieu, non, daonet, il n'ira pas. Pour ce coup-ci, daonet, il n'ira pas au cimetière sur ses deux jambes.

Et il regarda Nonne, guettant l'infime sourire approbateur qui l'eût autorisé à laisser fuser une discrète rigolade. Mais ce qu'il vit le frappa de stupeur.

Le visage de Nonne était un vrai visage de femme, avec un vrai front tendu sous l'effort d'une volonté puissante,

avec de vrais yeux brillants et impérieux, et une vraie bouche qui lentement, posément, prononça ces « étonnantes » paroles :

— S'il allait à la montre sur ses deux jambes, moi je toucherais les dix sols la même chose.

Bénoni demeurait béant, pressentant quelque chose d'énorme. Alors Nonne, l'œil ardent, la lèvre tendue, appuya :

— S'il se trouvait dans la montre debout sur ses deux jambes, moi j'aurais les dix sols, comprends-tu?

Pour le coup, Bénoni avait compris. L'extrême dilatation de sa face se résorba, se mua en une protubérance allongée de son facies d'homme-oiseau. Le geai changé en hibou devint chauve-souris. Le nez se frisa; l'œil, malin, clignota. Et il dit :

— Pour ce qui est de faire, peut-être, on peut faire. Mais un coup que le seigneur viendrait à remarquer, sûr qu'il ferait scandale.

Et il ajouta:

— Et encore il faudrait que les autres soient contents.

Nonne répliqua:

— Si tu m'en crois, le seigneur n'y verra goutte. Et pour ce qui est des autres, n'est doute qu'ils seront contents, pour que moi j'aie les dix sols.

Désormais, elle se sentait sûre d'elle. Elle continua de parler, lentement, posément, puis avec une assurance, une volubilité croissantes, tellement pleine de son sujet que ses mots se hachaient, que ses phrases se pourchassaient, se chevauchaient, coupées à intervalles réguliers par une aspiration profonde, ponctuée d'un énergique rappel de salive. Et voici la chose inimaginable et inexécutable que Nonne, pour ne pas perdre ses dix sols, se révélait capable d'imaginer et d'exécuter.

Jaoua serait arrangé, revêtu de sa casaque de cuir et de son bonnet ferré. Puis, avant le lever du jour, lui et sa vouge seraient transportés dans l'ossuaire de la

chapelle, lui sur la civière au fourrage par les soins de Nonne et de Bénoni, la vouge par le moyen de son héritier présomptif. Une fois là, après que Nonne se serait assuré la bienveillante neutralité du bedeau-fossoyeur, — sinon son active complicité, — ces deux éléments séparés nécessaires et suffisants pour constituer un parfait vougier seraient rendus solidaires au moyen d'un assemblage ingénieux de lanières de cuir et de cordelettes de chanvre; en sorte que l'homme armé de la vouge, et la vouge armant l'homme, il n'y aurait plus qu'à disposer l'ensemble en temps et place voulus dans les rangs de la montre, la position verticale indispensable à sa présentation correcte ne devant plus dépendre que de la bonne volonté tant des deux collègues vougiers placés à ses côtés, que des compères coustilliers occupant le rang subséquent. Car il importe de dire que les hommes de la montre étaient répartis sur trois rangs, par ordre d'importance, à savoir: au premier les archers qui, grâce à leur armure de « brigandine », offraient des pieds à la tête un aspect positivement martial; au second les vougiers qui, n'ayant de martial que la calotte de fer et la lame de la vouge, ne laissaient justement apercevoir, derrière le premier rang, que ces parties extrêmes de leurs individus. Enfin, le troisième rang comprenait les coustilliers qui, n'ayant rien de martial du tout, — leur long coutelas relevant plutôt de l'outillage d'un charcutier que de l'arsenal d'un homme de guerre, — restaient ainsi plongés dans un discret mystère, tout en remplissant à merveille leur rôle essentiel, qui était de faire profondeur.

Pour le cas où l'attention du seigneur serait éveillée par l'aspect cadavérique de Jaoua — cas improbable d'ailleurs, car celui-ci paraissait tout aussi vivant, depuis qu'il était mort, qu'il semblait mort quand il était vivant — il fut convenu que Bénoni, qui était archer et, de ce fait, se trouverait au premier rang, se place-

rait devant lui de manière à le masquer de sa masse imposante, à laquelle au surplus il saurait imprimer, si besoin était, de savantes oscillations, destinées à obturer les rayons visuels d'un observateur situé sous angle d'une incidence exagérée.

Puis, Bénoni s'en fut et Nonne, ayant allumé une autre chandelle, se mit à la besogne.

Ronan-Désiré Le Paugam, comte de Pentreff, sire de Kerbaronnou, Lanneben, Penarouaremic et Mesbouill, était le plus charmant seigneur qu'on pût rêver sous le ciel de la Bretagne. Il adorait son Dieu, son roi, sa femme, ses enfants, ses chevaux, ses chiens et ses paysans. Son naturel était ouvert, enjoué et empreint de la plus charmante vivacité. Cette vivacité se traduisait en gestes parfois un peu irréfléchis, mais toujours charmants par leur intention; or, en toute chose, il faut considérer principalement l'intention. C'est ainsi qu'un jour qu'il traitait une noble et élégante compagnie, un laquais renversa sur la table une pleine saucière de graisse. Le comte tira sa dague et le tua. Les invités eurent bien un moment de stupeur, mais ils la surmontèrent rapidement, car, dans le geste de leur hôte, ils ne virent que l'intention de laver l'injure qui leur était faite par ce butor, et cette intention était la plus délicate qui fût. Le valet fut d'ailleurs emporté immédiatement et, comme la dague était restée fichée dans la plaie, il ne saigna même pas, en sorte qu'il n'y eut à déplorer aucun dégât supplémentaire.

Comme bien on pense, ce haut et puissant seigneur ne se commettait pas personnellement à l'administration de ses domaines. Il possédait à cet effet un intendant que je ne saurai mieux décrire qu'en disant qu'il était un intendant comme tous les intendants, à cette seule différence près que lui s'appelait Thomas, alors que les autres s'appellent Pierre, Paul, Jacques, Etienne ou Bar-

nabé. Les rapports du maître et de son serviteur étaient, au demeurant, charmants. Chaque année, à la Saint-Michel, l'intendant Thomas comparaissait devant son seigneur et lui rendait ses comptes. Ce dernier lui disait alors, avec son plus charmant sourire: « Thomas, tu as bien travaillé. Pour ta peine, je te donne tout ce que tu m'as volé. » L'intendant faisait alors un profond salut et répondait d'un ton pénétré: « Monseigneur, je vous remercie, c'est beaucoup trop. » Après quoi, il s'en retournait voler jusqu'à l'année suivante.

Dans ses rapports avec ses voisins, le seigneur comte de Pentreff était un homme éminemment pacifique; mais il pratiquait cette doctrine que, pour avoir la paix, il faut être respecté, et, pour être respecté, il faut être fort, c'est-à-dire posséder une quantité imposante d'hommes d'armes dûment instruits et équipés. A cet effet, il était à cheval sur les obligations militaires de ses vassaux, et il assistait en personne — également à cheval — à la montre annuelle où ceux-ci venaient faire admirer, outre leur mine belliqueuse, le bon état de leur harnois guerrier. L'opération se faisait du reste assez rapidement, tout au moins pour lui, sinon pour ses hommes. Car ceux-ci devaient se mettre en parade contre le mur de la chapelle dès l'Angélus de midi, et souvent le « boud » (1) avait déjà appelé pour la collation quand le seigneur apparaissait, caracolant et pressé. Il passait son inspection d'un seul regard d'aigle et s'en retournait illico, sans avoir prononcé une parole, toujours pressé et caracolant. Alors les hommes rompaient les rangs en s'égayant fortement entre eux, et chacun tirait vers ses pénates. C'était le dimanche suivant, après la grand'messe, que l'intendant comptait à chacun d'eux sa gratification respective, à savoir quinze sols pour les archers, dix pour les vougiers, et cinq seulement pour les coustilliers.

(1) Trompe rustique.

En cette après-midi de mars acide et gibouleuse, les dix-huit hommes de la montre — dix-sept vivants et un mort — attendaient depuis deux heures déjà l'arrivée du seigneur. Tout d'abord, ils s'étaient disposés dans l'ordre de parade, deux vougiers flanquant Jaoua, tandis qu'un coustillier le soutenait par derrière. Mais, l'attente se prolongeant, ce dernier s'était peu à peu dérobé, substituant à l'appui incertain de sa chétive personne celui, inébranlable, du mur du cimetière. Les deux soutiens de flanc avaient alors constaté que leur muet collègue, tant en vertu de sa rigidité cadavérique propre que de celle complémentaire qu'il tenait de sa vouge-tuteur, restait appuyé contre le mur dans une position d'équilibre très suffisamment stable, et ils en avaient profité pour se donner un peu d'air. En sorte que le plus cordial flottement régnait dans la petite troupe, quand le cri de: « Il arrive! » retentit au tournant de la route où la marmaille d'alentour se tenait en grand'garde. En un clin d'œil, chacun reprit sa place et la parade se présenta dans son ordonnance impeccable.

Le seigneur arriva dans un hautain galop et, d'une pression magistrale des genoux et des mains, ficha sa bête en terre à dix pas de ses hommes. D'un regard, il les dénombra: six archers, six vougiers et six coustilliers; ils étaient tous là, au complet. Mis en agréable disposition par cette exactitude, il promena sur les rangs un œil adouci. Sous un opportun rayon du soleil à éclipses reluisaient les armures des archers, surmontées, en arrière-plan, des fers étincelants des vouges. Au troisième plan, on ne percevait guère, à vrai dire, qu'un incertain moutonnement de chevelures hirsutes, mais il était permis de supposer qu'elles recouvraient des guerriers éprouvés et animés d'une sombre énergie. Le comte, apparemment, ne faillit pas à cette pensée, car il passa sa main sur sa barbe, ce qui, comme chacun sait, a toujours été, de tout temps et dans tous les pays, un signe

d'évidente satisfaction. Ensuite, il ressembla ses rênes et tous crurent qu'il allait partir, quand soudain, chose étrange, anormale et inconcevable, il parla.

— Mes braves gens, dit-il, je suis content de vous. Vous allez tous lever vos armes en criant: « Santé à notre sire », puis vous irez à mon manoir vous régaler d'un pot de vin.

Il dit et leva son épée. De dix-sept gueules hilares, qui en paraissaient cent, une clameur s'éleva: « Santé à notre sire! », cependant que dix-sept armes belliqueuses pointaient vers le ciel... Dix-sept, pas une de plus, car une vouge — on devine pourquoi — restait au second rang obstinément immobile.

D'un bond, le comte fut en bas de son cheval. D'un autre bond, il courut à l'archer Bénoni, qu'il écarta d'une poussée rageuse. Et il se trouva nez à nez avec le vougier Jaoua, auquel il cria:

— Dis donc, toi, le Mort-qui-marche, est-ce que tu es sourd, ou bien est-ce que tu te fous de moi?

Et, ce disant, il l'empoignait au col et le secouait vigoureusement.

Jaoua le considérait de ses prunelles glauques et vagues, et il était permis de supposer qu'il ne répondrait pas... Mais non, chose incroyable, ahurissante, inouïe, il répondit!

Oui, il lui répondit: que lui, le Mort qui avait marché, il ne marchait plus, et qu'il se foutait de sa barbe, tout comte qu'il était, superlativement et définitivement.

Et il lui donna à entendre tout cela, oh! sans aucune parole! mais par le simple moyen d'une éructation remontée du fin fond de ses intestins putréfiés, qu'il lui envoya directement dans la figure, formidable et pestilentielle...

Sous l'outrage, le comte avait reculé de deux pas... Il bondit à nouveau en avant, l'épée tendue. Les hommes,

apeurés, se débandèrent. Et Jaoua, transpercé, s'affala sur le sol, mort pour la seconde fois...

Le seigneur comte de Pentreff était un homme charmant. Quand il fut rentré chez lui, il fit venir son intendant, et lui tint ce langage:

— Je viens de tuer le Mort-qui-marche, qui était ivre, mais au demeurant un brave homme. Tu compteras donc de ma part à sa veuve, outre les dix sols de la montre, dix beaux écus d'argent qui lui permettront de trouver un autre mari qu'elle pourra, entre parenthèses, choisir de meilleure qualité. En sorte que mon acte, peut-être un peu vif, se traduira, tout compte fait, par une bonne action; car on ne peut positivement qualifier de mauvaise action le fait d'avoir assuré le repos éternel à un malheureux qui, au désavantage d'être mort, joignait tous les inconvénients d'être vivant.

L'intendant Thomas était un homme malin. Il se rendit au lieu de la montre, et remarqua qu'à l'endroit où Jaoua était tombé, il n'y avait aucune trace de sang. Il se transporta ensuite au logis du défunt, et l'y trouva entre deux chandelles de suif, dans le classique appareil d'un homme officiellement mort. Il fit mine de lui donner de l'eau bénite, avec une édifiante componction, mais il en profita en réalité pour se convaincre que ce cadavre, tué depuis deux heures à peine, était déjà froid et rigide. Fort de quoi il tira la veuve à part et lui tint ce discours:

— Quand ton homme est allé à la montre, il était déjà mort; or, la montre n'est pas faite pour les morts, mais pour les vivants. Conséquemment, tu ne toucheras pas les dix sols. D'autre part, puisque ton homme était mort, le comte ne l'a pas tué; donc, il ne te doit rien. Il te fournira deux planches pour l'enterrer, comme il fait pour tous ses manants; mais, si tu veux une messe,

elle sera à ton compte. Quant à la terre, elle te sera laissée, sous condition que les corvées soient fournies comme devant. Faute de quoi, vous serez boutés dehors, toi et tes enfants, et vous irez à la grâce de Dieu. »

Sur quoi, il s'en fut dîner, en songeant que dans sa journée il avait gagné, en plus du reste, dix sols et dix écus, ce qui, étant donné l'époque, n'était pas déjà si mal, même pour un voleur.

Nonne chercha ses économies pour faire dire une messe à son homme, mais elle les avait si bien cachées qu'elle ne les retrouva pas. Elle obtint néanmoins la messe à crédit, moyennant une moitié de cochon qu'elle promit pour la Noël. Elle ne modifia en rien ses habitudes contemplatives et, très peu de temps après, il arriva qu'elle se remaria avec un très beau garçon, plus jeune qu'elle et bon travailleur, qui possédait une dot de vingt écus. En outre, il figurait à la montre en qualité d'archer, en sorte qu'il touchait de ce chef non plus dix sols, mais bien quinze. Ils furent très heureux, n'eurent jamais d'autre enfant que celui que Nonne avait en train, et, tout en ayant lieu de supposer qu'ils sont actuellement trépassés, je ne saurais cependant l'affirmer, n'en possédant pas la preuve certaine.

Quant au méchant intendant Thomas, il continua impunément ses rapines, et fut enlevé à quatre-vingt-dix ans par une congestion pulmonaire. Ce qui prouve bien que, quoi qu'on en dise, le vice finit toujours par être puni.

Des esprits curieux et amateurs de points sur les i dans un récit d'une véracité aussi historique ne manqueront pas de me demander ce qu'il est advenu du seigneur comte de Pentreff. De laborieuses recherches me mettent à même de leur donner pleine satisfaction. Ce charmant homme eut encore, dans son existence mal-

heureusement trop courte, deux gestes un peu vifs: la première fois, il tua son lévrier préféré, ce qui fut pour lui une perte irréparable; et la seconde, sa femme, qu'il remplaça très facilement. Il mourut à quarante-cinq ans d'une indigestion, ce qui est une des morts les plus nobles qui soient, et il fut mis en terre dans un cercueil de bois plein, sous une magnifique pierre tombale. Il fut regretté de tous ses vassaux et il était encore, après la neuvième génération, l'objet d'un culte tel, que les descendants de ceux-ci, craignant que la pierre tombale ne fût escamotée par un des nombreux antiquaires qui commençaient à écumer la région, jugèrent plus prudent de se la partager. D'un morceau, l'un fit une pierre d'âtre, et l'autre un auget pour les porcs. Quant au restant, la demande en fut telle qu'on le fit diviser, par les soins du cantonnier, en une multitude de petites reliques dont chacun enfouit précieusement un exemplaire devant la porte de sa maison.

Un portrait du comte de Pentreff, peint à l'huile en grandeur naturelle, existe encore au côté du maître-autel de la chapelle de Landouzan. Celui de sa femme lui fait pendant. Je ne saurais dire si c'est la première ou la seconde; il se pourrait d'ailleurs que c'en fût une troisième. Les traits de cette personne, pour imposants qu'ils soient, n'ont rien qui attire les regards des visiteurs mâles. Par contre, le portrait du comte retient longuement l'attention des visiteuses, et aucune d'elles ne manque de déclarer que ce seigneur était vraiment un bien charmant homme.

TANGUY MALMANCHE.

THE GREAT DARK LOVE

—

GUERRIERS MORTS

Crois à la pitié dans l'éclat du jour;
A la tendresse quand la douce fraîcheur de la nuit
T'enveloppe.
Mais ce sont les dieux du destin, sache-le,
Et qui te tirent doucement, sans appel,
Vers une tombe vide.

Dans le brouillard d'un rêve d'avant-sommeil,
Quelquefois tu peux voir
L'ombre des mains des braves guerriers morts
Flotter sur le sentier où la mort s'avance.

Combattre, c'est l'ordre du sang.
Guerre est amour.

—

DANS LA NUIT

Qu'ils sachent bien ceux-là qui donnent leur vie à la recherche,
Qui, par les routes sans ombre, espèrent trouver des symboles clairs
Avec l'outil de leur pensée,
Qu'ils prennent garde, ceux-là qui sont sûrs de découvrir
Pour les oiseaux, les astres et pour les fleurs-marines
L'essence, le type!...

Car ils ont oublié le baiser de la ténèbre originelle.
Ils sont partis, ils marchent
A la poursuite d'une éblouissante nuée.
La flamme dans leurs yeux sera voile,
Et, dans la vaste nuit, qui défendra leurs corps
Quand le sang et le souffle
Reviendront réclamer leur bien?

—

A L'INTELLIGENCE

Cerveau, s'il arrive que tu pleures
Pleure sur le cœur des hommes.
Chacun de leurs actes sur terre
Surgit des profondeurs d'un charme.

Et leurs possessions bien aimées
Et leurs dieux de pierre et de bois
Se cassent devant leurs yeux
Quand l'obscure formule l'ordonne.

Cerveau, airain, diamant,
Tu es sans pouvoir, sans force
Pour sauver de la ruine leurs jours
Enfants du grand amour obscur.

Car tu ne peux jamais connaître
Quelles forces le poussent à brouiller
Les lignes étranges de leurs vies.
Fleuves de larmes et de plaintes.

—

MINUIT

Le vent de nuit courant sur les trottoirs déserts
Traîne la nuit à ma fenêtre. Je suis assis et seul.
Les invisibles cris dans les mille chambres de la ville
En ce minuit s'étouffent en lointains gémissements.

Là-haut, la voûte bleu de neige montre le corps du Temps
Qui s'étire en singulières figures d'astres,
Danse immense, bondissante, dont la musique
Inonderait ma veille sans ce chant continu,

Sans ce chant continu de folles voix humaines
Ici et là, ce soir, depuis des siècles, outrecuidant tambour,
Fantôme que je voudrais crever, et dont le bruit terrible
Broie nos dieux d'aujourd'hui, nos rêves de demain.

« La chair est triste, hélas! et j'ai lu tous les livres. »
Les yeux chavirent dans le noir, et ce qu'ils voient
C'est les os de la terre par-dessous cent patries
Et l'âge de la terre dans mille millions d'années.

—

SANG DE LA TERRE

Ne pleurez pas, si quelque jour nos cœurs, soudain,
Doivent crouler et mourir par ces mains lointaines
Qui font crouler les étoiles et font du temps avec les cœurs.

Le souffle sera toujours le souffle et les cœurs d'homme
Battront ensemble comme autrefois, lorsque la terre
Tressait tous les cœurs ensemble dans son chant.

Ne pleurez pas, parce que les arbres, les lacs, les pierres,
Compagnons de nos jours de vie, doivent un jour
Mourir comme nous et, comme nos mouvements et nos gestes,

Reposer, rêve vivant, dans des cœurs endormis.
Car étant de la terre, comme les hommes,
Les arbres, les pierres, les eaux ne peuvent pas mourir.

Ils resteront avec nous, nous avec eux,
Nous et notre langage qu'ils ne peuvent comprendre,
Eux, et leurs faces dressées vers un ciel

Hors de la terre, et cherchant la dernière demeure.

—

CYCLE DE REVE

Le sang se rappelle sa quiétude primitive,
Quand, de la palpitation muette de son fleuve,
Pour quelques heures quelques-unes de ses gouttes s'évadèrent
Dans un rêve.

Puis le sang remonta au sang, des os du souffle,
Et retourna se fondre à la source dont il jaillit.

Ainsi n'aie point peur de la nuit
Qui ne peut rejeter l'eau sainte du sang
Hors de ses urnes.
Que le ciel ou l'enfer nous brise, le sang reste.
Et vendangé, de nos heures chantantes, par la mort,
Retourne au silence quand notre vie
Reverse à la source son rêve.

STANLEY BURNSHAW.

Adapté de l'anglais par
ANDRÉ SPIRE.

—

D'une étude sur le *Vers Libre,* que Stanley Burnshaw a récomment publiée aux Editions de la *Centaur Press* (Philadelphie, U. S. A., 1933), le grand poète américain Alfred Kreymborg a écrit:

Si nous avions eu, il y a vingt ans, lors de la naissance du vers libre en Amérique, quelque chose d'analogue à l'intelligente analyse faite par Stanley Burnshaw du mouvement de réformes littéraires en France, nous aurions fait l'économie de l'océan de bavardages vomis par les partisans et les adversaires du vers libre.

Stanley Burnshaw, en effet, a non seulement la passion de la poésie, mais aussi le goût de la technique poétique. Il ne s'est pas contenté de faire des vers libres en imitant de l'extérieur les procédés plus ou moins empiriques de ses prédécesseurs. Il a réfléchi sur son métier. Il en a vérifié les fondements linguistiques et psychologiques à la lumière des études des maîtres de la science internationale du langage et a transposé les résultats de ses recherches, à l'usage des poètes, dans ses articles ou dans ses livres.

Stanley Burnshaw a aussi beaucoup étudié la poésie française. Pendant l'année scolaire 1927-1928, il a suivi les cours de la Sorbonne, où il a reçu l'enseignement du maître éminent de la littérature comparée Fernand Baldensperger, qui, justement à cette époque, consacrait une partie de ses cours à l'étude de quelques poètes français vivants. Aiguillé par lui, il a traduit dans l'anglais des Etats-Unis un assez grand nombre des poèmes qu'il jugeait les plus représentatifs parmi ceux du plus vieil autrefois ou du plus récent aujourd'hui.

Après avoir fait de ces traductions le plus grand éloge, Alfred Kreymborg a dit que la réussite de Stanley Burnshaw était d'autant plus remarquable que la traduction d'un poème « doit donner plus que l'équivalent anglais du texte étranger. Elle doit recréer l'original et apporter au lecteur un poème anglais qui se tienne et marche sur ses propres pieds. Et en même temps le traducteur doit tenir compte, autant que possible, de la langue dans laquelle a été écrit le poème, de l'émotion, du sens, de la prosodie, du mouvement, du ton, et aussi d'une foule d'autres problèmes moins importants ».

Moi aussi, dans ma traduction des poèmes de Stanley Burnshaw, j'ai tâché de tenir compte, autant que je l'ai pu,

de tous ces problèmes majeurs et mineurs, sauf de la prosodie qui me paraît intransmissible, à cause de la trop grande différence entre le génie rythmique du français et celui de l'anglais. Je me suis borné, tout en essayant de transmettre la pensée de l'auteur avec une approximation que Stanley Burnshaw, qui a revu mon texte, a jugée suffisante, à tenter d'exprimer cette pensée dans un mouvement analogue à celui sur lequel je l'aurais appuyée si elle avait été ma propre pensée. Espérons qu'Alfred Kreymborg et Stanley Burnshaw estimeront que j'ai été fidèle à leur méthode, et que le lecteur français, de son côté, pourra sentir à travers les libres rythmes de sa langue le grand souffle qui anime l'un des meilleurs parmi les poètes de la jeune génération littéraire des Etats-Unis d'Amérique.

Les poèmes que le *Mercure de France* a bien voulu publier aujourd'hui ne forment qu'une faible partie de l'œuvre poétique de Stanley Burnshaw, éparse dans les revues américaines de la plus haute tenue littéraire. Dans beaucoup de ses premiers poèmes, dont j'ai publié quelques-uns dans la revue *Europe* du 15 février 1930, Burnshaw, comme la plupart des jeunes poètes américains d'aujourd'hui, exprimait le désespoir du poète sans fortune, sans loisirs, au milieu d'une civilisation ploutocratique dont les magnats ont accaparé les forces de production, d'où ils ont expulsé les véritables valeu forces de production, d'où ils ont expulsé les véritables valeurs morales et intellectuelles, en tentant de faire de tout ce qui pense, qui chante, une sorte de classe d'intouchables, de parias. Dans *The Great Dark Love,* Stanley Burnshaw essaie de se consoler en cherchant dans l'Universel et l'Eternel des raisons de vivre. Bien qu'on puisse se demander parfois à qui, des Amants du Jour ou des Amants de la Nuit, vont les préférences de Stanley Burnshaw, cette courte anthologie de son œuvre donne de sa philosophie une idée assez claire pour qu'il soit inutile d'y ajouter le didactisme d'un commentaire ou les sécheresses d'un exposé.

A. S.

L'OR SENTIMENTAL
OU
SUPERSTITION DE L'OR

—

Les poètes se retranchent dans des tours d'ivoire et les banquiers dans des forteresses à caves blindées. Que d'augures et d'arcanes! Il devient urgent de regarder par le trou des serrures.

La Conférence monétaire et économique de Londres (juin-juillet 1933) a recommandé de réduire la couverture légale des banques d'émission, qui est fixée par la loi française de 1928 à 35 %. Il est proposé de réduire le pourcentage de couverture à 25 %. Cette réduction aurait pour effet, dit-on, de donner plus d'élasticité aux opérations des banques d'émission, sans porter atteinte à la *garantie* des billets de banque. Le mot de garantie revient constamment dans les écrits et les discours des experts. Nous sommes là à l'origine du phénomène monétaire. Une erreur commise au point de départ fausse toute la suite des raisonnements et des calculs.

Beaucoup de gens s'imaginent, même parmi les experts et les gouvernants, que l'encaisse métallique d'une banque d'émission garantit les billets en circulation et que c'est pour cela que les Etats cherchent à avoir le plus d'or possible dans les caves de leurs banques centrales. Et bien, c'est faux.

— Comment, c'est faux?

— Oui, c'est une erreur grave, parce que l'or ne garan-

tit pas les billets, qu'il ne l'a jamais fait, qu'il n'est pas chargé de cela, qu'il n'a pas cette fonction.

— Qu'est-ce que l'or garantit?

— L'or ne garantit rien.

— A quoi est-ce qu'il sert?

— Voilà en effet la question à poser. L'or sert à échanger des billets à vue, il n'est qu'un moyen.

— Mais cela revient au même et vous jouez sur les mots, puisque l'encaisse métallique garantit sinon les billets, du moins leur échange contre de l'or.

— Avez-vous un billet de banque dans votre portefeuille? Voulez-vous me le prêter, un instant seulement? Qu'est-ce qui est écrit dessus? Cent francs, payables en espèces, à vue, au porteur. Nous sommes bien d'accord, n'est-ce pas?

— Nous sommes parfaitement d'accord, mais j'avoue que je ne saisis pas bien la nuance. Est-ce que, pratiquement, cela ne revient pas au même?

— Cela ne revient pas au même et vous allez le comprendre en dix secondes. Si l'or garantit les billets, il faut, il est nécessaire qu'à chaque billet corresponde à tout moment une fraction d'or déterminée. Autrement dit, il faut, il est nécessaire que la réserve d'or soit équivalente à la somme des billets. Si l'or garantit les billets, il faut une couverture d'or de 100 %, car s'il y a plus de billets que d'or, ceux qui sont en excédent, n'y en eût-il qu'un, ne sont plus garantis par l'or. Voilà un point acquis, nous continuons.

Si l'or garantit non plus les billets, mais leur échange contre des espèces métalliques, il n'est plus nécessaire que la réserve d'or soit équivalente à la somme des billets en circulation, parce que jamais tous les billets ne sont présentés simultanément pour être payés à vue. Dans cette hypothèse où l'or garantirait l'échange des billets, la couverture n'aurait pas besoin d'être de 100 pour cent. Mais l'hypothèse est gratuite, hors de la réalité: parce

que l'or n'est pas une garantie, mais seulement un moyen. La preuve c'est qu'une banque centrale d'émission peut avoir une couverture or de 90 % et même de 102 % et refuser de vous échanger vos billets à vue. Il est écrit sur vos billets: payable en espèces à vue, au porteur. Faites un essai, vous verrez, vos billets ne seront pas payés. Mais, dira-t-on, ils pourraient l'être. Ils ne le sont pas. La couverture, même quand elle dépasse 100 %, ne garantit pas l'échange au pair des billets. Si l'or était une garantie, les billets pourraient et devraient être échangés, surtout quand la réserve d'or est suffisante et dépasse 100 %, puisqu'il est stipulé sur les billets qu'ils sont payables à vue, en espèces, au porteur. Mais l'or n'est pas une garantie : il n'est qu'un moyen dont on se sert ou dont on ne se sert pas, suivant les circonstances. Les billets qui ne peuvent s'échanger au pair contre de l'or s'appellent et sont de la *fausse monnaie*. Avec une couverture or de 102 % (en 1932), nous vivions sous le régime de la fausse monnaie. Tout l'or amoncelé dans les caves de la Banque de France ne constitue pas une garantie des billets. On dédoublerait, on décuplerait cette encaisse métallique qu'on n'en modifierait pas le caractère et qu'on continuerait à vivre sous le régime de la fausse monnaie, ayant cours légal ou forcé. Parce que l'or n'est pas une garantie des billets, étant seulement un moyen de paiement.

— Mais alors, quelle est la garantie des billets?

— Nous verrons cela tout à l'heure. Au préalable, feuilletons la presse technique.

L'Information a donné la liste des « *garanties* respectives des principales banques d'émission » à la date du 31 août 1932. Qu'un journal aussi sérieux parle, lui aussi, de « garanties », cela montre l'étendue et la profondeur du désarroi contemporain. Mais les chiffres indiqués sont à retenir. Trois Etats ont une couverture supérieure à 100 % : la Suisse, les Pays-Bas et la France.

La couverture de la Suisse est de 174 %, tandis que celle des Etats-Unis est seulement de 97 %. La couverture de la Ville libre de Dantzig est de 93 %, tandis que celle de l'Angleterre n'est que de 38 %. On peut se livrer à toute espèce de comparaisons divertissantes et déconcertantes, le franc suisse plus robuste que le dollar, le papier de Dantzig plus solide que la livre sterling. Nous ne retiendrons ici que le chiffre qui figure au bas de l'échelle, le chiffre autrichien, 15 %. L'Autriche est le parent pauvre de l'Europe. Or, on sait (ou on ne sait plus, car on oublie vite) qu'il n'y a pas bien longtemps, quelques années avant la guerre, les banques écossaises trouvaient le moyen de payer les billets en espèces, à vue, au porteur, avec une encaisse métallique d'environ 14 % (1). L'or écossais ne garantissait pas les billets, mais, au moyen d'une faible réserve métallique, les banques échangeaient les billets contre de l'or quand on voulait.

Il y a longtemps que l'échange des billets contre de l'or ne se fait plus, sauf contre des lingots de 200.000 fr. Depuis 1914, cela fait dix-neuf ans. Il y a dix-neuf ans que les billets ne sont plus payés en espèces, à vue, au porteur, et que nous vivons sous le régime de la fausse monnaie. Cet état de choses entraîne des conséquences.

Première conséquence, l'échange des marchandises se fait au hasard, dans l'incertitude et l'arbitraire, puisque la fonction la plus importante de la monnaie, c'est de *garantir les échanges de marchandises*, et puisqu'il est établi que seule une vraie monnaie peut garantir cet échange. Rappelons ce que c'est qu'une vraie monnaie : « Quand une marchandise est une vraie monnaie, un kilogramme de cette marchandise n'ayant pas la forme monétaire peut s'échanger contre un kilogramme (un peu plus ou moins) de cette marchandise ayant la forme monétaire (2). » Si la monnaie n'est pas vraie, un élément

(1) Pareto, *Manuel d'Economie Politique.*
(2) Pareto, ouvrage cité.

d'incertitude et de confusion est introduit dans l'échange des marchandises. C'est ce qui arrive présentement dans le monde entier, puisque nous vivons sous le régime de la fausse monnaie : tout le mécanisme de la production et de la distribution des marchandises est faussé.

Une autre conséquence de ce régime de fausse monnaie, c'est que toute espèce d'idées erronées ont libre cours. Les financiers sont, en cas de panique, pareils à une poule affolée qui fuit devant une automobile, battant des ailes, cherchant une issue. C'est le spectacle pathétique qu'offraient aux yeux du monde les grands messieurs de la Cité, à la veille de l'effondrement de la livre sterling. La caisse de la Banque d'Angleterre n'était qu'une vaste passoire qui laissait fuir l'or par tous ses trous. Les grands messieurs tinrent conseil et, après délibération, firent exactement la chose qu'il ne fallait pas faire. Ils coururent à droite et à gauche, précisément comme la poule en fuite devant l'automobile, pour emprunter de l'or en Amérique et en France, afin de remplir le Tonneau des Danaïdes. En ce point, le bon sens conclut comme la science qui s'exprime ainsi : « Si les causes qui faisaient sortir l'or continuent à exister, les caisses seront rapidement de nouveau vides (2). » C'est ce qui est arrivé. L'expérience a confirmé la règle. La fière livre sterling est tombée comme n'importe quelle devise turque, sud-américaine ou chinoise.

L'exemple de l'Angleterre n'est qu'un cas particulier d'un phénomène très général et, à l'heure présente, universel. Après la livre sterling, c'est le dollar qui est tombé. On ne pouvait rêver une preuve plus forte de cette vérité, désormais établie pour l'éternité, que l'encaisse métallique ne garantit pas les billets en circulation. C'est presque une démonstration par l'absurde. Une couverture qui était, en août 1932, de 97 % n'a pas empêché le dollar de tomber.

Dans un magistral recueil d'*Essais* qui vient de pa-

raître (3), M. Charles Rist, antérieurement à l'événement américain, le fait prévoir. Certaines pages sur la situation financière des Etats-Unis sont prophétiques. M. Charles Rist montre que la réserve métallique n'est qu'un des éléments de la stabilité de la monnaie, que la réserve métallique ne se maintient que par une surveillance rigoureuse et une action continue, qu'elle ne joue son rôle que si elle sert d'appui à une politique d'équilibre budgétaire et d'équilibre des comptes.

Mais, dira-t-on, pour avoir une vraie monnaie dans les pays qui ont l'or pour monnaie, il faut tout de même une certaine quantité d'or. Quelle quantité? Une petite quantité suffit. Pendant le XIXe siècle, et le début du XXe siècle, le volume de la production et des échanges a augmenté dans des proportions considérables, est-ce que la somme des monnaies métalliques a augmenté en proportion? En aucune façon. La monnaie joue un rôle secondaire dans l'ensemble des transactions commerciales. Par rapport à la richesse d'un pays, l'or monnayé est relativement peu de chose : parce qu'il a été remplacé par toutes espèces de moyens de payement, notamment par des billets de banque. Nous y voilà.

Combien faut-il d'or pour assurer le paiement des billets en espèces? Il n'y a pas de réponse absolue à cette question. Dans la plupart des pays, le pourcentage statutaire de couverture oscille entre 35 et 40 %. C'est une approximation empirique. La preuve, c'est qu'avec une couverture de 14 % les banques écossaises ont assuré le paiement en espèces des billets, tandis qu'avec une couverture de 50, 80, 100 % et davantage, les banques refusent aujourd'hui de remplir l'engagement inscrit sur les billets en circulation. M. Charles Rist a montré et démontré que la proportion de la réserve à la circulation varie suivant les pays et dans un même pays, qu'en

(3) *Essais sur quelques problèmes économiques et monétaires.* Librairie du Recueil Sirey, 1933.

période de dépression économique, n'y ayant pas de demandes de crédits, l'encaisse métallique peut augmenter, indépendamment de la politique de crédit; que la répartition des réserves d'or n'est pas « l'effet d'une politique des gouverneurs des banques d'émission, mais d'un ensemble de circonstances qu'il n'était pas en leur pouvoir de contrôler ». Il rappelle qu'avant 1870 le système en vigueur n'imposait à la Banque « ni proportion d'encaisse ni maximum d'émission, et laissait à son sens des responsabilités le soin d'assurer une constante convertibilité du billet ». Il pose enfin cette règle : « Il suffit que cette réserve soit en mesure de combler les déficits momentanés de la balance des comptes ».

Quant à ceux qui accusent la France d'accumuler des réserves d'or supérieures à ses besoins, M. Charles Rist leur répond avec une sereine modération, mais la courtoisie de sa démonstration enveloppe l'ironie la plus mordante : n'est-elle pas née en Angleterre, il y a plus d'un siècle, la vieille vérité, non démentie jusqu'ici, que l'or va où il est payé le plus cher et qu'il y a une distribution « spontanée » de l'or dans le monde qui s'effectue sous l'action de forces bien connues?

La couverture métallique fournit le moyen de payer les billets à vue, c'est son rôle. Pourquoi le paiement n'a-t-il plus lieu, même quand la réserve d'or est surabondante? Pourquoi la réserve or ne joue-t-elle plus son rôle depuis dix-neuf ans? Parce que l'or jouait son rôle avec l'aide d'un associé et que cet associé s'est évanoui. Pour assurer le paiement des billets en espèces, à vue, au porteur, il fallait et il faut plus ou moins d'or, suivant les temps et les lieux, c'est-à-dire suivant la force de l'associé. Et cet associé, c'est le crédit, dont le nom vulgaire est confiance. Or et crédit sont comme dans la fable de l'aveugle et du paralytique : ni vous sans moi, ni moi sans vous. Quand il y a petit crédit et qu'il faut tout payer comptant et que les prêts ne se font plus

qu'à court terme, toutes choses qui se résument par les mots : la confiance ne règne pas ici, quand il y a petit crédit, l'or est pareil à l'archevêque qui, privé de son coadjuteur, ne suffit plus à la tâche.

La plupart des hommes, si on laisse de côté le cas des rentiers, vivent de quoi? De la vente d'une marchandise ou d'un service. Ces choses ont un prix variable. Une douzaine d'œufs n'a pas le même prix tout le long de l'année, de même les services d'un maçon n'ont pas le même prix en toute saison, puisqu'il y a des saisons mortes pour le bâtiment. Il en résulte que la vente d'une marchandise ou d'un service comporte une ou plusieurs inconnues et un risque. On peut exprimer cela en disant que les hommes ne vivent pas seulement dans le présent, mais tournés vers l'avenir qui est incertain. L'avenir intervient avec ses inconnues et ses risques dans les transactions d'aujourd'hui. La monnaie exprime fort naturellement cet état de choses, puisque c'est elle qui sert à exprimer le prix (variable) des marchandises.

Mais, avant d'être une monnaie, l'or est une marchandise comme les autres, c'est-à-dire que son prix est variable. C'est là un premier élément d'incertitude dans son emploi comme monnaie. Il y a un autre élément d'incertitude beaucoup plus important, qui résulte du fait que les hommes ne vivent pas seulement dans le présent, mais tournés vers l'avenir, une partie des transactions commerciales se fait dans le futur. Considérons une société qui se trouve dans un état d'équilibre (relatif). Comment les choses se passent-elles? Les marchandises que les uns et les autres nous vendons pour assurer notre subsistance et nos plaisirs ont un certain prix. A ce prix, nos besoins sont satisfaits *grosso modo*. Bien entendu, tout risque n'est pas exclu puisque les prix des marchandises varient, mais dans l'état d'équilibre (relatif) considéré, ils ne varient que dans certaines limites assez étroites pour que soit assuré, non seule-

ment le pain d'aujourd'hui, mais de demain et, à vues humaines, des saisons prochaines. Car nous ne vivons pas au jour le jour. Nous ne sommes pas payés le plus souvent à l'heure ou à la journée, mais à la semaine, au mois ou à l'année; les fonctionnaires sont payés à vie. Au commencement d'une journée de travail, tournés vers l'avenir, nous avons confiance, c'est-à-dire que nous avons la quasi-assurance qu'en échange de notre marchandise ou de nos services nous recevrons une marchandise équivalente. Et c'est ce qui a lieu en effet. Dans les pays qui ont l'or comme monnaie, on reçoit cette marchandise équivalente sous la forme d'or ou de monnaie fiduciaire, c'est-à-dire de billets.

Comme nous l'avons rappelé, une quantité très petite de monnaie suffit pour un très gros volume de transactions commerciales. Cela veut dire que la monnaie facilite et garantit les échanges, mais ne les remplace pas. Ce qui compte, ce sont les marchandises échangées: Dans la position d'équilibre, chacun a confiance que la marchandise ou les services qu'il vend pourront, à tout moment, sans difficulté, s'échanger contre les marchandises ou les services dont il a besoin. Les billets que nous avons en main représentent les marchandises, les services, les produits économiques, les biens futurs que nous sommes assurés de pouvoir nous procurer demain et les jours suivants pendant un temps indéterminé. Tant que nous avons cette assurance, qui se justifie et se confirme jour après jour, par des expériences répétées, tout va bien. Il en est de même pour les échanges entre les pays. Comme les individus, les pays échangent des marchandises et des services. Quel est le rôle de l'or dans ces transactions internationales? Il joue le même rôle en grand que la monnaie de billon joue en petit dans les magasins où les clients sont invités à faire l'appoint. L'or paie la différence dans la balance des comptes. Le double courant des échanges fait pencher

la balance tantôt du côté des importations, tantôt du côté des exportations, visibles et autres. En conséquence, la marchandise-or entre dans le pays et en sort tour à tour. Elle fait l'appoint. C'est ainsi que le monde tourne en rond.

On peut maintenant se faire une idée plus exacte de ce que représentent en réalité les billets de banque. D'après les considérations qui précèdent, chaque billet en circulation contient en réalité deux choses: une quantité relativement fixe de marchandise, c'est-à-dire d'or, et une hypothèse. Quelle hypothèse? L'hypothèse que les conditions des échanges continueront à être demain et les jours suivants, pendant un temps indéterminé, ce qu'elles sont aujourd'hui. Tant que cette hypothèse se vérifie dans les contrats individuels et collectifs, tout va bien. Qu'est-ce que cela signifie : tout va bien? Cela signifie que les hommes, tournés vers l'avenir, ont confiance qu'en échange de leurs services ils obtiendront les marchandises et les services qui satisferont leurs besoins.

La confiance est un sentiment dont les allées et venues sont déconcertantes. Mais elle n'est pas si insaisissable ni si mystérieuse qu'elle ne se laisse évaluer quantitativement et chiffrer. Le cours des actions et des obligations, les prêts à long terme ou à court terme, le taux de l'intérêt, sont autant d'indications très précises. Elles permettent de mesurer la quantité de sentiment qui s'ajoute à l'or disponible pour les transactions commerciales. Cette quantité, variable elle aussi de sentiment, s'appelle crédit en terme de banque et de finance. Confiance et crédit suivent des lignes à peu près parallèles. Suivant la confiance qui règne parmi les hommes, on trouve plus ou moins de crédit chez les banquiers. En période de prospérité et de confiance générale, les hommes d'affaires peuvent avoir, chez les banquiers, de très gros découverts.

Nous sommes toujours dans la position d'équilibre (relatif). Tout continue à aller très bien. Revenons aux billets en circulation. Pourquoi resteraient-ils en dehors de la confiance générale? Il n'y a pas de raison. On nous dit qu'ils valent de l'or. Ce doit être vrai. Le fait est que les marchandises s'échangent avec autant d'abondance que de facilité, et c'est le fait essentiel. Manifestement, la monnaie n'est qu'un moyen, et c'est un moyen qui fonctionne bien. Si, à ce moment, on demande à quelqu'un : « Savez-vous quelle est l'encaisse métallique? » il répond qu'il n'en sait rien. La couverture des billets? Littéralement, on s'en moque. L'or est très bien où il est, à la cave.

Pour une raison ou pour une autre, l'équilibre toujours précaire est rompu. Tantôt c'est une guerre, tantôt une série de mauvaises récoltes, ou bien une invention, une découverte, les conditions de la production ne sont plus les mêmes. Les relations entre les hommes changent. Il y a tout un remue-ménage dans la circulation des classes sociales, de gros transferts de richesses. Les courants d'échanges subissent des à-coups. Sur certains points il y a accélération, sur d'autres arrêt, embouteillage. Tout cela peut se résumer en quelques mots: instabilité, incertitude, désarroi. Mais ces mots demandent à être précisés. L'état des choses nouveau, ainsi qualifié, signifie que nous ne sommes plus sûrs les uns et les autres de pouvoir échanger nos marchandises et nos services contre les marchandises et les services dont nous avons besoin pour vivre aujourd'hui, demain, et les jours suivants. Les débiteurs ne paient plus leurs dettes, les créanciers deviennent débiteurs à leur tour. Tout le mécanisme des échanges est détraqué. Les contrats ne sont plus exécutés (4). Les Etats sont dans la même situation que les particuliers: ils ne peuvent pas tenir leurs engagements.

(4) Voir notre article « Le respect des contrats » (*Le Mois*, Juin 1933).

Les choses changent de prix de jour en jour et à la Bourse de minute en minute. Les marchés sont des sables mouvants. Tout fiche le camp. Alors retentit un immense sauve-qui-peut.

C'est le moment de rappeler que chaque billet contient en réalité deux choses: une quantité relativement fixe de marchandise, c'est-à-dire d'or, et une hypothèse. Le monde est suspendu à l'hypothèse de la gravitation universelle, le monde des affaires est suspendu à l'hypothèse que les conditions des échanges continueront à être demain à peu près ce qu'elles sont aujourd'hui et que les contrats individuels et collectifs seront exécutés. C'est à cette hypothèse que sont accrochés confiance publique et crédit bancaire. Cela étant, pourquoi la rupture d'équilibre prend-elle tant de gens, presque tout le monde au dépourvu? Parce qu'on avait oublié l'hypothèse. On avait oublié qu'une partie des transactions commerciales se fait dans le futur. On avait oublié de tenir compte des inconnues. On avait oublié le risque. Et tout à coup l'hypothèse ne se vérifie plus. Dès lors les billets en circulation au lieu de contenir deux choses n'en contiennent plus qu'une. Ils ne contiennent plus qu'une quantité relativement fixe de marchandise. Le prix de toutes les autres marchandises s'effondre. Mais l'or n'est-il pas incorruptible? L'or n'échappe-t-il pas aux conditions changeantes auxquelles les autres marchandises sont soumises? N'est-il pas thésaurisable, stockable, indéfiniment? Et alors c'est la ruée vers la seule chose qui semble stable, fixe, durable, éternelle, la ruée vers l'or.

Cette ruée vers l'or, signe d'une rupture d'équilibre profonde, entraîne des conséquences. Le rôle de l'or, dans les transactions internationales, est de régulariser des échanges. Pour remplir son rôle, il avait un associé. Privé de son associé, l'or est pareil à l'aveugle qui a perdu son chien. Il va à droite et à gauche. Il ne

sait plus où aller. Toutes les balances de comptes étant déficitaires, on demande de l'or partout à la fois. Il ne suffit plus à la tâche. Les allées et venues d'autrefois sont remplacées par des mouvements spasmodiques. Tantôt il s'immobilise dans les banques, tantôt pris de frénésie il court le monde. On le croit entassé sous terre, il est en avion entre Londres et Amsterdam, ou à fond de cale en plein Atlantique. Il est nomade et sédentaire. Il est partout, et nulle part. Il déjoue tous les calculs, toutes les surveillances. On l'enferme, il s'évade; on le rattrape, on double la garde d'huissiers et de gendarmes, au matin le coffre-fort est vide... Il ne reste plus qu'à diviniser un être aussi mystérieux. C'est ce qu'on fait. Une immense superstition se propage sur la terre, comme une épidémie. On recommence partout la danse autour du veau d'or. On lui demande de faire des miracles.

Quant aux billets, aucune réserve métallique n'est assez abondante pour assurer le paiement en espèces à vue en un temps où tout le monde veut de l'or. Il n'y a donc qu'une chose à faire, interrompre le paiement, malgré la stipulation qui figure sur les billets. Avec une couverture de 35, 40, 90 %, les billets ne sont pas payés. Nous vivons en réalité sous le régime d'une monnaie qui oscille entre la monnaie fiduciaire et la fausse monnaie. Dans ces conditions, la ligne de démarcation entre le cours légal et le cours forcé n'est pas fixe. Elle ne pourrait le redevenir que si l'on trouvait pour la déterminer un autre moyen que le paiement en espèces à vue au porteur.

La monnaie est un moyen de paiement qui facilite et garantit les échanges. Elle est en même temps un baromètre. L'aiguille est présentement en déplacement continuel sur l'arc de cercle « variable » du cadran, avec une forte tendance à se porter dans le sens de « tempête ». Cela signifie que notre système n'a pas trouvé

une position d'équilibre. La confiance des hommes est comme les fleurs au printemps, elles ne demandent qu'à éclore. Car les hommes sont tournés vers la moisson et la récolte. Mais pour que la confiance des hommes et les fleurs du printemps ne soient pas surprises par les giboulées d'avril, il faut que la température soit à peu près normale. Quelle est la situation présente? Les hommes, les peuples ont-ils présentement quelque assurance qu'en échange de leurs marchandises et de leurs services ils obtiendront demain et les jours suivants les marchandises et les services qui satisferont leurs besoins? Tant que la réponse est négative, il ne peut y avoir que confiance velléitaire et petit crédit, il ne peut y avoir de contrats individuels et collectifs, et le baromètre de la monnaie est une girouette qui tourne à tous vents.

Quelles sont les perspectives d'avenir? Dans la mesure où le sort des hommes dépend d'eux-mêmes, il y a des choses à faire. Il y en a d'abord à ne pas faire. Et il faut commencer par ne pas se laisser impressionner par les fils barbelés dont les augures entourent leurs conciliabules.

Ceux qui n'ont pas d'or accusent ceux qui en ont de ne pas l'utiliser convenablement, de le laisser stérile. Ils disent que l'or est mal distribué, qu'il faut le redistribuer. M. Charles Rist a montré et démontré la fausseté de ces théories intéressées. « On critique fréquemment, dit-il, la *mauvaise* répartition de l'or, mais personne jusqu'ici n'a défini ce que devrait être une *bonne* répartition. Cette définition serait pourtant fort utile... On ne l'a pas encore trouvée jusqu'à présent. » (5).

Ceux qui ont dû abandonner l'étalon or en font un bouc émissaire, ils disent que l'or est un préjugé, que l'étalon or est une duperie, qu'on peut très bien s'en passer. Le dépit ne parle pas autrement. C'est l'his-

(5) Ouvrage cité, p. 147.

toire du renard et des raisins trop verts. Et la preuve c'est que les détracteurs de l'or cherchent par tous les moyens à en avoir le plus possible. En attendant, le grand banquier anglais Mac Kenna en tête, ils parlent d'une entité nouvelle qui s'appelle: « L'étalon-or-plus-quelque-chose ». Le besoin s'en fait, paraît-il, sentir ; parce que l'étalon or « tel qu'il a fonctionné dans le passé, s'est montré gravement insuffisant ». M. Charles Rist a montré et démontré la fausseté de ces théories dont beaucoup « ne méritent même pas d'être relevées ». Il a démontré avec toute la rigueur scientifique que les maux dont on se plaint, consécutifs aux mouvements d'or de ces dernières années, ne sont en rien imputables au mécanisme de l'étalon or. En réalité, les hommes ont perdu de vue les conditions de l'équilibre économique et l'hypothèse à laquelle il est suspendu.

Cela ne signifie nullement qu'il y ait d'un côté la vérité et de l'autre l'erreur, que l'abandon de l'étalon or soit une hérésie, et que le Gold Exchange Standard ne puisse pas être un régime momentanément utile et viable. L'exemple américain montre après tant d'exemples européens que l'abandon de l'étalon or peut être momentanément nécessaire comme l'interdiction du vin, de la viande et des plaisirs à un malade. L'étalon or n'est d'ailleurs pas une chose immuable. Des faits nouveaux se produisent qui peuvent le modifier sans affecter son rôle fondamental. C'est ainsi qu'en 1925 il fut stipulé par la loi que la Banque d'Angleterre « ne sera plus tenue de rembourser aucun de ses billets en monnaie légale ». La Banque ne vend plus que des lingots. Le cas s'est généralisé. Il signifie suppression de la circulation d'or. Il n'y a qu'à changer le libellé des billets de banque, jusqu'au retour à la circulation d'or, si retour il doit y avoir, dans une ère d'équilibre, c'est-à-dire de santé et de prospérité.

Après cette incursion dans la technique, il s'agit de revenir à l'homme et de situer le débat dans le temps.

Chaque billet contenant deux choses, une quantité de marchandise or et une hypothèse qui se traduit en crédit, ces deux choses sont l'une par rapport à l'autre dans une proportion variable et il arrive périodiquement entre elles une rupture d'équilibre. C'est ce qui s'est produit vers 1929. Le crédit est une traite sur l'avenir. On a, dans les années de guerre et d'après guerre, tiré tant de traites sur l'avenir, que l'or s'est fortement déprécié. Quand les traites ont commencé à revenir protestées, le crédit s'est effondré et la hausse de l'or s'est déclenchée. Mais les hommes ne se soumettent pas volontiers aux lois naturelles. Beaucoup qui se croient avancés et sceptiques ont encore besoin de miracles. C'est que tournés vers l'avenir ils oublient le passé. Tandis que, lentement, jour après jour, les peuples s'adaptent aux conditions nouvelles, quel est un des gros obstacles à surmonter? Les vieilles idées, le déficit des vieilles entreprises, tout un passif, tout le passé qui modère l'élan des hommes, mais pèse sur eux.

Tous les bilans contiennent un chapitre intitulé: « Profits et Pertes ». En effet, la comptabilité d'une entreprise ne peut pas encombrer indéfiniment ses colonnes de chiffres morts. Il y a des créances douteuses, on tâche de les faire rentrer. S'il est prouvé, au bout d'un certain temps, qu'on perd son temps et sa peine, les créances douteuses deviennent des créances perdues: on les enterre au chapitre « Profits et Pertes ». Il se passe une chose analogue dans le domaine des idées. On enseigne dans les écoles et les Universités des théories de morale, d'électricité, qui peu à peu tombent en désuétude. Elles continuent à figurer pendant plus ou moins longtemps dans les manuels. Et puis un jour on se décide à s'en débarrasser. On les enterre dans une encyclopédie. Comme l'histoire économique et financière a son cimetière de capitaux, l'histoire des sciences a son cimetière de théories. Il vient toujours un moment où la tentation est

grande de faire table rase, d'abolir les dettes et d'effacer non seulement le passif, mais de se soustraire aux lois naturelles, dans l'improvisation de théories commodes, religieuses ou pseudo-scientifiques suivant le temps. Le même phénomène sous des formes diverses réapparaît dans le conflit qui met périodiquement aux prises deux générations, celle qui s'en va, celle qui arrive, c'est-à-dire les parents et les enfants, la vieillesse prudente et timorée, la jeunesse hardie, audacieuse. Il y a donc périodiquement un règlement de comptes. Celui que nous avons à faire est d'un volume peu ordinaire. Le monde est rempli de vieilles créances plus que douteuses, de vieilles dettes contestées, de contrats inexécutables, et de vieilles idées fantômes. Le passé pèse sur la terre comme une pierre de sépulcre, mais il y a les lois naturelles, il y a la dure loi de sélection contre laquelle l'homme se débat tant qu'il peut par tous les moyens et qui périodiquement le rappelle aux conditions du séjour terrestre par la guerre et les crises économiques.

L'humanité est divisée en races et en peuples, ceux-ci en classes et en partis, mais en réalité, d'un bout du monde à l'autre, une grande bataille perpétuelle est engagée entre le passé et l'avenir, entre les hommes d'hier et les hommes de demain. Le passé, c'est le patrimoine péniblement amassé, la maison des grands-parents, l'usine du père, ce sont les droits acquis, les stocks économisés, c'est le coupon de rente. L'avenir ce sont les bras qui demandent du travail, c'est le laboratoire des inventeurs, c'est l'épargne en formation qui cherche un emploi, c'est la moisson future.

Le débat sur l'étalon or est une des manifestations du désarroi contemporain. Il y a un parallélisme entre la tendance à l'autarchie dans le domaine de la production et, dans l'ordre de la pensée, le démembrement de la synthèse en phénomènes monétaires, politiques, moraux, considérés isolément.

Le débat sur l'étalon or rappelle que dans les époques troublées (de déséquilibre), la monnaie cessant partiellement d'être une marchandise, tend à devenir dans certaines limites un signe manipulé par la politique. Il marque un arrêt momentané de la circulation internationale pareil à celui qui, pendant la crise du IIIe siècle, disloqua « l'immense majesté de la paix romaine ». L'histoire de l'Europe montre que depuis cette époque toutes les grandes crises économiques se traduisent par l'inflation et le cours forcé, et que toutes les restaurations économiques et financières commencent par le retour à l'étalon. De là la réforme d'Aurélien en 270 et le sou d'or de Constantin. Les nations d'aujourd'hui en sont, *mutatis mutandis,* au point où en était l'Europe quand les rois barbares croyaient « pouvoir impunément baisser et relever tour à tour le cours des espèces pour diminuer leurs dettes et grossir leurs créances ». C'est alors que la capitale de l'Empire d'Orient a rendu au monde civilisé un service inappréciable. Mais la mémoire ingrate des hommes n'a guère retenu que le souvenir des querelles byzantines. Byzance a donné au monde le besant, qui est demeuré « jusqu'à la fin de l'Empire byzantin la monnaie la plus connue et la plus appréciée du monde entier, un point de repère relativement fixe au milieu du chaos que créent en Europe les variations perpétuelles des monnaies de toute provenance ». Peut-être est-ce la Banque des règlements internationaux de Bâle qui rendra au monde le besant.

FLORIAN DELHORBE.

FRANÇOIS POMPON
SCULPTEUR

La porte s'ouvrit sans bruit, une porte bien accueillante, dont les gonds n'ont point de hargne; une bonne grosse porte de remise. Elle ouvrait sur un étroit réduit. A gauche, un établi de menuisier chargé de quelques paperasses; un petit fourneau de cuisine où ne cuisait rien; de menus animaux semblaient se promener, comme sur une luisante prairie, sur ses disques de fonte. Une grande étagère, où l'on eût dit que l'arche de Noé avait pris place en attendant que le spectacle commençât. Et, en guirlandes, sur le mur, des choses semblables à des branchages; c'était, momifiées, tout en membranes sèches, en corne polie, en palmes curieusement découpées, des pieds de cerf, des pattes de sarcelles et d'échassiers. Sur le mur, comme dans la nouvelle d'Edgar Poe, se plaquait en parchemin gaufré un chat découvert sous de très vieux gravats dont la poussière, peut-être séculaire, l'avait embaumé. Rien de la pièce d'anatomie dans tout cela, rien qui sentît le cabinet du savant Cosinus. On pensait plutôt à des feuillages, longtemps conservés dans quelque lourd herbier d'autrefois. Puis, une bûche de bois, où les hasards de la hache avaient indiqué des visages. Au fond, des étagères encore, où s'alignait une armée de bestioles; et, prêt à les passer en revue, un coq tout nu sautait une barrière. A droite, quelques sellettes et, sur l'une d'elles, un ours blanc en terre, long d'une vingtaine de centimètres,

mais d'allure si grande qu'on croyait le voir au bout d'une jumelle marine, humant le vent, pointant sa tête étroite vers quelque aurore polaire.

Son créateur était là. Il se croyait seul. Petit, les bras longs, la tête bombée, presque toute blanche de cheveux très fins, vêtu en ouvrier; ses mains touchaient doucement la bête. On entendait seulement le bruit d'un peu de salive reprise sur la lèvre, le minuscule sifflement de sa respiration attentive. Un silence de chapelle régnait dans ce réduit; ce même silence qui émane des philosophes de Rembrandt méditant dans la pénombre. Il se passait là quelque chose de religieux. Par le lent travail de ses doigts, l'homme semblait correspondre, à l'aide d'un clavier, avec un invisible et très proche au-delà.

Enfin, il se retourna et ce que je vis d'abord, dans une face fournie de poils gris, en haut d'un nez un peu gros d'homme bon, ce furent deux yeux étonnants de calme et de pénétration, deux yeux devant lesquels on n'a sans doute jamais osé dire un mensonge tout en les regardant en face, incroyablement jeunes et limpides, malgré les paupières un peu lasses dans lesquelles ils étaient sertis.

Tel m'apparut Pompon pour la première fois, il y a quelque treize ans, dans le petit atelier de la rue Campagne-Première où, depuis un demi-siècle, se déroulait son exemplaire existence. Exemplaire, certes, mais il ne faut pas se méprendre sur le sens de ce mot; la vie de Pompon fut celle d'un sage et non d'un homme qui se brime soi-même. Il subissait trop les effluves qui montent de la nature pour ne pas être parfois un peu brassé par elle comme une algue par le courant. Tel le grand Nicolas Poussin, Pompon, au besoin, savait « aimer le piot » ; et la vue d'une belle chair fraîche lui causait un respectueux et tendre épanouissement. Son âme avait quelque chose de médiéval. Les biens du Seigneur, le jus des grappes qu'on voit foulées, aux chapiteaux des ca-

thédrales, auprès de David caressant Bethsabée, l'émouvaient. Mais il avait le sens de la mesure, donc du péché. L'excès, le désordre, le temps gâché, c'était là l'enfer dont il se gardait. Il avait le sentiment que son rôle et son labeur lui avaient été assignés dans le milieu social où Dieu l'avait fait naître. Il ne formulait point sa foi, mais on pouvait sans peine en déterminer les éléments. C'était, d'une part, une croyance profonde et motivée dans une sorte de dieu Pan dont le souffle fait germer les plantes et se mouvoir les bêtes des bois. Et ce même dieu Pan était aussi le Christ du pardon, la Vierge d'Intercession, le Dieu savant des Pères de l'Eglise et des saints Confesseurs, le Bon Pasteur auquel il rendrait un jour compte de la tâche accomplie et des erreurs commises. C'est pourquoi, dans le fond, cet homme d'un abord si bienveillant et si facile, qui ne verrouilla jamais sa pensée, était assez impénétrable. Sa modestie, parfaite cependant, n'avait pas de conseils à demander: artiste il s'en référait à celle qui ne ment pas: la nature; homme, il s'en référait à celui auquel on ne dissimule rien: Dieu.

Parmi tous les grands artistes plastiques, il en est un seul dont la sérénité fut, à notre connaissance, aussi parfaite : Corot. Mais il faut noter que Corot était riche ; que sa robuste bourgeoisie native, que sa certitude de ne manquer jamais ni d'un toit, ni d'un repas, de n'être jamais soumis à l'arbitraire d'un maître, rendait l'exercice de cette indépendance relativement aisée. Il n'en avait pas été de même pour Pompon.

Il était né à Saulieu, en Bourgogne, où son père exerçait le métier de menuisier. François Pompon fit son apprentissage chez les marbriers du pays, travaillant à des monuments funéraires. Puis, il entra à l'Ecole des Beaux-Arts à Dijon, dont Célestin Nanteuil, le graveur angélique de la belle période des Gérard de Nerval et des Théophile Gautier, était encore le directeur. Puis, il

vint à Paris. Et là, ayant trouvé de l'embauche chez des marbriers encore, le jeune homme alla suivre les cours du soir à l'ancienne Ecole des Arts Décoratifs, celle qu'on appelait « la petite école », où s'étaient instruits naguère Carpeaux, Cazin, Rodin. Etrange existence, si différente de celle que permet notre temps. Le jeune ouvrier marbrier vit avec les compagnons du bâtiment, les tailleurs de pierre, ceux qui racontent leur Tour de France. Là se trouvent des artistes qui ressemblent à des personnages de Victor Hugo, qui mangent peu, travaillent tout le jour, servent l'art comme on servirait une messe. Vie rude et sainte parmi les humbles, comme celle que mena le Poussin à Rome, chez le cuisinier Dughet. Et puis François Pompon se marie. Il trouve celle qu'il méritait. Il la trouve dans le peuple, elle est couturière en journées, elle est belle, elle est courageuse, elle est forte, elle sera pour lui ce que fut pour Daumier sa Dindin: celle qui ne doute pas, qui admire et, au besoin, protège.

Il est un des plus habiles tailleurs de marbre et de pierre qu'il y ait sur la place; il n'a pas à craindre le chômage; il sera praticien chez Falguière, chez Mercier, chez Saint-Marceau, chez Rodin; entre temps, si quelque long travail de bâtiment appelle les tailleurs de pierre dans une grande ville de province, il part avec l'équipe. Sa femme vient aussi. Pendant que l'habile ouvrière parisienne trouve sans peine du travail auprès des belles dames de l'endroit, lui, dans les échafaudages, sculpte les motifs commandés. Et chaque fois, dès le retour à Paris, c'est de nouveau Mercier, Falguière, Saint-Marceau ou Rodin qui fait dire à Pompon, par quelque compagnon, qu'il y a du travail pour lui à l'atelier. Ceux-là, le Maître de toutes choses a décrété qu'ils seraient grands par la naissance, la fortune, la vogue, ou même le génie. Pompon ne discute pas le décret du Maître de toutes choses; c'est Lui qu'il sert en les servant. Aussi,

les sert-il de toute son application, de toute sa compréhension qui est merveilleusement souple et prompte. Et c'est ici que, selon nous, le miracle commence. Quand il rentre, le soir, dans son logement propret de la rue Campagne-Première, à deux maisons de son atelier, sa tâche est finie, son pain bien gagné, il ne doit plus rien à personne. Sans fièvre, après qu'il a secoué la poussière de ces marbres salariés, l'homme qui franchit le seuil est un homme nouveau. Il va sculpter, et, maintenant, pour son compte.

Ce ne sera point pour la première fois. Déjà, tout jeune homme, il avait fait maintes figurines; une, notamment, qui représente sa mère, presque debout contre un prie-Dieu, dans sa robe de style 1875. Déjà cette statuette était d'une éloquence singulière. Tout le calme, toute la sagesse de la femme du menuisier, s'expriment dans le mouvement de ce corps sans raideur et pourtant plein de tenue. Le jeune homme avait tendrement modelé cette figure vêtue de ses plus beaux habits. A Paris, il avait sculpté, grandeur nature, l'image d'une fillette portant un lourd seau d'eau : Cosette, des *Misérables*. Pourquoi point de nus? On répondra : Pourquoi point de nus dans l'œuvre des beaux sculpteurs de Reims et de Chartres? Parce que le mouvement, expression plastique des sentiments et des passions, habite aussi bien les corps que la décence veut revêtus. Nous dirons même qu'il y a surcroît d'art à l'exprimer à travers la tunique d'un ange; et plus d'art encore à le faire palpiter à travers le corsage à basques et la jupe à tournure d'une provinciale de 1875. Pompon est soumis à son destin, on l'a dit assez; or, son destin n'est pas de devenir prix de Rome. Il ne peut payer des modèles; et puis, sinon sa pudeur, du moins l'air de pudeur qui règne dans son logis s'y opposerait. Cézanne a, toute sa vie, connu les mêmes scrupules.

Maintenant, Pompon aborde ces modèles devant les-

quels sa modestie (cette modestie qui, sans qu'il le sût bien lui-même, est d'essence assez transcendentale) se sent désormais tout à fait à l'aise : les animaux. Là, le voici sans réserve, libre; sa compréhension de la nature va, presque soudainement, l'emporter très loin de ces anthropomorphismes plus ou moins grimaçants dont les animaliers du XIXe siècle se sont constamment empêtrés. Ce serait faire preuve d'aveuglement que de prendre ses statues d'animaux pour des simplifications maladroites, à la manière des jouets de Nüremberg, de les considérer comme le travail de quelque douanier Rousseau de la basse-cour. Ce qu'il fait est diamétralement opposé à ces stylisations ou à ces naïvetés. Les vues qui guidèrent Pompon sculptant ses bêtes sont exactement de même ordre que celles dont Ingres s'inspira dans ses nus; nous sommes en présence là d'œuvres qui se situent sur le plan le plus élevé parmi les œuvres plastiques de tous les temps et de toutes les époques.

Pompon travaillait donc ainsi, le soir ou le dimanche, d'après les humbles bêtes, poulets, canards, qu'on pouvait voir encore, avant 1900 et les automobiles, picorant ou se dandinant sur les pavés, sans aller plus loin que la rue Campagne-Première. Le dimanche, les fêtes chômées, il allait au Jardin des Plantes et, là, trouvait des animaux qui gardaient, au fond de leurs regards prisonniers, toutes les nostalgies des déserts et des jungles.

Pompon avait dans sa poche quelques boules de plasteline. Sur place, dans le creux de sa main, en trois coups de pouce, il fixait — comme Daumier marquant dans la glaise, du haut de son coin de tribune, les mufles de ceux qui allaient composer son ventre législatif — l'attitude essentielle, le mouvement-type de la bête. On ne les connaissait pas, ces ébauches initiales. Grand classique sans le savoir, Pompon n'ignorait pas que les brouillons ne sont pas l'œuvre. Ils constituent seule-

ment le mémorandum d'après lequel l'artiste doit reconstruire un total d'impressions qui, lui, sera l'œuvre définitive. La récente rétrospective du Salon d'Automne les met au jour pour la première fois. Ces germes, Pompon les faisait éclore le soir, à la bougie. Ils devenaient ces statues, petites de format, mais toujours d'un ton monumental, auxquelles, pendant si longtemps, personne, ou presque personne, ne prit garde. Au moment du Salon des Artistes Français, il en mettait quelques-unes dans une vitrine; une vitrine que les placeurs reléguaient régulièrement dans quelque pourtour, sans que jamais Pompon y trouvât à redire. Sa femme se faisait, pour le jour du vernissage, sa belle robe de l'année, et, le soir, tous deux allaient dîner au restaurant.

Ce fut seulement aux alentours de 1922 que la gloire lui vint tout à coup, escortée d'aisance. Jamais Pompon ne l'avait attendue. Il ne doit pas y avoir, par siècle, beaucoup d'hommes à ce point capables de se passer d'elle. Du moins elle lui apporta le loisir et la possibilité de réaliser les statues à grande échelle dont il avait toujours rêvé.

D'où vient la surprise et l'admiration qu'elles ont alors soulevées? De ce fait qu'elles réveillaient des vérités depuis longtemps oubliées par le grand public. Non seulement elles enchantaient par le bien-être que cause à l'œil l'arabesque si souple et si pure de leurs contours, mais encore on eût dit qu'émanait d'elles je ne sais quelle aura mystérieuse. Ses bêtes faisaient penser à des symboles divins; son grand cerf, ce n'était pas seulement un cerf, c'était celui devant lequel un Hubert, un Julien l'Hospitalier, avaient senti leur cœur se glacer d'abord d'épouvante et puis se gonfler d'amour pour Dieu. Devant sa chouette, au temps d'Hésiode, les bergers de l'Hélicon auraient passé sur la pointe des pieds en invoquant Pallas. Son grand taureau, mis dans quel-

que sanctuaire de la Bactriane, aurait vu se dérouler à ses pieds les sacrifices à Mithra.

Comment l'artiste est-il parvenu à nous faire monter à sa suite jusqu'à ce point élevé du débat? Nous n'hésitons pas à répondre : par une soumission intégrale à la nature, ni plus, ni moins. En effet, du point de vue technique, tout le patient labeur de Pompon a consisté en ceci : reproduire exactement l'aspect vrai de la nature. Lui-même a raconté parfois à ses plus intimes — car ce modeste ne détestait rien tant que de pontifier — comment il était arrivé, lui, à l'apercevoir, cet aspect vrai. Un jour, nous disait-il, il avait vu, sur une route, en plein soleil, venir vers lui une belle oie blanche; elle était baignée dans la lumière, la route éclairait le dessous de son ventre immaculé et ballottant. On avait le sentiment exact de toutes les formes composant son volume d'ensemble, lequel se découpait, sans une bavure, sur la route inondée de soleil. Et pourtant, ces volumes étaient indiqués par des variations de valeur tellement ténues qu'elles étaient pour ainsi dire inappréciables à l'analyse de l'œil. Ce menu fait, venant après bien des constatations analogues, confirmait à Pompon que l'animal, quelles que soient sa couleur et la nature de sa surface, peau glabre, pelage, fourrure, plumage, lorsqu'il se présente dans un éclairage naturel, est toujours ganté par la lumière. Le jeu glissant du derme sur les muscles fait toujours, d'un relief à l'autre, des transitions souples où la lumière adhère. Toutes ces matières vivantes que nous venons d'énumérer sont perméables à la clarté, en sorte que, pour ces raisons de forme et de composition, l'être vivant, dans le règne animal, ne se porte presque jamais ombrage à soi-même. Si l'on moulait exactement un torse humain vivant, l'épreuve qu'on obtiendrait, pour mathématiquement semblable qu'elle pourrait être au torse, n'en serait pas moins plastiquement très différente; elle présenterait des dépressions où l'ombre stag-

nerait en des immobilités contre nature, des aspérités luisantes à l'excès. Le document ainsi obtenu pourrait avoir un intérêt pour l'anatomiste, il n'en aurait aucun pour le sculpteur.

Ces vérités si souvent oubliées dans la statuaire représentant le corps humain avaient été tout à fait perdues de vue, depuis longtemps, dans la statuaire représentant des animaux. Les dessinateurs géniaux de l'âge des cavernes qui s'en tenaient, eux, à reproduire l'aspect réel et total de la nature; les délicats sculpteurs des mastabas égyptiens, qui n'avaient pas d'autre ambition non plus, ont dessiné et sculpté selon les mêmes principes dont Pompon redécouvrait, par expérience personnelle, l'excellence.

Or, en restituant l'aspect plastique réel de la nature, Pompon suscite en nous les émotions que nous éprouvons lorsque nous nous trouvons en présence de la nature elle-même. Peut-être vous est-il arrivé de voir passer à quelques pas de vous, alors que vous étiez seul dans la forêt, dissimulé dans un taillis, quelque grand cerf ignorant votre présence. Dans ce cas, sa démarche, le jeu calme et automatique de ses épaules qui semblent mues intérieurement par de lentes, de souples, d'infaillibles bielles, la cambrure de son col, la façon dont ses larges narines plates hument dans l'air mille effluves que nos pauvres nez à polypes ne sentiront plus jamais; l'impression qu'il donne d'être une plante ambulante que pousse et fait avancer on ne sait quel souffle divin, le sommeil à paupières grandes ouvertes de ses yeux sans pensée; tout cela nous cause un trouble aigu, difficile à définir, nous met au bord d'un immense mystère; tout cela, le plus obtus l'éprouve; mais il ne sait pas se le dire à soi-même; il ne sait pas et il n'ose pas. Or, tout cela, c'est ce que le vrai créateur plastique nous fait reconnaître en un seul temps; tout cela est précisément ce qui s'appelle la poésie, ce que Poussin nommait le

rameau d'or de Virgile, et André Chénier le cœur. On voit donc que ce n'est pas, comme on l'a cru à tort, par une interprétation ou un forçage de la forme, encore moins par les jeux décoratifs de la « stylisation », qu'on y peut parvenir, mais par une observation inlassable, affranchie de toute influence, Ce fut exactement la doctrine d'Ingres. Les nus d'Ingres, tels que la grande Odalisque ou la Thétis d'Aix sont, comme représentation plastique de la forme humaine, ce que sont l'Ours blanc, le Cerf, le Taureau, par rapport à la forme animale.

Comme toujours, dès qu'une vérité apparaît, ou, plus exactement, réapparaît, quantité de gens à courte vue ne déchiffrent que certaines apparences de sa réalisation technique. Les grandes figures d'animaux de Pompon présentaient, comme la nature elle-même, des lignes longues, rattachées les unes aux autres par des contre-courbes souples; leur surface semblait lisse; aussi quantité de suiveurs crurent immédiatement qu'il suffisait de déguiser les animaux en poupées de son pour avoir du génie. Ces bêtes maladroitement enflées ne sont pas même, aux œuvres de Pompon, ce qu'est une caricature à un portrait. En effet, il suffit de promener les mains à plat sur l'un quelconque des grands animaux de Pompon pour sentir, sous sa peau de marbre ou de pierre, toute sa musculature, tellement exacte, située avec une relativité si juste qu'on croit percevoir, sous la paume, non seulement des différences de volume, mais aussi des différences de densité, de résistance. Il y a là comme une hallucination du toucher. L'énorme travail qui produisait ce modelé en quelque sorte sous-jacent était si peu ostentatoire que toute l'ambition, d'ailleurs réalisée, de l'artiste était précisément de l'escamoter à l'œil comme fait la nature elle-même. Seulement, ces dénivellations si minutieusement étudiées et reproduites nuancent la surface et lui donnent cette sorte de modulation, dans une lumière en apparence uniforme, qui est

au juste, ce que la nature elle-même nous aurait offert.

Tel est l'enseignement que nous donnent ses œuvres. Il sera, il est déjà gros de conséquences dans une époque où l'on cherche à s'évader hors des vilaines habitudes que nous a léguées le XIXe siècle, vers la compréhension de la nature, en même temps que vers la sensation des forces qui la créent. C'est proprement là, et non dans des principes de morale administrative, que réside le sentiment religieux.

Outre le grand exemple que Pompon donnait ainsi par ses œuvres, il en a laissé un autre non moins précieux : celui d'une existence tout entière dévouée à la poésie plastique, d'une existence affranchie de tout ce qui étouffe, ambitions, vanité, regrets, et qui fut, par cela même, comme une anticipation des totales béatitudes.

ROBERT REY.

L'HOMÉOPATHIE
OU
LA MÉDECINE SENSIBLE AU CŒUR

L'envie me vint un jour de faire la critique d'un traité d'homéopathie : cette fantaisie me valut plus de lettres que je n'en reçus jamais pour toutes mes publications scientifiques.

Les homéopathes sont animés d'une foi apostolique : ils souffrent de la tiédeur ou de l'indifférence des « officiels » à leur égard; mais la moindre réserve formulée sur leur doctrine fait surgir du sol une armée de défenseurs, qui partent en guerre contre les infidèles. Et comme la Science s'accommode mal de la passion, la discussion tourne à la querelle, et prend un ton qui eût enchanté Molière.

Après m'avoir assuré que j'eusse mieux fait de me taire, et d'employer « mes étonnant loisirs à chercher quelques lois de thérapeutique une, constante, infaillible et ne nuisant jamais », un disciple d'Hahnemann me propose un pari de mille francs pour me prouver l'action fébricitante du quinquina : « Prenez treize grammes de quinquina en guise d'apéritif, pendant cinq jours... Un bon mouvement, monsieur le professeur, allez-y.... Mon cœur compatissant vous prie cependant de ne pas essayer de corriger la fièvre advenue avec China 30° ou 200°, sinon je ne pourrai arriver que juste à temps pour vos funérailles. »

Un autre homéopathe veut organiser une conférence

contradictoire dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne (!) « Nous nous expliquerons clairement et franchement. Je tiens à déclarer dès maintenant, que, tels autrefois les preux chevaliers, j'aborderai la controverse avec courtoisie,... visière levée. » Je n'ai pas relevé le défi. Mais, depuis cette aventure, j'appréhende de parler de l'homéopathie... Puis-je aujourd'hui dire mon avis sans soulever de tempêtes? Je supplie nos confrères séparés de ne pas considérer cet article comme un appel du pied.

Ayant lu beaucoup de journaux et de livres homéopathiques, ayant reçu de très nombreuses lettres de médecins homéopathes qui espéraient ma conversion, je veux dire simplement les raisons de ma résistance. J'avoue n'avoir aucune expérience de la pratique hahnemanienne. Ma discussion sera purement théorique, et je ne me permettrai pas de nier les observations de guérison rapportées par nos confrères. Mais, tout en restant sur le terrain de la doctrine, j'ai le droit d'examiner et de discuter les arguments des homéopathes et les interprétations qu'ils donnent de certains faits biologiques.

§

On peut définir l'homéopathie une mode thérapeutique qui consiste à faire prendre au malade, à très petites doses, le médicament qui, donné à l'homme sain, à fortes doses, reproduirait chez ce dernier les symptômes que l'on veut combattre. (Cailleux.)

La *Loi de Similitude* est la pierre d'angle de l'édifice homéopathique. La thérapeutique consiste à prescrire le remède dont les effets ressemblent le plus à la maladie; mais comme chaque individu réagit à sa façon, un bon médecin doit connatre non seulement la « matière médicale », mais aussi la personnalité physio-pathologique de chacun de ses malades; il devra l'étudier à fond pour trouver la correspondance exacte avec le médicament.

Dès l'abord, il apparaît que les homéopathes donnent en plein dans un des écueils les plus dangereux pour la science biologique : les explications simplistes de phénomènes étrangement compliqués. Ramener toute la médecine à deux principes élémentaires, et prétendre tout découvrir à la lumière de ces maigres feux, nous semble aujourd'hui un jeu sans attrait et d'une naïveté médiévale.

Ce n'est pas sur des dogmes, fussent-ils édictés par Hippocrate, Galien ou Hahnemann, que s'appuie la science, mais sur l'expérience; or le *similia similibus* reçoit d'elle autant de démentis que de confirmations. Je rirais au nez d'un confrère, et je serais impitoyable pour le candidat qui affirmerait l'omnipotence du *contraria contrariis;* je ne puis avoir plus de considération pour le *similia similibus.* Peu importe que mon traitement obéisse aux contraires ou aux semblables, pourvu qu'il guérisse ou qu'il soulage; et, en prenant pour guide unique un de ces principes, je me prive de toutes les ressources que me vaudrait la doctrine contraire: Ce point de départ inconsistant, cette ligne étroite dont il est défendu de s'écarter, donnent aux livres des homéopathes une allure antiscientifique. Car pour tenir la gageure, pour ne pas perdre cœur, pour prouver aux autres et à eux-mêmes l'universalité de leurs dogmes, les disciples d'Hahnemann sont obligés de faire appel aux arguments les plus inattendus. Je ne parle pas seulement de ces observations comiques basées sur l'analogie et que certains invoquent encore : une piqûre d'abeille provoque des accidents se rapprochant du rhumatisme articulaire aigu, donc le venin d'abeille est le remède du rhumatisme; la spore de lycopodium, qui agit si favorablement dans les maladies du foie, présente une morphologie très voisine de celle de la cellule hépathique; les remèdes qui ont une action élective sur le foie ont les fleurs jaunes, etc., etc... Les homéopathes « sérieux » souffrent de voir

la doctrine de similitude défendue avec de telles armes. Leur argumentation se modernise : en devient-elle plus convaincante?

M. le Docteur Duprat (1), dont le livre récent est plein d'aperçus originaux, est trop intelligent et trop sincère pour ne pas reconnaître les effets merveilleux de la digitale dans l'insuffisance cardiaque : un cœur mou, rapide, irrégulier, à la limite de la défaillance, en quelques jours se raffermit, ralentit son rythme, se régularise sous l'action du médicament.

Le médecin « officiel », en présence d'un tel résultat, souvent ne cherche pas plus loin : ou, si la curiosité scientifique l'anime, il s'efforcera d'analyser, avec l'aide du laboratoire, l'action de l'alcaloïde de la plante sur la fibre cardiaque.

L'homéopathe a d'autres soucis théoriques: il s'agit de savoir si, dans ce beau succès thérapeutique, le *similia similibus* trouve son compte. A priori, il ne semble guère, et j'y verrais plutôt une manifestation du *contraria contrariis*. Eh bien, non. La digitale est homéopathique à cet état, en raison de l'*affinité* pour l'organe et du déréglage qu'elle produit de sa fonction à doses toxiques. En l'employant, « l'homéopathe reste dans la voie de similitude, mais d'une similitude plus grossière, moins précise et moins nuancée ». Si grossière, en effet, qu'à ce compte, il n'y a pas de remèdes pour lequel on ne puisse invoquer la *Loi de Similitude.*

J'avais cru pourtant mettre les homéopathes dans l'embarras en les défiant d'expliquer à leur façon l'action de l'insuline dans le diabète. Il me paraissait en effet bien impossible d'interpréter la disparition du sucre comme une illustration de la loi des semblables. J'avais compté sans l'imagination homéopathique et avais cru pouvoir lui assigner des limites.

M. le docteur Villechauvaix me montre mon erreur

(1) Théorie et technique homéopathique.

et m'assure, sans la moindre ironie, qu'en « ordonnant l'insuline dans le diabète grave, ce n'est pas l'homéopathe qui est infidèle à sa doctrine, c'est l'allopathe qui fait de l'homéopathie sans le savoir. Il existe en effet un certain degré d'homéopathicité entre l'insuline et le diabète ». Et ce n'est qu'un jeu pour mon contradicteur de m'en fournir la preuve: en dehors de son rôle favorable dans le diabète, l'insuline fait engraisser; de plus, un auteur allemand, Vogt, a publié des expériences montrant que l'action du médicament s'exerce aussi sur les fonctions génitales, et quelquefois dans le sens de l'impuissance.

Généralisant aussitôt, et sans souci des démentis quotidiens du laboratoire et de la clinique, l'imagination du docteur Villechauvaix lui permet de voir ce que personne n'a encore vu jusqu'à lui. Sous l'influence de l'insuline:

Les hommes les plus ergotés sombrent dans l'impuissance. Les femmes les plus fertiles sont frappées de stérilité. Il en est de même des lapines... On voit donc que l'insuline transforme en chapons les hommes les plus combatifs et en poulardes les femmes les mieux douées... Tous les médecins savent qu'un des premiers symptômes du diabète chez l'homme est l'impuissance. Donc, insuline et diabète produisent chez l'homme le même désastre. L'insuline est donc, au moins en partie, homéopathique au diabète.

Et voilà! Et vous tous, médecins et biologistes qui, depuis des années, vous épuisez à percer les mystères de l'insuline, reconnaissez que l'homéopathie verse à ses adeptes une foi, une candeur, assez éloignée de la sèche rigueur de Cl. Bernard, mais combien plus féconde!

§

Pour comprendre la discussion engagée sur l'action curative des hautes dilutions, il importe de connaître l'essentiel de leur préparation : « On prend trente petits flacons entièrement neufs, parfaitement nettoyés et sé-

chés, et pouvant contenir 150 gouttes. On remplit ces trente flacons d'alcool jusqu'aux deux tiers de leur capacité, on verse dans le premier une goutte de la teinture mère; puis, après l'avoir bouché, on lui imprime à peu près cent secousses. Cela fait, on marque, tant sur l'étiquette que sur le bouchon, le nom du médicament auquel on ajoute I pour indiquer que c'est la première atténuation.

On prend alors une goutte de cette préparation que l'on verse dans un autre flacon contenant la même quantité d'alcool que le premier, on lui donne le même nombre de secousses et on l'étiquette « 2 » pour indiquer que ce qu'il contient est la seconde atténuation.

On continue ainsi jusqu'à la 30e en versant une goutte de l'atténuation qu'on vient d'obtenir dans le flacon qui contiendra l'atténuation suivante.

Si l'on ne veut pas conserver toutes les atténuations d'un médicament, il est inutile de sacrifier plus de flacons qu'il ne faut. Si l'on ne tient à avoir que la 6e par exemple, on prend la 3e, obtenue comme nous l'avons dit, on vide le contenu du flacon en le secouant fortement; ce qui reste du liquide adhérant aux parois représente largement deux gouttes et suffit par conséquent à préparer l'atténuation suivante. On ajoute alors cent nouvelles gouttes d'alcool qu'on rejette ensuite, et on continue de la sorte jusqu'à ce qu'on soit parvenu à la 6e. »

Cette 6e dilution correspond à la dose d'un cent milliardième environ; et nous sommes encore loin des 100e et 1.000e dilution.

Or, tout le monde s'accorde pour reconnaître que la dose la plus faible d'une substance chimique biologiquement active correspond à la 7e dilution homéopathique. De plus, la matière est-elle indéfiniment divisible? J. Perrin assure que : « au bout de 24 dilutions décimales homogènes, on est parvenu au terme de la division du

corps envisagé et que toute dilution ultérieure est illusoire ».

Mais, répondent certains physiciens, les méthodes de détection des corps dissous sont bien imparfaites : qui peut nous assurer que, dans quelques années, des techniques plus précises ne nous découvriront pas des dilutions très poussées? Est-ce que la matière vivante n'est pas sensible à certains impondérables que les techniques physico-chimiques sont bien incapables de découvrir?

Nous pénétrons ici dans un domaine à l'abri des vérifications scientifiques. Les homéopathes s'y promènent à l'aise, et nous affirment que, « lorsque les atomes sont dissociés, le rythme vibratoire de la substance originelle persiste jusqu'aux dilutions les plus hautes, et avec une intensité d'autant plus forte qu'il est plus libéré de son aspect stabilisé, la matière ». Je serai bien en peine de contredire; et quand M. le docteur Boyd, armé de « l'émanomètre », prétend prouver le dynamisme spécifique des remèdes infinitésimaux, quand le professeur Abrams trouve une preuve des hautes dilutions dans la sensibilité particulière de certains individus « radiesthésiques », je me dis que c'est peut-être la préfiguration de la science de demain; mais je suis un attardé et n'use que des critères adaptés à la science d'aujourd'hui.

Justement nous acceptons d'être jugés à leur lumière, assurent certains homéopathes : et nous pouvons vous opposer des raisons expérimentales de l'ordre le plus classique.

En effet, à défaut de recherches personnelles, les homéopathes battent les buissons des autres; mais le tableau de maraude est assez maigre. Ce sont toujours les mêmes expériences que l'on invoque, et elles n'atteignent pas la douzaine.

En faveur des doses infinitésimales, on trouve les recherches de Bertrand sur l'Aspergillus Niger, celles de Ch. Richet sur la fermentation lactique : encore ne peu-

vent-elles servir d'argument que pour la dixième dilution homéopathique.

Il y a aussi les expériences du docteur Marage, mais elles ont été tellement discutées que je me demande s'il en reste quelque chose.

Récemment, il semble que les homéopathes aient été piqués au vif par le reproche qui leur fut adressé de ne jamais être que des pique-assiette au grand festin biologique; et ils ont publié le résultat des études faites dans leurs propres laboratoires et par eux-mêmes.

Malheureusement, ils n'ont jamais affronté que le jugement des sociétés homéopathiques, où manquent les expérimentateurs capables de critiquer. Pourquoi M. le docteur Janicot, étudiant l'action de dilutions centésimales, supérieures à la 30e, d'alcaloïdes variés sur le cœur de grenouille, ne se soumet-il pas au jugement de la Société de Biologie? Ici, il n'est pas question de chapelles ou de doctrines, mais de faits biologiques, qui peuvent être examinés et discutés par tous; encore faut-il que la sanction soit prononcée par des juges qualifiés : en ces matières, je récuse la compétence d'un concile homéopathique. Et j'ai mes raisons. Quand j'ai reproché aux homéopathes de piller les laboratoires d'autrui et de ne jamais apporter de recherches personnelles, ils m'ont renvoyé aux travaux du docteur Hinsdale. Pas plus que ceux du docteur Rabe, si sévèrement jugés par le docteur Dejust, de l'Institut Pasteur, ils ne résistent à la critique. Il paraît bien que les meilleurs parmi les homéopathes n'aient pas su se plier à l'apprentissage expérimental et à sa discipline.

Voici, par exemple, un protocole d'expérience proposé par le docteur Duprat: expérimentalement, le phosphore détermine un état inflammatoire du tissu pulmonaire et provoque de la toux, une expectoration sanglante, de la dyspnée, une excitation circulatoire fébrile; de tels

accidents ressemblent à ceux de la pneumonie; donc on doit prescrire le phosphore dans cette maladie.

Mais, à ce compte, je pourrais citer vingt toxiques qui, chez l'animal, déterminent l'inflammation pulmonaire, la toux, les crachants sanglants, etc.; sont-ils donc tous à conseiller chez les pneumoniques?

Quand le docteur Jousset affirme que le tartre émétique est le médicament de la broncho-pneumonie parce qu'il provoque chez le lapin la congestion pulmonaire, je réponds que huit sur dix des lapins de mon laboratoire qui meurent à la suite des toxi-infections les plus variées (froid, streptococcie, intoxication uranique ou alcoolique) présentent de l'engouement des poumons. Non, de tels critères expérimentaux ne peuvent être pris au sérieux. Ce qui manque le plus aux homéopathes, c'est l'esprit, c'est la rigueur scientifique.

Il en est pourtant qui, courageusement, ont affronté la Société de Biologie. MM. Martiny et Pretet, avec des solutions très diluées d'antigène administrées à l'animal par voie digestive, réussiraient à créer un état de sensibilité se manifestant par l'absorption d'antigène encore plus dilué (10—12).

Malheureusement, M. Aïtoff, à l'Institut Pasteur, reprenant ces expériences, n'a obtenu rien de semblable. (C. R. de la Soc. de Biol., 1932, t. CIX, p. 164) et M. A. Urbain a confirmé que toutes les expériences qu'il a pu suivre sur ce sujet ont toujours donné des résultats négatifs.

Bref, le bagage expérimental des homéopathes n'est pas bien lourd (1). Et l'on comprend leur empressement à invoquer les recherches du professeur Billard et de ses élèves sur la *phylaxie:* les eaux minérales protègent contre certains poisons; or, ce ne sont que des doses pro-

(1) Raison de plus pour vérifier certaines affirmations des homéopathes. Le Docteur Charette m'envoie une note : « Observer à l'ophtalmoscope l'action vasoconstructive sur les veines du fond de l'œil de la Pulsatille, appliquée de la 3e à la 30e dilution centésimale dans la céphalée de surmenage.

digieusement faibles qui peuvent agir, celles que contient une cuillère à café d'eau minérale.

Mais je m'entête à faire une différence entre une centième dilution homéopathique dans laquelle les méthodes les plus modernes ne décèlent rien, et l'eau de La Bourboule dans laquelle, à côté des impondérables, il y a du fer, de l'arsenic, de la silice, etc...

Peu importe, me répond-on, si ce ne sont que les impondérables qui jouent.

D'abord, je n'en suis pas sûr; et puis l'eau de mon robinet ne contient-elle pas des corps dilués à dose homéopathique? A cette objection du docteur Dejust, aucune réponse pertinente ne fut faite. Pour être logiques, les homéopathes devraient dire avec le professeur Billard : « Si j'étais médecin dans une station thermale, ce n'est pas sans une certaine appréhension que je rédigerais mon ordonnance. »

Craintes vaines, me souffle le docteur L. : « Les hautes dilutions n'ont jamais aucune action sur l'homme *sain;* elles n'agissent que dans un syndrome morbide similaire. » Mais qui peut se flatter d'être en parfaite santé? Et quand nous buvons pour nous désaltérer un quart Vichy, de Vittel, d'Evian, des Abatilles, sommes-nous bien sûrs que, parmi les multiples impondérables contenus dans ces eaux, il n'en est pas un qui trouvera une correspondance physio-pathologique avec le point faible de notre organisme; alors ce peut être la catastrophe.

Mais non, répond le docteur Duprat : « L'état libre dans lequel ces substances sont administrées comme remèdes homéopathiques, et aussi, probablement, le procédé spécial de dynamisation qu'elles ont subi leur donne une certaine indépendance médicamenteuse. » Je ne trouve pas cela très clair; et c'est, me semble-t-il, faire bon marché des moyens de dynamisation souterrains dont dispose la nature pour les eaux minérales, et dont

use ma municipalité pour élever l'eau dans des réservoirs.

Vraiment, tout cela prête à sourire. Comment d'ailleurs croire à l'action constante des hautes dilutions quand deux homéopathes, MM. Martiny et Pretet, pour expliquer l'inconstance de leurs résultats expérimentaux, invoquent « l'instabilité et l'irrégularité des dilutions à un taux si élevé » ?

On comprend alors que le doute envahisse plusieurs de nos confrères séparés. S'il en est qui gardent encore la foi et qui m'écrivent : « Je suis convaincu que la 200e et la 1.000e dilution sont *très dangereuses,* surtout celles de certains remèdes, tels que Lycopodium et Phosphore. » Un autre me confesse : « On trouve beaucoup de médecins homéopathes, dont je suis, qui ne croient pas à l'action des doses infinitésimales, et qui prescrivent des doses pondérables... Il y a longtemps que j'appelle les infinitésimaux des illuminés... »

Bref, les hautes dilutions sont-elles vraiment actives? Je n'en sais rien. Mais, ni dans les nombreux livres que j'ai lus, ni dans l'abondante correspondance dont j'ai été honoré, ni ailleurs, je n'ai trouvé de preuves biologiques ou expérimentales de l'action des remèdes homéopathiques.

§

Mais les homéopathes tiennent une seconde ligne de défense autrement solide; et je les trouverais plus habiles si, abandonnant des positions aventurées, ils se repliaient sur le terrain clinique et nous disaient : « Que nous importe les preuves expérimentales. La médecine a pour but la guérison des malades. L'homéopathie guérit-elle? A cette question, la seule importante, nos clients sont prêts à répondre. »

Ce langage, qui est celui des guérisseurs et des sorciers, impressionne toujours les foules et les tribunaux devant lesquels ils sont cités; mais c'est un argument de

peu de poids. Le critère thérapeutique, pour valoir dans une controverse biologique, doit être régulier, indiscutable et ne pas seulement s'appuyer sur les impressions subjectives du malade.

Quand un asystolique entre dans mon service, anhélant et gonflé d'œdème, je peux à coup sûr prédire un soulagement rapide, une diurèse abondante, un asséchement de ses tissus, par l'administration de quelques gouttes de digitaline. L'action du remède est ici évidente à tous, constante; et j'affirme la valeur de mon traitement.

De même quand, faisant une piqûre d'insuline, je constate à tout coup l'abaissement du sucre dans le sang et les urines d'un diabétique; quand, par un petit comprimé de barbiturique, j'évite des crises à l'épileptique; lorsque je blanchis un syphilitique ou je calme un asthmatique, etc., je suis fier d'être médecin et suis conscient de ma puissance; car je dispose de médicaments d'efficacité certaine, et mille fois prouvée par la disparition d'accidents objectifs.

Mais si j'ai la chance d'assister à la guérison d'une fièvre typhoïde, d'une pneumonie, d'un ictère infectieux, je veux bien croire que j'y suis pour quelque chose; bien souvent pourtant, j'ai l'impression que le malade a fait tous les frais de la guérison; mon rôle est important certes, mais d'ordre policier si je puis dire, éloignant tout ce qui pourrait entraver les réactions naturelles de l'organisme; veillant aux petits soins d'hygiène, prescrivant le régime approprié, soutenant le cœur, etc.

Au début du XIXe siècle, une querelle célèbre opposa deux grands médecins, Laennec et Broussais. Génie sage et réservé dans la recherche, Laennec se contenait mal dans la discussion; un jour, poussé à bout, il lança à son adversaire l'argument massue, l'argument thérapeutique : « Si M. Broussais eût pris la peine de tenir compte de ses succès et de ses revers, il n'eût pas avancé que sa pratique fut plus heureuse que celle d'un autre, puis-

qu'on lui a prouvé par les registres du Val-de-Grâce que, pendant cinq années consécutives, il a certainement perdu plus de malades que tous ses confrères, médecins du même hôpital. »

Seulement, quelques années après la mort de Laennec, Forget, de Strasbourg, écrivait : « Que n'a-t-on pas dit des succès de Laennec dans le traitement des pneumonies par l'émétique à hautes doses? Eh bien, il n'y a pas six mois qu'un relevé scrupuleux des cahiers de visite de Laennec a démontré qu'il perdait un pneumonique sur trois. C'est que, pour lui comme pour tant d'autres, deux succès effaçaient un revers, tant l'homme le plus probe peut s'abuser à son insu lorsqu'il caresse une idée favorite. »

Beau sujet de méditation pour tous les médecins.

Je ne saurais mieux faire comprendre la fragilité de l'argument thérapeutique, et la foi qui possède certains de nos confrères, qu'en citant cette petite histoire, cueillie dans un journal d'homéopathie : « Récemment, j'ai connu un médecin qui avait donné *Gelsémium* pour un cas d'incontinence; le remède était bien indiqué. Deux semaines après avoir absorbé le remède, le malade guérit, et *Gelsémium* porta toute la gloire de cette guérison. Je demandai un échantillon du remède employé, l'essayai, et trouvai qu'il était complètement inerte. Si la préparation avait été active, le malade aurait sûrement guéri plus rapidement. » C'est admirable de foi.

Une telle asurance, si elle est parfois dangereuse, peut être d'un grand secours, surtout dans la cure des *malaises,* de tous ces troubles aussi variés que mal définis qui ne se jugent par aucune lésion organique évidente, et se réduisent aux sensations subjectives éprouvées par le malade. L'intrication du système nerveux vago-sympathique et des glandes endocrines constitue une sorte de forêt vierge de la pathologie, dans laquelle nous errons à tâtons; car nous sentons bien que tous les tissus,

les filets nerveux accessibles à nos instruments, n'ont d'existence fonctionnelle que par une coordination supérieure où le psychisme intervient. Dans ces déséquilibres aux multiples formes, le médicament est souvent moins important que les paroles qui l'accompagnent; malgré ma pauvre science, je serais impuissant si avec mon malade n'existait aucune sympathie, aucune correspondance intellectuelles.

Le médecin ne retient que la clientèle qui lui est adaptée par le cœur et par l'esprit; là où j'échoue, un autre réussira : dogmatique, affirmatif, plein de foi, je ne peux prétendre guérir les mêmes malades que mon confrère accommodant et sceptique.

Sur dix clients qui franchissent la porte de mon cabinet, il en est cinq chez qui je suis bien embarrasé pour découvrir une lésion organique : ce sont des surmenés, des obsédés, des insatisfaits, des anxieux, pour lesquels la thérapeutique agissante est bien en dehors des règles scientifiques. C'est le lot commun à tous les médecins, qu'ils soient allopathes ou homéopathes. Et ceux-ci, je le reconnais sans peine, sont bien servis par l'auréole de mystère qui entoure leur doctrine; bien des malades n'ont éprouvé aucun soulagement de ma consultation et sont sortis rassérénés de chez l'homéopathe. Je dois avouer que le charme s'épuise assez vite, et que je les ai vus souvent revenir auprès de moi.

Peu importe d'ailleurs; je suis ainsi fait que de tels succès ne m'impressionnent guère, et quand je soulage mes malades avec une pilule de Méglin ou un centigramme de bromhydrate de quinine, j'ai fait, certes, œuvre médicale, je ne crois pas avoir fait œuvre scientifique.

Mais alors pourquoi ne pas ajouter une nouvelle corde à son arc thérapeutique; plutôt que de discuter à perte de vue, pourquoi ne pas essayer la méthode d'Hahnemann?

Ce semblerait en effet assez logique; ce serait sûrement plus habile. Il y a quelques semaines, un de mes anciens élèves, établi dans un département voisin de la Gironde, me disait : « Dans mon chef-lieu de canton nous sommes deux médecins. Depuis deux ans, je me suis lancé dans l'homéopathie, sans rien abandonner d'ailleurs de ce que vous m'avez appris à la Faculté. Aussi, quand par les moyens ordinaires je ne guéris pas les malades, j'essaie les hautes dilutions. » « Et le résultat? » lui demandai-je. « Je crois que je soulage parfois; en tout cas, je ne fais pas de mal. Mais, ce dont je suis sûr, c'est que ma clientèle a doublé, car j'hérite de tous les malades que mon confrère n'améliore pas et qui viennent essayer chez moi la thérapeutique nouvelle. »

Bref, à jouer sur les deux tableaux, à tous les coups l'on gagne. Et les homéopathes les plus intransigeants sont bien obligés de soigner le syphilitique, le diabétique, l'épileptique comme le commun des médecins, dût leur doctrine en recevoir un sérieux coup.

Malgré leur exemple, malgré leurs instances, je ne me suis pas lancé dans l'homéopathie. Pourquoi? Parce que la journée n'a que 24 heures et l'année 365 jours : j'ai encore tellement à apprendre dans la médecine ordinaire, où je suis sûr de trouver quelque chose, que je n'ai guère de temps à perdre dans la brousse homéopathique, où je risque de faire buisson creux. Pourtant, sur les conseils du docteur Charette, j'ai essayé, dans deux cas de sciatique *gauche améliorée par la marche,* Kali brichromicum 6°; mon aimable confrère m'avait promis la guérison en quarante-huit heures; je l'ai attendue huit jours, mais en vain. Toujours sur les indications du docteur Charette, j'ai prescrit Cuprum 12° à un de mes malades, souffrant de crampes musculaires très douloureuses : le malheureux est mort de pneumonie, toujours torturé par les crampes qui avaient résisté à la drogue homéopathique.

Sans doute, il y a la manière, et je ne l'ai pas. Et l'on pourra toujours m'objecter qu'avant d'être médecin, il faut apprendre la médecine. Pourtant, je jure que j'avais suivi tous les conseils qui m'avaient été donnés : pas de café pendant l'administration du médicament, pas de camomille, pas d'anis. Il est vrai que le docteur Duprat affirme, comme le docteur Gallavardin d'ailleurs, que tisanes et infusions sont sans action sur la marche du traitement. Qui croire?

Tout de même, je suis le premier à reconnaître que mes essais thérapeutiques ne prouvent rien contre la doctrine. Quelle méthode peut se flatter de réussir toujours? Mais c'est justement l'assurance imperturbable des homéopathes qui est choquante, et j'affirme que le ton de mes conseillers ne laissait aucun doute sur l'efficacité de Kali et de Cuprum.

Mais ayant tout à l'heure récusé l'argument thérapeutique, j'aurais mauvaise grâce de le reprendre à mon compte.

§

Je voudrais que les homéopathes ne se méprennent pas sur mes intentions. Je ne discute pas la réalité du soulagement qu'ils apportent à certains de leurs malades; mais ce sont leurs principes que je conteste.

Sur le plan théorique et expérimental où je me suis placé, me suivront-ils?

Le spirituel docteur Charette écrivait dernièrement à un de ses contradicteurs : « Je n'ai aucun goût pour les discussions « in abstracto ». Vous argumentiez sur le *Similia Similibus* comme s'il se fût agi du *pouvoir prochain* et de la *Grâce efficace.* » Eh! Eh! il y a quelque chose de cela.

« Dans le domaine de la connaissance, écrivait R. Quinton, l'erreur est d'ordre scientifique; il n'y a que la confusion qui n'en soit point. »

L'homéopathie, c'est la confusion, je le dis tout net. C'est la foi; la foi selon Pascal, Dieu sensible au cœur, non à la raison. La médecine est une déesse qui n'a que faire de nos élans et exige une adhésion raisonnée.

DOCTEUR PIERRE MAURIAC.

GABRIEL D'ANNUNZIO AU SOMMET DE SA GLOIRE

A une époque maintenant lointaine, Trinità dei Monti était le grand fauteuil de roses et de soleil, le trône romain de d'Annunzio. Il a vécu là-haut des printemps d'élégies et des étés de dithyrambes, il a écrit en prose et en vers pour les formes statuaires de la Vénus d'Italie, dans une sorte de délire, dans la pleine vigueur de ses forces d'homme et de poète.

Il n'habitait point le palais aristocratique dont les fenêtres donnent sur les pins de la villa Borghèse, avec ses terrasses lumineuses, mais le souterrain dont les hautes grilles émergent aussi bien rue Sistina que rue Gregoriana; il y resta, une fois, enseveli la moitié de l'année, du début à la fin du plus beau tome des *Laudes*.

Il travaillait là, douze heures par jour, et ne s'accordait d'autre trêve que deux repas très frugaux. C'était toujours debout qu'il écrivait sur les grandes feuilles de papier lourd que portait un lutrin. Vers le crépuscule, il calfeutrait ses meurtrières pour ne pas sentir la douceur veloutée des jardins, mais il ouvrait sa porte aux érudits fureteurs, piliers de bibliothèque qui venaient lui porter jusqu'en bas les rares, profondes et mélodieuses paroles du meilleur Trecento avec un plaisir de fiancés qui offrent à une jeune fille céleste de beaux fruits hors de saison.

Nuit et jour, corps et âme, il se fait prisonnier de son rêve dionysiaque. Il ne sortira de sa belle prison que

lorsque la veine sera tarie et le poème des joyeux labeurs humains fini. Que les femmes se tiennent loin de lui; qu'elles prennent garde, si elles découvrent son refuge et frappent à sa porte avec les tubéreuses de la Place d'Espagne, comprimant dans leur gorge un parfum de lis et l'émotion d'une rencontre proche; l'aède, inexorable, les refoule sur l'asphalte. Que la plus séduisante, que la plus audacieuse des visiteuses se garde d'insister, si elle ne veut pas voir voler dans sa direction des verres précieux de Murano mêlés aux plus classiques imprécations contre la luxure. Il est nécessaire de le laisser à sa solitude; c'est un péché que commet la profanatrice; elle a bien mérité la cruelle punition qu'elle reçoit. Mais les maîtresses repoussées s'en vont sans indignation, parce qu'elles savent ce qu'a de sublime le refus du condamné.

Le silence rétabli dans sa caverne parfumée, il reprend la plume qui a creusé, entre son pouce et son index, deux petits sillons calleux. Ecartant comme la Tentation l'image de la nymphe chassée, il étouffe dans ses artères lourdes un désir effroyable de possessions charnelles et rappelle à voix haute son corps au devoir. Assez impitoyable avec lui-même pour renoncer complètement à tout ce qui est vie, il ne lui reste d'autre joie que l'hymne à la vie qu'il a commencé et va parfaire.

Au milieu de la fatigue surhumaine de son travail, il sent qu'il mène une existence plus grande, digne des Seigneurs de l'Eglise, de ceux qui ont battu tous les records du sacrifice humain : continence absolue et jeûne complet.

Laus vitæ, l'*Eloge de la Vie*, sous presse, voici qu'a lieu la délivrance, l'irruption, hors du souterrain, dans les rues colorées de Rome. Avec la fougue d'un adolescent au seuil de la vie, il s'abandonne aux orgies et aux extravagances. La ville, dans ses mains, c'est une femme qu'il faut aimer à en perdre haleine, parce que la jour-

née est courte — et les passions innombrables! Il s'efforce de l'allonger en prenant sur les heures du sommeil. Il boit la fraîcheur du matin en galopant en tête de ses trente lévriers, puis reprend ses forces envolées au vent de sa chevauchée en posant dans des ateliers pour des peintres célèbres. A la fin de l'après-midi, il s'exhibe à des thés qu'on donne en son honneur. Dès la tombée du soir, il s'éclipse dans les bras de statues vivantes qui l'attendent dans la pénombre d'alcôves princières.

Rome, c'est le jardin d'Armide fleuri pendant les quatre saisons. Gabriel d'Annunzio y pense son œuvre, puis y plonge dans des abîmes de volupté, se laisse porter à bout de bras par ses fanatiques, et, après un ardent triomphe, se couche sur le dos et s'abandonne à une inertie de fakir. C'est le jardin d'Armide, soit que l'hiver le cloue à son lutrin, soit que le printemps, les cheveux couronnés des roses de la villa Malta, vienne à lui comme un invincible aphrodisiaque, soit que l'été énervant le frappe en traître à la nuque. Dans la pleine force de ses vertus, de son humanité, de ses vices, il est comme un arbre planté au cœur même de Rome. C'est le *Prince charmant* des poètes, la joie, le plaisir, l'inspiration élevés à une puissance admirable par son génie qui se trouve en excellente forme. De Gabriel d'Annunzio rayonne une séduction qui porte plus loin et plus vite que les ondes de Marconi. Il excite l'envie des taureaux de l'esprit, il électrise les foules, séduit les femmes à distance, invisible, provoque au sein de la jeunesse italienne des tournois pour ou contre son nom, autour duquel se polarisent toutes les manifestations de vie de notre pays. C'est comme une chanson qui passe par toutes les bouches et qu'on entend chanter à tout propos du matin au soir.

Siégeant sur une hauteur parée de guirlandes, le prophète moderne, qui n'est point romantique ni mal ha-

billé, les cheveux en désordre comme Moïse, mais jeune, élégant, plein d'aisance et charmant, dicte les nouvelles Tables de l'Amour, établissant une religion qui fait des milliers de prosélytes et qui consiste à adorer, à pénétrer l'âme lyrique de Rome, comme le font si bien les héros de ses romans. Lui-même s'approche avec une force particulière de la beauté antique, se fond en elle avec un transport juvénile et viril. Il verse sur des lieux antiques la séduction du temps : il transforme, améliore, perfectionne l'aspect de la ville. Sa présence donne comme une raison d'être à certains quartiers. C'est que son empire romain est nettement délimité : il va de la place du Peuple à la rue Ripetta, de la place Barberini à la rue Basilicata. Dans ce domaine, on trouve en permanence l'esprit de d'Annunzio. Il suffirait de revoir le poète en chair et en os pour avoir l'impression d'être son contemporain, de vivre à l'époque où il donne les derniers coups de pinceau — magiques — à *l'Enfant de Volupté,* et où on le rencontre, rue Piemonte, à trois heures de l'après-midi, en civil, avec des guêtres blanches, un jonc, un chapeau mou et des fleurs à la main, incroyablement jeune, des pieds à la tête, alors qu'à dix heures du matin, éblouissant dans son uniforme des chevau-légers de Novare, il a injurié Nitti à l'Augusteo devant une foule énorme, et, à midi, du haut du balcon de l'Hôtel de Ville, lancé en signe de défi son gant blanc aux Dalmates pourchassés par le gouvernement qui ne veut pas de Dalmatie.

Le matin, c'est un tribun menaçant qui promet de balayer à coups de mitrailleuse les détritus de Caporetto; on voit luire dans ses yeux l'éclair des poignards, on peut lire dans son cœur cet hymne inachevé de la guerre qu'il a été le premier à vouloir et à commencer. Quelques heures après, la transformation est complète, et l'*ardito* du mont Veliki revient en arrière d'un certain nombre de lustres pour réincarner André Sperelli, ce demi-dieu dont le bonheur se mire dans les purs hexa-

mètres d'Ovide, ce créateur érotique et fantaisiste de nymphes et de faunes sur un fond de mousses et de capillaires. Il marche d'un pas leste du côté de la rue Veneto qu'il enfile et descend, pour disparaître ensuite dans un labyrinthe de petites ruelles qui côtoient la place Barberini. Une petite brise bienfaisante succède à la touffeur qui régnait à midi et il fait une entrée triomphale par les grilles du jardin public. Notre mûr Apollon devient plus léger, plus hardi; il presse le pas derrière Daphné qui se réjouit et qui s'apeure, qui fuit, mais veut qu'on la poursuive, qu'on la saisisse, tandis que le mâle véhément lui répète en latin : *Ideoque fugis,* et que le Dieu avance, inexorable... Les fastes de l'ancienne vie des princes reprennent, dans son fief romain, la vie fugace d'un coucher de soleil : le passé se détache du roman d'annunzien pour se projeter sur le fond d'une capitale transfigurée comme en un film, et dont le héros est l'astre le plus lumineux du XIXe siècle. Les palais et les rues, les cafés et les grands hôtels, exhalent un parfum rare. La journée se passe dans l'extase, dans une ivresse paradisiaque. La vie coule comme un baume; on savoure l'air comme du nectar.

Cet enchantement, il y a bien des années que le poète le répandait : il disparaît petit à petit, et l'inquiétude, fille de l'action, se substitue à l'atmosphère olympienne d'alors. L'esprit contemplatif et fécond de d'Annunzio ne flotte plus que vaguement aux rendez-vous du Café Greco et dans les intérieurs bigarrés de la rue Margutta, alors que, de son temps, il coulait des fleuves d'ivresse des sombres salons de l'hôtel de Russie aux innombrables petites chapelles particulières consacrées à Schumann et à Beethoven. Car le poète avait rendu lyrique jusqu'à son immobilité, majestueuse et significative, dans les bras d'un fauteuil de grand hôtel. C'est lui qui a inauguré les fugues languides en diligence à Grottaferrata et aux environs, avec une tremblante compagne qu'on

déposait sur le lit haut juché d'une auberge rustique. Il a encore aujourd'hui des imitateurs en la personne de fils de famille qui passent leur journée à ne rien faire, sur des divans d'hôtels aristocratiques, laissent soupçonner les plus profonds mystères sous un silence hébété, s'arrêtent, immobiles et pensifs, devant les pâtisseries à la mode ou bien se lancent, à 150 kilomètres à l'heure, vers les hauts lits de l'antique Frascati. Décadence de la vie romaine, que d'Annunzio fut le premier à pressentir, sans s'en croire atteint.

Mais, un jour, le dégoût de la vie et la peur de la mort s'introduisent, par les soupiraux, dans l'atelier de Trinità dei Monti, l'assiègent, s'en emparent, ôtent à d'Annunzio sa volonté sublime et têtue de création. Le poète voudrait chasser ces deux ennemis, mais il n'y arrive pas, en dépit de tous ses efforts. Il essaie du philtre de la musique, qui guérit les maux les plus cachés; il cherche à ravir aux jeunes filles en fleur la fraîcheur et la joie; il appelle à son aide la magie, il invoque les étoiles de la nuit. Aucun de ces remèdes surnaturels ne sert : la tristesse s'est ancrée dans l'âme du créateur; elle lui a donné d'autres yeux pour se voir lui-même et voir le monde environnant. C'est l'hydre aux sept têtes qui l'a assailli en plein triomphe, ce jour où Gabriel Nuntius a laissé échapper de sa bouche la phrase fatidique : « Ne suis-je pas un Dieu? »

Voici qu'au sommet de la haute montagne où il siège, se fait sentir, à la façon d'un châtiment céleste, le remords d'un si grand orgueil. D'une voix tonnante, il se déclare un misérable mortel, un pécheur des plus obstinés. Il descend, et se retrouve homme dans sa prison lugubre. Il s'en échappe à présent, écrasé par la nostalgie d'un temps meilleur. Il va dans les rues et les trouve battues par d'autres, avec arrogance et impertinence; il pénètre dans les maisons, et il accepte l'hospitalité au lieu de l'offrir, au lieu de la faire acheter par des hymnes

et par des génuflexions devant son génie. Partout où son nom a grandi, comme une fleur gigantesque, il voit la décadence de son emprise. Ses imitateurs lui donnent des nausées, les douces paroles de ceux qui le portent aux nues l'ennuient, il laisse ses pur-sang se rouiller dans son écurie, ses lévriers s'étioler au jardin. Il ne revient pas aux alcôves : les femmes qui l'adorent lui répugnent.

Il y a en lui un surhomme qui meurt, dans un coucher de soleil romain paré d'hermine, de pourpre et d'or, sur le sofa massif des hauteurs de Trinità dei Monti, rendu moelleux par des monceaux de violettes. Stelio Effrena, Andrea Sperelli : une seule et même vie qui commence sur la lagune et s'achève près de la fontaine du Bernin.

C'est une tristesse immense qui lui fait comprendre cette décomposition. Le nuage de cendre passera, pense-t-il, le ciel redeviendra serein; et c'est de meilleur cœur qu'il reviendra à son travail, c'est avec plus de joie qu'il reprendra son poste de commandement. Ses paroles, ses espoirs, ses illusions, la foi qu'il a dans sa prodigieuse nature : cela résiste et survit à toutes les tempêtes. Mais le cataclysme intérieur que sa conscience d'homme ne reflète pas entièrement s'incorpore, au dehors, aux êtres et aux choses pour revenir à son esprit tourmenté avec une violence démoniaque. Ses adversaires, les créanciers, les usuriers, le public, ses amis même, prennent une attitude insolite, agressive, et gagnent du terrain. Lui recule. Eux, se flattent d'acquérir une intimité dont ils sont indignes, et ils vont jusqu'à provoquer la haine terrible de l'aède qui n'est plus que braise éteinte. L'atmosphère devient hostile et méfiante, comme à un tribunal d'inquisition et de persécution. Les adversaires du guerrier ont senti qu'il était en état de moindre défense; et, maintenant, ils voudraient l'accabler : ils sautent sur lui avec une férocité inouïe. Lui, d'Annunzio, n'est plus l'aventurier olympien aux mille ressources, audacieux, invulné-

rable, celui qui éclate de rire au nez d'une foule menaçante ou qui rit dans le dos des critiques fielleux, celui qui, sans souci des uns ou des autres, construit de nouveaux poèmes, puis se plonge dans un profond sommeil, après un corps-à-corps avec le théâtre, aussi orageux que triomphal. Il n'est plus le joyeux indigent qui, en quête d'une pièce de cinq francs le matin, devient, avant midi, sans effort ni recherche, le grand seigneur, aimant dilapider toute sa fortune avant que le soir tombe. Il n'est plus que le pugiliste frappé d'un coup dur et qui recourt à tous les expédients pour garder son prestige d'athlète de grand style; il ne veut pas plier le genou, il contre-attaque, mais ses coups portent à faux, désorienté, étourdi comme il l'est. Il a perdu son sang-froid; sa tactique n'a pas de suite; elle se retourne complètement contre lui. A chaque reprise, son action chaotique le met dans un état d'infériorité plus marqué. L'adversaire prend de l'assurance, et c'est d'un pas sûr qu'il marche à la victoire. Telle est la vie du poète! La ville entière lui est hostile et ses quelques fidèles ne sont plus assez forts pour le soutenir. Ses créanciers se font toujours plus astucieux et les usuriers se transforment en autant de chiens enragés. La matière première lui manquant, dans un milieu devenu grisâtre, le grand seigneur s'évade. Pendant cet intermède amer, il s'exile en France, laissant en Italie le souvenir et les dépouilles du meilleur d'Annunzio.

Ce qu'il appelle malchance, ce n'est qu'une courbe descendante; ce qu'il appelle tristesse, ce n'est qu'un détachement de son inspiration dionysiaque; ce qu'il appelle vide et autour de lui et en lui, ce n'est que la nuit du dieu orgueilleux que recélait son corps d'acier. Telle est la cause pour laquelle on l'a abandonné. Il se fâche et s'irrite ouvertement contre les événements et contre les hommes; ce qui survit en lui n'a pas remarqué le trépas d'une âme. Avec mépris, instinctivement, il s'éloigne de ses imitateurs, étranger qu'il est devenu à la vie qu'il a vécue, à

cette existence radieuse qui ne lui appartient plus. Dans ses moments de lyrisme, il s'exalte : il annonce de plus hauts destins, de plus vastes œuvres : une rénovation. Puis il plie sous le faix d'une si lourde promesse, devant le barrage massif de l'avenir. Un roi en exil n'est plus un roi; il n'en est que l'ombre; le monarque cesse d'être monarque, au pied du trône.

L'ombre de d'Annunzio s'étend au delà des frontières et, partout où il passe, il laisse un sillage de tristesse infinie. Ses années de pleine solitude dans la lande d'Arcachon sont toutes pareilles, avant son arrivée à Paris, sous un ciel de plomb. Lisez un petit livre de cette époque : *Contemplation de la Mort*, pour y chercher le douloureux adieu que le poète adresse à l'Italie par l'intermédiaire de son jeune ami Mario Pelosini de Pise, et vous y verrez cette dérision du singe qui saute sur son épaule à la terrasse d'un café des environs de la gare Montparnasse, pendant que le trottoir entier s'esclaffe et goguenarde à semblable spectacle.

A être raconté par Gabriel d'Annunzio, cet épisode prend une valeur épique : il montre combien lointaine et triste et perdue se trouve l'âme fière du poète après tant de splendeur. Le *Journal* d'Arcachon est le *mea culpa* du grand seigneur, orgueilleux, robuste et capricieux, qui s'est brusquement réveillé homme fragile, attendant la mort dont les bras sont si vastes. Taciturne, il mène une existence solitaire de travail sans joie dans son refuge des Landes, en face de la mer et de la forêt qui l'entourent d'un silence de tombe. Pas d'autre compagnon qu'un moine qui lui montre sans cesse l'*Imitation de Jésus-Christ*, où la privation de toutes les joies terrestres est dite le plus grand devoir des hommes.

ANTONIO ANIANTE.

L'ILE TRAJANE [1]

—

PROLOGUE

L'IN-4° DU CHANOINE CAYET

— M'sieu le Baron! cria Brigitte. C'est M'sieu le Chanoine qui s'en vient tout exprès de Tours pour souhaiter bon voyage à M'sieu Victor... pardon, excuse, je veux dire: à M'sieu le Baron.

Et la vieille servante ajouta en branlant le chef d'un air anxieux :

— Où donc que je l'introduirais ben, M'sieu le Chanoine? C'est si plein de malles, de sacs et de valises, le salon et la salle à manger...

Une voix au timbre chaud laissa tomber de l'étage supérieur :

— Dans ma chambre, ma bonne Brigitte, dans ma chambre. Depuis quand un neveu se gênerait-il avec son oncle? Même un neveu en bras de chemise et pas rasé?

La haute silhouette d'un prêtre aux cheveux blancs s'encadra dans le seuil de la villa fleurie de Rochecorbon.

— Ne te gêne pas, Victor, j'attendrai. J'ai mon bréviaire; et le jardin sent si bon...

Mais la voix forte et joyeuse reprit:

— Jamais de la vie! Brigitte, monte-nous vite une bouteille de montlouis 1893. Tu sais : derrière la dernière pièce de vouvray. Vérifie l'étiquette. Par ici, Oncle Jules! Je suis à toi!

L'abbé Jules-Félix Cayet, archiprêtre, chanoine de la

cathédrale de Tours, ancien chartiste, membre de l'Institut, est un beau vieillard de soixante-dix ans dont la physionomie douce et sereine s'égaie parfois d'une pointe de malice sentant bon son terroir, ce terroir de pierre à fusil qui mousse et pétille dans l'or pâle de ses vins, aussi bien que dans la pensée de ses gloires locales, dont Rabelais et Balzac restent les prototypes immortels, si français. Les écrits de M. l'abbé Cayet font autorité non seulement en France, mais même en cour de Rome. On lui doit de nombreuses monographies sur Avicenne, Paracelse et Raymond Lulle, une exégèse de la *Mystique de Görres,* un *Eliphas Lévi dévoilé* et une *Démonologie du moyen âge,* en six tomes, qui réduisent à néant certaines assertions tendancieuses, susceptibles de mettre en doute la réalité et la pérennité des supplices de l'enfer. En outre, ce saint et savant ecclésiastique — pour qui les apparitions, grimoires et divinations démoniaques de la Kabbale n'ont plus de secret — est l'exorciste le plus réputé des diocèses de Tours et de Blois. N'est-ce point à lui qu'on eut recours, en désespoir de cause, pour délivrer, il y a quelques années, Jeanne Péniveau, la possédée d'Onzain?

— Alors, petit, c'est ce soir que tu nous quittes? dit l'archiprêtre en dégustant à petits traits, les yeux mi-clos, le nectar tourangeau.

Le baron Victor de Limeray posa son verre sur la cheminée et répondit gaiement:

— Oui, Oncle Jules. De par l'ordre et le chèque d'Oncle Célestin, ton frère aîné, qui me déshériterait raide comme balle, si je n'embarquais pas demain, au Havre, sur l'*Ile-de-France,* pour New-York...

— San Francisco et Tahiti !... Mon Dieu ! que c'est loin! gémit l'abbé Cayet. Mais nous serons tous morts, quand tu reviendras!

— Tu veux rire. Regarde-toi, mon oncle. Bon coffre et bon cerveau. Un cœur et des reins splendides! C'est toi

qui m'enterreras quand j'aurai fait fortune à Papeete, dans mes phosphates des Tuamotou.

— Voire. Rappelle-toi ta pauvre mère, ma sœur cadette. Elle aurait dû vivre cent ans, elle aussi... Et une pleurésie nous l'a enlevée, pourtant, en quelques jours. Il y a eu huit ans de cela, en janvier dernier.

Une vague de tristesse passa dans les yeux rieurs du baron qui soupira:

— Evidemment. Mais maman avait fait des imprudences. Ah! si elle nous avait écoutés, toi et moi!...

La voix assourdie du chanoine reprit:

— Que veux-tu? son heure avait sonné, quand Dieu l'a rappelée à Lui... Mais parle-moi de ton voyage. Tu sais qu'au séminaire, après les Chartes, je me sentais une âme de missionnaire... Oui, j'avais rêvé d'aller là-bas, en Océanie, chez tes sauvages...

Limeray partit d'un éclat de rire.

— Des sauvages à Tahiti!... Comme on voit bien, mon oncle, que tu n'as jamais lu *Le Mariage de Loti*!... Il est vrai qu'aujourd'hui, depuis Loti et Gauguin, il y a des poètes, des peintres et même des cinéastes, à Papeete. Mais le comble, c'est qu'il y ait des compagnies anonymes! J'en sais quelque chose... Enfin, les Rarahus d'après guerre s'habillent à la filiale des « Galeries Lafayette », boivent des porto-flips et dansent aux sons du jazz. Il est vrai que le jazz, ça doit fameusement leur rappeler leurs rondes et leurs quadrilles de cannibales, aux temps de Bougainville et de Cook. Dis donc, Oncle Jules, voudrais-tu me passer les deux derniers tomes de mon Tacite, là, sur le guéridon, derrière ton dos? Pour caler un vide dans ma malle.

— Comment! tu emportes avec toi le père Burnouf?

— Oui. Et aussi le Virgile en quatre volumes de l'édition Panckoucke (1839) que tu m'as donné, quand j'ai passé ma licence ès lettres, en... Chut! pas de date. Dans notre famille — je veux dire : dans ma branche mater-

nelle, chez les Cayet, de Tours — tu te rappelles ce que grand-père chantait encore quelques mois avant sa mort:

Nous aurons *toujours* vingt ans...

— *Air connu,* ponctua l'abbé en riant. Mais, en fait de paraphrase, je te retiens. Sacré garçon! tu t'y entends pour estropier frauduleusement un texte. C'est égal, cela me fait plaisir de voir que tu n'as pas oublié le latin de ton enfance, celui de l'Oncle Jules. Ah! dame, pendant que ton feu père chassait le lièvre et la perdrix en sa baronnie des bords de la Loire, et qu'Oncle Célestin thésaurisait, pour nous tous, les produits de ses vignobles, moi, je ne perdais pas mon temps avec toi. Je t'ingurgitais le latin et le grec — le latin, surtout — à bouche que veux-tu, ou plutôt *à bouche que tu ne veux pas.* Alors vraiment, là, entre nous, tu n'as rien perdu de ce que je t'ai appris? Sérieusement, tu serais encore capable de soutenir ta thèse de Doctorat, entièrement en latin, comme tu l'as fait en Sorbonne? Un tour de force!

— *Utique. Ecce, avuncule. De Strabonis itinerariis dicebant sodales...* [Parfaitement. Voici, mon oncle. A propos des itinéraires de Strabon, mes camarades disaient...]

— Ça va, ça va. Je te crois sur parole. Mon Dieu! mais c'est magnifique! Un grand gaillard de trente-cinq ans, qui a fait la guerre, qui a été aviateur au front français et au front italien, qui a décroché toutes les citations, toutes les croix et le tremblement, et qui serait encore en posture de coller son maître, un vieux latiniste comme moi!... Ça, petit, il faut que je t'embrasse.

Les deux hommes s'étreignirent. Puis l'abbé Cayet se moucha tumultueusement sous l'empire d'une émotion et d'une fierté qu'il ne cherchait plus à dissimuler. Le digne homme n'en revenait pas! Ce Victor, tout de même... Quelle race! Bien du sang des Cayet!

— Ecoute, déclara « Oncle Jules ». Il ne sera pas dit que tu t'en iras chez tes sauvages sans emporter quelque

chose de moi. Je ne suis pas un richard comme mon frère, ton oncle Célestin, qui t'expédie en Océanie en criant à la ruine. Ce sont... ce sont mes pauvres à moi qui sont riches. Moi, je suis *leur* pauvre. N'empêche qu'il y a un mois, pas plus, j'ai mis la main sur un trésor, un véritable trésor.

— Un trésor?

— Oui... enfin un trésor pour moi. Pour toi aussi, pour nous, je veux dire pour la famille. Tu vas voir... Je n'en ai soufflé mot à personne. En flânant, à Tours, juste en face du théâtre, j'ai trouvé ça chez le bouquiniste qui fait le coin... Pour quarante sous!

De sa serviette de chagrin, il tira avec effort un vieux volume relié en basane, défraîchi, piqué aux vers, qu'il tendit à son neveu.

— Voilà, dit-il avec solennité. Prends : c'est à toi.

Victor de Limeray s'approcha de la fenêtre, ouvrit le bouquin et lut à haute voix :

— *Ciaconus Alph. Tractatus de liberatione animae Trajani imperatoris a poenis inferni, precibus sancti Gregorii, P. M. in-4° Reggio, MDLXXXV*... Pas possible!

Les mains de l'archiprêtre tremblaient.

— Hein? c'est inimaginable, n'est-ce pas? Une pareille chance!... Tu as compris? Mais je traduis tout de même pour te prouver que ni toi ni moi nous n'avons la berlue: *Chacon (Alphonse). Traité comment l'âme de l'empereur Trajan a été délivrée des tourments de l'enfer, par les prières de saint Grégoire le Grand. In-4°, Reggio, 1585.*

La stupeur se lisait à présent sur le visage béat du baron. Il balbutia:

— Mais alors, c'est... c'est le traité en latin de toute rareté, que...

— Que traduisit ensuite en français, en 1807, notre ancêtre Cayet (Pierre-Victor-Palma), le savant chronologiste tourangeau du dix-septième siècle. Oui, petit, ce bouquin-là, c'est le fameux in-4°, introuvable pour les bi-

bliophiles, de l'ouvrage du dominicain espagnol Chacon, commentateur et exégète de saint Grégoire le Grand. Ce même moine Chacon, plus connu sous le nom de Ciaconus, et qui se consacrait surtout à l'étude de l'occultisme chrétien, est également l'auteur d'une thèse, ou plutôt d'un livre, sur l'apparition miraculeuse d'une croix de lumière que des témoins indiscutables assuraient avoir vue, une nuit, dans le ciel, en Angleterre et en France. Cela remonte à l'an 1591. Figure-toi...

Mais le latiniste impénitent qui sommeillait chez le rescapé de la guerre ne l'écoutait déjà plus. Les yeux rivés au texte, il répétait machinalement:

— *...De liberatione animae Trajani imperatoris...*

L'abbé Jules-Félix Cayet s'était levé.

— Eh bien! oui... la délivrance de l'âme de Trajan... Un grand empereur, certes, le plus grand de tous, peut-être? Rival d'Alexandre le Macédonien, et dont tu as célébré toi-même les conquêtes et les expansions coloniales dans ta thèse de doctorat sur les itinéraires de Strabon. Mais que de persécutions et d'impiétés sous son règne!... Notre martyrologe catholique en sait quelque chose; et notre saint pape Grégoire montre combien noble était, chez lui, le pardon des offenses, quand, plein de bonté pour le pécheur, il pria pour le repos de l'âme de ce Trajan, maître du monde romain et persécuteur de la chrétienté. Tu verras comme c'est beau à lire, ce Chacon-là, dans le texte...

Le bon chanoine serra une dernière fois, entre ses bras, son neveu en partance, cependant que ce dernier, en l'accompagnant jusqu'au seuil, murmurait, troublé et indécis :

— C'est drôle, mon oncle. Tu vas rire... Je ne sais pourquoi ni comment... mais ton « trésor »... enfin, ce livre rarissime... le nom de notre aïeul évoqué soudain en même temps que celui de Trajan... les tourments de l'enfer... tout cela vient de me donner comme un

pressentiment. Je sais bien, ça n'a aucun rapport, c'est stupide... Mais quelque chose me dit que j'ai tort de m'en aller là-bas, que je ferais peut-être mieux de ne pas partir... Ne hausse pas les épaules. Sait-on jamais?... J'ai déjà éprouvé cela. Et les événements se sont toujours accomplis comme me le faisait pressentir ma prémonition, ou, si tu préfères, mon intersigne... Enfin, à Dieu vat!

PREMIERE PARTIE

I

DEUX CHEVALIERS DE LA NUE

Qui n'est frappé du sentiment étrange, mêlé de surprise, de réserve et de gêne, que peut causer la rencontre inopinée d'un ancien camarade de collège ou de lycée, perdu de vue depuis quinze ou vingt ans?

C'est que la prime jeunesse des études assemble, au hasard des milieux sociaux et mondains les plus divergents, des foules d'êtres aussi disparates que possible. Sans consultation aucune des intéressés, simplement pour le bon ordre et la discipline, le supérieur ou le proviseur de tel établissement décrète que, par définition, tous les élèves d'une même classe, voire même d'une division, sont tenus d'être *amis*. Réprimande, au besoin punition, pour qui ose se soustraire subversivement à cette sympathie imposée, point élue, qui ressemble au « mon cher camarade » des officiers, des diplomates et autres fonctionnaires.

Que chacun de nous, homme ou femme, fasse un retour sur soi-même : combien y en a-t-il de ces amitiés obligatoires et factices d'adolescence, qui résistent, qui survivent à l'inexorable éparpillement des carrières? Et puis, au jour de ces retrouvailles, si souvent sans lendemain, comment s'aborder après tant d'années de bifur-

cation?... Le tutoiement serait vulgaire. Le vouvoiement (qui, pourtant, s'impose) risque d'être jugé distant.

S'étonnera-t-on dès lors que, le plus souvent, deux visages qui se sont reconnus, identifiés, détournent distraitement leurs yeux, l'un de l'autre, ou poursuivent leur chemin sans insister? Une telle énigme plane, en effet, sur chacun d'eux! Comment celui-ci a-t-il « tourné », comme on dit? Qu'est devenu celui-là? Un oisif, un raté, un taré ou encore un tapeur impénitent?... Ce, sans préjudice de l'épouse inconnue, de l'épouse-*rébus*, c'est-à-dire suspecte... Bref, une méfiance — plus exactement : une circonspection — réciproque (eh! mon Dieu! bien légitime et bien compréhensible) se masque généralement en ces sortes de rencontres, sous le sourire insincère et forcé de l'urbanité.

Tel n'était pas le cas, ce soir, de deux buveurs de cocktails qui venaient de s'apercevoir et de s'apostropher joyeusement au bar du « Grand Hôtel Polynésien » de Papeete, en la lointaine, douce et parfumée Tahiti.

— *Dio mio!* Mais... c'est Limeray, de l'escadrille des *Goëlands!*

— Domengatti, ici! ...Ah! par exemple...

— Hein! mon vieux, ça en fait du temps, depuis la guerre, la Brenta, notre bombardement de Pola...

— En octobre 1918. Un mois avant l'Armistice, vous rappelez-vous?

— Si je m'en souviens? Ah! *fratello mio,* que je suis content de vous revoir!

— Et moi donc! ...Mais, nom d'un chien! qu'est-ce que vous venez fiche par ici?

....

Deux aviateurs et deux frères d'armes du front italien de la Grande Guerre. Victor, baron de Limeray, de bonne souche tourangelle, et Cesare-Guido Domengatti, Romain de Rome, de l'antique maison patricienne des

comtes Domenga qui, émigrée passagèrement en Toscane, au XVe siècle, avait doté les paisibles Pisans d'un redoutable podestat. Le hasard des hostilités et surtout des concentrations alliées les avait fait se rencontrer pendant de longs mois sur la Piave, puis à Venise, où ils assuraient la défense de la lagune, enfin sur la Brenta, où ce qui restait des armées autrichiennes s'accrochait désespérément. A la même époque, le capitaine du génie français et le *comandante* de *bersaglieri* accomplirent une série de randonnées aériennes qui leur valurent les honneurs de leurs communiqués respectifs. Que de fois même survolèrent-ils, côte à côte, Trente, Trieste, Fiume et Zara! Et, un jour, au début de leurs exploits, n'advint-il pas au Français de sauver l'Italien, dans des circonstances dramatiques que celui-ci ne devait jamais oublier?

Ils venaient d'effectuer, de conserve, une reconnaissance sur Riva, au delà du lac de Garde, puis sur les lignes de l'artillerie lourde autrichienne. Une grêle de shrapnells et un arrosage de *Skodas* les y avaient salués. Force avait été à Cesare Domengatti d'atterrir, dix minutes plus tard, dans la plaine, pour réparer en toute hâte le tuyau de son réservoir d'essence, à demi fauché par un projectile. La réparation terminée, il allait reprendre son vol quand une patrouille ennemie, débusquant soudain d'une haie, ouvrit un feu violent sur lui. Mais, dans les airs où il planait à faible hauteur en tournoyant à la façon des aigles, Victor de Limeray avait jugé d'un coup d'œil la périlleuse situation de son compagnon. Avec une vitesse, une audace et une précision merveilleuses, il fondait sur la patrouille et l'anéantissait; puis, s'emparant de son frère d'armes, assez grièvement blessé à la tête, il le plaçait vivement dans la carlingue, à ses côtés, et le ramenait, quelques instants après, dans les lignes italiennes. Le soir même, le généralissime italien Diaz lui donnait l'accolade et épin-

glait sur sa vareuse le ruban bleu sombre de la *Valeur militaire*.

Une telle communauté de périls, d'héroïsme, de joies, de souffrances et d'orgueil ne devait-elle pas sceller naturellement entre ces deux émules en gloire une amitié que rien ne terminerait jamais?... Si différents qu'ils fussent d'origine et de constitution physique (Domengatti, pâle, svelte et de taille moyenne, avait pour signe distinctif un grain de beauté sur la tempe gauche; Limeray, lui, était coloré, trapu et fort comme un athlète), ces deux hommes, d'une beauté égale, se sentaient attirés par les mêmes affinités littéraires et artistiques, le même goût de la navigation, tant aérienne que maritime. L'écart d'âge, sept ans — n'arrivait pas, d'autre part, à créer entre eux un fossé que la hiérarchie des grades n'avait pu creuser. Depuis quand — surtout quand ils ont frôlé la mort, côte à côte — un homme de quarante-deux ans s'estime-t-il le supérieur d'un homme de trente-cinq? Mais, si l'aîné véritable, le Romain, d'essence machiavélique et de génie subtil, pouvait se vanter de connaître à fond l'âme limpide de son cadet tourangeau, ce dernier, en revanche, n'avait jamais pu pénétrer, élucider la véritable nature, tantôt exubérante et tantôt concentrée, de son ami.

Pour Limeray, comme pour tous ceux qui l'approchaient, le comte Cesare Domengatti, érudit et polyglotte extraordinaires, sorte de Pic de la Mirandole, demeurait le *Chevalier Mystère*, qu'il fallait admettre sans trop chercher à l'expliquer. Sa vie restait cachée, énigmatique, excentrique, troublante. Et puis, il était si froid, si hautain, si distant pour la plupart des gens!... Orphelin, sans parents proches connus, possesseur d'une immense fortune placée surtout aux Indes anglaises et néerlandaises, passionné de voyages et de *yachting*, Cesare s'absentait environ tous les deux ou trois ans pour accomplir — généralement seul — une grande croisière

autour du monde, à bord de son yacht *Desamoe.* Ce bâtiment armé à Copenhague, son port d'attache, battait pavillon danois sous la conduite d'un capitaine, d'un état-major et d'un équipage étranges, assez taciturnes, appartenant à la même nationalité. Trois serviteurs hindous, bronzés, enturbannés, impénétrables, complétaient le rôle des passagers de ce brick auxiliaire de 500 tonnes et constituaient en quelque sorte la garde d'honneur du comte Domengatti, qu'ils ne quittaient jamais au cours de ses grands voyages de circumnavigation en Océanie.

La guerre avait nécessairement interrompu ces périples. Mais le démon de l'aventure reprenait aujourd'hui, pour la sixième fois depuis la signature de la paix, « l'incorrigible bourlingueur ». Ainsi l'avait baptisé le bon Limeray, peu psychologue, qui n'approfondissait guère les arcanes d'ici-bas et représentait le type de l'Epicurien, du joyeux vivant, dans toute l'acception sympathique du terme. Sous son aspect un peu commun, sous son débraillement de tenue et de langage, cet Epicurien cachait, pourtant, une grande distinction d'esprit, une profonde culture et une bonté native, de cœur. L'humanité fourmille de ces contrastes.

. . . .

Leurs chaises s'étaient cordialement rapprochées du bar où des Yankees de Frisco et des Néo-Zélandais de Wellington absorbaient des boissons incendiaires.

— Alors, vieux, demanda Victor, quoi de neuf?

— *Niente,* répondit Cesare. Simple escale du *Desamoe,* retour des Marquises. Et vous, *caro mio,* que faites-vous ici? Les vignobles de Touraine sont-ils donc dans le dixième dessous?... A moins que vous n'en expérimentiez les plants sur les coteaux tahitiens du « Diadème » dont nous apercevons les pics de cette terrasse?

— Blaguez toujours. J'ai bon dos. N'empêche que j'ai

dû m'expatrier. Que voulez-vous, après une vie de patachon, un beau jour, j'ai regardé le fond de ma poche. Plus rien! Fauché, décavé!... Alors, j'ai dit adieu aux sports, au polo, au golf, aux courses, au poker. Un vieil oncle avare de Tours a réalisé, en poussant des cris de chat écorché, de quoi m'expédier ici, vià New-York, Ogden, San Francisco. Et j'ai l'honneur de vous présenter en liberté le très preux et très féal baron de Limeray, ancien élève de Centrale, ingénieur-délégué d'une société de phosphates au capital de onze millions.

Domengatti éclata de rire :

— Sacré *Vittore!* Vous n'avez pas changé! Tout de même, vous rappelez-vous nos petites vadrouilles à Padoue et à Vérone, quand on avait descendu quelques *Austros*?... Ah! c'était le bon temps!

Limeray s'étonna. Et, légèrement persifleur :

— Le bon temps, Cesare!... Mais il ne me semble pas que la paix vous ait diminué, amoindri, en quelque chose. Vous êtes toujours l'indépendant, le *fantaisiste,* le navigateur-amateur, le gros richard prodigue et généreux que j'ai connu. L'impeccable gentilhomme aussi, qui fut et est resté mon ami. Non, vrai, je ne peux pas vous plaindre. Surtout que, depuis, vous avez rajeuni, ou presque. Quelle mine! Pas un poil gris et pas une ride! Mon cher, on vous donnerait trente ans. Pas davantage!

— Et j'en ai douze de plus. Quarante-deux bien sonnés.

— C'est incroyable!... Comment faites-vous? Vous devez avoir un secret pour ne pas vieillir?

Un éclair malicieux passa dans les prunelles de l'Italien.

— Hé! hé! l'*Eau de Jouvence*... qui sait... L'*Elixir de Longue vie*... peut-être?...

— Vous me confierez votre recette, hein?... En at-

tendant, je ne vous lâche plus. Vous plaquez votre yacht et vous dînez avec moi.

— Impossible! Il faut que je regagne mon bord. Je vous l'ai dit : le *Desamoe* ne fait qu'une escale de quarante-huit heures, avant de cingler vers Sydney et Melbourne, où il doit compléter son chargement.

— Quarante-huit heures ?... Alors, mon ami, nous avons dix fois le temps devant nous. J'ai mon auto en bas. Je vous enlève. Vous êtes mon hôte : vous coucherez ce soir à Punaauia, dans mon castel, à quelques kilomètres d'ici. On fera la nouba. Je vous présenterai aux trois sultanes de mon petit harem. Mais vous serez sage avec Aïmata, ma Favorite. Chasse réservée, mon cher! Quant au reste, dame! si le cœur vous en dit, vous choisirez, parmi mes deux Raïatéennes des Iles-sous-le-Vent, celle qui vous plaira. Je ne suis pas jaloux. On est frère d'armes. Tahiti est hospitalière et la vie est belle!...

Trois minutes plus tard, tous deux roulaient le long de la côte. vers la bourgade fleurie de l'île enchanteresse.

II

« M. DE BOUGAINVILLE » REÇOIT

Le lendemain, un peu las d'avoir veillé et festoyé, Victor de Limeray se disposait à rejoindre vers midi son ami, à bord du *Desamoe,* où il avait accepté de déjeuner.

Le yacht du comte Cesare Domengatti était un de ces hardis coureurs de mer, rappelant assez les bricks corsaires du XVIIIe siècle. Fortement et finement gréé, il ne comportait qu'un grand mât et un mât de misaine, tous deux munis de hunes et légèrement inclinés, le premier sur l'arrière, le second sur l'avant. A l'exemple des bâtiments de ce genre, il ne possédait pas de mât d'artimon; et la vergue principale de son grand mât, encore appelée *bome,* portait une brigantine pourpre qui, avec les trois focs, devait offrir au vent une vaste et robuste

surface, susceptible d'imprimer au voilier une vitesse prodigieuse. Un moteur auxiliaire à double hélice, de la dimension et de la force de celui des baleiniers norvégiens que l'on croise dans les eaux du Spitzberg, c'est-à-dire d'une moyenne horaire de neuf nœuds, avait été adapté à sa vénérable coque de bois, *noire* comme certains caboteurs méditerranéens de jadis : tartanes, chébecs, speronares et polacres. Hormis ses antennes réglementaires et obligatoires de T. S. F., le *Desamoe*, dans le port de Papeete, offrait la silhouette anachronique d'un vaisseau de l'époque de Bougainville, premier découvreur et cartographe français d'O-taïti. Somme toute, navire assez étrange, d'un type extrêmement démodé, mais d'une beauté de lignes qui forçait l'admiration des connaisseurs.

Au quai, Limeray fut accosté par un grand diable de Scandinave, tellement blond qu'il donnait l'impression d'un albinos. C'était un des officiers danois du yacht, homme flegmatique et silencieux qui, après l'avoir salué respectueusement, embarqua avec lui dans la vedette à pétrole. Aucune parole ne fut échangée entre eux, ni les deux matelots blonds, vêtus de blanc, qui assuraient le fonctionnement de l'embarcation.

— Brr! pensa le baron. Ces gens-là ne sont pas du dernier rigolo! Quels ours polaires! Pauvre Cesare! je le plains. Aussi, quelle idée de s'en aller recruter des Danois, quand on est Italien? Un équipage de Napolitains chanteurs et mandolinistes, voilà ce qu'il lui fallait. Enfin...!

La vedette approchait du navire dont les élégantes proportions séduisaient déjà le visiteur. La coloration pourpre des voiles offrait aussi à ses yeux un curieux contraste avec le noir un peu lugubre de la coque, des roufs et des mâts, ainsi qu'avec le cuivre jaune étincelant des poulies, de la coupée et de toutes les armatures métalliques du *Desamoe*. Ce cuivre jaune rayonnait

d'un éclat fauve, si intense qu'on l'eût pris pour de l'or; et la prunelle, de l'avoir trop fixé, demeurait éblouie.

Lorsque Victor eut gravi les quelques marches de la coupée, il se buta pour ainsi dire contre trois Hindous qui, après force sourires et salamalecs, l'entraînèrent, par un escalier de chêne, dans une pièce exclusivement meublée en style Louis XVI, sièges et tapisseries authentiques, et au centre de laquelle se tenait un homme en *justaucorps à brevet* bleu à parements rouges, culotte de satin puce et perruque à marteau. Sur sa poitrine rutilaient une collection d'ordres honorifiques et une magnifique croix pectorale en brillants. Ses mains laissaient voir d'incomparables bagues de rubis, d'émeraudes et de saphir. Au bruit des pas, cet individu s'inclina tout d'une pièce, et Limeray, à sa vue, demeura cloué de surprise.

Il venait de reconnaître Cesare Domengatti.

— Ah bah! s'écria-t-il avec enjouement. Ça n'est pas de jeu, mon vieux. Il fallait me prévenir que c'était *costumé*. Bien que les Jours Gras et la Mi-Carême soient révolus, j'aurais ceint, moi aussi, un *paréo* des Tuamotu autour de mon torse nu, je me serais coiffé de *révaréva* ou d'un canotier de pandanus, et j'aurais amené avec moi mon petit harem de vahinés, le moins... habillées possible!

Le comte italien sourit avec grâce. Puis, époussetant d'un léger revers de la main le tabac d'Espagne accroché à son jabot de dentelle des Flandres, il tendit au nouvel arrivant sa tabatière en bois des Iles avec le geste d'un grand seigneur de la Régence et demanda:

— Pétunez-vous, monsieur le baron?

Comme Victor manifestait, cette fois, quelque inquiétude, il ajouta aussitôt, en lui désignant une confortable bergère:

— Non, mon cher Limeray, je ne suis pas fou, mais... *fantaisiste*. C'est vous-même qui le disiez hier,

lorsque nous eûmes cette joie de nous retrouver à Papeete, après tant d'années de séparation. Oui, je suis fantaisiste, vous avez raison de le proclamer et je ne m'en cache pas. Tout ici, sur ce navire, dénote, avouez-le, la passion de l'originalité, la manie du contraste, presque de la mystification chez son excentrique propriétaire. Et pourtant aujourd'hui, rien n'est si loin de ma pensée, croyez-le bien.

— Hum! hum!... cette jaquette *dix-huitième,* cette perruque poudrée, cette tabatière , ces souliers à boucle et talon rouge... ce langage... il me semble...

— Erreur de diagnostic, mon cher. Sommes-nous, oui ou non, ancrés en rade de Tahiti?

— Parbleu!

— Eh bien! consultez votre agenda. Vous y verrez qu'aujourd'hui c'est le jour anniversaire de l'arrivée de *votre* Louis-Antoine de Bougainville à O-taïti, comme on disait alors. Comprenez-vous, maintenant?

Et Domengatti, dont la mémoire et l'érudition étaient également stupéfiantes (il se piquait en effet de bénéficier d'un *sixième sens,* celui du passé), se lança dans une narration complète du débarquement du grand navigateur français. Il y ajoutait des détails étonnants de l'époque, comme s'il en avait été l'acteur ou le témoin, et usait, en ce faisant, d'une langue si purement classique qu'on eût cru entendre Voltaire ou Diderot. Cristallisation surprenante de la part d'un Italien du XXe siècle, paraissant incarner un personnage français de deux siècles précédents. Victor admirait sans restriction ce don anormal de transposition historique chez son ami. L'annonce du déjeuner, seule, interrompit l'évocation, sans toutefois rompre le charme, car ce furent des laquais bien poudrés et stylés qui ouvrirent à deux battants les portes de la salle à manger.

— A la bonne heure! s'écria rondement le gentilhomme tourangeau à la vue d'une table surchargée de

mets et de flacons. Je vous avoue, noble seigneur, que je commençais à me sentir un petit tiraillement là.

Et il frappa joyeusement son estomac.

— Naturellement, mon cher ex-compagnon du front, dit Cesare, je ne vous ferai manger qu'*à la tahitienne.* Exactement le menu du repas d'arrivée de votre illustre compatriote: hors-d'œuvre polynésiens, dont *ïa ota* cru, chevrettes *oura papé* du ruisseau Fautaua et moules de roches d'Aroué, puis grillade de perches *nato,* poulet de Taravao au *réa* et aux *féïs* (c'est-à-dire aux bananes sauvages, *puaâ fanauâ,* ou cochon de lait de Papenoô cuit à l'étouffée dans la terre (voyez: « *himaâ* », ou four canaque, et aromates) avec sauce *miti-haari,* enfin fromage de chèvre, beignets à la noix de coco, *poë,* et mangues Vî Atoni dont vous me direz des nouvelles. Çà, mon hôte, assez causé. Mangeons. Car je crois me rappeler que vous êtes une bonne fourchette. Ah! cette livre de jambon de Parme que vous avez dévorée au buffet de Brescia, en avril 18.

— ...Le 24, précisa Victor, la bouche pleine, à notre retour de Raguse. Quel vol plané, en atterrissant au parc!... Notre bon D'Annunzio, depuis prince de Monte-Nevoso, en serait resté *baba.* Mais ce jour-là, il était ailleurs, en pleine bataille. Dommage! C'était le bon temps. France et Italie s'aimaient bien alors.

Tout le reste du déjeuner se passa, pour Victor et Cesare à remuer ces vieux, glorieux et chers souvenirs. Puis, les deux amis parlèrent des jours présents et de leurs projets d'avenir. Limeray ne cachait pas sa lassitude pour sa situation trop sédentaire d'ingénieur d'une compagnie de phosphates. Combien il eût aimé parcourir le monde comme son *bourlingueur* d'ami!... A quoi Domengatti répondait qu'il ne tenait qu'à Victor d'embarquer le lendemain à bord du *Desamoe* et de cingler jusqu'à Sydney, d'où ils eussent rayonné en Nouvelle-Calédonie, aux Nouvelles-Hébrides... ou ailleurs.

Limeray, touché, remercia:

— Vous êtes tout ce qu'il y a de plus gentil, mon vieux « Bougainville ». Et je vous jure que ce ne serait pas de refus, si je pouvais m'absenter en ce moment. Mais les onze millions de mes capitalistes anonymes me retiennent à l'attache comme un veau dans son pré. Ah! si c'était dans deux mois, je ne dis pas...

— Dans deux mois?

— Oui, ce sont mes vacances.

— De combien de temps disposerez-vous?

L'ingénieur réfléchit quelques instants.

— En tirant sur la ficelle, répondit-il, le « veau » lâché pourrait aller jusqu'à trois mois. Mais pas un jour de plus. Le président de notre Conseil d'administration doit arriver ici dans le courant de décembre prochain. Ainsi, vous voyez...

— Eh bien! mon cher, nous tâcherons d'arranger cela à mon retour d'Australie.

— Vraiment, vous croyez...

— Pourquoi pas?... Ah! seulement, il faudrait que...

Domengatti s'arrêta. On eût dit qu'il ne désirait pas achever sa phrase. Pour faire diversion, il versa le café des Tubuaï à son convive, puis aspira lui-même une forte prise dans sa tabatière en bois des Iles.

— Il faudrait que..., insista Limeray.

— *Diavolo!* je n'ose... c'est si absurde! Vous allez rire!

— Dites toujours.

— Eh bien! mon ami, si vous voulez que je vous emmène avec moi dans le Pacifique, il faudra laisser repousser vos cheveux et votre moustache. Surtout votre moustache! Oui, il faudra que vous la portiez longue et tombante, *à la gauloise*. Voilà!

— Ha! ha! ha!

Et Victor se renversa sur sa chaise, en proie à une inextinguible hilarité.

— Vous voyez, reprit Cesare en se mordant les lèvres, c'est idiot, je vous l'avais dit. Vous devez vous attendre à tout, d'un *fantaisiste* tel que moi.

— Mais non... mais non... protesta l'autre qui larmoyait à force de rire... Seulement — comment dirais-je? — c'est tellement *inattendu!*... Ha! ha! ha! Une moustache à la gauloise!... Je me vois d'ici, dans deux mois, en Brennus, chef des Gaules, ou en Vercingétorix... Non! mais regardez-moi ce pince-sans-rire... Impayable!... Hi! hi! hi!... Passez-moi la carafe d'eau. J'étrangle.

Domengatti avait fini par partager son exubérante gaîté. Puis, quand le fou-rire communicatif de son ami se fut un peu calmé, il murmura pour lui-même, sans transition, les yeux perdus comme dans un rêve intérieur:

— Le fait est que j'aurais pu lui demander de se raser simplement comme moi, sa moustache américaine... Mais, *pour la chose*, cela revient au même, s'il porte la *moustache à la gauloise*... surtout, s'appelant Victor!

— Alors, ce sera une croisière en costume? demanda Limeray, égayé déjà à cette nouvelle évocation carnavalesque.

— Non... c'est-à-dire: si... Enfin, je vous expliquerai cela en temps et lieu, quand nous serons sur le point de partir, grand largue avec toutes nos bonnettes. Ah! l'inconnu mystérieux de chaque départ pour *là-bas!*... Si vous saviez...

Et il ajouta à mi-voix, l'air extasié:

Audimur: vocat ipse ratem, nautasque morantes
Increpat. Indè meum timido jam frigore pectus... (1)

Citation que Limeray acheva aussitôt, tranquillement, à haute-voix:

(1-2). « Mes vœux sont remplis: le vent appelle le vaisseau et gourmande la lenteur du nautonier. Déjà, l'effroi glace mon cœur éperdu; et, malgré l'horreur de ce présage, je ne puis retenir les pleurs suspendus à ma paupière. »

...Labitur; et nequeo, quamvis movet ominis horror
Claudere suspensos oculorum in margine fletus (2).

Cesare s'était élancé vers son ami, le visage pâle, et les mains agitées, tremblantes.

— Est-ce possible! Du Stace par cœur?... Je ne vous savais pas si bon latiniste. Du diable si je vous aurais cru capable de me citer de mémoire ce passage éblouissant, mais peu connu! Et avec le bon accent romain, sans votre artificielle et déplorable prononciation érasmienne de France, supprimée, il est vrai, depuis Pie X, par votre clergé catholique. Au moins, vous, Victor, vous prononcez comme chez nous, dans l'antiquité: « *...Ocouloroum in mardgine fletous.* »

Limeray se récriait déjà modestement:

— Bah! vieux *leit-motiv* de mes humanités, de ces humanités que j'ai poursuivies jusqu'à la licence ès-lettres (grammaire latine). Avant la guerre, j'aurais pu vous réciter par cœur tous les *Adieux à Métius Celer* du Livre III des *Silves,* car je préparais, en 1914, la soutenance de ma thèse de doctorat sur les expansions coloniales romaines: *De Strabonis itinerariis.* Je parlais alors couramment le latin de Tacite. Tout ça s'est un peu *tacité...* je veux dire: tassé, depuis. Mais il n'en faudrait pas beaucoup pour que ça revînt chez moi, comme auparavant.

Domengatti sursauta. Ses yeux perçants lançaient d'étranges lueurs.

— Vraiment!... Alors c'est admirable!... Mon Dieu! comme ça tombe! Une thèse sur les voyages de Strabon, et que vous auriez soutenue en latin à la Sorbonne?... Miraculeux! Sublissime! Vous n'imaginez pas combien tout cela m'enchante!... Allez! *caro mio,* et tenez-vous prêt d'ici deux mois. Surtout, pensez aux cheveux longs et à la moustache!

Victor éclata de rire.

— Encore! Quel type vous faites, Cesare!... Na, c'est

promis, juré: je la laisserai repousser, ma moustache, bien longue, bien tombante. Et les cheveux aussi. Maintenant, tâchez de me rapporter le casque à ailes et la framée de chez votre costumier de Sydney. Parce que, vous savez, un Gaulois avec chignon et moustache, mais sans framée... Bon tout au plus pour l'opérette. Vous ne feriez pas ça à votre vieux Vercingétorix des familles !

Et le bon vivant, précédé d'un laquais impassible, s'en fut en fredonnant sur l'air archi-démodé des « Lanciers » :

Quand un vieux Gaulois
N'a plus de voix, oix, oix...
Il exécute, cute, cute...
Une culbute, bute, bute...

III

VALE ET ME AMA

Deux mois s'étaient écoulés depuis la bizarre réception de Limeray sur le non moins étrange yacht du comte Cesare Domengatti. Deux mois, pendant lesquels le gentilhomme tourangeau avait eu le loisir de se livrer à plus d'une réflexion sur l'attitude mystérieuse de son ancien frère d'armes, sur l'extravagante condition mise par celui-ci à son admission en tant que passager à bord du *Desamoe,* enfin sur le saisissement éprouvé par l'Italien à la révélation de la profonde culture latine de Victor. Rien ne paraissait s'enchaîner dans cet invraisemblable imbroglio, ni la manie du travestissement chez l'excentrique yachtman, ni l'exigence un peu grotesque que le Français laissât pousser désormais sa moustache à la gauloise, pas plus que cette toquade subite pour l'antiquité romaine, toquade qui, jusqu'alors, ne s'était jamais manifestée avec autant de passion chez le descendant du podestat pisan. Bien souvent, en effet, au cours de leurs veillées au Front de la Brenta, de la Piave ou de la lagune vénitienne, il lui était arrivé, à lui Français, de célébrer

devant Cesare les bienfaits de cette culture latine, apanage de leurs deux races; et il lui avait paru, chaque fois, que le *comandante* de *bersaglieri* en ressentait quelque gêne, soit qu'il laissât froidement tomber l'entretien sur ce sujet, soit qu'il en détournât astucieusement le cours. Limeray en avait conclu, avec sa rondeur habituelle, que l'extraordinaire érudition de son ami l'avait sans doute blasé sur de tels propos et que parler de Rome à un Romain, c'était *offrir des bonbons à un confiseur.*

L'ingénieur avait donc pris le parti de mettre toutes ces bizarreries sur le compte de la guerre qui avait détraqué tant de cerveaux sains, perturbé tant de solides intelligences. De sa blessure au crâne, du Lac de Garde, Domengatti gardait probablement une lésion secrète qui ne relevait pas du domaine de l'aliénation mentale proprement dite, mais ressortissait indiscutablement de cette science nouvelle qu'on appelle la psychiatrie. Quand on songe à la soudaineté foudroyante avec laquelle un homme, en pleine possession de ses facultés, de sa maîtrise, de son talent ou même de son génie, peut s'écrouler tout à coup dans la rue ou dans son cabinet de travail, en proie à une attaque de paralysie, suivie de mort ou de gâtisme, comment dès lors s'étonner de ce qu'une simple rupture de capillaire, ou la formation d'un minuscule caillot sanguin dans l'un des deux hémisphères cérébraux, provoque instantanément et durablement une déviation ou une altération *localisée* au sein de cette substance grise qui est peut-être le *siège social* de notre âme?... En un mot, Limeray ne concluait pas à la démence de son ami; mais, pour emprunter au langage populaire une de ses expressions favorites, si imagées, il le jugeait un peu *piqué,* opinion sans appel, mais qui n'impliquait aucune déchéance.

De Sydney, lui était parvenue une lettre en français, parfaitement équilibrée et cordiale, mais un peu nerveuse, l'informant du retard d'un cargo attendu de Naples

et qui devait lui livrer un chargement important. Une seconde missive, toujours en français, accusait cette fois, par la gaîté de son ton et de son graphisme, une détente heureuse dans l'esprit de son scripteur. Le cargo de Naples était enfin arrivé!... De la nature de sa cargaison, il n'était soufflé mot. Mais qu'importait d'ailleurs à Limeray? Ce qui l'intéressait à cette heure, en vue de son imminente croisière dans le Pacifique, c'était l'établissement de son bilan semestriel pour ses actionnaires, la transmission de ses pouvoirs à son ingénieur-adjoint et la liquidation de son passif... amoureux.

Dans sa coquette résidence de Punaauia, il ne se souciait pas, une fois embarqué sur le *Desamoe,* de laisser en tête-à-tête les trois sultanes de son harem. Deux de ses vahinés, couronnées de tiaré, d'hibiscus et de réva-réva, étaient originaires de Raïatéa: la plus jeune avait quinze ans à peine, la plus âgée approchait de sa dix-huitième année. Il les réexpédierait, l'une et l'autre, sans trop de regret, chez leurs parents respectifs par la prochaine goëlette à destination des Iles-sous-le-Vent. Seule, la troisième, la plus aimée, *la Favorite,* comme il disait, garderait le logis d'amour avec sa famille, en l'absence du maître. Aïmata était son nom. C'était une Tahitienne. Il l'avait possédée vierge, un soir de clair-de-lune, comme ils s'en revenaient tous deux par les chemins ombreux, parfumés de vanille, le long de cette côte écumante où le ressac se brise inlassablement. Et, de cette possession violente, animale, presque douloureuse, elle avait gardé pour l'Initiateur une dévotion irraisonnée, fanatique et servile. Aïmata! Celle-là, au moins, ne le trahirait point. La docilité même avec laquelle elle avait souscrit à ce que son sensuel et volage amant fît successivement ses maîtresses des deux jeunes Raïatéennes, primitivement engagées comme servantes, montrait à quel point son désir déférent était dénué de jalousie. Ainsi en va-t-il à Tahiti-la-Voluptueuse.

Pourtant, à la pensée de se séparer d'Aïmata, de ne plus baiser sa bouche charnue et savoureuse, de ne plus enlacer son svelte corps de vingt ans, de ne plus se réveiller, par les nuits chaudes et irritantes, aux côtés de cette Polynésienne ardente et lascive, Victor éprouvait une brusque et frissonnante contraction de tout son être. Combien d'officiers de marine, que leur destin poussa vers Tahiti, ne peuvent se défendre de cette emprise!

Limeray, dont la lèvre supérieure s'adornait maintenant d'une superbe moustache tombante, songeait à l'inexplicable charme de ces Océaniennes souples, à leur épiderme ambré, à leurs longs cheveux ondulés, à leurs troublants yeux de velours, à leurs seins nus pointant sous le *paréo* rouge aux ramages jaunes, ce *paréo* tentateur, qui enserre immodestement leurs hanches robustes, précisant sans trêve l'appel éternel de l'Ile aux conjonctions et aux caresses. Et il allait pousser la porte d'entrée de son jardin tropical de Punaauia, quand un grelot de bicyclette le fit brusquement se retourner.

— Ah! c'est toi, Ataïro?

— Oui, monsieur l'ingénieur. Une lettre recommandée d'Australie pour vous. Il y a une signature...

Et le petit facteur maori lui tendit une longue enveloppe par-dessus la haie de *tiarés* en fleur.

Victor griffonna son nom sur le cahier d'accusé de réception. Puis, glissant quelque monnaie dans la main du gamin qui enfourchait sa bicyclette, il fit sauter le cachet de la correspondance qu'il parcourut rapidement.

— Ah! bah!... murmura-t-il en terminant. *Vale et me ama*... Le pauvre garçon est plus *piqué* que je ne pensais. Voilà qu'il m'écrit à présent... *en latin*. Pauvre Cesare!

IV

SOUS LE HANGAR IV

La lettre *en latin* disait vrai, pourtant, car, dix jours

plus tard, en se rendant à son bureau, Victor de Limeray pouvait apercevoir, ancré, à quai de Papeete, le *Desamoe* noir, pourpre et or. Le capitaine danois avait fait diligence pour être, au jour dit, à l'heure dite, mouillé dans les eaux de Tahiti, face au lazaret de l'îlot Motu-Uta.

Son courrier expédié, l'ingénieur se dirigeait vers le yacht de son ami, quand il fut abordé à mi-chemin par un des serviteurs hindous du comte Domengatti. Depuis la fin de la guerre, ces trois Asiatiques avaient repris leur service silencieux auprès de leur maître à qui ils étaient dévoués corps et âme. Ils appartenaient aux trois principales sectes de l'Inde. Le premier, nommé Indra, était brahmane de caste et tatoué au front du point en poudre jaune de Brahma-le-Créateur. Né à Pokhar, dans la principauté rajpoute de Marwar, il était l'intellectuel du trio. Le second, appelé Garouda, peinturluré toujours au front d'un trident rouge et blanc, se réclamait du rite de Vichnou-le-Conservateur. Enfin, le troisième, nommé Tandava, portait, encore au front, le point de Brahma, mais cette fois triplement barré, terrible attribut de Çiva-le-Dévastateur. Ces trois personnages énigmatiques semblaient avoir adopté trois attitudes ou trois consignes respectives. Le premier souriait d'un air implacable et mystique; le second avait un regard triste et grave qui vous fouillait jusqu'à l'âme; enfin le troisième rappelait l'aspect farouche de ces Thugs étrangleurs, sectateurs de Kâli, caste meurtrière à laquelle son lacet de chanvre suspendu à sa ceinture donnait bien à penser qu'il appartînt.

L'Hindou rencontré ce matin par Limeray était Indra, le premier de cette occulte Trimourtî. On le disait devin, psychomètre et thaumaturge, parce que possédant le secret de certains *mentras* ou formules conjuratoires de la Doctrine Esotérique, ce qui lui avait valu la confiance de son maître pour toutes missions délicates ou dangereu-

ses. En réalité, cet Indra était surtout et au dernier degré magnétiseur, suggestionniste et interposeur d'images. Son beau et régulier visage, un peu bronzé, avait quelque chose de fatal et d'impassible que, seule, tempérait la douceur lasse des yeux, ouverts — qui sait? — à la sagesse et à la notion de l'équilibre divin.

A la vue de l'Européen, l'Hindou s'était incliné profondément, mais avec une dignité simplement déférente.

— Le Maître, dit-il en un anglais correct, attend le *sahib* au Hangar IV. Je venais justement chercher Votre Seigneurie...

— Quand le yacht est-il arrivé?

— Ce matin, à quatre heures.

— Et quand repartira-t-il?

— Le Maître, seul, le sait. Si Votre Seigneurie veut bien me suivre...

Limeray emboîta le pas à l'indigène peu loquace. Au bout d'un instant, ils arrivèrent devant le hangar en tôle gondolée d'où s'échappaient des cris grêles, perçants, qu'accompagnait et scandait un bruit infernal de marteaux et d'arrachement de bois. A l'intérieur du bâtiment, une dizaine de coolies chinois étaient occupés à déclouer d'immenses caisses, venues de Naples — ainsi que l'attestait la mention imprimée en lettres noires: *Napoli-Sydney* — d'où s'échappait, à travers la paille et le foin d'emballage, un invraisemblable fouillis de toges, de robes prétextes, de tuniques de soie, de cuirasses, de casques, de jambières, de cothurnes, de piques, de glaives, de javelots, d'arcs, de faisceaux de licteurs, d'enseignes romaines, surmontées de la Louve et du S.P.Q.R., sans oublier une quantité de gros sacs lourds de monnaies d'or et d'argent, frappées aux coins et aux effigies d'Auguste, de Tibère, de Néron, de Vespasien, de Titus, de Domitien, de Nerva et surtout de Trajan.

A l'aspect de ce bric-à-brac antique, déballé à même le sol, un fou-rire avait pris le Tourangeau.

— Par Cybèle! bouffonna-t-il en échangeant une vigoureuse poignée de main avec Domengatti qui s'était avancé au-devant de lui. On se croirait au Cirque!... Dites donc, mon vieux, si c'est *Néron* ou *Quo Vadis?* que vous jouez devant les Tahitiens, engagez-moi dans votre troupe. Vous verrez: je serai un centurion tout à fait à la hauteur, avec mon thorax et mes biceps. Regardez plutôt!

Et il gonfla son torse et ses muscles d'athlète.

— Non, reprit Cesare en souriant, vous serez Brennus. Avec une paire de moustaches tombantes, comme celle-là, vous ne pouvez être que Gaulois.

— Alors vous êtes content de moi? la tignasse? les moustaches, hein!

— Superbes, *caro mio,* superbes!... Vous avez tenu votre promesse. C'est bien. Moi aussi, j'ai tenu la mienne, voilà votre framée. Et vous savez, ce n'est pas du *toc!* Ni ça, ni le reste.

D'une longue caisse entr'ouverte, il tirait non sans peine une lourde lance dont l'authenticité ne pouvait faire aucun doute. Limeray s'en empara et la soupesa en connaisseur. Il admira également le glaive, le casque à cornes, le bouclier, la hache, la tunique à manches ou sayon de chèvre, les *braies,* qui descendaient classiquement jusqu'à la cheville, retenues au buste par une ceinture et entravées vers le bas par une cordelette de cuir, enfin les gros souliers en peau de buffle sur lesquels ces braies pantalonnaient disgracieusement. La recherche archaïque de ce costume témoignait, chez l'Italien, d'une documentation historique si attentive et si scrupuleuse que Victor ne put s'empêcher de l'en féliciter.

— Sapristi, mon bon! Vous avez tapé dans le mille, s'écria-t-il, réjoui. Avec ça, je peux jouer, où et quand vous voudrez, *la Prise d'Alésia* ou *la Mort de Vercingétorix.* Voyons, quand répétons-nous?

Mais Domengatti lui désignait déjà une autre caisse.

— Dites-moi, Victor... Vous qui êtes *costaud,* aidez-

nous donc à sortir ce char de sa boîte. Vous n'imaginez pas ce que c'est difficile...

Limeray écarta légèrement le contremaître et les deux ouvriers chinois qui s'évertuaient à dégager les roues massives, coincées entre deux montants. S'arcboutant à la caisse, il exerça d'abord de vigoureuses pesées sur les essieux qui résistèrent; puis, sautant à califourchon sur le timon, il se mit à l'ébranler fortement. Finalement, les tempes moites et le front en sueur, il renversa d'une seule main la caisse et, de l'autre, sans effort apparent, amena le véhicule sur le plan incliné du hangar.

Les Célestes abasourdis, les yeux écarquillés, riaient silencieusement en découvrant leurs dents jaunes et noires. Quant à Cesare, il n'avait pu retenir un cri d'admiration.

— *Diavolo!* quelle poigne! Vous serez un fameux compagnon pour moi, *là-bas*...

— Bah! fit Limeray en arrachant une écharde de son pouce. Un char, après tout, ça n'est jamais qu'une bécane à la première puissance. Mais, mon vieux, qui est-ce qui va vous traîner ce quadrige-là?... *Là-bas*, comme vous dites?

— Des chevaux, parbleu! Quatre chevaux blancs. Il ne s'agit pas d'une ovation, mais d'un triomphe. Rappelez-vous celui de Coriolan, après la chute de Tarquin le Superbe ...

— ...An 488 avant Jésus-Christ.

Domengatti s'était redressé, un peu pâle et solennel.

— Exact! quelle mémoire!... Eh bien! Coriolan (bien avant les Volsques et... Shakespeare) fut un des premiers généraux vainqueurs à qui le Sénat décerna cette récompense. Il monta sur un char magnifique, attelé de quatre chevaux blancs et précédé de trompettes qui sonnaient des fanfares guerrières. Vêtu d'une robe pourpre brodée d'or, il tenait à la main un sceptre d'ivoire; et sa tête était ceinte d'une couronne de laurier. Devant

le quadrige, marchaient également ses prisonniers de guerre, chargés de lourdes chaînes et qu'encadraient les vétérans, porteurs de dépouilles opimes et de tableaux sur lesquels étaient inscrits les noms des provinces et des villes conquises. Maintenant, écoutez cela, Limeray. Dans toutes les voies d'*Urbs*, c'est-à-dire de Rome, que traversait le triomphateur pour se rendre au Capitole (comme fit de nos jours notre maréchal Balbo) l'air était parfumé des plus odorantes essences d'Arabie, que des éphèbes harmonieux brûlaient sans trêve sur des cassolettes d'argent. Ah! Victor, il me semble revoir tout cela... L'imagination créatrice?... — Peut-être. Ou autre chose que je vous expliquerai, un jour: *l'existence antéreure.* Oui, l'existence antérieure... Sont-ce des réminiscences — qui sait? — mais il me semble que je revois tout cela en ce moment... Et le peuple qui se porte en foule au-devant du cortège, et les sénateurs, les pontifes, l'ordre équestre, les magistrats, les matrones, les affranchis, les esclaves...

Cesare monta sur la caisse et agita frénétiquement les bras dans la direction d'un Chinois qui s'approchait, inoffensif, curieux et amusé.

— Et voilà, vaticina l'exalté d'une voix tonnante, voilà le taureau sacré, l'holocauste propitiatoire, la victime aux cornes dorées que le triomphateur va immoler sur le Capitole... *Laus! laus!...* Ainsi fit-on pour Camillus, vainqueur des Gaulois, pour Scipion, vainqueur de la seconde guerre punique, pour Marius, vainqueur des Teutons et des Cimbres, pour Sylla le Dictateur, pour tant d'autres... Ainsi fera-t-on pour *Domine...* pour moi, puisque je suis... César!

Il vacilla sur sa caisse, perdant soudain l'équilibre, et tomba dans les bras de Limeray, au moment où celui-ci lui criait en riant:

— *Cave ne cadas!* [Prends garde de tomber!]

Domengatti, un peu mortifié de sa chute et surtout de

l'hilarité générale des Célestes, se releva, furieux, et commanda d'une voix brève, changée, stridente:

— Hors d'ici, tous!... Vermines! fils de chiennes! pourceaux d'Asie!...

Les coolies disparurent de leur pas élastique, tandis que les deux amis, restés seuls, s'asseyaient de nouveau sur les caisses déclouées.

— Vous ne vous êtes pas fait mal, au moins? s'enquit Victor de sa voix affectueuse.

— Non, répondit le gentilhomme italien. Mais je suis vexé, contrarié. Oh! pas contre vous, mon ami, mais contre moi-même. Oui, voyez-vous, je m'étais emballé, j'étais parti dans une période de style magnifique, sublissime... Et, tout à coup, voilà que je m'aperçois que ma rhétorique n'a d'autre résultat que de faire rire ces gueux de Chinois! *Margaritas ante porcos*. Alors, vous comprenez...

— Cesare, mon ami, vous n'y êtes pas...

— Plaît-il?

— Ce gueux de Chinois de tout à l'heure, qui s'avançait en ricanant... eh bien! c'était l'esclave loqueteux de jadis, couronné d'or, et qui, sur le char même du triomphateur, ne cessait de lui murmurer à l'oreille: « Tu n'es qu'un homme. Souviens-toi que tu n'es qu'un homme. »

— Soit, riposta Domengatti piqué. Mais il est possible que je supprime ce rôle-là, quand nous *tournerons... là-bas...*

— Nous *tournerons?*

— Eh bien! oui... le film... Ah! c'est vrai, Limeray, je ne vous avais pas dit. Ecoutez, voici... Mais attendez un instant... que j'aille voir... J'ai une peur de ces sacrés journalistes!

Et, après s'être assuré que nulle oreille indiscrète n'écoutait au seuil ni aux abords du hangar, il exposa rapidement ses projets à son frère d'armes ébahi.

Une idée merveilleuse, ou, pour parler plus simplement, une trouvaille. Mais quelle trouvaille!... Au cours

de ses périples de circumnavigation dans les îles et archipels de Polynésie, Cesare avait découvert, quelque part, en Océanie... un groupe de terres volcaniques à peine explorées et cartographiées, que ceinturait et enfermait complètement une double rangée de récifs madréporiques. Cette double enceinte naturelle était incessamment renouvelée, fortifiée, cimentée par le travail myriadaire des infusoires. Par un chenal, où s'était aventuré, un jour, le *Desamoe* (chenal que, seul, connaissaient Domengatti et son capitaine) l'équipage du yacht danois avait débarqué, puis accédé dans une vallée fertile, arrosée par un fleuve et que surplombaient sept collines. *Sept* collines, comme à Rome! La ressemblance topographique avec la Ville Eternelle y était même si absolue, si prodigieuse, si troublante, que le gentilhomme romain avait rêvé d'y faire construire, en carton-pâte, une réduction fidèle de sa ville natale où, plus tard, il « tournerait » plusieurs films parlants sensationnels dans un cadre antique scrupuleusement reconstitué. A cet effet, il s'était entendu — disait-il — avec un puissant consortium cinématographique américain, lequel avait déjà expédié et installé, sous sa direction à lui, Domengatti, plusieurs équipes d'ingénieurs, de charpentiers, de maçons, de sculpteurs, de peintres et de décorateurs. Un câblogramme chiffré de San-Francisco venait même de lui annoncer l'arrivée dans l'île d'une véritable armée d'acteurs, d'actrices, de figurants et de figurantes, triés sur le volet et principalement recrutés parmi les universitaires de Boston, d'Harvard, d'Yale, de Pittsburg, de Pensylvania, tant professeurs qu'étudiants et étudiantes, les uns et les autres *latinistes* distingués.

— Et c'est moi qui ferai le Gaulois? demanda Victor avec son bon rire.

— Brennus, d'abord. Vercingétorix, plus tard... Si nous avons assez de bobines... Enfin, nous verrons...

— Parfait, parfait! En avant le casque et la framée!...

A propos, comment s'appelle votre ville en carton-pâte?

— *Nova-Roma.* Ou, si vous préférez: Rome-la-Neuve. Un beau nom, n'est-ce pas? Mais *motus* sur tout ceci! De même que sur mon domaine cinégraphique que j'ai baptisé: *l'Ile Trajane.*

ROBERT CHAUVELOT.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Albert Mockel : *Verhaeren poète de l'énergie,* Mercure de France. — Frédéric Lefèvre : *Une heure avec... VIe série,* Flammarion. — Renée Dunan : *La Philosophie de René Boylesve,* Le Divan.

Quand je songe à Verhaeren, je sens aussitôt un vif mouvement de sympathie et je vois se lever quelques questions embarrassantes. Cette crispation définitive et presque mécanique de tout l'être dans l'enthousiasme me laisse quelque malaise. Le Verhaeren d'avant 1914 a l'air figé dans l'enthousiasme et figé dans l'exaltation. Il arrive que sa poésie donne l'impression d'un feu de tête opiniâtrément entretenu par la volonté plutôt que d'une authentique émanation lyrique de l'être profond. Et cela n'enlève rien à de puissants effets qu'il n'est pas question de dédaigner! Si j'essaie de saisir la trame d'un bon nombre de poèmes de Verhaeren, je ne trouve pas toujours la vraie démarche d'un esprit en mal de poésie. Le progrès de l'esprit est souvent d'ordre logique et oratoire et son allure profonde n'est pas toujours guidée par le Génie de la Musique! Poète du paroxysme, je le veux bien, mais je ne fais pas du mot paroxysme le synonyme exact du mot intensité! Derrière l'outrance de Verhaeren, il y a souvent une idée élémentaire, un sentiment élémentaire et une composition plus proche de l'entassement que de la complexité symphonique. Pourquoi fais-je ces réserves sur l'œuvre d'un poète qu'il est difficile de ne pas aimer? Simplement parce que le moment est venu de choisir le meilleur de cette œuvre! Les nécessaires sacrifices une fois consentis, il restera une gerbe glorieuse.

Le livre de M. Mockel (**Verhaeren poète de l'énergie**) est un beau livre, à la fois fervent et lucide. Un livre où le

critique possède le regard et la sensibilité du poète, c'est-à-dire le pouvoir de vibrer en sympathie parfaite avec une autre âme ainsi que le coup d'œil averti sur les vrais problèmes de l'inspiration et de la technique.

Voici se dresser devant nous, ressuscité avec verve et gaillardise, le jeune homme de Louvain, « hardi, anguleux, franc et rude », et ses premières et malhabiles tentatives. Mieux lui plaît la compagnie des peintres que celle des gens de lettres! Il publie *Les Flamandes,* que M. Mockel présente de la plus heureuse manière :

Le volume en vérité est bien l'image du grand gars noueux, robuste, agile et indomptable qui courait les champs et hantait les kermesses, se grisait de bière lourde et se saoulait d'air libre, — et sentait les vingt ans lui monter tout à coup à la tête dans la chaleur de sa jeunesse et l'ivresse de sa force.

M. Mockel en passant affirme, contre un lieu commun persistant, que la Flandre n'est pas la patrie du mysticisme. Mais n'y a-t-il pas en Flandre un élément espagnol qu'on ne saurait négliger? Même chez Verhaeren, n'est-il pas certains poèmes des *Débâcles* où l'on sent une ardeur espagnole de torture? Une bonne remarque sur *Les Moines,* que M. Mockel rapproche de la poésie parnassienne! Des phrases pertinentes pour définir *Les Soirs, Les Débâcles* et *Les Flambeaux noirs* et leur « abrupte et barbare beauté ».

Vous suivrez M. Mockel lorsqu'il nous montre le poète en agonie, saignant de désespoir, s'arrachant enfin dans de titaniques sursauts à ses tortures morales. A propos des *Campagnes hallucinées*, M. Mockel écrit :

Le vers de Verhaeren est formé parfois d'éléments très grossiers. Ils disparaissent dans l'éclatante mêlée des images, on les oublie, on les ignore dans le paroxysme de la sensation qui dérobe le sol sous nos pas.

Sur la poésie sociologique de Verhaeren, M. Mockel fait les réserves qui conviennent. Je n'insiste pas. Mais il rend un hommage ému aux *Heures claires*. « Poésie de l'intimité. Poésie de la paix. Poésie du bonheur. » Une note assez rare dans la poésie française!

Approuvons M. Mockel lorsqu'il distingue dans les grands

livres de maturité « l'éloquence sociale » du « lyrisme créateur ».

Sur les sujets qu'il traite et lorsqu'il les emprunte aux phénomènes de l'activité contemporaine, cet art touche souvent à un intellectualisme dont il faut bien dire qu'il est d'une sorte un peu grosse. Il va immédiatement des sens à l'entendement et de l'idée plastique à l'idée sociale. Il ne s'adresse point à l'âme et ne nous porte plus à songer; il fait directement appel à la pensée en lui proposant un thème précis et borné. Et là était le grand danger.

M. Mockel ne peut éviter de poser le problème des rapports entre la langue de Verhaeren et la langue française elle-même. Il le fait avec beaucoup de tact. Ce beau livre se ferme sur une impression de respect pour une œuvre mêlée, fort contestable en bien des points, mais qui reste imposante.

§

M. Frédéric Lefèvre a tant vu défiler d'hommes célèbres qu'il doit trouver un vif délassement à peindre dans ses romans des êtres qui vivent une simple vie d'homme. **Une Heure avec... VI[e] série,** nous offre une nouvelle fournée d'hommes considérables et qui parlent... Leur troupe bigarrée est solidement encadrée par deux hommes politiques : M. Anatole de Monzie, qui sert d'avant-garde à la colonne, et M. Joseph Caillaux, utilisé comme serre-file. Il y a des Anglais, des Allemands, des femmes, des romanciers, des fantaisistes, des psychologues... La variété est donc grande, mais à travers tout le livre circulent quelques thèmes que notre époque impose aux esprits les plus différents.

M. de Monzie est, par tempérament, du parti des « sans parti » ; ce n'est pas moi qui jetterai la pierre à cette forme de tempérament. Il admire en même temps dans l'Eglise « le sens de l'ordre vivant et des grandes constructions ». On voit la tension intérieure qui peut résulter de l'antagonisme entre un tempérament de réfractaire et un esprit avide des architectures d'ensemble. Voilà qui peut engendrer une vie curieuse et riche.

M. Henri Mann avoue sa dette envers Stendhal, Balzac et Zola. L'attire avant tout l'aspect « toujours nouveau des générations et des classes ». M. Bedel nous révèle la stagnation des Lettres italiennes. Au fond, c'est le vœu le plus cher d'un dictateur. Il écrit : « La liberté de penser et d'exprimer sa pensée a fait la grandeur des Lettres françaises depuis Rabelais jusqu'à Léon Daudet. » Dissocions carrément le terme « d'esprit libre » des mots « droite » et « gauche ».

M. Somerset Maughan aime le « Journal » de Jules Renard. Deux jugements curieux : « Don Quichotte fourmille de fautes, mais on s'en fiche éperdument », — et : « Je préfère être ennuyé par Proust qu'amusé par n'importe qui. »

M. Durtain nous offre de personnels jugements sur l'Amérique et des renseignements fort intéressants sur ses méthodes de travail. « Chaque mot, dit-il, représente pour moi un effort. »

M. Thérive nous donne des lumières sur le populisme : « Tout roman, dit-il, qui présente des personnages ayant une vie sociale, quelle qu'elle soit, relève du populisme. » « Le roman-fleuve, affirme M. Chardonne, convient surtout aux petits sujets. » Il ajoute : « La poésie n'est jamais dans les mots. Elle est entre les mots. » Deux formules qui frappent !

MM. Valéry opère une jolie dissociation entre les idées de clarté et de précision. Méditons ce point : « Toutes les belles œuvres qui furent produites dans les arts le furent dans un temps où le temps ne comptait pas. » Pensée qu'il faudrait se remettre sous les yeux vingt fois par jour !

Définition de l'écrivain du xx[e] siècle par M. Jules Romains : « Un homme qui, appuyé sur une double formation littéraire et scientifique, possède une sensibilité extrême aux états d'esprit et aux mouvements de la collectivité, et qui, de plus, a le sens architectural. »

« Je crois, nous dit M. Maurois, que le très grand écrivain est avant tout banal et travailleur. » Je vous laisse sur cet axiome. Vous voyez que ce livre est une riche mine de documents !

§

Allons-nous assister à une révision totale des jugements qu'on a coutume de porter sur René Boylesve? Il se peut. J'avoue que mon esprit avait été mis en éveil par un livre de Boylesve sur le roman, où il témoignait d'une belle liberté d'esprit. M'avaient également frappé quelques pages sur Proust qui feraient honneur à un critique réputé. Un petit livre savoureux de M. Gonzague Truc m'est aussi resté dans l'esprit. Aujourd'hui, Mme Renée Dunan (**La philosophie de René Boylesve**) nous apporte de fort intéressantes lumières sur le romancier. J'ai d'ailleurs plusieurs fois remarqué des pages où Mme Renée Dunan révèle, en dépit du préjugé courant sur les femmes, de vrais dons de critique. Je vous recommande vivement ce livre alerte et pénétrant, qui découvre sous le timide Boylesve un esprit très libre, très audacieux et qui savait voir clair jusqu'au fond des cœurs. Boylesve, nous dit Mme Renée Dunan, est mort incompris de ses lecteurs familiers et de la critique.

> Il voyait la vie, dit-elle encore, comme une chose vaine et burlesque, où les belles intentions, les actes nobles, la beauté morale, sont sûrs de succomber devant la coalition des sots.

Boylesve aurait même cru à « une sorte de perversité secrète de la destinée ». Philosophie du désespoir parfait et de l'ironie intégrale! Ne manquez pas de lire ce petit livre où maintes pages abondent en remarques vives, et qui parfois vont loin.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Touny-Lérys : *Choix de Poèmes*, Eugène Figuière. — André Payer : *Petits Ciels*, « le Divan ». — Georges Chennevière : *Pamir*, « éditions Sagesse ». — Pierre-Jean Jouve : *Sueur de Sang*, « les Cahiers Libres ». — Jean-Marie Guislain : *Tropiques. In Memoriam;* « Mercure de France ». — Marceline Desbordes-Valmore : *Choix de Poésies*, Fasquelle.

Dans la collection de **Choix de Poèmes** que dirige M. A.-M. Gossez, une belle préface de Francis Carco présente et définit le poète Touny-Lérys et son œuvre. « Quand j'ai connu Touny-Lérys, il dirigeait, à Toulouse, une revue qui s'inti-

tulait *Poésie.* » Après avoir signalé l'attachement, à travers les années, de Touny-Lérys à la Beauté et « jusqu'en ses plus humbles, ses plus timides aspects et qu'il ne manque jamais de nous révéler par la force et la pureté de la plastique autant que par la grâce et la ferveur de l'âme », Francis Carco ajoute : « Jamais artiste n'a moins varié que celui-là. De *la Pâque des Roses* au *Printemps souriant et grave,* puis aux *Poèmes de l'Eté et de l'Automne en fleur,* Touny-Lérys se montre tel qu'il fut de tous temps, un homme au cœur vibrant d'amour et de tendresse, pitoyable à chacun, généreux sans ostentation. »

Ce sont des hommes tels que celui-là, des poètes aussi essentiellement poètes, et non seulement lorsque ainsi que Touny-Lérys ils s'obstinent à ne pas quitter la province natale pour se disperser ou se flétrir aux agitations tapageuses de Paris, ce sont des hommes, des poètes purs, vrais, sincères, tel que l'a toujours été et le demeure Touny-Lérys, que la renommée néglige, dont le génie et la valèur semblent longtemps, fût-ce par delà leur mort, méconnus. Quelle force d'âme est nécessaire pour se résigner à cela, quand acquérir de la réputation, se faire fêter dans les salons et célébrer par la presse comporte des avantages appréciables, souvent flatteurs, quand c'est un facile privilège accessible à quiconque s'y prête ou s'y destine ! Il est vrai que l'isolement donne à souffrir, et l'inquiétude, l'ignorance où l'on se maintient de son mérite, le camouflet des dédains affectés, de l'oubli, des préférences accordées à tant de fausses gloires, disproportionnées et outrageantes.

Touny-Lérys est de ceux qui n'ont pas baissé la tête et ne se sont jamais vautrés dans le fumier. Il a écrit à ses heures, selon sa foi, sans poursuivre quelque vaine récompense prétendue, heureux au milieu des siens quand sa conscience l'approuvait.

N'est-il point juste, enfin, lorsqu'on a vécu pour le bien et pour le beau un peu plus d'un demi-siècle, qu'on réunisse une gerbe splendide de son œuvre et qu'on l'expose aux yeux du public? « Voici ce que j'ai fait, ô vous qui sentez et qui lisez; voici mon œuvre, ma vie; puisez-y à votre gré la nourriture de votre cœur et de votre cerveau. » Est-il vrai que l'on

passe, insoucieux, indifférent? Parfois, sans doute; mais nous savons bien tous, qui connaissons et apprécions et aimons Touny-Lérys depuis ses débuts, que son œuvre est faite pour arrêter l'attention, pour qu'on s'y attache et l'admire. Nous avons confiance, et son tour viendra.

Dans l'Idéal et dans la Vie, 1900; *Chansons Dolentes et Indolentes*, 1902; *La Pâque des Roses* (1909) : « Verlaine, Rodenbach, Samain, Charles Guérin », ce sont les doux devanciers à qui le ramène sa pensée, elle s'approfondit alors au souvenir grave du visage de sa mère perdue; déjà elle se consacre à sanctifier l'amour de ses enfants, de sa famille, de sa maison, de son pays. La guerre, la sinistre guerre, à laquelle il prit une part la plus noble et la plus dévouée, renforça encore en lui ses sentiments de piété affectueuse et tendrement généreuse; elle les élargit en les étendant aux morts, aux sacrifiés du grand désastre, à la patrie, aux hommes. Puis il retrouve les siens, les chères, bienfaisantes habitudes; malgré tant de sacrifices et tant de douleur, il sait toujours le prix des bonnes joies, la pitié et la bonté le gouvernent et emplissent son âme. Il sait que le beau, dans le cœur de chacun et dans la nature, est partout caché en dépit des masques ou des démentis les plus lamentables. Il le découvre et il le chante.

Touny-Lérys est un admirable poète de demi-teintes et d'émotions douces.

Et puis, il y a tant de choses qui sont belles!
Et des couleurs si tentantes et si nouvelles...

Et il écrit, comme il a écrit et comme il écrira toujours, parce qu'il aime et comme il aime; il écrit « comme c'est pour aimer qu'on aime ».

Le vers que j'ai montré familier et aisé ne s'embarrasse pas lorsqu'il se hausse à un ton plus haut, mais, sincère et docile à la forme ailée de son inspiration tout intime, c'est dans cette diversité de poèmes où s'exprime son âme sans recherches et tout naturellement reflétée, que le poète Touny-Lérys excelle surtout, et c'est la nouveauté persistante, la valeur la plus remarquable, la plus admirable de son talent sensible et personnel.

Petits Ciels, après *le Visage de Paris*, par André Payer,

recueil charmant, presque ingénu en raison de la fraîcheur on croirait toute spontanée des sensations et des impressions traduites en un joli et souple chant. C'est toujours Paris dont le visage sans doute, mouvant et variable, gracieux et séduisant, emplit d'admiration, de sympathie aimante, de fantaisie aussi le cœur du poète. Notations certes gracieuses dans leur diversité, tantôt le ciel, en effet, le climat, l'atmosphère, le fleuve, les monuments, les maisons, les rues, les jardins; d'autres fois, ceux qui habitent la grande ville, leurs jeux, leurs illusions, leurs amours et leurs gestes, le divin sourire des femme, la familière hardiesse des enfants, la misère aussi, la douleur, la compassion. Il y a dans ce poète exquis une âme encore d'impressionniste qui voit juste, très promptement, fixe et d'un trait vivement et sûrement coloré un moment fugitif, un reflet, un glissement de la lumière, une ombre qui passe et s'évanouit, un mirage vain, un espoir. Le drame enfin se noue, plutôt dans l'esprit, il est vrai, du poète, que par une fatalité ou des péripéties dans l'action : une rencontre, une extase, l'homme subjugué avance dans le sillage de la femme :

Ta robe, c'est une eau diaphane de source
    qui frissonne et court sur ta chair.
Tu glisses d'un pas vif — et le vent de ta course
    te vêt de tous les jeux de l'air...

. . . .

Tu pouvais être belle, heureuse... Tu pouvais
    être de celles que l'on aime.
Mais les précieux dons que le destin t'a faits
    tu les dilapides toi-même.

L'incomparable éden qu'eussent offert tes bras
    ne sera connu de personne.
Ton corps est un hochet qu'on abandonnera
    et ta voix rauque un glas qui sonne.

Bois encor cette coupe et chante : « C'est Paris ».
    Puis fonce au plus fort du vacarme.
Mais, vois-tu, je voudrais soudain fuir, quand tu ris
    car ton rire est rouillé de larmes.

Et je ne sais pourquoi, âpre, cruel, si tendre et trempé de pitié, en moi s'élève le souvenir de telle eau-forte magistrale de Félicien Rops ou de l'incomparable entre les *Diaboliques*

de Barbey d'Aurevilly, *la Vengeance d'une Femme.* Pourtant, d'autres fois, André Payer sait sourire d'un air plus léger, *Enfants et Fontaines, Lumières,* ou badiner allègrement, comme en ses *Chansons* et la plus délicate que mordante pièce, preste et fine, qu'il intitule à l'adresse de son éditeur, *Epigramme.*

MM. André Cuisenier et René Maublanc, dans l'Introduction aux Œuvres Poétiques de Georges Chennevière, ont écrit: « Dans les quelques loisirs de son travail de journaliste, il put achever **Pamir,** un long poème en trois parties, dédié à son fils André. Il a voulu y condenser toute son expérience, toute sa philosophie de la vie et de la société. » Il y a mis tout son cœur, toute sa réflexion, tout le savoir, la subtilité et la sûreté de son remarquable talent poétique. Nous ne saurions trop réclamer avec les amis du poète défunt, que son œuvre complète soit bientôt publiée.

L'estime où l'on tient l'art de Pierre-Jean Jouve ne sera pas diminuée par ce nouveau recueil où cependant ce qui est, à mon sens, son défaut capital s'exagère, je veux dire l'acceptation, la soumission du poète, dès que, impérieuses et tranchantes, s'imposent à l'esprit public les données plus ou moins discutables d'une science empirique et hasardeuse comme celle, si bien adoptée par la mode, de Feud. **Sueur de Sang** contient des poèmes d'une diction sûre, nette, sensible encore, mais où le poète a le tort de se subordonner à des théories fausses ou vérifiées, là n'est pas la querelle, mais étrangères à sa mission.

Les lecteurs du *Mercure* se souviennent du poème ample et magnifique qui parut ici le 15 octobre dernier, **Tropiques. In Memoriam,** par Jean-Marie Guislain. Un tirage à part en a été fait. Il ne m'appartient que de le signaler; je l'ai relu avec une émotion aussi profonde et une égale admiration.

Je me fais mieux qu'un devoir, une joie profonde de signaler ici l'excellent **Choix de Poésies** de Marceline Desbordes-Valmore, édité récemment chez Fasquelle. Une succincte et remarquable préface par le bon poète André Dumas en est l'introduction essentielle, où tout ce qui importe de la vie et de l'œuvre de Desbordes-Valmore est suffisamment et justement analysé.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Louis Dumur : *La Fayette, nous voici!* Albin Michel. — Charles Mauban : *Les feux du matin,* Grasset. — Jean Blanzat : *A moi-même ennemi,* Grasset. — Robert Francis : *La Grange aux trois belles,* A. Redier. — Paule Régnier : *L'Abbaye d'Evolayne,* Librairie Plon. — Helen Mackay : *La Croix païenne,* Editions des Portiques.

Tous les admirateurs et amis de Louis Dumur regretteront que la mort ait empêché ce probe écrivain de mettre le point final à son histoire romancée de la grande guerre. Le dénouement manque, en effet, à **La Fayette, nous voici!** le volume auquel il travaillait quand la plume lui est tombée des mains, ou plutôt ce dénouement demeure encore contenu dans une note qu'il n'a pu développer, relative à la signature de l'armistice et au sabotage de la victoire. Ainsi que le disait M. Alfred Vallette dans l'article nécrologique qu'il lui consacrait dans la présente revue, c'est par amour pour la France que ce Genevois s'irritait si fort contre les faiblesses de nos gouvernants. Comme Clemenceau, sur le tard de sa vie, il se rendait compte du danger que le régime parlementaire fait courir à notre pays, et il n'a pas ménagé les vérités aux représentants de ce régime dans le dernier volume de sa véhémente épopée. Il ne cèle aucune des fautes qui avaient conduit la France à deux doigts de sa perte au moment de l'intervention providentielle des Etats-Unis; et, s'il ne s'aveugle pas sur les raisons qui ont pu déterminer la République Transatlantique à entrer dans le conflit, la reconnaissance qu'il a vouée à celle-ci n'en est pas moins profonde. On reconnaît, à la fois, la rigueur de son esprit logique et son humour dans la façon dont il pose le problème de cette intervention et le fait discuter par trois sympathiques *sammies* amoureux d'une jeune fille française. Et quelle clairvoyance dans les paroles qu'il prête à un espion allemand et que justifie la plus récente attitude du Reich! Quelle intelligence dans son portrait de Clemenceau, que je citais tout à l'heure; dans son portrait aussi (je distingue exprès) du Français lui-même et des Français! Louis Dumur n'ambitionnait pas autre chose, quand il entreprenait la série de romans qui débute par *Nach Paris!* et qui l'a rendu célèbre, que d'écrire une histoire

populaire de la guerre. Tracer, pour le plus grand nombre, à la fois pour son plaisir et pour son instruction, un tableau pathétique mais fidèle de ce cataclysme, ce n'était pas tâche méprisable aux yeux de cet ancien symboliste. Il l'a accomplie, du reste, en y mettant toute la foi et tout le courage de son cœur d'honnête homme. En se prenant à son jeu, si l'on préfère. Aussi sa ferveur est-elle communicative. L'admirable est que *La Fayette, nous voici!* qu'il commença d'écrire déjà touché par la mort, brûle du même généreux désir de convaincre que ses autres livres. On trouverait peu d'aussi frappants exemples d'énergie que l'application de ce grand travailleur. Comme il connaissait bien son métier! L'intrigue est attachante, il est vrai, qu'il a mêlée à son récit, documenté avec le plus grand soin, comme les précédents, et qui se lit d'une traite.

Les jeunes continuent de jouir, malgré « la crise », de faveurs exceptionnelles. Les éditeurs font encore aujourd'hui des frais pour eux. Et voilà que celui-ci qui s'était vanté, naguère, de casser les reins au roman, inaugure la saison d'automne, « *the fall* », comme on dit aux Etats-Unis, par le lancement de six nouveaux poulains sur la piste. M. Charles Mauban, d'abord, avec **Les feux du matin.** La vieille histoire de Phèdre et d'Hippolyte. M. Henry Deberly décrochait, il y a quelques années, la timbale Goncourt, avec un récit sur le même sujet : *Le supplice de Phèdre.* Mais il y avait plus d'étoffe dans son œuvre que dans celle de M. Mauban qui débute, et qui — comme tout débutant — mêle pas mal de souvenirs d'enfance à sa fabulation. M. Mauban doit être provincial et avoir été élevé dans une atmosphère de bonne bourgeoisie française. Cela se sent à maints détails de son livre. Et je gage qu'il ressemble à son héros qui ne porte pas de nom, par parenthèse. Celui-ci a causé, comme Jean-Jacques, la mort de sa mère en venant au monde, et il a été élevé par une vieille bonne, sous l'œil attristé et un peu hostile ou vindicatif de son père, un riche propriétaire quelque part sur la côte de l'Atlantique. « La chaleur du sein » lui a manqué. Il en a le désir, et le goût. Et quand son père se remarie avec une jeune fille, Simone, blonde et charmante, mais point jolie (elle a le nez trop court, et ce

détail prouve que M. Mauban ne veut pas donner dans le préjugé de l'irrésistible attrait de la beauté), notre gamin s'éprend d'elle. Entendez qu'il a la hantise de ses bras frais, et qu'il se caresse à eux comme le chat à son maître. Simone — « tante Simone » comme il l'appelle — a des lettres, et parfait, en outre, son éducation. Elle lui apprend à apprécier les poètes et l'enivre de musique... On l'envoie au lycée. Il part lui-même pour le Canada afin de mettre l'océan (et l'on songe au rôle que la mer joue dans les amours raciniennes) entre sa passion et l'objet de sa passion. Mais, de retour, deux ans plus tard, sentant Simone triste et la voyant négligée par son père vieilli et malade, il lui avoue qu'il l'aime. Elle se donne, et la voilà mère; puis veuve, bientôt après, non sans avoir réussi à faire croire à son pauvre mari que l'enfant était de lui. On devine la situation dans laquelle se trouvent les coupables, seul à seule. Et quel destin l'avenir réserve à cette nouvelle Maman Colibri! Mais M. Mauban a pitié d'elle : il la fait mourir d'une pneumonie, non sans avoir, au préalable, avoué à son beau-fils qu'il est le père de son enfant. Elle lui laisse une tâche : élever cet enfant (une fille) et continuer l'œuvre de l'homme dont il porte le nom. « J'allais maintenant vivre pour elle », dit-il par le truchement de M. Mauban (car, bien entendu, *Les feux du matin* sont écrits à la première personne). « Mon existence serait toute droite et bien tracée. Un chemin rude. Une longue suite de devoirs. J'étais un homme. » *Felix culpa!* Un joli livre, sans doute. Sagement écrit — et de tout repos. M. Mauban a des lettres comme son héroïne; il connaît à fond ses classiques. Il a des dons de psychologue, de l'intelligence, et un esprit critique très averti a présidé à l'élaboration de son roman. Trop de jeunes d'à présent savent quelles erreurs il faut éviter. Mais plus de hardiesse de leur part me plairait mieux qu'une prudence aussi avisée.

En lisant le récit de M. Mauban j'avais l'impression qu'il pouvait aussi bien se passer en 1900 que de nos jours, tant la peinture des mœurs en est volontairement pâle ou conventionnelle. Or, M. Mauban paraît à l'excès curieux de réalisme pittoresque quand on le rapproche de M. Jean Blanzat qui court sous les mêmes couleurs que lui. Le roman de cet autre

débutant, **A moi-même ennemi,** est le type même, en effet, du roman d'analyse où il ne se passe rien. « Un roman pur », l'a qualifié l'un des lecteurs de la librairie Grasset, en le présentant à l'*Intransigeant*. Or, le propre du roman est, si j'ose ainsi dire, d'être impur. Une œuvre comme *Adolphe*, malgré ses qualités, s'attesterait la négation même du genre si l'on ne savait quel souci des conventions sociales se dissimule pudiquement sous les dehors psychologiques de la fausse confession qu'on y trouve. Aucun support de cette nature dans *A moi-même ennemi*. Pourquoi Jacques se détache-t-il d'Anne, peu après l'avoir épousée? Pour rien; ou plutôt, seulement parce qu'il n'a ni la force ni le courage d'aimer; peut-être parce que réside dans l'amour un principe qui lui répugne. Son cas est celui d'un monstre d'égoïsme et d'orgueil, rongé par le chancre du *tædium vitæ*. « Le goût de la vie dans sa bouche semblait empoisonné. » Ce jeune homme nous toucherait, sans doute, s'il nous était présenté comme un élu, à la façon de Moïse (l'isolement de la grandeur). Mais point. Nous ignorons tout de lui et de sa condition. Il s'observe; il s'étudie *à vide*. Qu'il soit lui, c'est assez pour qu'il ait le droit de tenir en dédain le monde et pour qu'il se dégoûte de sa femme, pour commencer. Car il s'en dégoûte. Dans un compartiment de 3e classe, qui sent les étables (*sic*), il la confond à la foule anonyme des voyageurs... Pauvre petite! Je dis « pauvre » par respect humain; car je ne la connais pas suffisamment pour m'apitoyer sur elle. Pour la même raison je ne me sens pas d'humeur à plaindre Jacques. Il dort; il dort beaucoup. Il a de grosses mains, comme Rimbaud; de fortes épaules; la nuque droite... Et voilà à peu près tout ce que je sais de lui. Je ne vois même pas que ce garçon qui vient de se marier fasse le moindre cas du corps de son épouse. Ce n'est point par satiété qu'il se dégoûte d'elle, comme je l'ai dit. Il est chaste; frigide, peut-être?... Représentatif de sa génération, nous assure M. Blanzat. D'une partie, seulement, de sa génération, j'espère; car je me refuse à croire que les jeunes hommes d'aujourd'hui se désintéressent à ce point de leur temps, de ses problèmes et de ses maux, et qu'ils ne réclament que « la pitié de tous ». Mais M. Blanzat a du talent, de la finesse —

de l'acuité, même. La plupart de ses accents ont une originalité certaine. Il se peut qu'il jette sa gourme; je veux dire qu'il se débarrasse, ici, de cette fatuité intellectuelle ou spirituelle qui rend, souvent, les meilleurs jeunes gens insupportables.

On éprouve la sensation d'un complet dépaysement quand on passe du bref et sec récit de M. Blanzat au roman de M. Robert Francis, **La grange aux trois belles.** Ce roman compte environ 550 pages, en effet, et il est aussi bavard ou digressif que copieux. On frémit quand on lit que l'œuvre de M. Francis aura une suite; qu'elle est le premier volume d'une série qui, sous ce titre à la Zola : « Histoire d'une famille sous la troisième République », ne comprendra pas moins de cinq volumes! Où allons-nous, mon Dieu! Et quelle sera dans dix ans la destinée des infortunés critiques pour peu que la mode des romans-fleuves ou des romans-citernes dure aussi longtemps ? M. Jean-Pierre Maxence, qui présente l'auteur de *La grange aux trois belles*, le défend d'avoir cédé à la manie du jour (mettons qu'il l'a respirée dans l'air) et il l'apparente à Dickens. Il a tort. Dickens est attachant. M. Francis point, encore qu'il témoigne d'un certain humour. (Je songerais plutôt, en le lisant, à M. Jean Gions et à Alain-Fournier — encore!) Notre jeune auteur a de la facilité, et l'histoire de ces trois petites Flamandes effeuillant chacune leurs rêves avec des gestes gauches et gracieux, ne sent pas l'encre, il est vrai. Mais il s'agit moins, ici, d'un roman que d'une épopée. La plus jeune des « demoiselles » du laitier Pamploix en est l'Homère, et les chiffres en caractères gras qui jalonnent son discours indiquent, je pense, que celui-ci se compose de strophes... Nombre de ces strophes sont savoureuses et leur ensemble crée « une atmosphère », comme on dit; mais cette atmosphère est poétique, elle n'est point romanesque, encore un coup. Rien dans *La grange aux trois belles* qui justifie la prétention de son auteur d'avoir entrepris une peinture de mœurs. On se demande ce que la République a à faire dans cette espèce de féerie à laquelle les saisons servent de décor. Les sombres couleurs de M. Céline dont on vient de publier *L'Eglise* (première mouture du *Voyage au bout de la nuit*) conviennent mieux à l'évocation

de notre temps que les nuances d'arc-en-ciel de M. Francis. En résumé, ce débutant est un conteur doué d'une charmante imagination du détail, mais qui se fourvoie, il me semble, dans le récit de longue haleine.

J'ai constaté, naguère, à propos de *La vivante paix*, que les intentions de Mme Paule Régnier étaient sensiblement supérieures à ses moyens d'expression; et son nouveau roman **L'Abbaye d'Evolayne**, me confirme dans mon sentiment qu'elle a de la difficulté à harmoniser le fond et la forme de ses œuvres. Il débute avec gaucherie, il est vrai, ce roman, où l'on voit un chirurgien se convertir et entraîner sa femme dans la vie monastique. La malheureuse aime assez son mari pour se laisser persuader par lui qu'elle a la vocation religieuse, ou pour faire comme si elle l'avait, par abnégation. Mais au cloître, sous la robe des Bénédictines, elle ne goûte point le bonheur qu'elle avait espéré. On devine que ce qui lui manque c'est précisément l'époux auquel elle a renoncé. Au bout de sept ans, elle obtient qu'on la délie de ses vœux, mais ne peut qu'errer lamentablement par le monde, et finit par s'empoisonner... Mme Régnier ne me semble pas s'être assez attardée sur la conversion du chirurgien, qu'elle nous avait présenté comme un matérialiste endurci, ni sur l'aberration de sa compagne. La psychologie de Mme Régnier est, ici, hésitante et molle, comme son style. Mais quelle émotion, en revanche, dans la peinture du désespoir de la pauvre femme, et quelle vigueur dans celle de sa révolte! Enfin, il y a de la grandeur, une grandeur austère dans le sujet qu'elle a choisi de traiter et que, seule, une âme d'une rare noblesse pouvait traiter.

Mme Helen Mackay, qui est Américaine, mais de souche irlandaise, et qui nous fait l'honneur d'écrire directement dans notre langue, publie avec **La Croix païenne** un recueil de contes pittoresques de son pays d'origine. Elle les a placés sous le symbole des signes du Zodiaque, dont s'ornent les croix païennes de la verte Erinn. Il y a beaucoup d'humour et surtout de fantaisie et de lyrisme dans les récits de Mme Mackay que je tiens, comme je l'ai dit naguère, ici, pour un écrivain très distingué.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Tovaritch, Comédie en quatre actes de M. Jacques Deval, au Théâtre de Paris. — *La Fuite en Egypte,* Comédie en trois actes et quatre tableaux, de M. R. Spitzer, au Théâtre des Mathurins.

1er acte. Le général Ouratieff, ancien aide de camp du Tsar, et sa femme, la princesse Tatiana, cousine et ancienne dame d'honneur de l'impératrice, vivent misérablement dans un hôtel meublé du quartier de la Glacière où ils sont sur le point de mourir de faim. Cependant, le général dispose de quatre milliards qui se trouvent à son compte à la Banque de France. Ces énormes capitaux proviennent de la fortune personnelle de l'ancien souverain qui, confiant dans l'honneur de son aide de camp, les lui a remis de la main à la main pour qu'il les mette à l'abri à l'étranger, au moment où se précisaient les menaces révolutionnaires. Toutes les grandes banques européennes tentent de circonvenir le prince, pour qu'il se désaisisse en leur faveur de ses milliards. Il leur résiste avec énergie; ce qu'il tient d'un tsar couronné, il ne le remettra qu'à un tsar couronné. Il n'envisage pas de faire sur cette masse d'argent le moindre prélèvement qui facilite son existence, et il décide, pour gagner son pain, de prendre une place offerte par annonce à un ménage de domestiques. Il sera maître d'hôtel et la princesse femme de chambre.

2e *acte.* Le couple princier est reçu par un ménage de banquiers. Il est agréé pour les susdits emplois de maître d'hôtel et de femme de chambre. Prenant leur service sur-le-champ, le prince et la princesse enchantent leurs nouveaux maîtres qui sont quatre, un père, une mère et deux grands enfants, fils et fille.

3e acte. Un dîner va avoir lieu chez les banquiers, qui sont toujours satisfaits de leurs nouveaux serviteurs. A ce dîner assisteront une comtesse anglaise, le gouverneur de la Banque de France et l'ambassadeur des Soviets. Une vaste affaire de pétroles doit se conclure au dessert. Mais voici qu'avant de passer à table, tous les invités reconnaissent la véritable personnalité des domestiques qui leur passent le porto et les cocktails. Coup de théâtre.

4e acte. Le prince et la princesse se désolent à la pensée d'avoir été reconnus. Sans doute vont-ils de ce fait perdre leur place.

L'ambassadeur des Soviets vient les trouver dans la cuisine où ils sont redescendus. Il leur explique que, faute de quatre milliards, le gouvernement de l'U. R. S. S. va se voir contraint de laisser pénétrer l'étranger en Russie pour y venir exploiter du pétrole. Exaltation patriotique. Le prince remet un chèque de quatre milliards à l'ambassadeur. Rideau.

Si, contrairement à mes habitudes, j'ai raconté cette comédie dans un tel détail, ce n'est point pour en souligner l'invraisemblance. Elle relève d'un genre où l'invraisemblance est de mise. Ni pour faire sentir le peu de consistance qu'ont les caractères, car elle ne vise pas à l'analyse. Je veux simplement faire voir, comme dans une démonstration, pourquoi elle ne saurait se placer au premier rang dans sa catégorie.

A quelle catégorie appartient-elle donc ? Je ne sais si M. Deval tient Sardou pour l'un de ses maîtres. L'analogie que l'on voit entre l'air de ses pièces et de celles de ce vieil auteur est telle qu'elle le ferait croire. Mais elle incite aussi à chercher les différences qu'il y a entre ces séries d'ouvrages. Et on les trouve sans peine. M. Deval a de Sardou l'art d'organiser un acte avec abondance. Les scènes naissent heureusement les unes des autres, se développent avec facilité. Mais la suite des actes ne présente pas le même bonheur. C'est là qu'on voit quelle était la supériorité de l'expert fabricant de comédies d'intrigue. A la fin de chaque acte, ce qui devait faire la matière de l'acte suivant était impérieusement indiqué. Si je ne craignais pas d'employer les vieux termes de l'école, je dirais que le dénouement de chaque acte y constituait l'exposition du suivant.

Je n'ai soigneusement résumé la présente comédie de M. Deval, au début de cette chronique, que pour bien montrer combien chaque acte de sa comédie gouverne peu le suivant. Il ne l'annonce pas avec rigueur, il ne le conditionne point et ne plante pas solidement le jalon d'où partira le nouvel acte de la comédie. Or, c'est ce commandement que chaque acte impose à la partie à venir de la comédie qui détermine l'intérêt

que le public porte à une comédie; et l'on sait que l'ouvrage de M. Deval appartient à un genre que je ne méprise point, qui exige l'intérêt du public.

Après chaque acte de **Tovaritch,** la comédie pourrait finir; elle pourrait se poursuivre après le dernier, qui ne termine rien. Le public se répand pour chaque entr'acte dans les couloirs et dans la vaste salle des Pas-Perdus du Théâtre de Paris, charmé certes, mais sans angoisse, — tandis qu'à l'instant où s'achève un acte de Sardou, chacun se demande avec une petite fièvre comment les personnages vont surmonter les difficultés que l'auteur a si ingénieusement disposées sous leurs pas, et, quand la pièce se termine, tout est réglé; le spectateur n'a plus à se poser la moindre question.

Une chose encore que n'eût point faite Sardou, c'est de négliger pendant deux actes, comme fait M. Deval, une préparation pour ne la ressaisir qu'au dernier acte. En effet, l'histoire du trésor des tsars, si laborieusement exposée au début, ne reparaît à la fin de la comédie que pour lui apporter un dénouement aussi conventionnel qu'adventice. Si Sardou avait ourdi cette intrigue, le chèque de quatre milliards aurait circulé sans arrêt à travers toute la pièce. Comme la lettre compromettante des *Pattes de Mouches,* on n'aurait jamais su où il était et, quand tous les personnages intéressés à sa possession auraient cru mettre la main dessus, il se serait trouvé ailleurs.

Je ne veux pas refaire la comédie de M. Deval, même au nom de Sardou. Et il ne faut pas me dire, pour critiquer ma comparaison, que *Tovaritch* ne se soucie pas de plaire au public, qu'il ne cherche pas le succès facile, que le destin de Sardou n'importe pas à son auteur et qu'il ne veut pas faire comme lui. D'abord le succès n'est jamais facile, et quant au destin de Sardou... Enormément d'argent, une grande réputation, l'Académie. J'en connais de moins enviables — et que vous faut-il de mieux?

Il est oublié, me dira-t-on. De plus ambitieux le sont aussi.

§

Continuons à faire quelques remarques sur la technique

des œuvres qui appartiennent à ce genre sans gravité. En voici une : **la Fuite en Egypte,** qui semble avoir échoué auprès du public parce que la composition du premier acte l'a déconcerté, et spécialement le public de la répétition générale. L'auteur a imaginé de présenter les personnages de sa comédie, menant chacun sa propre vie, dans le temps où ils ne se connaissaient pas encore et où l'aventure qui les réunira n'est pas encore engagée. C'est un procédé où l'on pourrait voir de la poésie, et la situation de ces gens qui ne soupçonnent point le destin qui les attend ne manque point de pathétique. Deux brefs tableaux nous les montrent chacun dans une chambre d'hôtel : une belle jeune femme inquiète et insatisfaite, un garçon frivole, séduisant et léger. Ils sont là dans des meubles pareils, sans pouvoir imaginer que l'avenir leur ménage une rencontre. Le public ne l'imagine pas non plus, et n'arrive même pas à comprendre pourquoi ces deux scènes se suivent juxtaposées.

Ah! qu'il en irait différemment si, dans un seul acte, que ne diviserait aucune chute de rideau, dans un même décor, celui par exemple non point d'une chambre, mais d'un hall d'hôtel, où auraient le droit de circuler tous les personnages de la comédie, les deux scènes se succédaient sans interruption. La femme exposerait le malaise de son âme, puis elle céderait la place au jeune homme, comme fait Hippolyte à Phèdre au premier acte de la tragédie de ce nom. Mais elle ne s'éloignerait pas si vite qu'elle ne puisse échanger avec son futur partenaire un regard annonciateur des conjonctions à venir. Et il n'en faudrait pas davantage pour que le public voie clair et soit disposé à entrer dans le jeu.

En vérité, de telles observations sont bien regrettables à enregistrer. *La Fuite en Egypte* est une comédie délicieuse, extrêmement supérieure à la production commune. Elle contient une idée qui a de la saveur et qui offre un sujet de méditation assez curieux. Son succès eût été assuré si l'auteur s'était montré moins original dans la manière d'exposer son sujet.

PIERRE LIÈVRE.

SCIENCE SOCIALE

Comte Hermann de Keyserling : *La Vie intime, essais proximistes,* Stock. — Mémento.

Cette fois, le livre dont j'ai à rendre compte, **La Vie intime** du comte Hermann de Keyserling, n'a rien de démesuré. C'est un tout petit livre de 250 pages, brièveté d'autant plus méritoire que les sujets traités par l'auteur, Santé, Propriété, Famille, Mariage, Progrès, Créativité, Raison et Religion, auraient comporté au moins un volume chacun. Donc, ici, je ne peux plus parler de mastodonte, comme avec Nitti et Joseph-Barthélemy. Oui, mais voilà: comme je ne connaissais qu'imparfaitement Keyserling, j'ai dû, pour bien comprendre ce petit livre qui est l'aboutissant de sa doctrine, lire les livres antérieurs où cette doctrine se trouvait exposée, et j'ai lu tous ces livres, au moins ceux qui ont été traduits en français, et la liste en est si longue que l'ensemble redevient mastodonte: *L'Analyse spectrale de l'Europe, la Psychanalyse de l'Amérique, les Méditations sud-américaines, le Journal de voyage d'un Philosophe* (Inde et Chine), *le Monde qui naît, les Figures symboliques* (un étrange chapitre sur Jésus-le-mage), *Compréhension créatrice et Renaissance,* et la plupart de ces ouvrages tiennent un gros volume et quelquefois deux, et les livres de Keyserling sont de ceux qu'il faut lire lentement et la plume à la main, ce qui m'a pris plusieurs mois de travail et m'a fait accumuler une montagne de notes. Mais ça n'empêchera peut-être pas certains de me traiter encore de bibliographe superficiel et manquant d'objectivité.

Keyserling est un des esprits les plus remarquables de ce temps-ci, et l'on reste stupéfait d'admiration quand on sort de la lecture de ses œuvres. L'ensemble constitue une prestigieuse vue de toutes les civilisations humaines, et aussi une merveilleuse enquête sur la psychologie des peuples contemporains. Son nom mérite d'être rapproché des plus grands, Montesquieu en tête, et plus précisément de nos meilleurs psycho-sociologues de naguère, le comte de Gobineau, Alfred Fouillée, Gustave Le Bon, surtout Taine; car, comme lui, il est non seulement un grand penseur, mais encore un grand écrivain dont le génie éclate, même à travers la traduction.

Je ne connais pas, parmi les vivants, de prose plus magnifiquement imagée que la sienne. Victor Hugo seul a déchaîné une telle splendeur verbale. Quand on le lit, la plume à la main, on finit par tout noter, tout copier, car il n'y a pas de phrase où n'étincelle quelque beauté de forme ou quelque originalité de fond. La lecture de Keyserling est une stupéfaction perpétuelle. Encore une fois, je ne crois pas qu'il y ait dans l'Europe actuelle un écrivain plus formidable, et la vieille, grande et forte Allemagne trouve en lui un de ses fils les plus glorieux.

Mais cet hommage rendu au fulgurant génie de Keyserling, il faut se reprendre. Hugo, géant du verbe, reste toujours géant de pensée quand il se meut dans le domaine des idées pures; quand il descend dans le tourbillon vaseux des événements, il est vrai, son génie se rapetisse, et on ne s'est pas privé de le lui dire en termes durs: « Jocrisse à Pathmos, garde national en délire... », qu'il aurait mieux valu d'ailleurs ne pas employer, car il suffit de revenir à ses poèmes philosophiques pour que ses enfantillages politiciens s'effacent. L'homme qui a écrit cette épopée d'idées qui s'intitule *Dieu* est presque un dieu lui-même. Mais Keyserling, bien qu'il se soit enfoncé lui aussi dans les théologies et les cosmologies, surtout au cours de son *Journal de Voyage,* ne s'est pas voulu prophète, mais simplement sociologue, et alors il relève de la science, au-dessus de laquelle Hugo plane. Quand il expose en termes merveilleux les diverses cultures d'Europe, d'Amérique ou d'Asie, quand il dit comment il a compris les brahmanistes et les bouddhistes, les juifs et les musulmans, et qu'il juge les Européens d'Orient et d'Occident, et les Américains du nord et du sud, il entre en un domaine où nous pouvons non seulement le suivre, mais encore le contrôler, et, une fois qu'on s'est soustrait à la magie ensorcelante de son style, on se demande s'il a toujours bien jugé.

Certes, Keyserling est aussi profond observateur que compétent appréciateur, et tous ces peuples, que nous ne connaissons que par les livres, tout au plus par de brefs voyages touristiques, encore ceux seulement qui sont à notre portée, lui les connaît à fond, même les plus lointains, pour les avoir longuement pratiqués et étudiés, parlant leurs langues, lisant

leurs auteurs, écoutant leurs représentants; de plus, il s'efforce loyalement d'être aussi compréhensif que possible et se fait gloire de s'élever au-dessus des partis pris nationaux ou religieux, mais y a-t-il toujours réussi? C'est peut-être ce qui fait doute.

Keyserling est allemand. Non pas allemand d'Allemagne, mais allemand d'Esthonie; c'est un baron balte, russe de nationalité originaire, mais allemand et profondément allemand d'âme; dans ces pays baltiques, au milieu de populations indigènes que les seigneurs féodaux tenaient pour inférieures, les Finnois d'Esthonie comme les Lithuaniens de Lettonie, et à portée de populations slaves, les Russes et les Polonais, que ces mêmes barons tenaient non seulement pour inférieures, mais encore pour ennemies (l'asservissement rigoureux des Polonais, notamment, a été moins le fait des Russes que des Allemands baltes qui remplissaient toute l'administration tsariste de l'ancien royaume), l'orgueil de la race allemande et de la culture allemande a pris des proportions qu'on ne saurait croire; tous ces barons baltes ont dû avoir l'âme déchirée quand la grande guerre les a obligés de servir le tsar, leur souverain de nation, contre le kaiser, leur souverain de cœur; peut-être plusieurs ont-ils carrément trahi le tsar (le désastre de Samsonof, au début de la guerre, semble bien dû aux manœuvres de Rennenkampf), tous certainement se sont désolés de la défaite du kaiser et se seraient vite consolés de celle du tsar, si le kaiser avait été vainqueur; et, au fait, d'ailleurs, les Russes ont commencé par être complètement vaincus par les Allemands avant que ceux-ci le fussent par les autres Alliés.

Bien que Keyserling parle aussi peu que possible de la grande guerre et qu'il fasse montre, surtout vis-à-vis de nous, Français, des sentiments les plus larges, on peut se demander si l'obsession de cette guerre ne domine pas toutes ses pensées et ne colore pas toutes ses doctrines; à de bien nombreuses reprises revient dans son texte l'anathème contre le traité de Versailles! Or, ce traité de Versailles est une bonne pierre de touche. Il a été fait, n'en déplaise à ses contempteurs, avec un souci indéniable d'équité et de loyauté, et les quelques entorses à la justice qu'il contient, la livraison par

exemple à l'Italie des populations allemandes du haut Adige, sont peu de chose en comparaison des magnifiques délivrances de peuples asservis qu'il consacre; tous ceux qui parlent mal de ce traité se condamnent eux-mêmes parce qu'ils prouvent qu'ils n'ont aucune conscience de la justice, et ceux qui, comme tant de barons baltes, et peut-être Keyserling au fond, écument de colère à l'idée du couloir polonais ne font que montrer leur brutal et intraitable orgueil allemand et leur odieuse haine de la Pologne, juste suzeraine d'une région strictement polonaise et ayant toujours voulu être polonaise.

A la lueur de cet orgueil allemand, bien des jugements de Keyserling s'éclairent. S'il est si sévère pour les Américains du nord, n'est-ce pas parce que les Etats-Unis se sont si terriblement prononcés contre l'Allemagne? Et s'il est si élogieux pour les Américains du sud, n'est-ce pas parce que ceux-ci, ou bien sont restés neutres (les Argentins), ou bien, les autres, se sont contentés d'une hostilité platonique? De même, les Espagnols trouvent grâce aux yeux de Keyserling à cause de leur attitude équivoque pendant ces cinquante-deux mois, tandis que les Suisses qui, étant en majorité de race allemande, auraient dû marcher pour le kaiser et n'ont pas marché, sont l'objet de ses appréciations les plus défavorables. Par contre, quel éloge ne fait-il pas des Hongrois, ces fidèles alliés de la cause allemande! Des grands adversaires, Français, Anglais et Italiens, il ne parle sans doute qu'en termes courtois et même élogieux (au moins des deux premiers, il se tait sur les troisièmes, probablement par dédain, comme le kaiser), mais au fond il semble nourrir pour eux une haine très vive, et s'il reproche aux Allemands d'avoir cru à la bonté et beauté de la guerre, c'est certainement parce qu'ils ont fini par être battus. Sans cela...

Il a d'ailleurs raison d'admirer et glorifier l'Allemagne. C'est un grand peuple. Non seulement au militaire (les Allemands ne peuvent-ils pas s'appliquer les vers que leur décochait Alfred de Musset: « Combien au jour de la curée, — Etiez-vous de corbeaux contre l'aigle expirant? »), non seulement à l'intellectuel (un homme comme Keyserling suffit à faire la gloire d'une culture, comme auparavant Nietzsche, comme auparavant Gœthe), mais encore au politique. La fa-

çon dont l'Allemagne, au lendemain de sa catastrophe, a maté le danger révolutionnaire (quelle différence avec notre pauvre Paris se laissant subjuguer par les communards!) et dont maintenant, avec Hitler, elle mate d'autres dangers plus sournois, prouve qui c'est un peuple très fort. Il n'a que le tort de ne rien voir au delà de la force et de se complaire dans l'orgueil de cette force. « Nous sommes forts! » Ce titre d'un roman de Vallotton avait été bien trouvé. L'Allemand n'a aucun sentiment de la justice, de la fraternité, de la vraie civilisation harmonieuse et respectueuse du droit, et cela le prouve irrémédiablement inférieur, en marge de cette civilisation, bon tout au plus à lui fournir des tape-dur. Le jour où, formé par l'institution divine de la Grèce et de Rome et de Paris, il comprendra ce que c'est que le droit, et que la force ne doit être que la servante du droit, l'Allemand pourra concevoir un autre et plus légitime orgueil. Mais le concevra-t-il jamais?

Ce jugement sévère pour l'Allemagne et pour Keyserling, je ne suis pas seul à le porter (et je serais le seul que cela ne m'empêcherait pas de l'exprimer). Après avoir lu les quatre à cinq mille pages de Keyserling, j'ai voulu lire aussi quelques-uns de ceux qui, chez nous, ont parlé de lui, Maurice Boucher, Christian Sénéchal, Ernest Seillière, encore un millier de pages, et j'ai été fort aise de voir que ce dernier avait eu la même impression que moi; il a même joint Keyserling à Thomas Mann, Oswald Spengler et Otto Grautoff dans son livre *Les Pangermanistes d'après guerre*. Keyserling mérite bien un peu cette étiquette; c'est d'ailleurs son droit d'être très allemand; il a épousé la petite-fille de Bismarck, ce qui n'a pu que le confirmer dans son patriotisme germanique, et, privé de ses propriétés en Esthonie, où les Finnois ont pris et partagé les terres de leurs anciens seigneurs (avec indemnité, j'espère), il s'est établi à Darmstadt, où il a ouvert une Ecole de la Sagesse, se flattant d'y proclamer les vérités qui feront naître et vivre la Civilisation future. Je ne sais si cette école joue un grand rôle en Allemagne, mais son influence n'est pas ignorée en France, d'autant que le comte de Keyserling, admirable polyglotte, vient souvent chez nous faire en notre langue des conférences

autour desquelles on mène grand bruit. Comme le pangermanisme de Keyserling est larvé, et qu'à côté de cette théorie dangereuse d'autres belles, nobles et uniquement louables idées foisonnent dans ses livres, on peut faire confiance à l'Ecole de Sagesse et écouter ses enseignements. D'autant que nous autres Français nous sommes intelligents (on nous l'a assez dit en toutes les langues pour que nous ne refusions pas le compliment) et saurons bien voir jusqu'à quel point nous pouvons suivre le Maître et à partir de quel endroit nous devons lui fausser compagnie.

Ceci dit, et pauvrement dit, mais il serait besoin de mille pages aussi pour parler dignement de ce très grand homme, il faut bien que je consacre quelques lignes à cette *Vie intime* qui est l'occasion de tout ce qui précède. Petit volume, ai-je dit, mais immense par la quantité des vues et des idées qui le gonflent, et si riche de substance qu'après l'avoir lu deux et trois fois, il a fallu que je le reprenne une quatrième et le relise lui aussi la plume à la main et en couvrant de notes plusieurs pages pour ne pas me perdre dans le dédale. Cette richesse est-elle un bien? Je n'ose l'affirmer; nous autres Français préférons les idées plus simples, plus claires, moins touffues, mais nous aurions tort de mépriser cette puissante gerbe explosive d'idées et surtout de la traiter de galimatias germanique.

La Vie intime, ce titre seul a un sens profond quand on sait le rôle que Keyserling assigne à l'intime. Toute la solution du problème moderne, tout le salut de la civilisation humaine consiste pour lui à reprendre conscience du Sens véritable de la vie, et ceci nous ne pouvons y arriver que par l'approfondissement de l'expérience intime. Ce n'est pas l'Intelligence ni la Raison qui mènent le monde, c'est le Spirituel, la prise de conscience des diverses couches qui constituent notre être total, et de leurs rapports avec les règnes qui nous entourent, le règne animal auquel nous nous rattachons par notre corps et même par notre âme, et le règne spirituel que nous pouvons deviner, sentir. Nous avons fait fausse route depuis plusieurs siècles en faisant consister le progrès dans un perfectionnement de la machine, ceci ne nous a conduits qu'à deux erreurs également déplorables,

le matérialisme esclavageant de la Russie bolcheviste et le matérialisme abêtissant des Etats-Unis pragmatistes. Il faut changer de chemin, comprendre qu'au-dessus de l'intellectuel il y a le spirituel, et que la Religion qui le proclame a raison contre tous les rationalistes ; il faut trouver une nouvelle Somme comparable à celle de saint Thomas et qui ne pourra être qu'une Synthèse: Compréhension créatrice équivalant à Révélation, à Irruption de l'Esprit, tous ces mots, je m'en rends compte, ne diront quelque chose de clair qu'à ceux qui auront déjà pratiqué Keyserling, mais que puis-je à cela?

Je me contente de noter ce que Keyserling, dans ce livre écrit en français, pour les Français, dit de la France. Il en dit des choses tantôt douces, tantôt dures. C'est la France qui aujourd'hui encore se garderait le mieux contre le matérialisme; c'est chez elle qu'on trouverait la conception la plus désintéressée du mariage, et c'est elle qui, en dépit de sa Révolution de 89, garderait le plus de contact avec son existence antérieure. Elle serait donc très traditionnelle et appartiendrait encore au type émotionnel plus qu'intellectuel, et dans la bouche de Keyserling, c'est là un éloge. Mais, peut-être pour cela, a-t-elle, dit-il, commis souvent bien des fautes, soit son laïcisme irréligieux si virulent du temps de Combes, soit son incompréhension des choses internationales du temps de Poincaré, et ici reparaît le germanisme intransigeant de l'auteur. La France s'est attachée (hélas! combien peu depuis le Cartel!) à ce traité de Versailles « absurde à tout point de vue » et a fait preuve d'une « étonnante incompréhension devant les grands mouvements nouveaux qui naissent et qui croissent autour d'elle ». Comme tout cela serait à discuter! Toutefois, sachons gré à Keyserling de nous reconnaître autre chose que cette supériorité, dont il parle aussi, dans le domaine de la mode féminine. Après avoir noté notre conflit de nature entre un intellectualisme superficiel et une profonde vie émotionnelle, il ajoute: « Mais c'est cette dernière qui fait toute la force et tout le prestige de la France, et c'est pour elle seule qu'on l'aime. » Pour ce dernier mot, et en supposant que lui aussi l'aime un peu, qu'il lui soit beaucoup pardonné!

Mémento. — Christian Cornelissen: *Traité général de science*

économique. Tome deuxième: Théorie du salaire et du travail salarié. Giard. Comme il s'agit d'une deuxième édition, je me contente de signaler le livre qui comprend les parties suivantes. Considérations générales. Critique des différentes théories du salaire. Etudes des conditions de travail suivant les professions et les métiers. Etudes des influences spéciales agissant sur les conditions du travail. Théorie générale du salaire. Inutile de dire que ce gros volume de 700 pages représente un travail énorme et devra être étudié avec soin par les spécialistes.— Lewis L. Lorwin: *L'Internationalisme et la Classe ouvrière* (Labor and Internationalism), Gallimard. Encore un gros livre que, faute de place, je ne puis que signaler, malgré son importance. Il contient une partie historique: l'histoire du mouvement ouvrier avant, pendant et après guerre, et une partie descriptive: la situation actuelle, avec les diverses tendances syndicalistes, communistes, anarchistes, chrétiennes, description terminée par un chapitre très intéressant, Perspectives d'avenir. — François Trévoux: *Le développement et la réglementation de l'industrie électrique aux Etats-Unis. Etude sur la réglementation des tarifs et le contrôle financier des entreprises de services publics,* Marcel Giard. Cet ouvrage dont le titre dit le très grand intérêt technique, est le 30ᵉ volume publié par l'Institut de droit comparé de Lyon. Le directeur de cet Institut, M. Edouard Lambert, a mis une longue et intéressante préface à l'ouvrage de M. Trévoux. — Robert Laffite-Laplace: *L'Economie charbonnière de la France,* Marcel Giard. Ce livre est tout à fait remarquable. Successivement l'auteur étudie la question du charbon sous les angles suivants: Liquidation de la guerre. Les Charbons de séparation. La production nationale. La question ouvrière. Le Marché et les conditions de la concurrence. La crise. Cette 6ᵉ et dernière partie, la plus importante pour nous, comprenant les chapitres suivants: Les Causes et Les Remèdes, ceux-ci subdivisés: Remèdes généraux et Dispositifs étrangers. Dispositif français, les conventions de débit. Entente internationale entre producteurs. A ce précieux ouvrage enrichi de cartes et graphiques, M. Paul de Rousiers a mis une brève mais substantielle préface en se plaçant au point de vue des armateurs français dont il représente les intérêts, et où il montre l'importance que devrait avoir Dunkerque dans notre politique de transports charbonniers; le savant économiste, tout en critiquant le système du contingentement, le dit préférable à une nouvelle augmentation des droits de douane. — Dans *l'Animateur* du 29 septembre, M. Georges Servoingt donne la raison profonde du Projet de monopole des pétroles dont on parle, ce serait tout simplement pour procurer à la Russie soviéti-

que l'argent *frais* dont elle a absolument besoin, car il n'y a rien de tel que les anticapitalistes pour avoir besoin des capitalistes! Et à ce propos on peut rappeler les effets désastreux de tous les Monopoles et Offices qu'énumère le même *Animateur* dans son numéro précédent, 22 septembre. Les chemins de fer d'Etat, de 1926 à 1930, déficit de près de 2 milliards (quand les réseaux privés réalisèrent un léger bénéfice). Office national de l'azote: déficit de 500 millions. Flotte d'Etat de Bouisson pendant la guerre: 2 milliards de francs or, soit 10 milliards d'aujourd'hui. Service du Ravitaillement: 5.635 millions. Stocks américains: 7 milliards. Monopole des droits industriels: 500 millions de perte par an. Monopole des poudres et salpêtres: 316 millions de perte en 5 ans. Déficit d'exploitation des P.T.T.: 185 millions pour la seule année 1931-1932. Et que serait-ce si on entrait dans les détails? Les Assurances sociales ont acheté 21 millions un immeuble qui ne trouvait pas preneur à 10; l'Office du Commerce extérieur a acheté 2 millions et demi un autre immeuble qui avait été vendu l'année précédente 1 million et quart. L'achat et la revente d'une flottille de pêche a laissé une perte de 35 millions. Il n'est pas étonnant qu'avec de pareilles façons de gérer, le Budget, en dépit des impôts formidables, ait encore un trou de 6 millards. Le dernier Rapport sur le Budget (Jacquier) constate que sur 75 offices, 26 ont été créés depuis 1926. « Il s'agit, dit-il, d'un flot dont la rapidité est inquiétante et qu'il faut arrêter sans délai. » Mais on ne se presse pas d'entrer dans les vues de l'honorable rapporteur. Les journaux du 14 octobre donnent l'Avant projet gouvernemental pour le comblement du déficit de 6 milliards: 600 millions de compressions de dépenses et 5.400 millions d'impôts nouveaux et aménagements divers, autant dire impôts aussi. Aucun Office n'est liquidé, aucun monopole supprimé, aucune exploitation d'Etat rendue au travail libre. C'est donc le pire avenir qui est à craindre. — Le docteur Pineau fait reparaître son journal mensuel d'idées : *La Bonne Entente.* Service gratuit à ceux qui lui en feront la demande, 20, rue Rambaud, à La Rochelle.

HENRI MAZEL.

VOYAGES

Paul Morand : *Londres,* Plon. — Edouard Schneider : *Assise,* Ernest Flammarion.

Nous avons à présenter aujourd'hui un nouveau volume sur **Londres** dû à M. Paul Morand, qui connaît fort bien son sujet,

ayant, nous dit-il, traversé le détroit plus de cent cinquante fois. La ville est étendue sur les bords marécageux de la Tamise; de ses fondateurs légendaires, il demeure Gog et Magog, qui sont ses parrains et logent à l'Hôtel de Ville; on les sort dans les processions.

Le Londres historique date de l'an 55 avant Jésus-Christ. C'est Jules César qui traça la première route romaine aboutissant à la Tamise, qu'il ne quitta qu'après avoir laissé garnison. Soixante ans plus tard, l'empereur Claude revint avec quarante mille hommes. Après diverses péripéties et la destruction du premier établissement, les Romains reconstruisirent la ville, l'entourèrent d'un grand mur rouge et jetèrent un pont sur le fleuve. Un peu à l'est, ils établirent un camp fortifié, sous la surveillance de grandes tours et de vingt-cinq ouvrages détachés. Londres prit alors figure de vraie ville, avec une basilique, des thermes, un forum, des chaussées de briques, etc., et devint un vaste entrepôt commercial.

Avec la conquête normande, le duc Guillaume, maître de la ville, s'installa dans la barbacane romaine, qu'il appela la Tour-Blanche et qui plus tard sera la Tour de Londres. Jusqu'au XVIe siècle, l'influence des ordres religieux fut prépondérante; mais avec la Réforme, pendant que le peuple s'amusait à détruire les images saintes, le roi et l'aristocratie s'emparaient des biens du clergé. La couronne d'Angleterre y gagna pour sa part soixante-dix millions de livres sterling de rentes. Ce même XVIe siècle vit l'accroissement considérable de la marine anglaise et l'anéantissement de l'invincible *Armada,* qui fit de Londres le premier port du monde.

Au XVIIe siècle (1663), il y eut la terrible épidémie de peste qui transforma la ville en un véritable désert. En 1666, un formidable incendie en anéantit les cinq sixièmes : quatre-vingt-neuf églises, quatre portes principales, quatre cent-soixante rues sont détruites, treize mille deux cents maisons n'existent plus. Sans cet incendie, il est bien probable que Londres serait resté une ville gothique; l'architecte qui fut chargé des reconstructions avait voyagé et subi l'influence de la France; son œuvre s'en ressentit.

Le XVIIIe siècle contribua à la prospérité de la ville et au

XIXe la houille, les chemins de fer, la vapeur et l'électricité y ajoutèrent encore. Attaché à l'ambassade française en 1914, M. Paul Morand a écrit sur ces moments dramatiques des pages fort attachantes ; mais son portrait de Londres donne le tableau de la ville de nos jours.

Chère vieille sale ville, disent les Londoniens. Ville sculptée dans le brouillard comme dans une matière dure, où la nuit et le jour collaborent à créer les plus douces couleurs.

Actuellement, Londres n'est habité que par les gens qui ne peuvent faire autrement; riches ou ouvriers demeurent en banlieue et ne viennent en ville que pour le travail. On y compte huit millions de voyageurs par jour.

M. Paul Morand raconte ses tentatives de pénétration dans la vie secrète de la Cité, analysant le réel en comparaison des récits de Paul Féval, Jules Vallès, etc.; montrant combien il est difficile pour un esprit latin de comprendre la façon de vivre des Anglo-Saxons, et combien il faut être prudent, dans les appréciations que l'on peut porter sur un pays et ses habitants.

Ensuite, il nous donne de pittoresques descriptions sur les jardins et parcs : Green Park, Regent's Park, Saint-James' Park, le fameux Zoo, etc., ainsi que sur nombre de coins intéressants de la ville et de sa banlieue. Il analyse la vie de la rue, qui est très différente de la nôtre; ses plaisirs qui, pour être dissimulés, n'en existent pas moins. Il nous parle des clubs, si nombreux en Angleterre, et qui n'ont rien d'équivalent chez nous.

On trouvera également dans l'ouvrage une étude sur les différents quartiers de Londres, qui ont chacun leurs occupations et leur physionomie propre. Le volume de M. Morand ajoute à l'intérêt du sujet qu'il traite le mérite d'être admirablement écrit.

§

Chez Flammarion, la collection *Les Pèlerinages* vient de s'enrichir d'un ouvrage de M. Edouard Schneider, concernant **Assise** qu'a rendu célèbre le personnage de saint François, dont l'histoire se confond avec celle de la cité. Sa mai-

son natale existe encore; elle est actuellement une sorte de chapelle.

Les années de jeunesse du saint ne sont pas très édifiantes. Sans souci intellectuel, il se montre tout aussi turbulent que ses camarades. Jusqu'à sa vingt-cinquième année, on peut dire qu'il a lamentablement gaspillé sa vie. Son père, bourgeois cupide et vaniteux, n'avait d'autre ambition que d'en faire un habile marchand de drap. C'est en voyageant que le jeune François entendit des voix lui enjoignant de servir Dieu. Rentré à Assise, sa vie se modifia complètement; dans un pèlerinage à Rome il échangea ses vêtements contre les haillons d'un pauvre, mais quand il revint à Assise, la foule le traita de fou et son père l'enferma, après une sévère correction. Sa mère, prise de pitié, lui rendit la liberté et, peu à peu, l'éloquence et la foi de François lui gagnèrent de nombreux disciples. C'est alors qu'il demanda au pape Innocent III d'approuver la règle à laquelle il avait décidé de soumettre sa vie.

A sa mort, il confirma encore à ses disciples en une sorte de testament « la forme de vie et la vérité que Dieu lui avait révélées ». Il leur enjoignait même d'apprendre un métier, de soigner les lépreux, etc.

L'origine d'Assise est très ancienne; une légende en attribue la fondation à Dardanus, en 865 avant la fondation de Rome. Mais le fait plus probant, la trouvaille de pierres étrusques dans son sous-sol, permet de la faire remonter au moins au IVe siècle avant J.-C. Ce fut par la suite un municipe romain important, comme en témoigne le beau temple de Minerve avec sa façade aux six colonnes cannelées, les ruines d'un important théâtre, etc.

La ville est étudiée méthodiquement par M. Schneider, qui mentionne, par étape, « l'Assise de jadis, l'Assise de saint François, l'Assise d'aujourd'hui ». Parmi les nombreux édifices qu'il énumère, nous citerons surtout la basilique de San-Francisco, qui fait l'objet d'un chapitre particulièrement curieux et attrayant. Un autre traite des pèlerinages. Des illustrations nombreuses ajoutent à l'intérêt du volume.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

Le Correspondant : il annonce sa fin; il a vécu 104 ans; quelques vers de M. Maurice Chevrier. — La *N.R.F. :* M . Henri Chassagnac, cultivateur, chante la mort du Président Doumer. — *Jeunesse :* confession d'un enfant d'après guerre. — *Le Cahier bleu:* « mort de la littérature. ». — Mémento.

Le 10 octobre est la date du dernier numéro de la vieille revue catholique : **Le Correspondant.** Son sommaire suprême est de qualité. M. Jean Lazard y traite de « l'agriculture dans l'Italie du Nord », M. J. Pouzyna y tente une « analyse historique du Bolchévisme », M. Pierre Charreyon évoque « la Famille limousine de Victor Hugo » et M. Jean Hanoteau « M. de Caulaincourt au Congrès de Chatillon ». Enfin, M. Maurice Chevrier, dont on sait l'art accompli, les grâces à son gré légères ou riches de raison bellement ornée, avec ses gentils poèmes qu'il intitule « Fredons », figure la Poésie dans le fascicule n° 1706 de la respectable publication.

Pauvre cœur, que te voici las
De ces ébats, de ces débats,
Et que le souvenir te pèse!

Qui te rendra ces jours brillants
Et ces orages souriants
Que la moindre bonace apaise?

Ah! mon cœur! que nous étions aises
En mil huit cent quatre-vingt-seize!

Ainsi chante la Muse qui inspire M. Maurice Chevrier. Il regrette ce que nous regrettons tous. Il se console en fin lettré qui choisit la *terza rima* et l'abandonne en route, moins par négligence que pour suivre un goût de liberté que l'on aime dans son œuvre poétique :

Ce beau marron d'Inde luisant
Qui sous le feu du jour se moire
Comme les flancs d'un alezan,

Mon petit canif, en creusant
Avec art sa pulpe d'ivoire,
En fait un bonhomme plaisant.

Une savante déchirure
Change cette feuille en parure
De filigrane et de guipure.

J'ai tordu le souple scion
Pour en fabriquer une cage
Où tu mettras un papillon.

L'onde, dont j'arrête au passage
Un petit filet cristallin,
Fait tourner un frêle moulin.

Et de la nature infinie
Je tire, ingénieur subtil,
Pour te charmer, petite amie,

Des brimborions puérils.

Le dernier verso du *Correspondant* adresse cet adieu « A nos lecteurs » :

Cette livraison est la dernière du *Correspondant.*

Aussi inattendue qu'elle puisse être, cette nouvelle n'étonnera pas outre mesure ceux qui savent avec quelles difficultés financières sont aux prises les revues qui ne disposent que de ressources normales, c'est-à-dire celles qui ne reçoivent aucune subvention, ne comptent que sur les abonnements, en un mot celles qui sont absolument indépendantes.

Cette indépendance coûte cher. Et si, depuis sa fondation en mars 1829, le *Correspondant* a pu continuer sans défaillance l'œuvre entreprise par la brillante équipe de ses fondateurs, les circonstances, — la guerre et son cortège de catastrophes économiques et financières, — ont eu raison des efforts, persévérants et énergiques, tentés pour le maintenir.

Certain de n'avoir pas démérité, mais voyant sans cesse grandir devant lui des obstacles matériels devenus insurmontables, *le Correspondant* est contraint de disparaître.

Il a pensé que nulle revue n'était plus désignée pour recueillir sa succession que les *Etudes;* nos lecteurs connaissent sa haute tenue intellectuelle, et le large intérêt qu'elle porte à toutes les manifestations de la vie moderne.

Ce sont donc, en vertu d'un accord intervenu avec nous, les *Etudes* que nos abonnés recevront jusqu'à échéance de leur abonnement.

Nous les engageons instamment à reporter sur les *Etudes* la

confiance dont ils voulaient bien nous honorer, et dont nous tenons à les remercier.

Nous ne pouvons que saluer un aîné dont, pour notre part, la fréquentation bi-mensuelle, depuis environ quarante ans, nous valut chaque fois une connaissance ou un agrément nouveaux. La seule dépendance de notre confrère ne fut que par rapport à la catholicité. Il visait plus haut qu'à mener ses rédacteurs à l'Académie. Un conservatisme moins altruiste lui eût permis sans doute de se conserver davantage. Mourir dans sa 105e année, c'est dépasser de beaucoup la moyenne de l'existence humaine, même s'il s'agit d'une revue où l'on tenait fermement pour l'immortalité des âmes.

§

Comment ne pas revenir au « Tableau de la Poésie en France » que nous devons à l'initiative heureuse de la **Nouvelle Revue française**? Si, dans ce numéro (1er novembre), M. Jean Cocteau conduit ses lecteurs et ses admiratrices à Marseille, chez les filles et en compagnie d'un Achille « beau, d'une beauté féminine, sans être efféminé » — (le marin du *Palace?*) — M. Henri Chassagnac « cultivateur, né en 1877 » donne un chant en sept strophes qu'il composa sur « la mort du Président Doumer ».

L'auteur se présente ainsi :

Fin février dernier, ayant vu sur un journal que vous faisiez appel aux Français de toutes classes; particulièrement à ceux qui, plus ou moins s'occupent de la poésie.

De vouloir vous produire au moins soixante exemplaires de leur ouvrage afin que vous puissiez les inscrire dans votre journal, pour le mois de septembre.

En cette occasion, moi, Chassagnac Henri, cultivateur, domicilié à Chargnac, commune de Louignac, département de la Corrèze, 56 ans et commencé à 18 de me lancer dans la fabrication des vers que je fais par goût; j'ai l'honneur de vous demander si l'on peut vous envoyer le dossier en question; ou si par hasard il serait venu depuis, quelque chose pour empêcher votre prédiction de s'accomplir?

Si la réponse l'ordonne, le rassemblement des poèmes sera prêt dans un mois et l'expédition se fera ensuite.

Cela ne manque pas de saveur. On préférera sans doute les vers naïfs de M. Chassagnac à sa prose :

I

Pleure, ma pauvre France
Tu as perdu un fils
Que les autres puissances
  Le pleureront aussi.
  Homme de paix
  Doumer était
Et président de la République
  Pauvre jadis
  Pas son chez lui
Mais toujours en bonne conduite.

II

Ah! mes braves paysans
Plaignons le président
Tout comme nous, a connu la misère
Simple ouvrier-terrassier était son pauvre père
Fils de braves gens
Il était bon enfant
Mais le 6 mai dernier
Il fut assassiné.

III

Venu par habitude
Fête des combattants
Il y fut par un Russe
Tué à bout portant
Quoi donc enfin
Le vieux coquin
Y voulait-il à ce brave homme
Qui non jamais
Il n'avait fait
Certes de tort à personne?

IV

Plaignons avec ferveur
Cet homme dans les pleurs
Qu'ayant perdu quatre fils à la guerre
Dont sa douleur était des plus amères

Et lui périr ainsi
Ah! c'est bien mes amis
La vraie consternation
Pour sa chère maison.

V

Ce n'est pas surprenant
Qu'il le tuât promptement
L'ayant touché juste à la tempe droite,
Mais médecin se trouvait le cosaque,
Connaissant les endroits
Pour mener au trépas.
Donc, il n'a point raté
Son ignoble forfait.

VI

Mais le mois de septembre
Le couteau est tombé
Sur le Russe qui tremble
Et l'a décapité
Oui après tout
Faut être fou
Donner la mort à ses semblables
Quand ne font rien
Que de grands biens
C'est une faute impardonnable.

VII

Morale.

Faites-y attention
C'est l'œuvre du démon
Bien malheureux les gens qui l'écoutent
Car tôt ou tard, ils font fausse route
De faire les bandits
Souvent l'on perd la vie
De faire la brave gent
N'en coûte pas autant!

La belle image d'Epinal que l'on ferait, en ornement, à ce texte candide!

§

Certes, il serait imprudent d'attribuer un pouvoir de représentation collective aux écrits des débutants. On a tou-

jours commencé par le paroxysme : désespoir ou joie insolente. L'individualisme porte aux extrêmes les moins de vingt ans. Ceux de leur âge, qui n'écrivent pas et pensent aussi peu, vivent peut-être plus intensément et « autrement », sans rêver de devenir des conducteurs spirituels ou temporels.

M. Robert Kauters est-il sincère et trop farci de littérature? Dans **Jeunesse** (octobre) il exhale un pessimisme exactement écœurant. Pour lui,

il y a dans tous les journaux, n'est-ce pas, comme une grande lumière crue sur ce mot : jeunesse, l'affaire Violette Nozières. Nous voilà bien : première entrée de jolis garçons. « Ne croire en rien. N'espérer rien. *Oser le dire* », écrit Gaston Derycke. Il y a aussi oser vivre, vivre tout simplement avec ça comme boussole « c'est formidable et c'est charmant ». Et c'est ça la jeunesse.

Pour M. Kauters, le pauvre Péguy fut « la plus verbeuse incarnation de Dieu avant la guerre ». Il propose ironiquement :« Gide, voulez-vous jouer avec nous? » Il déclare périmée « l'histoire de Radiguet » qui « n'est plus l'histoire de notre esprit, ni l'introduction qu'il faut au discours *de* notre méthode ». Ce « de » que je souligne en dit long. Notre jeune dégoûté assimile Violette Nozières, cette authentique héroïne de « fait divers » à la Thérèse Desqueyroux que, dit-il,

M. François Mauriac a si bien fait entrer dans notre chair qu'il n'arrive plus lui-même à l'en dégager, à la porter aujourd'hui sur le plan où vivent ses séminaristes brûlants? Enfant gâtée, enfant mal élevée. Empoisonneuse, catin — maquereau. Je vous assure que je ne mets aucune forfanterie à dire : c'est notre jeunesse. Ce monde qui se débat entre d'obscures coucheries et d'obscures beuveries, arrachant par des moyens qui lui sont indifférents à des êtres d'un autre cercle (de l'enfer bien entendu) l'argent qui dispense de médiocres plaisirs, c'est, en dehors de la foi, le meilleur de notre jeunesse. Croyez-vous qu'elle n'ait pas aperçu le désespoir, qu'il n'y ait rien dans ses yeux, derrière ses lunettes d'écaille? Maquereau, pédéraste : je ne sais pas ce que vous voulez dire : est-ce que vous m'avez légué une règle à calculer le bien et le mal? Je cherche seulement par des voies dérisoires, lamentables peut-être, à tuer le temps. Il est tout de même un peu moins ridicule dans cet état d'âme de le tuer ainsi,

le long d'un corps — comme au long d'un cadavre, un cadavre étendu — qu'en faisant de la politique, même d'un point de vue transcendental.

Je suis un garçon à peu près sage, d'ailleurs, et je ne dis pas de gros mots; et nous sommes nombreux de ce type. Mais dans un monde où l'on a perdu le sens du bien et du mal, croyez-vous que ce soit vertu ou manque d'occasion? Et savez-vous les pauvres gens qu'il y a — une jeunesse sans foi et sans recours, vivant dans un désespoir tranquille, le désespoir de la solitude et de l'incommunicabilité de la pensée? Sans frein, elle peut tout faire et tout penser, — et sa liberté, vertu qui n'a pas de limites — l'incline à faire tant de choses. Jeunesse hautaine, douloureuse parfois — vulnérable presque toujours. Et je sais ce que je suis, cette misère, cette misère, sans humiliation ni humilité. N'être plus dans la vie qu'en forme de boule, ni haut ni bas — pour essayer de la traverser sans mal et sans larmes...

Et peu après, M. Kauters citant ce cri magnifique de Rimbaud : « Heureusement que cette vie est la seule! » — confesse encore son esprit désorienté :

Ils parlent de réalité : je n'en sais pas d'autre que celle que j'ai dit : un regard si clair qu'il ne reste rien à un bout et que le désespoir à l'autre. Le désespoir sans traité et sans analyse psychologique. Nous sommes joués et sans force.

Plus rien?

On a parlé de révolution (Mon Dieu! j'écris ceci pour donner une note révolutionnaire à Jeunesse). *Panem et circenses* pour tous. « Je pense que le communisme rendra la dignité possible pour ceux avec qui je combats » (Kyo). La dignité vraiment... Tant mieux, tant mieux, mais il y a si longtemps que je ne sais pas où j'ai mis la mienne...

...Vous avez retrouvé vos instruments de mesure et vos majuscules? « Ethique du désespoir », éthos, mœurs. Mœurs du désespéré. Quelque chose comme une monographie zoologique, comme l'autre qui écrit la vie des termites ou des fourmis. Mais rien d'autre; nous ne pouvons écrire aucun autre essai, je vous assure.

Plus rien?...

Gageons que M. Kauters écrira encore. S'il est sage, il lira beaucoup de livres et vivra en regardant vivre autour de lui. Quand ces expériences spirituelles et pratiques auront

enrichi sa sensibilité, il aura quelque chose à dire et le talent lui viendra.

Que le pessimisme schopenhauérien de notre Jules Laforgue — ailé, multicolore, mystique, intelligent, paré d'une ironie aux mille facettes — prend de valeur aujourd'hui! Qu'il est consolant et bon d'avoir en perspective beaucoup moins d'avenir qu'on n'a de passé! Que l'on aime ses compagnons de route du temps de la montée vers la trentaine! Que l'on peut plaindre cette jeunesse asphyxiée par les pourritures de la guerre victorieuse, plus que nous le fûmes par la guerre de 1870!

§

Dans **Le cahier bleu** (22 octobre), M. Rudoff Leonhard donne ce titre : « Mort de la littérature », à un petit essai où le meilleur et le pire se rencontrent. « Il n'y a plus que des littérateurs, petits ou moyens ou grands, mais isolés », affirme-t-il. Et encore : « au moment où la bourgoisie ne sait plus maintenir sa civilisation, elle laisse choir, les premiers, ses littérateurs ».

M. Léonhard entend parler de « l'efficacité sociale, l'efficacité générale du littérateur et de la littérature ». Il poursuit :

Dans les périodes saines, cette efficacité — et la nécessité du littérateur — n'étaient guère discutées; le poète, l'écrivain étaient, tout individu qu'ils fussent, plus qu'individus fortuits et isolés, l'expression de la masse. Chaque fois que la stabilité de l'organisation sociale devint douteuse — situation que la grande littérature, la littérature de force et de valeur anticipait toujours — quelques écrivains se sauvèrent, lâchement, et assez maladroitement, dans leur tour d'ivoire; les plus valeureux se rangèrent près de ceux qui recherchaient dans la lutte la nouvelle, la meilleure stabilité, la stabilité plus juste et plus saine; la plupart des écrivains — car les écrivains ressemblent beaucoup aux autres citoyens — continua simplement sa besogne. On s'apercevait bien de ce que la base vacillait, de ce que la matière se troublait, de ce que les sujets se fanaient; mais on s'efforça dans un fol espoir de sécurité, de n'en rien voir.

Nous y sommes une fois de plus. La question de la tour d'ivoire se repose; mais n'a-t-on point remarqué qu'elle ne s'est jamais posée aux « grandes » époques de la littérature, que la discussion

de cette « question » même est signe de décadence? Les tours d'ivoire ne se construisent qu'aux tournants de la route.

Mais nous tous, qui sommes vraiment vivants, nous suivons la route, nous prenons le tournant, et nous laissons de côté les tours dont on reparlera beaucoup plus tard comme de faits historiques, quand elles seront en ruines. Le moment de l'écroulement est beaucoup plus proche que leurs habitants ne pensent.

Le même numéro où nous lisons ce qui précède, contient « Carence des Jeunes » de M. Bertrand de Jouvenel. Il s'y accuse de médiocrité, lui et les « hommes de trente ans » qu'il appelle : « les miens », sa génération, à laquelle il manque « de n'être pas assez en colère ». Je me souviens, sauf erreur, du même reproche, adressé à sa génération de combattants, après la guerre, par le lucide, charmant et regretté Robert de Jouvenel.

Mémento. — *L'Idée latine* (29 octobre) : Une belle « Lettre à Paul Valéry », par M. Gabriel Boissy.

Crapouillot (novembre) : « Le Salon d'Automne ». — Un joli article, fin, ému, de M. René Kerdyk sur « Léon-Paul Fargue », dont il écrit : « toutes les étoiles se donnent rendez-vous en son vieux cœur ».

L'année politique (octobre) : M. P. Berline : « L'économie soviétique jugée d'après les faits. »

Le Trésor des Lettres (15 octobre) : M. P. de Nolhac : « L'escadron volant de Catherine de Médicis. » — Poèmes de M. Ch. Forot. — De M. Ch. Marchesne : « Plaidoyer pour un musée de la Tapisserie. »

L'Art et la Vie (automne 1933) : « Poème macaronique » (88 vers inédits) de Paul Valéry : c'est une épître écrite « à Montpellier, en août 1896, pour Pierre Louys, Paris ». — De M. J.-J. Martel : « Autour de Valéry. » — Lettres inédites de M. André Gide à Pierre Louys (1890).

Visages du monde (15 septembre-15 octobre) : Numéro consacré aux « Visages de bêtes ». Texte de MM. Eugène Montfort, Doyon, Mme Jane Hugard, etc. — Parmi les illustrations, une « photo extrêmement rare de l'accouplement des chameaux ».

La Revue anarchiste (octobre) : Un poème de M. E. Bizeau : « Pour les Morts ! ». — « Infortunée Violette Nozières ! » par Bardamu.

Cahiers Léon Bloy (septembre-octobre) : « Louis Montchal » par M. Joseph Bollery.

Les Amitiés (octobre) : M. Léo-Desrosiers : « Notre cousin Henri Pourrat. » — M. René Martineau : « Mireille et *La Femme pauvre.* » — M. Pauze : « L'affaire Hitler. »

La nouvelle revue critique (novembre) : M. H. Fabureau : « Aspects de Mallarmé. » — Un émouvant et juste article de Mme Denise Le Blond-Zola sur « Marie Batilliat ».

L'Ordre nouveau (octobre) : « Les parlementaires contre le Parlement », par MM. J. Jardin et D. de Rougemont. — Le « Parlement contre l'esprit » par M. R. Aron.

Pamphlet (27 octobre) : « Doctrines et méthodes du néo-socialisme », par P. D. — « Conversation avec un Allemand. »

L'Alsace française (29 octobre) : Hommage collectif à Christian Pfister.

Revue bleue (21 octobre) : « F. Brunetière », par M. J. Nanteuil.

La Revue de Paris (1er novembre) : Début d'un nouveau roman de M. Georges Duhamel : « Le jardin des bêtes sauvages. » — M. Jules Bertaut : « Bureaucrates de jadis. » — « Le salon de l'Europe » par M. Albert Flament.

Revue de France (1er novembre) : M. Maurice Chapelain : « Baudelaire et Pascal. »

Le Divan (septembre à novembre) : « Dernières fleurs pour l'abbé Bremond » par M. Jean Lebrau. — « En songe », poème de Mme Cécile Périn. — « Mots croisés », de Fagus. — « A propos de Giulia Rinieri-Martini » par M. Ferdinand Boyer, complément à son article du 1er octobre 1930, dans le *Mercure de France.*

Hippocrate (septembre) : « La singulière histoire de l'injection intraveineuse », par le Prof. M. Villaret et le Dr F. Moutier. — « Le manuscrit du Dr Amédée Rouan », par M. Léo Larguier. — « Lai de Vinfrais », savoureux poèmes de M. André Berry.

La Revue Universelle (1er novembre) : Un « Sacha Guitry » pétillant, alerte, insomnieux, inspiré, pris sur le vif par M. René Benjamin.

Esprit (1er novembre) : « Travail et Prolétariat », par MM. R. Aron et A. Daudieu. — « Adieu à François Mauriac », par M. Bernard Sérampuy.

Revue des Deux-Mondes (1er novembre) : « Au seuil de l'Espagne », par M. Henri de Régnier. — « Psychologie du peuple canadien », par M. Firmin Roz. — Correspondance inédite entre Vigny et Sainte-Beuve.

Le jour même que les journaux annonçaient la mort de Fagus, écrasé par un camion, rue Visconti, nous lisions dans *Les Marges* (10 novembre) sa chronique « Quiquengrogne ». A deux reprises,

le regretté Fagus y cite la rue où le destin devait le frapper :

Une nouvelle lamentable! La maison où Racine mourut, rue Visconti, elle est en vente. Cela me porte un petit coup au cœur, quand je passe devant, chaque matin.

24, rue Visconti, une plaque modeste avertit le passant que :

Le 25 avril 1699
RACINE
est mort dans cette maison.

Tout contre, une large pancarte porte : *Immeuble à vendre.*

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Le *Kammerchor de Bâle :* Concert spirituel et l'*Idomeneo* de Mozart. — Premières auditions : *Le Mandarin merveilleux,* de M. Bela Bartok à l'Orchestre Symphonique de Paris. — *Mélodies,* orchestrées par M. Piero Coppola. — Mlle Paulette Gordon. — A propos d'une opérette nouvelle au Châtelet.

Il y a peu d'associations chorales professionnelles dont la cohésion, l'homogénéité, soient comparables à celles du **Kammerchor de Bâle** — groupement d'amateurs. Nous le savions depuis que Mme Octave Homberg, il y a deux ans et demi, nous avait fait entendre à la Société des Etudes Mozartiennes *Idomeneo* interprété par ces artistes sous la direction de leur chef, M. Paul Sacher; et c'est avec un vif plaisir que nous les avons réentendus deux soirs consécutifs, à la salle Pleyel, pour un concert spirituel, et au théâtre des Champs-Elysées pour le même **Idomeneo,** exécuté cette fois en séance publique. Inutile de dire que le public a ratifié le jugement que les « mozartiens » seuls avaient pu rendre en février 1931 et récompensé comme ils le méritaient les chœurs bâlois et leur jeune chef.

Parmi les morceaux donnés au concert spirituel — un *Confiteor* grégorien chanté et rythmé d'une manière que Dom de Malherbe eût aimée, le *Sicut Cervus* et le *Pueri Haebraeorum,* de Palestrina, l'*Hodie Christus natus est,* si tendrement joyeux, de Luca Maenzio, l'*Adoramus te,* de Corsi, et puis encore le robuste et admirable *Ich danke der Herrn,* de Schütz et le *Or Sus, serviteurs du Seigneur* de Jan Pieterszon Sweelinck, — toutes pièces magnifiques — le *Crucifixus* à huit voix de Lotti a pourtant brillé d'un incomparable éclat. C'est que le fini, le fondu de l'exécution faisaient superbement valoir la qualité somptueuse et l'inspiration grandiose de

cette musique. Elle doit être mise au plus haut rang — tout près de l'*O vos omnes* de Vittoria, par exemple, que l'on eût aimé entendre interpréter par ces chœurs si disciplinés et si souples au lieu du *De Profundis* de Glück, dont la froide éloquence et la rhétorique conventionnelle ne se réchauffent point d'être soutenues par une orchestration d'une monotonie désespérante, où le hautbois sans repos double sempiternellement les violons. En l'écoutant, je songeais à la lettre ouverte de Debussy à l'ombre du chevalier Glück : « Je vous préfère Mozart, qui vous oublie absolument, le brave homme, et ne s'inquiète que de musique... » Il semble en effet que le chevalier se soit un peu trop inquiété de « l'effet »... Le concert se terminait par la *Symphonie de Psaumes*, de M. Igor Strawinsky, donnée pour la première fois à Paris en mars 1931 aux Concerts dirigés par M. Ansermet, après avoir été jouée à Boston par Serge Koussewitzky. Cet ouvrage est caractérisé par une orchestration qui se prive de tout le registre supérieur des cordes et n'utilise que les violoncelles et les contrebasses, et, pareillement pour l'harmonie, dédaigne les clarinettes. Il s'agit, en vérité, plutôt d'une suite que d'une symphonie proprement dite, ou plutôt encore, d'une réunion de trois chorals sur les Psaumes XXXVIII (versets 13 et 14) XXXIX (versets 2, 3, 4), et CL en entier. Chacun d'eux exprime un sentiment très différent, le premier étant une imploration de la miséricorde divine, le second un acte d'espoir et le troisième un cri d'allégresse. Il y a dans cette *Symphonie de Psaumes* de fort belles parties (l'amorce de la double fugue dans la partie médiane, l'espèce de bercement de cloches sur le mot *laudate*, dans la troisième partie par exemple), mais il y a, auprès d'elles, des passages qui ne m'ont point paru meilleurs salle Pleyel qu'il y a trente mois aux Champs-Elysées. Pourtant le public a fait à l'œuvre et à ses interprètes le plus vif succès.

Idomeneo aussi a été accueilli avec des marques d'enthousiasme et on ne saurait trop remercier Mme Homberg d'avoir permis aux Parisiens de connaître cet ouvrage dramatique de Mozart. Pour en comprendre tout l'intérêt, il faut ne pas oublier qu'il fut composé en 1781, quand Mozart atteignait sa vingt-cinquième année, et qu'il marque la fin de la pé-

riode de jeunesse du maître de Salzbourg. Aloysia lui a ouvert alors une vie nouvelle et les grands chefs-d'œuvre vont éclore. *Idoménée* ne peut être mis au rang des *Noces,* de *Don Juan,* de *la Flûte enchantée,* mais ce drame renferme de grandes beautés (surtout chorales). Elles eussent suffi à la gloire d'un compositeur qui n'aurait pas été Mozart. Dans son adaptation du *Mozart* de Schürig, M. J.-G. Prod'homme fait justice de cette légende selon laquelle l'auteur aurait prisé *Idomeneo* plus que toutes ses autres partitions, et à l'égal de *Don Juan.* La vérité est qu'il reprit pour les développer ailleurs maints thèmes d'*Idoménée.* On est frappé des analogies que révèle l'audition et l'on songe tour à tour aux Filles de la Nuit invitant Tamino à les suivre, à l'air de Tamino (O toi qui as charmé mon cœur), à l'air de Sarastro, à la marche de la *Flûte enchantée,* ou à l'entrée du Commandeur au finale de *Don Juan.* Les airs d'Ilia sont exquis ; ceux d'Electre fort dramatiques. Si l'influence de Glück est trop souvent perceptible dans les parties tragiques, dès que Mozart y échappe, c'est un enchantement : « Dans l'action, dans le récitatif, dans le tragique, on ne peut s'empêcher de songer à ce que Glück en aurait fait ; mais dans les airs, l'expression lyrique pure, l'effusion tendre et passionnée, il n'est plus que Mozart qu'on admire, qui séduise et qui règne sans partage » dit M. de Curzon. Et c'est vrai. Dans les chœurs, règne aussi cette grandeur simple qui est la marque de son génie.

Mmes Mia Peltenburg, Helena Fahrni, Berthe de Vigier, MM. Max Meili, Hanz von Gaasbeck et Arnold Geering prêtaient leur concours au Kammerchor ainsi que l'orchestre de la Société des Etudes Mozartiennes, sous la direction de M. Paul Sacher, et ont partagé le succès du chef.

§

Je crois que c'est une très grave erreur d'avoir appelé le public des concerts de l'Orchestre Symphonique de Paris à juger le *Mandarin merveilleux* de **M. Bela Bartok**, sans lui montrer en même temps qu'il entendait la musique, la pantomime chorégraphique dont cette partition est inséparable. Mille signes indiquent que cette musique est faite pour commenter, pour expliquer une gesticulation turbulente sans la-

quelle elle risque de ne paraître que désordre inexplicable. Le public qui, pourtant, absorbe sans broncher des paquets de notes corrosives, a manifesté de l'aigreur et il a fallu que M. Piero Coppola, qui dirigeait le concert, fît preuve de bravoure pour achever le *Mandarin merveilleux*, interrompu par d'ironiques applaudissements. Le compositeur hongrois aurait pourtant eu droit à plus d'égards — et, sans tenir compte des œuvres antérieures qui attestent son mérite, le *Mandarin* lui-même offre assez d'intérêt pour qu'on l'écoute en entier. Sans doute y trouve-t-on trop de ces effets d'instruments bouchés, trop de ces *glissandi* que le jazz a galvaudés; mais il y a dans ces pages maintes trouvailles de haut goût et une fantaisie souvent charmante. L'attitude de la foule est vraiment déconcertante : tantôt elle avale en donnant les marques de la satisfaction la plus vive d'écœurantes et fades mixtures, et tantôt elle se cabre au moindre prétexte, heureuse de trouver l'occasion d'un chahut — quitte à faire payer à un innocent les heures d'ennui et de contrainte imposées par le snobisme.

Au même concert, **M. Piero Coppola** a dirigé trois mélodies finement orchestrée par lui — l'une de Debussy, l'autre de Brahms, la troisième de Liszt, et que chanta Mme G. Rouzaud avec beaucoup de charme; et **Mlle Paulette Gordon,** jeune et très remarquable pianiste, a joué le *Concerto en la*, de Mozart, avec une délicatesse, une musicalité et un charme vraiment mozartiens.

§

On croirait que les théâtres où l'on joue **l'opérette** obéissent à un mot d'ordre : pas de musique française, pas de musique qui ne puisse, par sa banalité, sa fadeur, sa niaiserie, satisfaire les goûts les plus bas, flatter la « sentimentalité » la plus sotte, enchérir sur la vulgarité du film parlant.

Il est infiniment regrettable de voir que les scènes subventionnées par la Ville de Paris n'échappent pas à cette contagion : depuis des mois et des mois, la Gaieté affiche une pièce de M. Lehar, — une sous-mouture de la *Veuve Joyeuse* et du *Comte de Luxembourg;* le Châtelet, pendant deux ans, a joué *Nina Rosa*, de M. Romberg, et cette opérette n'a dis-

paru que pour céder la place à *Rose de France,* du même auteur. La platitude de la nouvelle partition égale le vide désespérant de la devancière... Qu'on n'aille pas tirer argument de la longue durée de ces pièces pour faire croire à la valeur de leur musique, ou du moins à son succès plus grand près du public. Tout le monde sait bien, en effet, que le succès de ces affaires — car ce sont des affaires — repose uniquement sur la publicité, sur le luxe de la mise en scène et sur l'engagement de quelques vedettes. Si messieurs les directeurs voulaient bien faire pour les compositeurs français ce qu'ils font pour les étrangers, nous n'aurions point à relever ce scandale. Car c'est bien un vrai scandale que de voir des compositeurs de la valeur et de la notoriété d'un Gabriel Pierné obligés de de se faire jouer à Bruxelles, ou, comme Albert Roussel et Marcel Delannoy, obligés de garder dans leur tiroir une partition achevée, tandis que des musiciens de troisième zone, parce qu'ils sont nés sur les bords du Danube, du Mississipi ou de l'Orénoque, voient toutes les portes s'ouvrir devant eux et encaissent à pleines poches le bel argent des contribuables parisiens. Que l'on veuille bien croire que je n'introduis point le nationalisme où il n'a que faire. Je trouve tout naturel que l'Opéra monte *Elektra* et que l'Opéra-Comique joue le *Barbier* et l'*Italienne à Alger,* comme il est naturel que les Français jouent du Shakespeare. Mais il s'agit, pour l'opérette, de théâtres dont l'affiche reste la même pendant des vingt mois consécutifs, il s'agit de je ne sais quelles choses où l'art, où la musique n'interviennent pas — Dieu merci — mais dont, en définitive, la musique française fait les frais. Et c'est cela qui est intolérable et c'est cela que l'on s'étonne de voir tolérer par le Conseil Municipal, qui, vraiment, aurait son mot à dire.

RENÉ DUMESNIL.

PUBLICATIONS D'ART

Michel Puy : *L'Effort des peintres modernes,* Albert Messein. — *L'art, des origines à nos jours,* tome Ier, 1.000 reproductions, Librairie Larousse. — Claude Roger-Marx : *Renoir,* Librairie Floury. — Albert C. Barnes et Violette de Mazia : *The Art of Henri-Matisse,* 151 reproductions, Charles Scribner's Sons, New-York, London. — Berthe Weill : *Pan! dans l'œil!...* aquarelles et dessins de Dufy, Pascin, Picasso, Librairie Lipschutz.

Je n'ai pas à révéler aux lecteurs du *Mercure de France*

la méthode de Michel Puy. Ils ont appris à estimer son érudition et sa discrète ironie de flâneur, isolant du fatras de la production contemporaine quelques artistes de son choix. Leur origine, leur tempérament, leur évolution, dans l'atmosphère hostile de la peinture officielle, furent le prétexte de classifications qui sont, pour la période 1905-1920, les éléments d'une histoire de l'art. **L'Effort des peintres modernes** et ses chapitres sur la génération Matisse, Marquet, Jean Puy, les Fauves, le dernier état de la peinture, les assises du cubisme, forment vraiment une initiation à la peinture contemporaine. Elle est excellente. Michel Puy aime la peinture et il la connaît, ce qui est rare. Il ne se laisse pas duper. Il sait décomposer les éléments d'un tableau, connaît l'origine de telles découvertes, leurs possibilités de développement ou de mort. Il sait ce que valent les théories, les manifestes, les commentaires lyriques et s'en méfie aussi bien que de la maîtrise des peintres académiques. Le court chapitre sur l'académisme et l'Ecole est le réquisitoire le plus convaincant contre ces hommes « distribuant des couleurs qui n'ont plus d'harmonie et assemblant des formes qui n'ont plus de réalité ». Son éloge, sur le ton mesuré qui lui est familier, des artistes ses contemporains, n'est pas moins réussi : « Ce qui justifie les peintres nouveaux, c'est qu'ils n'ont bousculé les préceptes, gratté les formules que pour retrouver les lois de la peinture... » Et aussi la tradition, celle de Delacroix, de Corot, de Courbet, de Manet au lieu de la tradition de Couture ou de Guérin.

Il semble que l'amour de l'ordre et ses certitudes, seuls, aient empêché Michel Puy de poursuivre son enquête sur l'effort des peintres français après 1920. Il n'ignore, certes, aucun de ceux qui, ces dix années dernières, naquirent dans la mascarade de l'inflation plastique, se développèrent malgré son tintamarre et dont l'œuvre persiste malgré la désinvolture avec laquelle faux artistes, critiques et marchands s'efforcèrent de les compromettre. Michel Puy ne se sent plus d'humeur à tenter un classement dans la dispersion des recherches actuelles. Il se réserve et sa sensibilité qui l'inclinerait vers quelque pessimisme lui fournit des raisons d'espérer sous la forme de justes conseils à la jeunesse :

On doit pousser la jeunesse vers deux études parallèles : celle du métier, connaissance et utilisation des instruments, maniement des couleurs, procédés matériels et proprement techniques, et celle de l'interprétation, de l'expression, qui repose sur le dessin, les rapports de tons et la composition. La technique de la peinture s'apprend comme toutes les autres, et cette part capitale de l'instruction professionnelle s'acquerrait dans les académies si les professeurs y étaient choisis pour leurs qualités pédagogiques.

L'art des origines à nos jours (Tome I) mérite d'autant plus d'être signalé qu'il correspond à l'idée que tout homme raisonnable se fait d'une histoire de l'art. Elle est brève mais substantielle et les textes pourraient être de vulgarisation si presque toujours entre artistes et auteurs ne se révélaient d'anciennes complicités. Une sorte de flamme en résulte qui anime la plupart de ces historiens. Des spécialistes sensibles ! Voilà une révélation, après l'expérience de ces quinze années pendant lesquelles l'œuvre et la vie des maîtres furent traitées avec une si joyeuse désinvolture. Il est vrai que le bon sens et la vérité en virent bien d'autres pendant la même période. On connut les fonctionnaires-historiens célébrer avec la même foi ou la même abondance l'art sassanide, Bruegel, Renoir et M. de Waroquier. Et des jeunes gens remplacer les fiches, dont l'accumulation suppose tout de même du temps et des efforts, par leurs commentaires lyriques. C'est ce qu'on appela la critique de poète. J'admets qu'on proclame que les derniers Renoir sont « émouvants comme la bataille de la Marne », mais je préfère encore une lettre de Renoir à un ami, quelques dates, ses propos sur un modèle. En cette matière, tout était si bien faussé qu'on en était arrivé, par réaction, à préférer quelques professeurs moins brillants qu'eux, insensibles, et même un peu bêtes mais capables de défricher et d'apporter, en silence, leurs matériaux pour l'avenir. Des hommes tels que MM. Edouard Michel, Louis Bréhier, Pierre du Colombier ou Demangel, Huyghe, Marçais, etc... auteurs des principaux chapitres, ont été des exécutants sensibles sous la baguette de Léon Deshairs. Félicitons cet homme discret de cette réussite. Aux uns et aux autres, sans doute, reviennent

d'heureuses initiatives : un choix considérable de reproductions les plus connues de chaque époque, d'inattendues aussi avec de beaux détails, de lumineux commentaires sous chacune des images et, à la fin des chapitres, une bibliographie qui paraît consciencieuse. La partie la plus faible de l'œuvre, est évidemment la préface de M. Paul Léon. Il n'y a pas lieu de s'alarmer car il ne représente, il ne représenta jamais que lui seul, même au cours des vingt ans pendant lesquels il balada son ennui à travers l'art et ses coulisses. M. Léon paraît très fier de deux constatations: 1° « Les vrais hommes de progrès sont ceux qui aiment le passé »; 2° « le temps est révolu des biographies d'artistes, des monographies locales, des travaux d'érudition ». Un démenti est apporté à cet académicien par quelques hommes dont les récents travaux sont justement de vivantes monographies : François Fosca (Daumier), Georges Rivière (Cézanne), Claude Roger-Marx (Renoir).

Des esprits mal tournés avaient mis au défi les Musées nationaux d'organiser une exposition rétrospective de **Renoir**, avant 1941, lors du centième anniversaire de sa naissance. Il appartient à d'autres de dire si l'exposition de l'Orangerie est réussie ou ne l'est pas, si le maître est représenté selon la tradition de la grande peinture ou selon les goûts personnels et l'esprit parfois un peu timoré des hommes de musée. La présence d'un millier d'œuvres importantes dispersées à travers le monde permet de penser que la grande exposition rétrospective de Renoir reste à organiser. Malgré les frayeurs que procure encore ce vieillard turbulent coupable d'être mort une vingtaine d'années trop tard, chacun trouve dans ses œuvres de 1900 à 1919 un délire de peindre et de se renouveler que deux ou trois maîtres, seulement, eurent à ce degré vers la fin de leur vie. Et l'été de 1933 fut une grande fête Renoir. Le livre de Claude Roger-Marx en est le prolongement. Il semblait difficile de faire du neuf après la monographie du peintre Albert André parue il y a une dizaine d'années. Claude Roger-Marx a tenu la gageure de faire revivre une fois encore le vieillard maudit dont « les timides redoutent cette splendide boucherie qu'ils pardonnent pourtant à Jordaens

ou à Rubens, lesquels pour citer un joli mot de Renoir n'en étaient pas à une fesse près ». Il a trouvé les mots justes pour évoquer le radieux « climat inventé » dans lequel plongent tant de baigneuses « de plein ciel plus que de pleine eau », où s'exaltent « tant de formes nourricières et d'emblèmes de la fécondité ». Ce vin jeune qu'est l'art de Renoir vers 1915 auquel les années de bouteille et de musée, les injures du temps et de certains restaurateurs paraissent pour certains, encore nécessaires, Claude Roger-Marx l'exalte avec ce don de persuasion si rare et chez lui si naturel qui vient d'un furieux amour de la peinture et de l'habitude de ne pas écrire en service commandé.

Avec moins de sens critique mais autant d'enthousiasme, Albert-C. Barnes et Violette de Mazia ont publié, en anglais, sur **Henri-Matisse** un livre compact, le livre qui fait défaut, dès qu'un grand artiste est mort, pour bien le connaître et le situer avec exactitude. De face, de trois-quart, assis, debout, nu et vêtu, seul et parmi ses pairs et confronté à tous les anciens, sauf à Dieu-le-père, on ne nous cache rien. Les policiers qui cuisinent vingt heures durant un criminel ne sauraient révéler avec plus de minutie le passé de leur client, ses préméditations, ses mobiles et bien entendu son physique que ne l'a fait M. Barnes pour son ami. Il ne manque à Matisse ni un poil, ni une tache de rousseur. Une telle monographie devient de l'anthropométrie. On y trouve le catalogue de deux cent vingt-trois œuvres importantes, la reproduction de cent cinquante tableaux et dessins, des tableaux montrant, comparées (*Creative use of traditions*) des peintures de Matisse et des œuvres d'art égyptiennnes, byzantines, persanes, nègres, japonaises, chinoises, c'est-à-dire la révélation d'un nouveau Samson portant allègrement, d'ailleurs, les multiples colonnes de la tradition. Rien n'est plus agréable à Matisse, diable séduisant projeté hors de sa boîte sous des aspects toujours nouveaux, que d'entendre répéter qu'il ne cessa d'être dans la ligne des maîtres et qu'il accoucha en 1932 de l'odalisque prévue dès 1890 dans son arabesque et dans ses couleurs.

Les historiens de l'avenir connaîtront, par ce livre, la forme, les valeurs, la couleur, le dessin, la ligne, l'espace,

etc... de Matisse, son développement, ses rapports avec Haydn, Beethoven, Brahms (*Thematic variation*) avec Strawinsky (*Matisse and Strawinsky*), sa place parmi les maîtres et parmi les contemporains. Si ces historiens sont méfiants, ils se reporteront peut-être aux témoignages de leurs contemporains. Encore faut-il se méfier des méchants toujours enclins, c'est si facile, à détailler leurs contemporains vus par le trou d'une serrure. En tout cas, désormais, personne n'aura plus à faire état des explications et mandements quotidiens fournis par Henri Matisse au cours de sa vie. Il a été servi par Albert C. Barnes et Violette de Mazia comme par lui-même. Qu'un éditeur français fasse traduire et publie ce livre. Ce sera une bonne œuvre et un exemple. Nous ne ferons jamais assez pour nos gloires en vue des monuments destinés à la postérité.

Les mémoires des peintres et des marchands sont rares. Et pourtant rien ne serait plus divertissant et plus précieux. Imaginons l'histoire des peintres impressionnistes, nourrie des souvenirs et des anecdotes de Paul Durand-Ruel, la vie des peintres contemporains moitié hommes, moitié personnages d'opéras-bouffes, racontée par M. Vollard. On accuserait ce diable d'homme de pittoresque et d'invraisemblance, mais il nous amuserait autant qu'il s'amuse lui-même à charger ses modèles. Et la vraisemblance n'est-elle pas un peu le sel de la vérité?

Berthe Weill, en écrivant ses souvenirs, tend à user de procédés analogues. **Pan! dans l'œil!** est le journal de sa galerie, de ses galeries où, de 1900 à 1930 passèrent, en rangs serrés, rue Victor-Massé et rue Le Peletier les étoiles de la peinture et ses soleils mort-nés. Un à un, groupe par groupe, émouvants ou cocasses, Berthe Weill les suit de la dèche à la gloire et certains chapitres rappellent le scénario de la revue de marionnettes jouée dans la boutique même de l'auteur, il y a une dizaine d'années. Ses principales vedettes passaient avec leur accoutrement familier, leurs charmants ou répugnants travers, avec leurs boniments.

Cette revue avait fait rire comme ce livre amer fera sourire ceux qui connaissent la vie intime et les manies de nos maîtres.

MÉMENTO. — Henri Guerlain : *l'Art enseigné par les maîtres*, H. Laurens. — Leo Bronstein : *Altichiero*, J. Vrin. — Henri Gourdon : *l'Art de l'Annam*, G. de Boccard. — M. Delacre : *Recherches sur le rôle du dessin dans l'iconographie de Van Dyck*, M. Lamertin, Bruxelles. — P. Santenoy : *Les Arts et les artistes à la cour de Bruxelles*, P. Lamertin. — Marcel Griaule : *Silhouettes et Graffiti abyssins*, Larose. — C. Caversazzi : *Giovanni Carnovali*, Instituto italiano d'arti grafiche, Bergame. — L. et H. Magne : *Décor du Tissu*, H. Laurens. — Gabriel Mourey : *Tableau de l'Art français :* XVI[e]-XVII[e] *siècles*, Delagrave. — Marcel Valotaire : *David d'Angers*, H. Laurens. — Madeleine Levinger : *Félix Trutat*, Les Editions Rieder. — Gaston Poulain : *Bazille et ses amis*, la Renaissance du Livre.

GEORGE BESSON.

ARCHÉOLOGIE

Anouar-Hatem : *Les Poèmes épiques des Croisades*. (Geuthner), 1932. — Maurice Exsteens : *Préhistoire*. (Publications Expel), 1933. — Pierre Montet : *Les nouvelles fouilles de Tanis (1929-1932)*. (Les Belles Lettres), 1933. — Bedrich Hrozny : *Les inscriptions hittites hiéroglyphiques. Essai de déchiffrement*. (P. Geuthner), 1[er] fascic., 1933.

Les Croisades ont été surtout étudiées du point de vue historique; il reste encore beaucoup à dire du fait social qu'elles représentent. La pénétration de deux mondes assez différents, mais, qu'on ne s'y trompe pas, beaucoup moins éloignés alors par les mœurs et les coutumes qu'ils le sont devenus aux siècles suivants, est une riche matière à recherches. A côté des Croisés qui ne rêvaient que de combats et délivrance des lieux saints, combien souhaitaient seulement un établissement durable dans un pays qu'ils supposaient meilleur, et s'en allaient par goût de l'aventure, comme on émigrait au siècle dernier en Californie et il y a trente ans au Klondyke! Une nouvelle société se fonda en Orient; l'occupation fut assez longue pour sarrasiner, si j'ose dire, les descendants des conquérants et pour que les musulmans apprissent à mieux connaître les Occidentaux; de même que les artistes venus de France construisirent sur les modèles français, de même les compositeurs de « chansons de geste » firent école et, trouvant sur place de si nobles sujets, créèrent une littérature épique inspirée des belles actions syriennes. C'est ce qu'étudie M. Anouar-Hatem dans ses Poè-

mes épiques des Croisades. Il montre l'importance, dans ce cycle, de la chanson d'Antioche, de la chanson de Jérusalem, et conclut : 1° qu'il a existé un cycle de poèmes épiques propres aux Français d'Outre-Mer; 2° que ces poèmes des Croisades étaient aussi français d'inspiration que n'importe quelle chanson de geste écrite en France; 3° qu'ils se distinguent très nettement des autres poèmes épiques par leur manière foncièrement « syrienne ». Les médiévistes diront le bien-fondé de cette thèse; j'insisterai pour ma part sur les chapitres consacrés à la vie franque en Syrie, chapitres très documentés, qui procèdent souvent par résumés et allusions, mais appuyés de telles références que le lecteur intéressé par la question peut facilement remonter aux sources. A côté des résultats obtenus par M. Hatem sur le sujet particulier qui l'occupait, il y a dans ce livre le point de départ de quantités de recherches du plus haut intérêt.

Préhistoire; sous ce titre, M. M. Exsteens donne un résumé clair et commode des connaissances actuelles en préhistoire, mais, estimant que « la Préhistoire et l'Histoire se soudent intimement », il joint à son étude un résumé « des temps préhistoriques » en Europe, en Egée et en Grèce, en Egypte et en Mésopotamie; il y a là de très bons tableaux très compréhensifs de la marche des événements et de leur interprétation; le lecteur, sous une forme pratique, y trouvera tout ce qu'il faut connaître sur l'histoire « de l'homme des alluvions à l'aurore des civilisations classiques ». Mais je suis orfèvre, et je regrette un peu ce titre qui semble rejeter dans la protohistoire des civilisations que nous pouvons pleinement qualifier d'historiques; les civilisations de la Grèce et de Rome ont pu être jadis considérées comme un terminus, comme un point de départ; aujourd'hui, ce ne sont que des anneaux de la chaîne; nous remontons beaucoup plus loin, et rien ne me paraît plus significatif que le beau titre de Maspéro pour sa grande *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique.* Ce n'est d'ailleurs qu'une petite querelle ; le livre de M. Exsteens est un fort bon travail.

Les **fouilles de Tanis** ont été reprises en 1929 par M. P. Montet, professeur d'égyptologie à la Faculté de Strasbourg.

Le site de Tanis dans le Delta d'Egypte, à 42 kilomètres à l'ouest du canal de Suez, presque à la hauteur d'El Kantara, tête de ligne du chemin de fer et de la route de Palestine, était connu depuis la campagne d'Egypte, et, tour à tour, Mariette, Rougé, Brugsch, identifièrent Tanis à Avaris, la capitale des rois Hyksos. Des fouilles qu'y exécuta Mariette sont sortis de nombreux et superbes monuments qui plaidaient en faveur de l'importance du site. Peu à peu, cependant, des doutes s'élevèrent sur l'identification des premiers égyptologues; M. Montet affirme l'exactitude de cette hypothèse du début; Tanis, où l'on trouve des traces des Hyksos et des constructions de Ramsès II, est bien, à la fois, Avaris, ville forte des Pasteurs, et Pi-Ramsès construite par le grand conquérant; de tels exemples de villes détruites, abandonnées, puis restaurées, ne sont pas rares dans l'histoire orientale.

Ceci dit et démontré, preuves à l'appui, M. Montet résume les travaux exécutés de 1929 à 1932. Les ruines sont entourées d'une enceinte rectangulaire, l'ancienne muraille en briques crues; on y pénètre du côté de l'ouest par une porte de granit, un propylon fait de deux montants écartés de 4 à 5 mètres et surmontés d'un linteau ayant à lui seul à peu près le tiers de la hauteur totale. A l'intérieur, un édifice de briques crues dont il reste une base à gradin avec rampe de mêmes briques dirigée vers le temple. Cette base, pleine, à l'exception de cavités régulières, reste assez énigmatique; aux angles, on a retrouvé les traces de sacrifices de fondation, coutume sémitique qui conduit M. Montet à se demander s'il ne s'agirait pas des restes d'une tour à étages, du type mésopotamien. Un autre secteur de l'enceinte contient une cour à colonnes palmiformes où l'on a retrouvé des inscriptions et des statues, et un monument de Ptolémée IV Philopator. Cette première reconnaissance suffit à montrer l'intérêt qui s'attache au site de Tanis; on y relève la mention fréquente du dieu Seth, vénéré par les Hyksos et de la déesse Anta, sa parèdre; puis, des statues et inscriptions se rapportant au règne de Ramsès II, qui paraît bien avoir souhaité échapper à la tutelle d'Amon de Thèbes et de son clergé, en établissant sa résidence dans le Delta. Quatre-vingt-dix planches

reproduisent les principaux monuments découverts. En attendant la grande publication définitive qui ne saurait venir avant assez longtemps, le volume de M. Montet retrace au mieux l'importance de l'effort qu'il a fourni sur ce site, qui s'avère plein de promesses, et rend compte de la méthode, de la clarté qui président à ses recherches et à leur interprétation.

Le déchiffrement d'un texte écrit dans une écriture et dans une langue inconnue, plusieurs fois résolu au cours du XIXe siècle et au début du XXe, fait l'objet d'une technique bien déterminée. La condition essentielle est d'avoir une bilingue, c'est-à-dire un texte écrit en deux langues, dont l'une, connue, est la traduction de celle qu'il faut déchiffrer. Tel est le cas de l'égyptien, déchiffré par Champollion. La pierre dite de Rosette, découverte par le capitaine du génie français Bouchard en 1799, reproduisait en égyptien et en grec un décret du clergé égyptien en l'honneur de Ptolémée V. Comprise dans la capitulation de Menou, elle fut transportée à Londres en 1802; elle est conservée au British museum.

Champollion admit que les cartouches (c'est ainsi que l'on nomme les espaces ovales délimités par un trait et remplis d'hiéroglyphes, qui sont épars dans les textes égyptiens), devaient contenir des noms propres et il essaya d'y retrouver celui de Ptolémée que lui fournissait le texte grec. Ayant ainsi isolé un certain nombre de lettres, il les appliqua à d'autres cartouches où quelques lettres seules manquaient; après quoi, en possession d'un alphabet possible, il s'essaya au texte même de Rosette. En pareil cas, si la langue est connue par ailleurs, les grosses difficultés sont vaincues; c'est ce qui arriva pour l'égyptien; le langage qu'exprimaient les hiéroglyphes avait de grands rapports avec le copte, langue bien étudiée, qui dérive de l'égyptien ancien.

Pour les cunéiformes, les progrès furent plus lents, et leur déchiffrement n'est pas le fait d'un seul homme, mais de plusieurs savants qui y travaillèrent pendant la première moitié du XIXe siècle. Le point de départ fut l'inscription trilingue (en trois langues) de Béhistun en Perse, qui fut gravée par ordre de Darius pour rappeler sa victoire sur ses compéti-

teurs. Mais les trois textes étaient écrits en cunéiformes de divers systèmes, c'est-à-dire en écritures inconnues. Comme l'un d'eux renfermait des signes moins variés que les autres, on supposa qu'il était écrit au moyen d'un alphabet et l'on essaya d'y retrouver les noms des souverains les plus marquants de l'ancienne Perse, les Achéménides. L'épreuve réussit, et l'on s'attaqua alors au texte qui était le vieux perse; on fut aidé pour le déchiffrer par la connaissance qu'on avait du zend et du pehlvi, qui en dérivent. A partir de ce moment l'inscription de Béhistun affectait la forme typique de l'inscription à déchiffrer : écriture et langue inconnues (l'assyro-babylonien), avec traduction en langue connue (le perse).

Le déchiffrement le plus important du début de ce siècle est celui du hittite. Ecrit en cunéiformes et par cela même matériellement lisible, le hittite se révélait intraduisible, et d'autant plus déroutant que le système cunéiforme syllabique altérait sa physionomie. Peu à peu, on crut reconnaître dans le hittite une langue indo-européenne, et on essaya de l'expliquer en faisant appel aux racines verbales de différents rameaux de ce groupe; cette tentative fut couronnée de succès; le mérite des premiers déchiffrements, dans leur partie essentielle, revient à M. B. Hrozny, de Prague, dont nous présentons aujourd'hui l'**Essai de déchiffrement des inscriptions hittites hiéroglyphiques.**

En effet, si les archives de la capitale hittite (le site de Boghaz-Keuï en Asie Mineure, dans la boucle du fleuve Halys) ont fourni des textes écrits en langue hittite, mais en caractères cunéiformes, on rencontrait dans toute l'Asie Mineure et en Haute-Syrie quantité d'inscriptions gravées sur pierre, écrites en hiéroglyphes, représentant les mêmes objets que les signes égyptiens : main, tête, pied, ustensiles divers, mais différents d'eux cependant. De nombreux savants, depuis soixante ans environ, se sont évertués à les lire, mais en vain, faute d'une bilingue de longueur suffisante.

Il fallut donc procéder par tâtonnements, en supposant tour à tour une langue donnée et en essayant d'en rétrouver les termes. C'est ce que firent Sayce, Peiser, Jensen, Cowley, Forrer, Bossert, Meriggi, pour n'en citer que quelques-uns,

proposant chacun des systèmes différents permettant de lire des noms propres et de courtes sentences dans la langue qu'ils supposaient. Les travaux les plus féconds se trouvèrent être ceux qui admettaient une langue assez voisine de celle des cunéiformes hittites, ou qui recherchaient des noms proches de ceux que l'on trouvait dans les textes cunéiformes. M. Hrozny nous donne aujourd'hui, ce qui est plus convaincant, le déchiffrement complet d'une inscription hiéroglyphique assez longue. Il estime que la langue exprimée par cette écriture est très apparentée au hittite des cunéiformes et à un dialecte indo-européen fort ancien, le luïte, dont on retrouve quelques passages dans les textes de Boghaz-Keuï; elle dériverait ainsi qu'eux d'un ancêtre commun. Les inscriptions en hittite hiéroglyphique se rencontrent surtout dans la Syrie du Nord et dans la région de l'Anti-Taurus; la plupart ont comme date la première moitié du premier millénaire avant notre ère. Le peuple qui les a écrites pourrait être une des plus anciennes vagues d'Indo-Européens, déplacés à leur tour par de nouveaux venus. La population indo-européenne de l'Asie Mineure du deuxième millénaire avant J.-C. se composerait donc des Hittites dont la langue fait le fond des archives de Boghaz-Keuï, des Luïtes qui semblent plus anciens qu'eux au sud-est, et du peuple des hiéroglyphes à l'ouest; son nom ne peut être déterminé quant à présent.

Ce premier fascicule donne la traduction commentée d'une inscription de Karaburun (à l'est du fleuve Halys); elle est suivie d'un essai de paradigmes et d'une liste de signes. Quelques corrections de détail, dans la valeur des signes, se produiront vraisemblablement comme il arrive en pareils cas; il semble néanmoins que le progrès soit capital et l'on ne saurait trop louer M. Hrozny, bien préparé par son déchiffrement du hittite cunéiforme, de la sagacité et de la finesse dont il fait preuve dans ce déchiffrement du hittite hiéroglyphique.

Dr G. CONTENAU.

ORIENTALISME

J.-H. Sabathier-Gazan : *Visions hindoustaniques*, Périer, 1932. — Mehemmed-Ali Aïni : *Ismaïl Hakki, philosophe mystique* (1653-1725), Geuthner, 1933. — Dr J.-C. Mardrus : *L'oiseau des hauteurs*, Emile-Paul, 1933. — Instruments de travail. Louis Renou : *Grammaire sanscrite*, Adrien-Maisonneuve, 1930. — Henri Courbin : *Grammaire élémentaire du sanskrit classique*, Ibid., 1931. — Louis Renou : *Bibliographie védique*, Ibid., 1931.

M. **Sabathier-Gazan** fut fonctionnaire français à Pondichéry. Il a conservé de ce séjour dans l'Inde une vision nette et concrète des lieux, des mœurs, ainsi qu'une aptitude à prendre l'unisson de l'hindouisme. Ses contes en prose, ses « intermèdes » en vers, portent ce témoignage. Nous regretterons seulement qu'il n'ait eu pour l'initier au passé de l'Inde que des guides bien dépassés: de Milloué, Gustave Le Bon. Car que démêler dans le chatoiement du présent, sans l'analyse que fournit seule l'histoire?

Mehemmet-Ali Aïni, qui fut un grand administrateur turc, enseigne à l'Université de Stamboul. Le Soufi assez tardif qu'il révèle ici était, lui aussi, un Turc, quoiqu'il eût composé une partie de son œuvre en arabe. Il s'instruisit à Stamboul et vécut en Serbie, puis à Brousse; il fut contemporain des désastres que les Impériaux infligèrent aux musulmans d'Europe. Pour faire front au malheur des temps, il rédigea, entre autres ouvrages, un imposant commentaire du Coran, le *Rouh-al-Béyan*, et favorisa autant qu'il put la littérature turque, s'attachant à la préserver de contaminations excessives, tant arabes que persanes.

Sa métaphysique répudie le péripatétisme. Elle admet la présence de Dieu dans l'homme, d'une façon qui nous rappelle son contemporain Malebranche. Une réserve toutefois: à s'éprouver habité par l'absolu, l'esprit du soufi s'interdit l'aveu d'humilité humaine : « Ne considère pas ta faiblesse. Sache que considérer ta faiblesse est faire acte d'ingratitude. Vois ton pouvoir, il vient de Lui. Sache que ton pouvoir est son bienfait. Il est Lui. » Sa conception du cœur est intéressante. Il ne se forme qu'après l'union de l'esprit et du corps. Il est, comme la terre, un dépositaire. Ceci explique comment la connaissance lui appartient comme sa qualité : il renferme des vérités cachées, susceptibles de devenir con-

scientes sous l'effet de la grâce divine, quand les mortifications ont purifié « le miroir du cœur »; c'est ainsi que les bonnes œuvres engendrent une lumière, et que « la face du Bien-Aimé » se manifeste (41-44). Ainsi l'organe cardiaque n'est point, comme dans les Upanisads, symétrique du ciel ou du soleil : notion admissible dans le panthéisme, impossible dans l'hypothèse monothéiste.

La théorie de la connaissance mérite aussi quelque attention. Platonicienne au fond, elle implique réminiscence : futiles sont ceux qui s'y préparent par l'arithmétique et la logique. La science est divine, le propre de l'homme étant l'ignorance. La science suprême ne s'acquiert que par l'amour et la vision; « l'ambre de l'amour ne vous attire vers le vrai que si vous vous rendez léger comme un fétu de paille ». On reconnaît là quelque écho lointain des théories du yoga, selon lesquelles l'appréhension de l'absolu se réalise à la limite d'un amenuisement de l'individualité.

Nous regrettons que l'exposé soit fragmentaire, par allusions à des théories détachées de leur connexion systématique et par suite du désir de présenter en quelque façon des morceaux choisis. Les sources de la doctrine sont fort peu indiquées. Tel quel, l'ouvrage est documentaire de la philosophie « turque », si l'on peut dire.

Il y a moins d'un an, nous signalions, du Dr **J.-C. Mardrus**, *La Toute-puissance de l'adepte*. Nous attirons maintenant l'attention des lecteurs sur un délectable pastiche des contes orientaux, à peine moins authentique qu'un texte original, et narré en cette prose poétique dont le grand artiste détient le secret. Le récit? un minimum : jeune prince tout de grâce et de révérence, docile à son maître et mené par lui, dans la vertu, jusqu'à la révélation de l'amour. Quand, au terme, la vierge digne de cet adolescent parfait paraît en sa présence : « Doucement — et leur regard pas un instant n'avait dévié et ne s'était égaré — les deux enfants divins, d'un mouvement simultané, ployèrent le genou l'un en face de l'autre, adorateurs extasiés de la Beauté. Et le reste est le domaine du Mystère. »

Une philosophie de l'amour explique, autant que faire se

peut, ce secret indicible. Le cœur ardent ne se consume point. Peu importe qu'il trouve, ou ne trouve pas, l'ardeur qui répondrait à la sienne; sa béatitude réside en son ardeur même, où tout égoïsme s'anéantit. Comme un nirvâna, l'extase amoureuse est au delà de la mort : « Menacer les amants de la mort serait menacer un cygne de la rivière, élément qu'il domine de naissance. »

Justifier le titre, est-ce nécessaire? Si oui, fort heureusement, le livre ci-dessus, consacré à Ismaïl Hakki, nous en donne le moyen (p. 74). Ecoutons le *Rouh-al-Methneir* : « Quand je parviens à parler de l'amour, je rougis de ce que j'en puis dire »; il est au-dessus de toute définition. De lui il fut dit : « Je suis l'Anka dont la trace est insaisissable. » Anka, nom oriental du Phénix, symbole de l'ardeur mystique; réfraction, semble-t-il, dans la dévotion soufie, de cet oiseau hiératique par lequel les mazdéens de l'antique Iran représentaient l'Ahura. L'oiseau des hauteurs plane au faîte des mystères comme il étend ses pennes symétriques au sommet des bas-reliefs persépolitains.

Nous avons indiqué l'idée, puis marqué le sens de la forme. Mais l'essentiel, comme de l'amour même, reste pour nous inexprimable : une magie de style qui nous porte à « la limite » du ravissement.

Il s'agira maintenant d'œuvres sévères. Au lieu d'en détourner nos regards, accordons notre gratitude à leurs auteurs, car, sans la probe connaissance linguistique, aucun critère ne vaudrait pour autoriser même un réel talent à traiter de l'Orient. La « Schwärmerei » n'a que trop tendance à s'y considérer chez elle.

La *Bibliographie védique* de **Louis Renou** est un instrument de travail fort utile, dont l'éditeur, M. Adrien Maisonneuve, a généreusement couvert les frais. « Védique » est pris au sens le plus large. Une première partie nous documente sur les textes et leurs commentaires; une seconde sur les questions générales de « civilisation » : histoire, religion, pensée abstraite, linguistique.

La *Grammaire sanscrite,* du même auteur, dote enfin les étudiants de langue française d'une introduction très sûre à

l'apprentissage du sanscrit. Gros travail, qui met à profit aussi bien les grammairiens indigènes que les ouvrages européens. « Grammaire descriptive qui comporte, là où la chose apparaît possible, des matériaux d'histoire. L'interprétation n'y est admise que dans la mesure où elle ne nécessite recours ni à la préhistoire, ni même au védique. » Il y a là une méthode lucide et complète pour orienter, jusqu'à une connaissance fort poussée, ceux qui débutent dans l'étude d'un idiome qui apparaît tantôt comme une donnée de fait, tantôt comme une œuvre d'art savamment exécutée. Il y a là aussi, dans la dérivation nominale, dans l'examen des cas, des conjugaisons, des variétés de phrases, infiniment à apprendre pour le logicien et l'épistémologiste.

Les deux cahiers d'**H. Courbin,** ancien élève de F. Lacôte, ne sont point œuvre de science, mais constituent un cours excellent d'initiation première. Les conjugaisons, qui ont effaré tant de nouveaux venus à l'indianisme, sont traitées avec une louable clarté. Une chrestomathie et un double index permettent aux débutants de s'exercer.

P. MASSON-OURSEL.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Le crime de M. de Cyrano. — Le *Mercure* du 1er février a reproduit un certificat du curé de Sannois établissant que Savinien Cyrano de Bergerac mourut « en bon chrétien » à Sannois, près d'Argenteuil, le 28 juillet 1655, et une autre attestation de Pierre de Cyrano, trésorier général des offrandes, aumônes et dévotions de Sa Majesté, constatant que cet événement se produisit en la maison du déclarant.

Ces documents, dus aux recherches de M. Charles Samaran, montrent qu'à ses derniers moments notre soldat-philosophe avait renoncé aux conceptions hardies, aux théories audacieuses qui lui avaient valu sa réputation d'esprit fort, réputation assez justifiée d'ailleurs, comme on le voit par le texte intégral de ses Œuvres, rééditées récemment par M. Frédéric Lachèvre.

D'autre part, ces renseignements nouveaux détruisent en partie la légende chevaleresque créée autour de l'auteur de *la Mort d'Agrippine* par la pièce d'Edmond Rostand. Il est cer-

tain que Savinien de Cyrano ne jouissait pas, auprès de ses contemporains, du prestige qu'on pourrait se figurer, car Tallemant des Réaux croyait bien traduire exactement l'opinion de son temps en écrivant : « Un fou nommé Cyrano fit une pièce de théâtre... » Enfin, sa mort n'eut pas l'auréole romantique et la touchante poésie que la fantaisie du dramaturge lui a prêtées.

Le véritable héros de roman, dans la famille, n'est pas celui qu'on pense. L'un des fils de Pierre de Cyrano, seigneur de Cassan et de Bergerac, dont la maison de campagne abrita les derniers moments du bretteur, possède tous les droits à ce titre. Je pense qu'il n'est pas inutile de résumer rapidement cette vie baroque, décousue et absolument ignorée. On pourra se demander, après cela, si les écarts d'imagination chez les Cyrano n'étaient pas le résultat d'une tare originelle transmissible par la voie du sang.

§

Jérôme-Dominique de Cyrano, fils du trésorier des offrandes, aumônes et dévotions du Roi, et de Marie Doussin, naquit à Paris en mars 1665.

Première singularité, imputable aux parents, celle-là, il ne fut baptisé que neuf années après sa naissance, en dépit des usages et des obligations imposées par l'Eglise, et il eut pour parrains... quatre pauvres mendiants de la paroisse Saint-Roch.

Parvenu à l'âge d'homme, devenu cavalier du bel air et héritier de l'originalité cyranesque, Jérôme-Dominique chercha obstinément le bonheur dans le mariage. Promenant ce rêve audacieux au cours de son existence, il renouvela ses expériences conjugales dans tous les milieux sociaux en prenant successivement et *simultanément* femme dans la noblesse, dans la bourgeoisie et dans le peuple.

Le 6 novembre 1697, il épousa une Abbevilloise, Elisabeth-Henriette de Chéry, fille de Charles de Chéry et de Charlotte de Nointel. La famille de Chéry, après avoir habité Montmarquet, était venue se fixer à Monflières, près d'Abbeville, pèlerinage réputé, où l'on honorait une madone qui fut plus tard l'objet des générosités de la reine Marie-Antoinette. Le

marié demeurait à Paris, rue Saint-Honoré, et la bénédiction nuptiale fut donnée à Saint-Nicolas-des-Champs, paroisse où la jeune femme résidait momentanément, rue Pastourelle (1).

Obligé de quitter Paris pour se rendre à Orléans, où il avait obtenu un emploi, Jérôme-Dominique laissa la nouvelle mariée en la capitale. Dans le cerveau fêlé de l'irrésistible gentilhomme, s'agitaient bien des désirs, bien des appétits, bien des idées mal équilibrées. Livré à ses rêves solitaires, il n'eut d'autre pensée que de s'engager dans les liens d'une autre union pouvant lui procurer une félicité plus complète. Un édit tout récent, celui de mars 1697, posait d'utiles barrières devant l'intrépidité d'un épouseur comme M. de Cyrano; il obligeait les parties contractantes venant d'un autre diocèse à fournir aux autorités ecclésiastiques locales des justifications gênantes. L'évêque d'Orléans, instruit du mariage existant entre Jérôme-Dominique et Mlle de Chéry, empêcha qu'il en fût contracté un second.

M. de Cyrano perdit son emploi et revint à Paris mais resta séparé de sa femme. Celle-ci demeurait près de Saint-Roch. Il alla s'établir rue Bourtibour, paroisse Saint-Paul. Combinaison d'une extrême simplicité, qui lui permit de jouir d'un commode incognito, d'une délicieuse liberté, et d'épouser, du vivant de sa première femme, une fille de la bourgeoisie appelée Simone Landois.

Jal, qui n'a pas eu connaissance du mariage Cyrano-de Chéry, mentionne succinctement dans son *Dictionnaire* l'alliance avec Simone Landois. En 1719, après cinq ou six ans de parfait amour, Simone Landois mourut et fut enterrée à Saint-Paul sous la qualité d'épouse du sieur du Laurent (ou de Saint-Laurent). C'était le nom de terre dont Jérôme-Dominique faisait suivre son patronyme. Comme d'excellentes raisons l'obligeaient à dissimuler sa véritable identité, il avait ajouté à ses noms interchangeables un prénom de circonstance, qu'il avait eu la modestie de choisir parmi ceux des grands conquérants. Il se faisait appeler Alexandre.

Le 24 février 1721, M. de Cyrano, nanti de l'acte de décès

(1) Une copie du contrat se trouve au Registre des insinuations du bailliage d'Amiens. Archives départementales de la Somme, B 98, f° 9, verso.

de Simone Landois, convola en troisièmes noces avec une couturière appelée Marie Cherbois, âgée de vingt-sept ans. Le contrat le disait veuf de Simone Landois. Le mariage fut célébré après publication d'un ban à Saint-Paul, domicile de la mariée. Le premier témoin était un Ragueneau de fortune nommé Gilles Barbier, cuisinier rue Saint-Antoine, et le second un certain maître de danse appelé Guillaume Vaucornet. Tous deux souscrivirent des affirmations trompant le curé de la paroisse.

Henriette de Chéry, ensorcelée, n'eut pas la moindre velléité de protester. Elle ignorait si peu les mariages illicites de son légitime époux qu'elle continua à entretenir des relations familières avec lui pendant qu'il habitait par intervalles avec Marie Cherbois. Si bien que ce fut avec sa complicité judiciairement constatée plus tard que M. de Cyrano put, durant plusieurs années, vivre d'une vie double et jouer le rôle de mari d'une dame de qualité les jours ouvrables et celui d'une ouvrière les fêtes chômées.

Il est à peine besoin de souligner le parti que pourrait tirer un auteur dramatique doué d'un peu d'imagination d'une situation semblable. M. de Cyrano se trouvait, en somme, dans la position du fameux M. de la Pivardière, ce mari de vaudeville qui était tantôt seigneur-châtelain à Narbonne avec sa première femme, tantôt huissier-priseur à Auxerre avec la seconde.

Jérôme-Dominique avait simplement voulu expérimenter sur terre les extravagants usages « solariens » que son cousin Savinien avait observés au cours de ses merveilleux voyages dans une contrée céleste confinant à la république de Paix et à celle des Justes, où les polygames vivaient « avec beaucoup de douceur et d'indulgence (1) ».

Hélas! sur notre misérable planète, les lois de l'Eglise catholique et celles de l'Etat français condamnaient la conduite de M. de Cyrano comme un crime. Les bigames, autrefois punis de mort, n'encouraient plus, il est vrai, que le supplice du carcan, mais on ajoutait à cette peine celle des galères!...

Henriette de Chéry ayant renoncé à se plaindre, le crime

(1) *Histoire comique des Etats et Empires du Soleil.*

passa inaperçu. Jérôme-Dominique vécut cette invraisemblable existence sans être inquiété et eut quatre enfants de son mariage avec Marie Cherbois. Il jouissait à Paris de l'estime publique et possédait de belles amitiés; l'une de ses filles baptisée le 1er novembre 1728 eut pour parrain l'excellent graveur Nicolas Edelinck. On découvre là certaines ramifications abbevilloises. Les Edelinck étaient liés avec les grands graveurs d'Abbeville du XVIIIe siècle. Il existe un portrait gravé de Claude Mellan par l'un des Edelinck.

Ayant obtenu un emploi à Quillebeuf, en Normandie, M. de Cyrano transporta ses pénates en ce petit port de pêche et y mourut le 18 mars 1741. Il laissait après lui trois des enfants dont il vient d'être parlé.

§

Sa succession, peu considérable, compliquée par une question de substitution de biens, donna naissance à l'une des causes les plus célèbres du temps.

A la mort de Jérôme-Dominique, Marie Cherbois, qui avait toujours ignoré le premier mariage de son époux, se fit nommer tutrice des mineurs et se présenta pour recueillir la succession en leur nom. Une sœur de Cyrano, avantagée d'un prénom fort à la mode au temps de Roxane et des précieuses, — elle s'appelait Athénaïste — se mit aussi sur les rangs. Un sieur Le Roi de la Poterie et sa femme, appelés par représentation aux avantages de la substitution de biens faite par une veuve Fournier née Mahieu, dans le cas où Cyrano mourrait sans enfant légitime, en réclamèrent l'effet. Henriette de Chéry, sortant enfin de son long silence, interjeta appel comme d'abus conjointement avec les sus-nommés, du mariage avec Marie Cherbois et réclama son douaire.

Dès le début, les questions qui se posaient parurent fort embrouillées. Les gens du palais évoquèrent l'arrêt du Parlement de Toulouse, du 12 septembre 1560, dans la célèbre affaire de Martin Guerre et d'Arnaud du Thil... On connaît cette vieille histoire qu'Etienne Pasquier a narrée tout au long dans ses *Recherches*, et qu'Alexandre Dumas a popularisée en lui donnant le mouvement dramatique et l'étincelle de vie en l'introduisant dans l'intrigue des *Deux Diane*...

si tant est que ce roman soit sorti de la plume de Dumas. Arnaud du Thil, de sa cohabitation avec la femme de Martin Guerre, avait eu une fille à qui le Parlement avait attribué les biens de son père, condamné au dernier supplice.

Dans les deux procès, la succession en litige était celle du contractant de mauvaise foi dans un mariage nul.

Par la rareté du cas, par les circonstances romanesques de la vie du héros principal, l'affaire de Cyrano souleva une immense curiosité. Un grand magistrat, l'avocat-général Le Febvre d'Ormesson, appelé à donner ses conclusions, en porte le témoignage :

L'expérience nous apprend, dit-il, que des cas tels que celui-ci sont des événements rares, qu'un siècle ne voit qu'une fois.

L'opinion de l'avocat-général est développée *in-extenso* dans la *Collection des Décisions nouvelles* de Denisart, édition de 1784. Je renvoie à ce recueil de jurisprudence les lecteurs qui désireraient connaître par le détail les avis exprimés, les incidents de procédure, les multiples complications de la cause. Ils les trouveront exposés en vingt et une colonnes, à l'article *Bonne foi des contractants*, de la page 617 à la page 626. Ils verront que les juristes, au cours des débats, s'aperçurent que l'acte de célébration du premier mariage de Cyrano n'était pas en règle, n'étant pas signé du prêtre qui l'avait dressé, ni d'un des témoins annoncés. L'avocat-général recula devant les conséquences qu'une réquisition en nullité aurait déchaînées : tous les actes de mariage célébrés à Saint-Nicolas-des-Champs pendant les années 1697 et 1698 manquaient aussi de la signature du prêtre, Une telle solution aurait jeté le plus grand trouble dans une infinité de familles. Le Febvre d'Ormesson regardait du reste Henriette de Chéry comme indigne d'être écoutée, « parce qu'ayant eu connaissance du mariage de Cyrano avec Marie Cherbois, ayant même alors entretenu des relations avec lui, elle avait gardé le silence et laissé son mari vivre tranquillement dans un adultère qu'elle n'ignorait pas ».

Après d'interminables et retentissants débats, la Cour, par arrêt du 5 septembre 1744, adjugea la succession de Jérôme-Dominique aux trois enfants nés du mariage avec Marie Cher-

bois, déclara néanmoins ce mariage abusif, et mit à la charge des mineurs le paiement des arrérages du douaire constitué à Henriette de Chéry par le contrat de mariage énoncé plus haut.

§

Aux heures les plus sombres de la Révolution, l'une des dernières représentantes de la famille, Marie-Anne de Cyrano, vraisemblablement fille aînée de Jérôme-Dominique et de Marie Cherbois, s'était réfugiée à Abbeville, où les aristocrates étaient peu inquiétés, grâce au conventionnel André Dumont. Elle était veuve d'un certain Jean-Olivier Boutray, demeurait rue du Vert-Soufflet, se disait en l'an II âgée de soixante-seize ans, mais était née, en réalité, le 8 mars 1722, à Paris. Elle vécut à Abbeville du revenu de son bien jusqu'au 21 août 1809, et la déclaration de son décès fut faite à cette date par deux des membres de la meilleure société abbevilloise (1).

Le 17 germinal an II, elle s'était fait délivrer la pièce d'identité suivante :

Et, le dit jour, les mêmes témoins ont également affirmés que la citoyenne Marie-Anne de Cirano, veuve Olivier Boutray, âgée de soixante-seize ans, taille de cinq pieds, cheveux et sourcils blancs, yeux bruns, nez bien fait, bouche moyenne, menton rond, front haut, visage allongé, demeure actuellement à Abbeville et qu'elle y a résidé sans interruption depuis le premier mai mil sept cent quatre-vingt douze jusqu'à ce jour, lesquels nous ont attesté n'être parens, alliés, fermiers, domestiques, etc.

CYRANO V[e] BOUTRAY; BANS (2).

Nez bien fait!...

Ce certificat, qui réhabilite « le fatal cartilage » dans la famille du célèbre duelliste, méritait d'être connu.

ADRIEN HUGUET.

LETTRES ANTIQUES

L'Empereur Julien, *Discours de Julien César*, t. I, 1[re] partie des *Œuvres Complètes* de l'Empereur Julien, texte établi et traduit par J. Bidez, professeur à l'Université de Gand, Paris, Les Belles Lettres. — Hérodote, *Histoires*, texte établi et traduit par P.-E. Legrand, Paris, Les Belles Lettres, t. I, *Introduction*.

Nous avons dit, en son temps, tout le mérite, si exception-

(1) Etat-civil de la ville d'Abbeville.

(2) Archives municipales d'Abbeville, Registre des certificats de résidence.

nel, qu'avait pour nous la *Vie de l'empereur Julien* publiée par M. J. Bidez. Cette vie, disions-nous, pouvait être considérée comme une magnifique et nécessaire introduction à la lecture et à la pleine compréhension des œuvres complètes de cet empereur et de ce philosophe. C'est à M. J. Bidez, en effet, que la Collection des Universités de France a bien voulu confier le soin d'établir et de traduire le texte des œuvres que nous laisse **Julien.** Le choix d'un tel artisan est le garant le plus sûr de la qualité et de la réussite d'une entreprise qui s'avère comme un des plus légitimes et des plus remarquables succès de la collection que patronne l'association Guillaume Budé. Depuis longtemps déjà, M. J. Bidez s'était préparé à mener à bien cette lourde et difficile tâche. En 1898, il fit paraître, dans les Mémoires publiés par l'Académie royale de Belgique, ses *Recherches sur la tradition manuscrite des lettres de l'empereur Julien.* En 1924, ce furent les *Lettres et Fragments,* texte et traduction, qui parurent aux Belles-Lettres. En 1929, dans le Recueil des travaux publiés par la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Gand, figura une magistrale étude sur *La tradition manuscrite et les éditions des discours de l'empereur Julien.* Enfin, en 1930, parut, aux Belles-Lettres, cette *Vie de l'empereur Julien,* qui est, nous le répétons, l'introduction la plus complète et la plus sûre à l'intelligence du texte des ouvrages que nous laisse Julien. Tous les écrits qui nous restent de cet empereur, en effet, sont des œuvres de circonstance. Pour bien les comprendre, il faut sans cesse se rappeler les préoccupations qui les inspirèrent, le but qui les dirigea tout au cours d'une existence passablement tourmentée.

La première partie du tome I des *Œuvres complètes* de Julien comprend les *Discours de Julien César.* Ils sont au nombre de cinq : 1° Eloge de l'empereur Constance; 2° Eloge de l'impératrice Eusébie; 3° Les actions de l'empereur ou de la royauté; 4° Sur le départ de Salluste; 5° Au Sénat ou peuple d'Athènes. Dans sa nouvelle édition des œuvres du fondateur de Paris et du libérateur des Gaules, M. J. Bidez a particulièrement tenu compte de deux manuscrits que les éditeurs précédents des œuvres de Julien avaient ignorés

ou tout au moins négligés. Ces deux manuscrits, remarquables à la fois par leur ancienneté, leur valeur et la variété des écrits dont ils conservent les restes se trouvent, l'un à Naples, et l'autre à Vienne. D'autre part, comme la vulgate des œuvres de Julien n'est qu'une simple reproduction du groupement adopté par le P. Petau pour son édition princeps des œuvres de cet empereur (1630), et que ce groupement est dans un ordre arbitraire et fortuit qui ne respecte ni la chronologie ni la tradition manuscrite, M. J. Bidez a eu l'excellente idée de ne pas s'en tenir à un groupement aussi artificiel. En adoptant, tant pour les *Lettres* que pour les *Discours*, l'ordre chronologique qui établit une distinction entre les œuvres de Julien César et celles de Julien empereur, l'éditeur nous facilite du coup la lecture et l'intelligence d'une série de traités et de discours, qui n'étant tous, comme nous l'avons dit, que des pièces de circonstance, ne peuvent être pleinement comprises et goûtées qu'en étant replacées dans leur cadre historique.

Dans ses écrits, Julien déclarait qu'il n'avait pas la prétention d'écrire à la façon des rhéteurs. Ce qu'il voulait, c'était se montrer un digne élève de ses maîtres en philosophie. Toutefois, comme l'empereur avait passé par les écoles de rhétorique, et que là, comme ailleurs, il s'était montré docile et appliqué, il put acquérir toute la souplesse nécessaire pour s'exprimer tantôt avec l'élégance raffinée d'un rhéteur, tantôt avec la mâle logique ou l'enthousiasme d'un mage illuminé ou d'un grave penseur. Julien écrivait vite. Parfois même, il improvisait, et ce n'est qu'exceptionnellement sans doute qu'il s'est relu. De là, les incorrections et les irrégularités de sa syntaxe et de son orthographe.

Tels que nous pouvons les relire, dans la claire, intelligente, exacte et probe traduction que nous en donne M. J. Bidez, ces *Discours de Julien César* sont d'un prenant intérêt. Dans le César qui fait l'éloge de Constance et d'Eusébie, qui se lamente sur le rappel de son ami Salluste ou qui adresse aux Athéniens un manifeste destiné, en faisant son apologie, à soulever en sa faveur l'opinion publique des régions dont il s'approchait, apparaît déjà ce que sera, ou tout au moins ce que voudra être, le futur empereur. Avec quels

tendres accents de reconnaissance émue, ce dernier défenseur de l'hellénisme s'adresse-t-il à l'impératrice Eusébie pour lui avoir procuré le bonheur, tant désiré et aimé, de séjourner en Grèce, sa véritable patrie, et d'avoir acquis, dans cette contrée favorable à l'éducation philosophique, la seule richesse qui soit digne d'envie! Bien plus, lorsque Julien fut envoyé en Gaule, ce fut cette même impératrice qui lui fit le don le plus à même de satisfaire son âme avide de culture.

Je n'avais rapporté de chez moi, écrit Julien, qu'un très petit nombre de livres, tant j'avais au fond de l'âme la consolante espérance et l'ardent désir de retourner promptement dans ma demeure! Eusébie m'en donna en une fois une telle quantité, œuvres de bons philosophes et de bons historiens, jointes à celles de beaucoup d'orateurs et de poètes, qu'elle me permit de satisfaire ma passion, quelque insatiable qu'elle fût pour ce commerce de l'esprit, et qu'ainsi la Gaule et le pays des Celtes devinrent pour moi, en fait de livres grecs, un vrai Musée. Revenant à ces trésors chaque fois que j'ai un instant de loisir, je ne saurais oublier la main qui me les a donnés... Par de telles lectures souvent déjà des jeunes gens ont acquis, dans l'intelligence et le cœur, une maturité plus grande que celle de beaucoup de vieillards réunis, et ils ont obtenu ainsi le seul bien que semble nous réserver le déclin de la vie, je veux dire l'expérience, grâce à laquelle l'homme d'âge *sait donner des conseils plus sensés qu'un jeune homme.*

Quant au discours *Sur la Royauté,* on le prendrait, par moments, pour un véritable manifeste politique. La royauté philosophique que le César prône avec enthousiasme n'est autre, en effet, que l'idéal de gouvernement qu'il se proposera, un jour, de réaliser lui-même. Ce roi idéal doit prendre un soin équitable de l'intérêt de tous. Vainqueur d'abord de lui-même, de ses passions et de ses plaisirs, il doit se montrer pieux, courageux, généreux, magnanime et clément, détester les guerres et les discordes civiles. Alors,

vivant dans une paix profonde, à l'abri des attaques des ennemis extérieurs ou de ceux du dedans, tous aimeront, comme un bon génie, l'auteur de tous leurs biens, béniront Dieu de le leur avoir donné, et leurs vœux sincères, partant non des lèvres, mais du fond

de l'âme, appelleront sur lui toutes les prospérités. Les Dieux, à leur tour, devanceront ces prières, et, tout en lui accordant d'abord les dons du ciel, ne le priveront pas des biens humains. Enfin, quand la fatalité l'aura fait succomber à l'un de ces maux que le vulgaire juge incurables, ils le recevront dans leurs chœurs et dans leurs festins et répandront sa gloire parmi tous les mortels.

En se prescrivant un tel programme, Julien ne prévoyait pas que les hommes devraient un jour le considérer comme un apostat et l'abhorrer « comme un suppôt du diable, mené par les démons comme par le bout du nez ».

En même temps que l'édition des *Œuvres complètes* de Julien, paraît aussi et dans la même collection, le texte grec et la traduction française des **Histoires d'Hérodote.** L'éditeur en est M. P.-E. Legrand, qui nous donna déjà une excellente édition des *Bucoliques grecs*. Nous ne signalerons aujourd'hui que la magnifique introduction qui précède la traduction, en cours de publication, des œuvres de ce charmant conteur. Cet essai sur la vie et la personnalité d'Hérodote comprend tout un volume. C'est incontestablement l'ouvrage le mieux fait, le plus important et le plus complet que nous ayons, en France, sur ce magnifique et curieux voyageur. Nous en reparlerons.

MARIO MEUNIER.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Un brelan de livres régionaux. — Jules Destrée : *Mons et les Montois* (L'Eglantine). — Thomas Braun : *Amour de l'Ardenne* (Rex). — Abel Lurkin : *Mœurs des Condruses* (Editions de Saint-Hubert, Vervoz). — Fernand Desonay : *Villon* (Thone, Liége).

Je signalais, voici un peu plus d'un an, dans une étude panoramique sur la littérature belge depuis 1900, que la veine régionaliste, très riche à la fin du siècle dernier chez les Belges, avait tendance à se dessécher, probablement sous l'influence de ces préoccupations internationales qui soufflent chez nous comme ailleurs un vent d'orage. Cette prévision n'a rien d'absolu, et l'automne nous apporte trois volumes consacrés au terroir, — villes et gens de Wallonnie. Pourquoi le dissimulerai-je? Je me réjouis fort de ce regain, d'autant que, de ces trois livres, deux ne sont nullement négligeables,

tandis que le troisième est vraiment délicieux.

Je pense, au surplus, que l'écrivain d'ici n'est pas toujours à son aise dans les hauts sujets: roman psychologique à portée « universelle », littérature sociale et philosophique et, d'une façon générale, œuvres à thèse. Non pas que nous soyons embarrassés à ce point de penser ou de sentir au nom de tout le globe terraqué. Mais nous sommes contraints, si nous restons Belges, de plier le grand thème choisi à des particularités nationales, et, en tout cas, à un cadre particulier. Situer forcément un grand conflit d'intérêt ou d'amour à Bruxelles ou à Anvers, c'est dérouter d'avance un lecteur argentin ou japonais, qui se demandera pourquoi la scène n'est pas à Paris, ou dans tel autre lieu classique, comme c'est l'usage; et telle page d'amour risque de sembler *« à l'instar »* uniquement parce que les amants se seront rencontrés avenue Louise, et non pas aux Champs-Elysées.

Je n'avais d'ailleurs nul besoin de ces considérations pour me plaire à la littérature de clocher et goûter le tableau que M. Jules Destrée a fait de **Mons** et des Montois. Cet ouvrage, illustré de belles photos dues à Albert Malevez, fait partie d'une collection consacrée aux villes belges, collection inaugurée il y a deux ans par les remarquables ouvrages de M. Albert Guislain, intitulés *Bruxelles Atmosphère* et *Découverte de Bruxelles.*

Anvers, Liége, Verviers ont tour à tour figuré dans cette série, destinée à dépasser le cadre de la géographie et de l'esthétique, et à concréter, à dégager la personnalité des villes belges. Tentative unanimiste, on le voit. Et, de ce point de vue, je regrette que Jules Destrée n'ait pas mis l'accent sur ce qui constituait la vie profonde de la petite ville qu'il avait entrepris d'évoquer. A côté d'une vue d'ensemble très substantielle sur la physionomie architecturale et les curiosités artistiques de Mons, il n'a certes pas négligé les mœurs et le passé. Mais peut-être ne les a-t-il pas « sentis » très profondément. Ville de boutiquiers gouailleurs et méfiants, attachés à de curieuses traditions folkloriques, Mons fut aussi jadis le siège d'une aristocratie brillante, où florissait le célèbre Chapitre des Dames nobles de Sainte-Wandru, littéraires et mondaines. Jusqu'au démantèlement de places fortes belges,

elle servit de résidence d'hiver à de puissants hobereaux terriens, dont les hôtels, aujourd'hui désaffectés, gardent grande allure, et dont les réceptions ne manquaient point d'éclat. De ce passé, elle garda la tradition d'une certaine licence amoureuse, et ce proverbe hennuyer la dépeint bien, qui disait: « Il faut prendre sa femme à Tournai et sa maîtresse à Mons ». C'est cet aspect qui m'a paru quelque peu méconnu dans le portrait d'ensemble, au demeurant très averti et très vivant, qu'a tracé M. Jules Destrée.

N'étant point Montois, mais Carolorégien, M. Destrée a pour lui l'excuse de l'extranéité. M. Braun, Ardennais pur sang, ne pouvait se méprendre sur l'essence de son Ardenne. Pourtant, c'est moins une étude sur l'âme ardennaise qu'une série de méditations littéraires ou artistiques et d'évocations de paysages que l'on découvre dans **Amour de l'Ardenne.** Poète délicat, cadet de la Jeune Belgique dont il prolonge les traditions dans ce quelles ont de meilleur, — souci de l'écriture artiste, finesse de notations, sensibilité secrète, frémissante et un tantinet livresque, M. Braun excelle dans le paysage sylvestre :

Ici les mottes terreuses des sarts fumant, clairsemés de bouleaux; plus loin, une virée de genêts ou un carré de seigles au flanc du roc; là-bas la « jeune coupe », encadrée de l'ancien taillis. A son tour, en mars, ses dix-huit années révolues, elle jonchera le vallon et sentira, dans la molle écorce, la sève fraîche, s'enfoncer les crochets des « peleurs » qui mettront à nu ses membres blancs d'adolescent, caressés d'une jeune verdure frissonnante.

Une bonne partie du livre est dans ce ton et dégage des senteurs de landes, d'ajoncs, de bruyères, de futaies automnales aux voûtes desquelles zigzague un vol de bécasses, tandis que les oronges vineuses s'écrasent sous les bottes du chasseur. Mais on y trouve aussi de belles méditations spiritualistes sur les lieux illustres et funèbres où tomba, en août 1914, l'élite de la jeunesse française, et d'exquises pages sur Verlaine, ce presque Ardennais, sur Auguste Donnay, grand peintre de l'Ardenne. Et ceci fait une bien aimable guirlande, qui n'a point d'armature, mais pourquoi le regretter ?

M. Abel Lurkin est Condrusien comme M. Braun est Arden-

nais : ardemment. Le livre, **Mœurs des Condruses,** qu'il consacre à sa petite patrie est donc écrit au los du Condroz, région qui n'est ni pauvre ni riche, « et qui nourrit le paysan sans engraisser le châtelain ». C'est un pays de culture, « qui s'étend de la Meuse à l'Ourthe, au delà de la forêt d'Ardenne, à l'extrême nord de la Gaule ». Limitant son objet pour le mieux étreindre, M. Lurkin n'a point évoqué de paysages, du moins *in extenso,* ni tenté de longues esquisses historiques, ni fait place à la sociologie, non plus qu'à l'économie : mais il a peint, comme l'indique son titre, les mœurs des gens de chez lui. Le Condroz avait inspiré, antérieurement, Georges Garnir, Hubert Krains, J.-A. d'Orbaix : ils l'avaient vu, selon leur humeur, ou sentimental, ou âpre. Le Condroz de M. Lurkin est traité par un réaliste, un psychologue, un humoriste. Réalisme qui n'a rien d'éléphantesque, et qui sait indiquer les traits noirs sans bile ni pessimisme exagéré. Psychologie très exacte; humour souvent exquis. Au bref, une remarquable étude. M'est avis que les dernières pages du livre, celles qui traitent de la « Mort au village », sont parmi les plus solides qu'on ait écrites sur ce sujet. Que l'on me permette de détacher ce croquis d'une famille de villageois condruses inspectant, au cimetière du vilage, sa concession toute fraîche:

Le chef conduisit son monde devant le trou béant où les maçons avaient achevé la veille de planter les fondations.

C'est voci qù nos serons, paret, nos aut's (1), fit-il sentencieux et se rengorgeant. Un orgueil infini mais serein émanait de lui. Curieux, les enfants se penchaient la bouche ouverte. La vieille grand'mère, un pli de satisfaction au coin des rides, hochait complaisamment la tête; et tous, pensifs, muets, radieux, considéraient la fosse appétissante... Une seule pensée les dominait. Ils étaient bien placés. Car il y a une hégémonie des sépultures, et la mort elle-même a ses degrés.

M. Fernand Desonay, professeur à l'Université de Liége, la ville la plus littéraire de Belgique, publie un **Villon** dont le dessein n'est point de reviser les problèmes historiques que soulève l'existence tourmentée de François de Montcorbier, mauvais sujet, qui tua le prêtre Sermoise, prit part

(1) C'est là où nous serons, voyez-vous, nous autres.

au vol du collège de Navarre, parut à la cour de Charles d'Orléans et, après avoir croupi dans les cachots de Thibaut d'Auxigny, finit vraisemblablement phtisique, à moins qu'il n'ait été pendu. Les travaux des Paris, des Schwob et des Champion ont épuisé les conjectures nées de ces épisodes, et M. Desonay s'est contenté de les résumer. Mais l'intérêt de son travail réside dans la critique littéraire des trois mille vers qu'a laissés Villon. Cette critique est aussi pénétrante que neuve, et certains de ses aperçus sont de la plus haute importance. M. Desonay a notamment mis en lumière l'extrême pauvreté de la vision villonienne, du point de vue du coloris, pauvreté que compense un sens prodigieusement aigu des attitudes et du mouvement. Il est ainsi amené à faire de Villon le plus dynamique des lyriques français. Cette vue aussi originale que juste est complétée par une analyse très experte de la rythmique de l'auteur des *Lais*. Encore que je ne partage pas intégralement le jugement de M. Desonay sur le vers octosyllabe, je crois devoir signaler cette étude comme essentielle, tant pour le chapitre consacré à la psychologie du vieux poète que pour la discrimination des sources dont son œuvre est issue.

MÉMENTO. — Edmond Hoton et Hubert Trojean : *Le Mystère du Paris-Bruxelles* (Moorthamers). Un amusant roman policier, qui débute par l'assassinat d'une star dans l'*Etoile du Nord*, se termine comme de juste par le châtiment du traître et tend à prouver qu'une femme ne permet pas qu'on doute de l'amour. — Robert de Vroylande : *Tu n'as pas su que je savais* (Rex). C'est l'histoire d'un joueur que sa femme sauve du jeu et de la misère. Livre nuancé, délicat, bien écrit, dans la note « roman catholique ». *Tu n'as pas su que je savais* est d'un écrivain habile et d'une excellente tenue littéraire.

ED. EWBANK.

LETTRES ROMANES

Louis Delhostal : *Ensag de glossari botanic auvernhat*, Imprimeries Gambelle, Carcassonne. — Marius Jouveau : *Lou Secrèt di Sabran*, comédie en deux actes, « Edicioun dou Porto-Aigo », Aix-en-Provence. — Henri Lassalle : *Jan de La Fount escarraunhat*, poèmes en langue d'oc, librairie Marqueste, 7, rue Ozenne, Toulouse.

La revue *Oc* avait publié un **Ensag de glossari botanic**

auvernhat (Essai de glossaire botanique auvergnat) dont l'auteur est M. Louis Delhostal, majoral du félibrige, pour qui les dialectes de Haute-Auvergne n'ont pas de secret. Pour le plaisir de ceux qui aiment la langue d'oc et la botanique, un tirage à part de cette petite œuvre a été fait aux imprimeries Gambelle.

M. Louis Delhostal a peut-être, pour son glossaire, utilisé des travaux antérieurs aux siens, mais cela ne peut diminuer son mérite, car son petit livre, malgré le peu d'épaisseur, est très complet. On y trouve le nom de la plupart des plantes de Haute-Auvergne, et des notes explicatives en langue d'oc ajoutent encore à sa richesse.

Ce n'est là qu'un essai, — M. Delhostal se hâte de le dire, — et pourtant il y a dans ces quelques pages un très gros travail.

L'auteur, qui fut naguère directeur d'école à Thiézac (Cantal), enseignait à ses élèves le français à travers le dialecte du Carladez. Il serait souhaitable que tous les maîtres d'école missent autant de bonne volonté à instruire leurs jeunes élèves et à les inciter à penser. M. Delhostal apprenait aux siens, par exemple : *canèla,* robinet, tuyau, dont on a fait : cannelle, canne, canneler, cannelure, canon; *cap, capel,* tête, chapeau : cap, cape, capeline, capital, capitale, décapiter, capiteux; *busca,* tige desséchée : embuscade, embusquer; *balet,* balcon: balustre, balustrade; *vesc,* gui; visqueux, viscosité.

M. Delhostal, dans son *Ensag de Glossari botanic auvernhat,* donne les noms de plantes, d'arbres, de fruits, en dialecte de Thiézac (Cantal), en latin et en français. Certaines plantes sont désignées de plusieurs façons, par exemple : *coa de rat* ou *corata,* prêle; *groselhier,* groseillier, dont le fruit est la *grosela,* nommée, à Murat, *noche; guindolier* ou *agradolier,* griottier; *blavairola* ou *bladeta,* bleuet... Je me permets de rappeler à M. Louis Delhostal qu'il ne cite pas *beluguet,* et pourtant, il en a fait *Beluguetas* (Bluettes), titre de son charmant recueil de poèmes, en savoureux dialecte carladézien, édité en 1927, et dont il est trop tard pour parler, de même que de *Los Piados* (Les Pas) (1923), suivi d'un glossaire, dont la richesse est une preuve de l'érudition de l'auteur.

Lou secrèt di Sabran est une comédie en deux actes de M. Marius Jouveau, capoulié du félibrige et auteur du conte provençal *Sant Crebàssi,* très amusante histoire d'un saint canonisé... en Avignon par le peuple du village de Vedène.

Henri Lassale, mort en 1929, fut un félibre très apprécié à Toulouse. Il écrivit d'abord des poèmes en français, puis en langue d'oc, où il passa maître. **Jan de La Fount escarraunhat,** ce sont des fables de La Fontaine arrangées à la toulousaine. C'est ainsi qu'on y trouve une cigale qui a été chanteuse au Capitole et un Raminagrobis bolchevisé et devenu Raminatrotzki. Dans un avant-propos en langue d'oc, Mme Jeanne Marvig, poète toulousain, étudie l'œuvre de Henri Lassalle.

A Seaux (Seine), on **célèbre** le culte des félibres par une véritable floraison, dans le parc, de leurs bustes. Il y a là ceux de Frédéric Mistral, Maurice Faure, Clovis Hugues, Deluns-Montaud, Paul Mariéton, Sextius Michel et même celui du « doux » Florian, Alésien, qui, dans *Estelle et Némorin,* plaça une chanson languedocienne : *Ah! savès, dins vostre village...*

Depuis 1930, centenaire de la naissance de Frédéric Mistral, on honore sa mémoire à Maillane. Au début de septembre, les Amis de la Latinité, conduits par le poète Jacques Reynaud, ont célébré le cent-troisième anniversaire de la naissance du grand félibre.

Le Congrès annuel de la maintenance de Provence s'est tenu cette année à Avignon, sous la présidence de Jean Bessat, majoral, syndic de la maintenance. Une plaque a été apposée sur la maison où vécut le primadié Jean Brunet. Elle est ainsi rédigée : *Lou primadié Jean Brunet* (1822-1894), *a long tems viscu dins aquel oustau e i a aculi lou grand poèto catalan V. Balaguer* (Le primadié Jean Brunet a longtemps vécu dans cette maison et y a accueilli le grand poète catalan V. Balaguer).

On a inauguré, sur la façade de la maison où vécut Tavan,

au village de Châteauneuf-de-Gadagne, une plaque portant ces quatre vers :

Veici l'oustau onte un felibre,
Un di set prieu, Anfos Tavan,
Cante, ploure, fague de libre,
Entre sa femo e soun enfant.
(1833-1905)

(Voici la maison où un félibre — Un des sept chefs (prieurs), Alphonse Tavan, — Chanta, pleura, fit des livres, — Entre sa femme et son enfant.)

Sur la place du village, se déroula une Cour d'amour où fut donné le palmarès des jeux floraux. Le prochain congrès se tiendra en 1934 à Digne.

Le Théâtre d'oc a donné sa première représentation, les 9 et 10 septembre, au cours de la félibrée de l'*Escola deras Pireneos,* à Salies-de-Béarn. Une pièce mystique de M. l'abbé Saran, *L'Ome blanc,* fut interprétée par Mmes Juliette Dissel et Magnier et MM. Romuald Joubé et Armand Praviel.

Le 10 septembre, à la félibrée de Decazeville, eut lieu un concours de poésie occitane. Le premier prix fut attribué à M. Raymond Cunhac. Les envois de MM. Rudelle, de Decazeville , et Durant-Picoral, de Castelnau-de-Mandailles, furent classés hors-concours et le premier prix d'honneur récompensa l'envoi de M. Pierre Miremont, de Villefranche-de-Rouergue, « mestre en gai saber ».

Le grand **prix Fabien Artigue** (legs de 5.000 francs) a été attribué pour la première fois à M. Miremont, une gentiane d'or faisant l'objet du prix. M. Miremont a obtenu en outre un premier prix d'études occitanes pour *Vejaires sur nostra lenga.*

Notre collaborateur, M. Léon Roux, dans *Le Massif Central,* relève la définition de **charabia** dans l'*Abrégé du dictionnaire de l'Académie française,* édition Firmin Didot, 1883 : « *S. m.* Mauvaise manière de parler particulière aux Auvergnats. Par analogie, mauvais langage, mauvais style » ; dans le *Petit Larousse,* édition 1910 : « Patois des Auvergnats. Langage bizarre, inintelligible », et dans *Lachâtre :* « S. m. familier. Se dit à Paris du patois des Auvergnats et, par exten-

sion, de tout idiome que l'on ne comprend pas ». Donc, d'après les rédacteurs de dictionnaires, la langue de Dante, pour qui n'entend pas l'italien, serait du charabia!

Et pourtant Mistral écrivait à Michalias, poète livradois : *Vesès, coulègo, que i'a pas cent lego dou parla de Maiano a-n-aquel d'Embart* (Vous voyez, collègue, qu'il n'y a pas cent lieues du parler de Maillane à celui d'Ambert), et M. Jules Ronjat : *Es veramen trecoutant de veire alin, atras lis aspri Ceveno, aven un counfraire autant ben ispira, e qu'en païs auvergnas de Lieuradès, aleva quàuqui mot adouba segound lou biais mountagnous, se parlo à mai que seissanta lego d'Avignoun, uno parladouro autant estrechamen parento de la nostro* (Il est vraiment frappant de voir que tout là-bas, au delà des âpres Cévennes, nous avons un confrère aussi bien inspiré et qu'en pays auvergnat du Livradois, en dehors de quelques mots arrangés selon la manière montagnarde, il se parle, à plus de soixante lieues d'Avignon, un dialecte aussi étroitement parent du nôtre).

Parlons maintenant de **quelques revues.**

Dans le numéro de juillet de *Calendau* (1, rue de Vallat, Montpellier), M. Pierre Azéma, qui est en même temps un orateur et un homme d'action, donne un article sur la bataille des vignes, entre le Midi et l'Algérie, et M. Marius Jouveau, une longue étude sur « Ce que Roumanille disait de Mistral dans ses lettres à Victor Duret ». Au sujet de *Mirèio,* Roumanille écrivait notamment, le 12 avril 1858 :

> Mistral se fera imprimer à Paris au mois de septembre. Il ira à Paris pour cela. C'est peut-être un tort. Il eût mieux valu, à mon avis, qu'il se fît imprimer en Provence. Ce n'est pas dans le nord que l'on plante des palmiers.

On sent dans ces quelques lignes beaucoup de rancœur. De M. Max Rouquette, de courts poèmes, parmi lesquels : *L'Autouna dis...* (*L'Autouna dis: « Sona tous chis! »* — L'Automne dit: « Appelle tes chiens! »).

Dans le numéro d'août, M. Joseph Loubet parle d'Alphonse Tavan, en un article très documenté, où sont publiés des extraits de la correspondance de Mistral avec le félibre,

et notamment une lettre autographe de Mistral. M. Judlin fait de l'*Estiéu* (Eté) un charmant tableau :

Es un bèu pastre nus e brun
Que davans éu buto si cabro...

(C'est un beau pâtre nu et brun — Qui devant lui pousse ses chèvres.)

Dans le numéro de septembre, une très copieuse et intéressante étude de M. Léon Teissier sur *Mistral e li Catalan* (Mistral et les Catalans). Je rappelle que M. Léon Teissier est l'auteur d'un long poème provençal, *L'Or di Ceveno* (L'Or des Cévennes), publié en 1929 par la librairie de « La Pignato », de Toulon, avec une traduction et un commentaire en français. Ce poème se compose de neuf chants : « Les Saintes-Maries-de-la-Mer, Maguelone, Au temps de Boson (1), L'île de Soulas, Muret, L'« Ostello di dolore », L'éclosion de l'amour, Le discours du capoulié, et enfin Le triomphe de l'amour ». Le commentaire est plein d'intérêt et on se demande ce que M. Teissier aime le plus des Cévennes ou du félibrige. Dans ce commentaire, l'auteur cite très souvent Pierre Devoluy (Paul Gros-Long), dont il a donné, du reste, une biographie assez complète l'année dernière. *Calendau,* toujours dans son numéro de septembre, publie le discours prononcé le 13 août dernier devant la maison natale de Pierre Devoluy, à Châtillon-en-Diois, par le capoulié Marius Jouveau.

Dans la *Revue occitane* (Librairie Occitania, 6, passage Verdeau, Paris), un amusant conte : *Lou Capouchin* (Le Capucin), de M. Louis Rouquier, auteur de *Razimaduros*; et d'intéressantes chroniques en français.

Dans *Oc,* revue de la Renaissance des pays d'oc, qui groupe l'Auvergne, la Gascogne, le Limousin, le Languedoc, la Provence, la Catalogne, Valence et les Baléares (Société d'études occitanes, Toulouse), un très long article de M. Joseph Carbonnel : *Rectificacion del concepte de frontiera des*

(1) Comte Boson le Grand, fondateur du royaume d'Arles, Bourgogne et Provence, mort en l'an 887.

Pireneus; la suite d'une étude approfondie, en français, de M. Jean Bouzet, sur « les particules énonciatives en béarnais »; deux communications faites à Barcelone, lors des fêtes de la Renaissance catalane : *Aribau i el seu temps*, par Jaume Masso i Torrents, de l'Institut d'études catalanes, et *Renaissença catalana e renaissença occitana*, par M. Louis Alibert, avec deux belles photographies de Manuel Milà i Fontanals (1818-1884) et Joan Maragall (1860-1911); enfin, des notes sur Jean Estève, de Roger Bartha.

La Revue des pays d'oc (villa Zani, boulevard Sixte-Isnard, Avignon) est dirigée par MM. Auguste Damian et Frédéric Mistral neveu. Le premier fascicule a donné le texte du discours prononcé à Barcelone, en 1863, par Frédéric Mistral, des poèmes de langue d'oc de MM. Antonin Perbosc, Marius Jouveau et Charles Grando, et une étude de Fernand Delzangle, sur *Jean de Roquetaillade,* moine auvergnat du XIVe siècle. Cette étude est incomplète; M. Louis Farges a fait beaucoup mieux sur le même sujet, dans la *Revue de la Haute-Auvergne*.

Quoiqu'un peu tardivement, je signale, dans la revue *Le Feu* de mars, un joli poème sur l'automne (décidément, le sujet est beaucoup traité par les félibres) de M. Albert Pestour :

> E de la fada Darrieira
> Touta la gracia entra en iu
> Amb que la clarda auturieira
> E quis dous flares tardius.
> ....
> An coupat la glana fera
> Qu'ondejara sul tuquel
> E la destrau se ranquet
> Mas tous lous aubres per terra.

(Et de la fée Automne — Toute la grâce entre en moi — Avec cette clarté hautaine — Et ces doux parfums tardifs... On a coupé la toison sauvage — Qui ondoyait sur le coteau — Et la cognée ne s'arrêtera — Que tous les arbres par terre.)

Le journal *Calendal* (rue Lulli, 21, Marseille) a eu l'idée originale d'ouvrir un concours de langue provençale entre élèves des écoles primaires de la Provence, âgés de huit à douze ans. Le concours, qui a été clos le 5 octobre, comportait deux épreuves : 1° Etablir une liste de noms provençaux de douze poissons, douze oiseaux et douze fleurs de Provence; 2° Traduire en français un petit texte provençal de quelque vingt-cinq lignes. De telles initiatives sont à encourager.

FRANÇOIS-PAUL RAYNAL.

CONTROVERSES

Le Principe d'Hitler. — La Chèvre d'Or.

Le Principe d'Hitler. — C'est faire beaucoup d'honneur que de rattacher, comme le voudrait M. Jacques-Richard Grein, ce qu'il nomme le « principe d'Hitler » à Schopenhauer (1). On lui en fait trop aussi en le rattachant à Nietzsche, ou à tout autre philosophe, alors que c'est du Pragmatisme à l'américaine, accommodé à une sauce démagogique. Or, qui dit pragmatisme en matière intellectuelle et affective, dit opportunisme en matière politique. Et le « principe » d'Hitler n'est pas autre chose que l'adaptation progressive d'une attitude d'abord élaborée par un très petit groupe à des groupes de plus en plus nombreux qui finissent par se combiner pour constituer une majorité si possible voisine de la totalité.

Il n'y a pas de quoi s'étonner si l'on se rappelle que, dans l'histoire de l'Europe, l'Allemagne, considérée globalement,

(1) Il y a d'ailleurs une erreur grave d'interprétation : il ne faut pas confondre la « contemplation » passive et la « contemplation » active. Platon était actif : il voulait réformer la République; Schopenhauer voulait améliorer l'existence en en faisant mieux comprendre le mécanisme; Nietzsche aussi est un contemplateur actif; mais d'autres, notamment Kant, sont des passifs, car ils veulent mettre en lisière le mécanisme biologique et encercler la vie de murs infranchissables. Comparez les philosophes italiens qui, même Léopardi, sont encore pour l'action, fût-elle négative et destructrice. Hitler, lui aussi, a une représentation du monde : et, vu l'abandon de soi des Allemands entre ses mains, on ne peut dire qu'une chose, que, du point de vue allemand, cette représentation qu'il s'est faite est géniale.

Ceci dit, non par rapport à la Vérité en Soi, mais rapport à la dynamique psychique. L'attitude de la majorité des Français à l'égard d'Hitler est exactement celle des Anglais à l'égard de Napoléon Ier, ridiculisé par eux sous le nom de *Bonny :* ce qui n'empêche qu'il leur donna du fil à retordre.

a toujours été en retard sur la France d'une durée qui, au moment des Grandes Invasions, peut être regardée comme étant de cinq ou six siècles, au dix-huitième encore de plus de trois siècles et maintenant d'un demi-siècle au moins, tant pour son organisation politique que pour son attitude mentale générale.

Ce que fait Hitler, ce n'est pas appliquer un principe nouveau, pas plus que Mussolini, mais adapter le plus rapidement possible aux conditions rousseauistes et révolutionnaires françaises une masse restée amorphe, à mi-chemin entre le suprême développement intellectuel de la minorité anglaise et française du XVIIIe siècle et le retard médiéval. De même, en Russie, les bolchéviks se sont trouvés devant un problème identique et, pour éliminer les siècles de décalage, ils ont fait table rase pour reconstruire. En Italie, Mussolini, pour donner au peuple longtemps asservi le sens vrai de la liberté, a dû égaliser le niveau et faire une révolution par étapes « qui, dit-il, n'est pas finie, mais se continue ». Et en Allemagne, où les traditions classiques manquaient, il a fallu constituer un corps de doctrines vaille que vaille, en identifiant grossièrement la « liberté » au sens moderne à la « liberté » des tribus et des codes germaniqus, dont nos codes franc et burgonde sont à certains égards les mieux achevés.

Or, dans toutes les évaluations de ces mouvements de masse en voie de réorganisation, on oublie précisément l'élément essentiel, qui est le nombre. Au moment de notre Révolution, il y avait en France une élite d'au moins deux mille personnes, et la masse amorphe à la base de la nation s'était depuis un demi-siècle déjà si bien développée (on le voit par les doléances et les *Cahiers*), grâce à des centres de pensée provinciaux, que la chute des barrières, après avoir livré passage à la vague des plus brutes et des plus grossiers, permit tout de même l'infiltration progressive d'une notion exacte de liberté, notion qui s'est étendue de plus en plus et se retrouve maintenant, comme sous l'Empire romain, enracinée jusque dans les hameaux. On peut dire que, sur 40 millions d'habitants, la France en compte 35 pour qui la notion de liberté, en tous sens, y compris celle de la

pensée et de l'art, est aussi naturelle que l'air qu'ils respirent.

Mais il y a fallu une éducation qui se jalonne par des compressions (Napoléon Ier, Louis XVIII, Napoléon III), des explosions (1830, 1848, 1870) et des flottements (Charles X, Louis-Philippe, Empire libéral, Mac-Mahon). Combien, en 1789-1800, y avait-il d'Allemands capables de comprendre ce mot de « liberté » ? Pas trente, je pense. Combien après 1870? Pas mille. Et combien en 1918-1928? Pas un million. Car ce qu'on nomme la « discipline de parti » est la négation même de la liberté, autant que le « mandat impératif ».

Il s'ensuit que toute tentative de regrouper la masse en esclavage devait réussir autant sous Hitler en Allemagne que sous Napoléon III en France, et que sa consultation nationale est l'exeat parallèle à notre plébiscite. Il s'ensuit aussi que c'est précisément la compression progressive qui est la meilleure éducation possible pour ce peuple, astreint à ne plus reconnaître la liberté que sous la forme « germanique » barbare.

Que si pourtant on veut philosopher, laissons Schopenhauer, qui est un révolutionnaire terrible (quel dommage pour Hitler que ce ne soit pas un Juif!) : c'est au deuxième Kant, l'étatiste, le moralisateur impérieux, qu'il faut raccorder ce prétendu principe d'Hitler. Et c'est bien là la cause de son succès. Car il suffit de dire aux Allemands que tel est leur « devoir », sans surtout définir ni justifier trop ce « devoir », pour qu'ils soient enthousiastes de leur servitude. La litanie des devoirs et obligations, qui se heurte en France à l'esprit critique et à la parole libre, est parole religieuse là-bas; et tout le nazisme n'est en effet autre chose qu'une religion laïque, comme l'était d'ailleurs le communisme ou le socialisme allemands.

Ces religions laïques, même si on les illumine d'une Déesse Raison, sont fragiles par définition; mais elles sont aussi oppressives que les religions religieuses, si je puis dire. Le résultat est nécessairement le même partout et toujours : l'émiettement de l'Empire d'Alexandre; la dislocation de

l'Empire français... parce que les éléments constitutifs ne sont pas harmoniques, mais hétérogènes.

C'est ce qu'Hitler et ses conseillers savent fort bien. C'est pourquoi, comme la Convention, il supprime les provinces politiques et tente en 1933 de constituer une Allemagne *Une et Indivisible*, donc de nouveau cent quarante ans en retard. Mais l'évolution qui s'est faite lentement en France pour aboutir sous la Convention doit de nos jours se faire en Allemagne avec un rythme accéléré. Politiquement, ce ne sera pas très difficile. Et si Hitler réussit, c'est le traité de Versailles qu'il devra remercier; car c'était le moment de recréer les Etats de l'Allemagne du Sud (Rhin-Danube) qui, avec l'Autriche, auraient été viables. On a fait la bêtise; Hitler en profite. Son projet réussira parce qu'avec l'auto et l'avion, Berlin a cessé d'être excentrique, comme il l'était encore en 1918.

Le seul problème qui importe pour l'avenir de l'Europe est de savoir combien il faudra d'années de compression et de cataclysmes pour instruire psychiquement les Allemands et les amener en moyenne au niveau de l'Anglais et du Français. Chez nous, la moyenne a été de quinze à seize ans d'un jalon à l'autre. Sans doute les Allemands avaient eu leur République de Francfort, fille de la nôtre de 1848, qui était leur deuxième jalon; car tout de même l'Empire français en Allemagne était un pas en avant, si chez nous c'était une régression. Puis, la malléable République d'après guerre. Comme le Juif est le citoyen le plus obéissant du monde (car pour lui l'Empereur, la Société, le Devoir ne sont que des incarnations de l'Eternel Jahveh), leur expulsion n'a pas modifié le problème. Il sera difficile, quand les générations grandiront, de les tenir en bride; tout au moins faudrait-il brûler les œuvres des trois quarts des écrivains allemands, surtout de Schiller. De toute manière, ce n'est en définitive ni de Schopenhauer, ni de Kant même que peut se réclamer Hitler, mais de Rousseau (1) et de la civili-

(2) Rousseau : à dessein j'emploie ce nom, nullement comme symbole, mais comme étiquette de ce que les psychologues et les sociologues nomment maintenant un *complexe*. En effet, à Rousseau s'ajoutent les interprétations, exactes ou fausses, de ses contemporains et de ses suiveurs, puis les irradiations en nombre infini, de qualité sta-

sation romanisée autrichienne, nullement germanique.

Il faut reconnaître d'ailleurs qu'il est d'une habileté suprême à juxtaposer les contradictions et à imposer à ses « sujets » des termes composés qui, ne voulant rien dire, permettent de tout penser. Il me rappelle le célèbre ethnopsychologue Wilhelm Wundt qui, se voyant incapable de distinguer nettement le *Mythus* (mythe) du *Märchen* (*conte populaire*) fabriqua les termes de *Mythusmärchen* et son contraire *Märchenmythus,* lesquels ne désignent plus ni l'un ni l'autre, mais les désignent tout de même en même temps, tout en les distinguant sans les distinguer. Sûrement, Hitler a lu Wundt. Ce qui d'ailleurs ne diminue pas son dynamisme personnel, n'augmente pas l'intelligence de ses partisans, et oblige de compter avec son mouvement d'une manière très sérieuse, sinon avec angoisse.

Après quoi, peut-être, les Allemands sauront ce qu'est la liberté.

A. VAN GENNEP.

§

La Chèvre d'Or (1). — Les deux notes de MM. Albert Mockel et A. Van Gennep relatives à mon étude sur la Chèvre d'Or prouvent que cette légende méritait d'être contée et que le *Mercure* fut, comme toujours, bien avisé en ouvrant à son sujet une controverse dont je me félicite tout le premier. Je remercie particulièrement M. Albert Mockel d'en avoir profité pour affirmer les liens de sympathie qui unissent la Wallonie à la Provence. Mistral les avait déjà proclamés. Je ne puis que reconnaître, après lui, jusque dans le folklore, une affinité qui est tout à l'honneur de nos deux pays.

M. A. Van Gennep est moins généreux. Je m'étonne de cette conclusion qui paraît être l'objet principal de sa note, que « le cycle provençal (de la Chèvre d'Or) est très pauvre

tique et dynamique, variables selon les réactions des individus et des masses. En cette multiplicité d'actions et de résonances réside le génie de Rousseau, et, qu'il le veuille ou non, Hitler est son descendant, sinon intellectuel, du moins affectif; de là son ascension à première vue stupéfiante, et sa force. Et c'est normal : car Hitler, comme Rousseau, assimile le contact du *peuple.* L'observation convient aussi à Mussolini.

(1) Voir *Mercure de France,* 1er octobre, p. 20, 1er novembre, pp. 749-756.

par rapport au cycle beaucoup plus riche des Ardennes, de l'Aisne et de la Wallonie belge ». Quoique fervent régionaliste, je ne cède pas à l'amour-propre de clocher. Raison de plus pour qu'on cesse d'opposer le Nord au Midi avec cette arrière-pensée que le Nord a toujours et en tout le beau rôle. Je suis très frappé, au contraire, de l'extension que la légende de la Chèvre d'Or a prise en Provence. Si j'analysais tous les faits — mais ils sont trop — que j'ai relevés à cet égard dans notre région, on verrait qu'à Orange, à Saint-Hilaire-Durban, à Gigondas (Vaucluse), au château de Lacoste d'Alleins (B.-d.-R.), à Laudun, à Vauvert (Gard), à Lorgues (Var), à Vallauris (A. M.) comme à Suze, à Arles, aux Baux, à Sustancion et ailleurs, la tradition, solidement établie, revêt les formes les plus variées. A Alleins, par exemple, elle rappelle étrangement la « gatte d'or » de Logne, citée par M. Albert Mockel. On y dit, en effet, qu'un seigneur du lieu, guerroyant sans cesse, fut trompé par sa femme. Pour la punir, il la changea en chèvre d'or. D'après la tradition, elle doit reparaître tous les sept ans, portant à son cou un collier avec cette inscription : Infidèle. Cette version, sèche et sans grâce, n'augmente pas le trésor poétique de notre terroir. Dans les autres cas, au contraire, de grands faits mythologiques, légendaires, historiques (la Chèvre paraissant à Montmajour avec le soleil levant; les Sarrazins; les Templiers; les Croisades), de grands et nobles sentiments (l'amour, le dévouement, la poursuite de l'idéal) se mêlent à la donnée primitive, en font une matière poétique qui ne ressemble à nulle autre; et si même on y retrouve une part d'élaboration commune à des régions diverses, la Chèvre d'Or reçoit de la Provence une grâce particulière, privilège d'un pays où s'unissent, sous le climat méditerranéen, les tendances les plus opposées, le fatalisme et la passion, l'ironie et l'enthousiasme.

M. A. Van Gennep convient que « pour la Provence le problème est un peu plus complexe qu'ailleurs ». Dont acte. Les Sarrazins figurent, dit-il, dans des légendes de Belgique et de Suisse, « régions où jamais ils ne sont allés ». Ils ont duré en Provence, même après la reprise du Fraxinet. Négligeons, si l'on veut, la grotte *des Turcs* qu'on voit encore

dans les collines de Gigondas; mais leurs traces subsistent à Arles, dans l'Estérel, dans les Maures, dont quelques-uns font aussi dériver le nom du grec (maurô: obscurcir), à raison de la sombre végétation qui recouvre ces collines. Les Grecs ont de bonne heure occupé nos régions. Quant à la *Chèvre d'Or* de Paul Arène, si elle est une construction poétique, elle repose sur de solides traditions. Il existe encore des Gazan en Provence, et le village de Cogolin, dans les Maures, possède un stade Galfar : ces noms sont authentiquement orientaux. Les *castelar* ou *castellaras*, où s'agrippe souvent la chèvre, sont probablement l'œuvre de ces Ligures trop longtemps ignorés et dont on commence à peine de découvrir l'importance. Le mythe de la Chèvre d'or est donc chez nous une création spécifiquement méditerranéenne en rapport avec l'Orient plutôt qu'avec les traditions des Ardennes et du Nord. Qu'il y ait eu différentes ramifications d'un thème initial, c'est possible, et M. A. Van Gennep convient que « la localisation du thème, en un endroit ou un autre, n'a pas de base historique proprement dite ». Les mythes se propagent en effet de la façon la plus capricieuse. Ce n'est pas une raison pour rattacher « le veau d'or de Vauvert au cycle limousin », surtout si l'on considère que Vauvert, c'est le val vert, comme Vallauris, qu'on a longtemps traduit val d'or, n'est que la vallée des lauriers : *vallis laurea*. La sémantique prévaut, même à travers les déformations populaires.

M. A. Van Gennep dit encore : « Les ressemblances ne sont pas des preuves de filiation ou d'emprunt. » Mais alors pourquoi identifier la légende provençale avec celles des Ardennes, sous prétexte qu'une chèvre aussi y garde des trésors? Un thème commun, issu de l'Inde, peut s'être diffusé jusqu'en Occident; mais la filiation s'en est perdue, et l'élaboration peut en être très différente. C'est comme le talon d'Achille et l'épaule de Siegfried, vulnérables l'un et l'autre parce qu'ils n'avaient pas complètement trempé dans le bain préservateur. Soyons juste. Mistral déjà, dans une note de *Mireille* (p. 479), a écrit :

La tradition d'un trésor, qui prend des formes sans nombre, mais ayant toutes leur raison d'être, et gardé par un animal

étrange, est universelle. On la retrouve chez tous les peuples, où elle se lie aux plus anciens souvenirs sans cesser d'être toujours vivante.

Il cite à ce propos George Sand : *Les visions de la nuit dans les campagnes.* Mais Mistral, avec raison, préfère au thème universel, plus ou moins obscurci à la longue, les « anciens souvenirs » locaux qui, seuls, maintiennent la donnée « toujours vivante ». Ou alors il faut admettre une parenté entre la Chèvre et l'Anneau d'Or du Niebelung sous prétexte qu'il est gardé, lui aussi, et qu'il dispense la puissance, à défaut de l'amour. Quelle différence, pourtant, entre la grâce lumineuse du mythe provençal et le fatras de la légende germanique!

En ce qui touche les versions ardennaises, tout en reconnaissant que M. Van Gennep, par ses citations, nous a beaucoup appris, nous y voyons surtout une représentation du Diable. C'est très net pour La Roche et pour Anchamps. Ces chèvres sont malfaisantes, et on les tue. Celle du Bigorre n'est guère plus accueillante. Du moins, à Sustancion on a le temps de se sauver. Et que d'ironie dans la tradition provençale, qu'on ne retrouve pas en d'autres! Avec quelle facilité, à Suze, la chèvre fait souche, au point qu'en mieux cherchant, on y découvrirait peut-être tout un troupeau de chevreaux d'or! J'admets que la légende provençale ait proliféré jusqu'en Savoie et en Trièves, pays superstitieux où j'ai vu, non loin de Mens, vers Pellafol, un endroit où, m'assure-t-on, il se célèbre encore des immolations rituelles d'animaux. Rien de tel en Provence, sauf que Baroncelli, l'an passé, tenta, par fantaisie, de sacrifier un taureau à Mithra. Chez nous, comme ailleurs, la chèvre est un peu sorcière; elle y est surtout compatissante; et le Diable n'effraie personne au grand joyeux soleil de notre Midi.

J'ai dit en plaisantant que les érudits « se proposent de tout comprendre et ne réussissent parfois qu'à tout brouiller ». Il faut bien un peu rire. Je rends hommage au savoir de M. A. Van Gennep. Mais ne risque-t-on pas de tout brouiller en rapprochant des versions discordantes d'un mythe dont l'origine se perd dans la nuit des temps, dont les formes locales, seules, désormais, comptent, et tirent du terroir leur

véritable originalité? Et comment ne pas dégager cette originalité de l'élaboration qu'en fait la littérature, d'accord avec les données du terroir? La Chèvre d'Or a pu se montrer ailleurs qu'en Provence. Chez nous, elle est vraiment un symbole du pays. Quant à Paul Arène, qui l'a si bien décrite, nous ne saurions admettre que son œuvre est seulement « lisible ». Quelques romans de ce style nous réjouiraient plus que beaucoup d'entre ceux qui se publient aujourd'hui.

CHARLES TERRIN.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Daniel Guérin: *La Peste brune a passé par là...* Editions L. d. T. — M. Martinet: *Où va la Révolution russe?* Librairie du Travail. — Bernard Fay: *Roosevelt et son Amérique;* Plon. — Joseph Noulens: *Mon ambassade en Russie soviétique,* Tomes I et II. Librairie Plon, 1933.

Un communiste de talent, M. Daniel Guérin, avait en 1932, « pressantant la catastrophe, voulu faire connaissance avec l'Allemagne socialiste et révolutionnaire, aujourd'hui piétinée, assassinée ». Il y est retourné cette année à bicyclette, vagabondant de Cologne à Hambourg, Berlin et Leipzig, « couchant dans ces *auberges de jeunesse* qui sont à elles seules une Germanie en raccourci; il a eu l'impression d'explorer une cité en ruines : ici, il y a quelques mois encore était le siège du parti, du syndicat, du journal; là-bas la librairie ouvrière; d'énormes pavillons à croix gammée pendent aujourd'hui sur ces immeubles, comme pour en masquer les blessures; cette rue était une rue *rouge,* on savait s'y battre; aujourd'hui, on y rencontre seulement des hommes muets, au regard dur et triste, tandis que les gamins vous cassent le tympan avec leurs *Heil Hitler* ».

M. Guérin attribue cette révolution à ce que les huit millions de chômeurs avaient le « ventre vide »; c'est évidemment faux, car, il y a un an, le gros des adhérents de Hitler étaient des bourgeois et des agriculteurs. Ecrire que l'ouvrier « a faim » est simplement un cliché de propagande pour les communistes. Ils le rabâchent en France où l'ouvrier dépense tant au cabaret. C'est d'ailleurs surtout dans les « auberges de jeunesse » que M. Guérin a observé ces prétendus affamés qui auraient de l'argent pour boire de la bière et pas pour

manger. En causant avec eux, il a constaté qu'une partie des « infatigables braillards en chemises brunes » avaient fait partie des jeunesses socialistes et communistes. Il n'a cependant pas décrit la manœuvre de Hitler : alliance avec la droite pour s'assurer l'appui de Hindenburg et de la Reichswehr, puis mise en déroute des partis socialiste et communiste par destruction de leurs groupements et relégation de leurs cadres, après quoi confiscation des milices de la droite et expulsion de Hugenberg. La cause du succès de Hitler est la crainte qu'inspiraient les violences des communistes. Ils avaient rompu l'Unité socialiste; pour les maintenir, Noske favorisa la création d'une Reichswehr et d'une police bien disciplinée. L'élection de Hindenburg mit à la disposition de ce dernier une force irrésistible; il n'en abusa pas pendant sept ans; quand vint une nouvelle élection présidentielle, les communistes, faisant bande à part, obligèrent les socialistes et les catholiques à le réélire. L'hitlérisme est une conséquence de l'action conjuguée du communisme et du chauvinisme. M. Guérin ne l'a pas compris (1), il a seulement constaté que pour mieux acclimater dans leurs rangs les recrues arrachées au socialisme et au communisme, l'hitlérisme leur a emprunté leurs méthodes de publicité et de propagande, leur emploi des haut-parleurs et des cinémas et jusqu'à leurs chants, démarquant seulement certaines paroles.

M. Guérin a demandé à des hitlériens la cause de leur haine contre les Juifs. « A Berlin, lui répondit un musicien, 70 % des avocats étaient Juifs. — Mais votre race « aryenne » n'est qu'un mythe! » — Un mythe? Regarde-moi... Ne suis-je pas, ne sommes-nous pas des Germains aux cheveux blonds? Contrairement à vous autres Français, nous sommes de pure race. Pour nous défendre, nous n'hésiterons pas à recourir à la *stérilisation.* » D'autres donnèrent comme raison de leur haine contre les Juifs « qu'il ne s'en trouvait pas un seul parmi les chômeurs ». Un boutiquier, sur le bord de la faillite, déclara haïr les Juifs parce qu'ils avaient créé de grands

(1) M. Guérin a donc été moins clairvoyant que M. Nenni exposant dans *Six ans de guerre civile en Italie* les causes de la victoire du fascisme. (Voir *Mercure*, 1-2-1931, p. 135.) Dans l'un comme dans l'autre cas, les communistes ont provoqué la défaite par leurs efforts pour « mettre la légalité en vacances ».

magasins : « Comment voulez-vous lutter contre leur concurrence? dit-il, ils ont vu si grand qu'ils sont eux-mêmes à deux doigts de la banqueroute. » J'ai d'ailleurs entendu dire des choses analogues en France lors de l'affaire Dreyfus.

L'autre ennemi pour les hitlériens, c'est le Français. Dans leurs chants, « il est l'ennemi et en prend pour son grade, comme le Boche dans nos cocardières chansons ». L'un des moyens de propagande contre nous est la représentation du *Schlageter* de Hanns Johst; plus de deux cents théâtres l'ont joué cette année.

A la dernière scène, un peloton français, en bleu horizon, vise Schlageter au poteau : *Allemagne,* lance le condamné, *un dernier mot, un vœu, un ordre... Allemagne, réveille-toi! Enflamme-toi! Brûle!* Un crépitement atroce, puis le silence et la nuit. Quand la lumière revient dans la salle, des larmes coulent sur tous les visages.

Le résultat de ces excitations est que les jeunes Allemands, quand on leur demande s'ils font du sport, répondent : « Non, de l'entraînement militaire! »

Il faut les avoir vus, écrit M. Guérin, quand, dans une parade, la Reichswehr se dandine au pas de l'oie, pousser des *Ah!* de volupté.

Mais il ajoute aussitôt, en vrai communiste français :

De ces enfantillages et de cette gymnastique *à l'arsenal guerrier de notre impérialisme,* il y a loin encore, et tout espoir n'est pas perdu quand on sait combien tenace demeure la haine de la guerre au cœur du peuple allemand. ...Dans un estaminet de village, des hommes et des femmes sont réunis autour du haut-parleur... ils écoutent le Führer affirmer d'une voix profonde et pathétique (car la voix de l'homme est belle) : *Aucune guerre en Europe ne pourrait créer quelque chose de meilleur pour remplacer ce qui existe... Si une telle folie se produisait un jour, ce serait la ruine de l'ordre social, un chaos sans fin...* Observez les *Ja, Ja...* Vous saurez que son langage pacifique, s'il lui sert à donner le change à l'extérieur, lui est nécessaire pour rester à l'union des masses.

Que la majeure partie des Allemands désirent la paix, c'est sûr; mais il en était de même en 1914, et les gouvernements

d'alors, quoique n'ayant pas le pouvoir de Hitler, ont bien su les faire marcher!

M. Marcel Martinet, dans une intéressante brochure, se demande **Où va la Révolution russe?** Ce qui provoque son émoi, c'est *l'affaire Victor Serge*. Ce dernier, né à Bruxelles le 30 décembre 1890 d'émigrés révolutionnaires russes, a jadis vécu en France sous le nom de Kibaltchiche; c'était alors un anarchiste. « Pour avoir refusé de dénoncer ses camarades », c'est-à-dire pour avoir donné asile à Bonnot et à ses complices, il fut condamné à cinq ans de réclusion qui se terminèrent en 1917. Il alla alors à Barcelone et y participa « à une insurrection avortée ». A la nouvelle de la Révolution d'octobre, il chercha à gagner la Russie et passa en France, mais fut envoyé dans un camp de concentration; il fut échangé plus tard contre des officiers français de la mission militaire et devint secrétaire des services de langue française de la IIIe Internationale. A la fin de 1927, ayant pris part à la lutte de tendances à l'intérieur du Parti Communiste, il en fut exclu et condamné à six mois de prison. Il chercha alors à revenir en France, mais quoiqu'il puisse prouver qu'il a continué à coopérer à l'agitation révolutionnaire chez nous, il n'a pu obtenir l'autorisation de quitter la Russie. Sa seconde femme (une fille de Roussakov) a été rendue folle par leur situation; leur enfant a besoin de soins, mais la réponse du Guépéou aux sollicitations a été, en juin 1933, d'exiler Kibaltchiche à Orenbourg. M. Martinet, au nom d'un Comité dont font partie Georges Duhamel, Firmin Gémier, Victor Margueritte, Luc Durtain, etc., cherche à influencer les gouvernants actuels de la Russie. Il leur rappelle que « les hommes qui s'intéressent au sort de Serge sont, chacun suivant son tempérament, de libres défenseurs du régime soviétique... Inutile de ruser, écrit-il, nous savons que les Russes méprisent les intellectuels : ils ont sans doute pour cela d'excellentes raisons... » M. Martinet a des arguments terribles.

Sous le titre: **Roosevelt et son Amérique,** M. Bernard Fay décrit les hommes de la crise américaine actuelle et de ses origines. Comme tant d'autres, il est allé à la « découverte de

l'Amérique » : ses premières constatations ont été qu'elle « change vite », « qu'elle a été peuplée de toutes les erreurs de l'Europe et que c'est peut-être là le plus grand service qu'elle lui a rendu ». M. Fay ne se présente d'ailleurs nullement comme un voyageur; il ne raconte pas ce qu'il a vu, il résume ce qu'il a lu sur le président actuel, sur les hommes qui l'entourent et sur leurs plus éminents prédécesseurs. Il a su d'ailleurs rédiger son exposé d'une façon pittoresque, mettant en vive lumière les traits caractéristiques, les contrastes et les contradictions. Mon impression est même que la recherche passionnée de ces traits a conduit M. Fay à beaucoup d'exagérations: j'avoue, par exemple, ma stupéfaction en lisant que « la supériorité des Anglo-Saxons sur les autres blancs viendrait plutôt de ce qu'ils sont l'une des races les moins douées et les moins intelligentes », et que « si M. Roosevelt a réussi brillamment en 1932, c'est grâce à sa qualité d'Anglo-Saxon né pour être chef, parce qu'il est, plus qu'un autre être, rudimentaire, vague et incapable de gêner ses subordonnés ». Mais on aurait tort de juger le très intéressant livre de M. Fay d'après ces étonnantes fantaisies; par sa façon si spirituelle de raconter la vie et les actes de M. Roosevelt, il fait profiter le lecteur de ses études approfondies sur ce sujet.

EMILE LALOY.

§

Après bien d'autres hommes politiques, diplomates, gens d'affaires et simples journalistes, M. Joseph Noulens se prend aujourd'hui à nous raconter à son tour ses tribulations dans la Russie des Soviets. Nommé ambassadeur de France à Pétrograd bientôt après la chute de l'Empire, il y vint remplacer M. Paléologue, que Paris estimait trop homme de droite pour continuer à représenter la France auprès du gouvernement provisoire, issu de la révolution du mois de mars 1917. Remarquons en passant que la Russie fit aussi alors le même geste; elle remplaça M. Izvolsky par M. Maklakof, ce qui fit dire au premier de ces messieurs : « Le gouvernement impérial me considérait par trop libéral et le gouvernement provisoire par trop réactionnaire. » Cependant, la Russie avait

plus de raison que la France de changer ses ambassadeurs, car c'était elle qui faisait alors peau neuve, pour sa plus grande confusion, disaient certains. Mais passons.

Donc, l'arrivée de M. Noulens à Pétrograd coïncidait avec un profond remaniement de tout l'appareil gouvernemental russe et c'est vraiment miracle que le nouvel ambassadeur de France, si peu préparé, semble-t-il, à l'ambiance russe, ait pu se reconnaître dans l'enchevêtrement inextricable des événements dont la Russie était alors le théâtre.

La première phase de la révolution qui avait détrôné le tsar était, à l'arrivée de M. Noulens sur le quai français, déjà révolue par la démission des éléments les plus modérés du gouvernement provisoire : MM. Lvof, Goutchkof et Milioukof. La gauche prenait le dessus, elle « approfondissait la révolution », comme on disait alors, c'est-à-dire qu'elle précipitait la Russie dans les bras des bolcheviks et vers une paix séparée que beaucoup de gens en Russie souhaitaient, mais que peu de diplomates étrangers prévoyaient assez clairement. De ce nombre était l'ambassadeur de France, qui tablait beaucoup sur Kérensky, alors au faîte de sa gloire éphémère, et le considérait comme un des rares hommes qui gardât quelque sens national. Mais les alliés laissèrent passer le moment psychologique, quand on pouvait et devait même aider cet « homme qui gardait quelque sens national » autrement que par des paroles et des conseils. M. Noulens s'efforce de nous démontrer dans son ouvrage, **Mon ambassade en Russie Soviétique,** qu'appuyé par les représentants des nations alliées, il s'efforça d'obtenir du gouvernement provisoire l'exécution des engagements contractés envers l'Entente par la Russie. Et nous le croyons volontiers. Cependant, pour tous ceux qui assistaient alors au drame poignant qui se jouait au sein même du peuple russe, et dont la grande majorité des diplomates étrangers était absolument incapable de saisir et de comprendre tout le tragique, ces préoccupations juridiques semblaient terriblement inopportunes et même quelque peu comiques. Toutes les formes de légitimité, de conventions, de contrats, sombraient dans le chaos né de la révolution; un monde nouveau surgissait, dont le regard sur la vie différait en tout de l'ancien, et c'est à ce moment qu'on venait

rappeler à la Russie la nécessité de tenir ses vieux engagements. Ainsi l'immense désaccord, le profond malentendu qui sépara dès le début de la révolution le peuple russe (et non point son gouvernement) et les alliés, était surtout le fait que chacun parlait une langue différente.

Les diplomates étrangers ne pensaient qu'à la guerre, car ils avaient en vue l'intérêt de leurs patries réciproques, et le peuple russe ne pensait qu'à son existence future dans un monde utopique d'où serait bannie la haine entre les nations et l'inégalité entre les hommes.

Cependant, à l'avènement des bolcheviks, les alliés eurent encore une chance de maintenir la Russie sur le sentier de la guerre. Les Soviets avaient déjà entamé, il est vrai, des pourparlers de paix avec les Allemands, mais Trotsky était plein de ressentiment contre ces derniers, à cause de leurs exigences et de leurs agissements. Et c'est alors que, dit M. Noulens, il offrit loyalement aux bolcheviks la collaboration technique de la France. Mais il n'était pas le seul à faire ce geste. A en croire Bruce Lockhart, cet agent fort entreprenant du gouvernement anglais, dont nous avons analysé ici même les *Mémoires* (1), la Grande-Bretagne voulait bien aussi participer à cette aide. Elle était même prête à envoyer des troupes en Russie pour soutenir les Soviets, et elle en envoya effectivement plus tard dans le nord... contre les bolcheviks.

Cependant, rien de concret ne sortit de ces propositions. Au dire de M. Noulens, Trotsky ne voulut pas utiliser le plan du général Niessel. En réalité, il se méfiait terriblement des alliés, et, du reste, il n'était pas le maître absolu de la situation. Cette aide militaire des alliés faisait rire Lénine, qui tenait surtout à finir la guerre coûte que coûte, et son désir prévalut à la fin.

Au surplus, les divergences de vues des alliés dans la question russe, divergences qui se manifestèrent surtout au moment où les ambassadeurs séjournaient à Vologda, après leur tentative infructueuse de se fixer en Finlande, n'étaient pas faites pour résoudre cette épineuse question de l'aide militaire. M. Noulens croit pouvoir affirmer qu'une bonne part

(1) *Mercure de France*, 15-VII-1933.

des divergences entre les alliés était due « aux menées de certains agents » qui contrecarraient ouvertement, en toute occasion, son action personnelle.

Au premier rang de ceux-ci, écrit M. Noulens, je mettais M. Lockhart, l'agent anglais de Moscou, dont les manifestations déplacées ne se comptaient plus.

L'ancien ambassadeur de France en Russie accuse Lockhart d'avoir joué double jeu; d'avoir été un ami des bolcheviks quand il croyait à un rapprochement possible de l'Angleterre et de la Russie soviétique et de s'être détourné d'eux quand son gouvernement lui donna l'ordre formel de seconder la politique officielle des ambassadeurs. Bref, Lockhart, au dire de M. Noulens, était un homme « de la qualité de ceux que le gouvernement anglais emploie avec un rare bonheur pour des missions confidentielles et qu'il se réserve, le cas échéant, de désavouer. »

Mais ce n'est pas uniquement avec le seul Bruce Lokhart que M. Noulens eut maille à partir; il se heurtait constamment à l'amiral anglais Kemp, qui commandait la flotte alliée de l'océan Glacial. Cet officiel général, dès son arrivée dans la mer Blanche, entra en relations amicales avec le Soviet d'Arkhangelsk et, par sa conduite, que ne guidait aucune doctrine, donna beaucoup de fil à retordre à l'ambassadeur de France.

Au début de juin 1918, le conseil de guerre de Versailles accepta le principe de l'intervention alliée à Arkhangelsk. Cette décision mit les ambassadeurs alliés dans une très fâcheuse posture à Vologda. La menace d'être arrêtés par les bolcheviks, en cas de débarquement à Arkhangelsk des troupes alliées, fit envisager à M. Noulens et ses collègues la possibilité de s'enfermer dans le Kremlin de Vologda pour y subir un siège, en attendant que les troupes alliées vinssent les délivrer. Mais, en fin de compte, ils n'eurent pas besoin de recourir à une solution aussi héroïque; ils purent partir tranquillement plus au nord, jusqu'à Arkhangelsk, pour s'y mettre sous la protection des baïonnettes du corps expéditionnaire. Et c'était tant mieux, car à Vologda ils n'auraient jamais pu être secourus, vu que les troupes alliées ne purent dépasser la zone côtière.

M. Noulens consacre maintes pages du second volume de son ouvrage à nous dépeindre les hauts et les bas de l'intervention alliée dans la mer Blanche, ainsi que la création et le fonctionnement de l'éphémère gouvernement de la Russie du Nord, dirigé par l'ancien socialiste Tchaïkovski. Ces pages sont révélatrices et les faits qu'elles énoncent nous font déjà pressentir cette incohérence et cette improvisation qui seront à la base de toute la politique européenne des années suivantes.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

François Benoit : *L'Architecture. L'Occident médiéval. Du romain au roman.* Avec 148 gravures, 28 cartes, 817 dessins de l'auteur; Laurens. 50 »

Fernand Benoit : *La Camargue.* Avec des illust. (Coll. *Les visites d'art*); Laurens. 5 »

Jean Bonnerot : *Autun et le Morvan.* Avec 93 gravures (Coll. *Les villes d'art célèbres*); Laurens. 18 »

Jean Bonnerot : *Avallon.* Avec des illust. (Coll. *Les visites d'art*); Laurens. 5 »

Patrice Colmet-Daage : *La cathédrale de Coutances.* Etude sur les vitraux, par Jean Lafond. Avec 45 gravures d'un plan. (Coll. *Petites monographies des Grands Edifices de la France*); Laurens. 7.50

Maurice Dumolin : *Le château de Bussy-Rabutin.* Avec 33 gravures et 3 plans (Coll. *Petites monographies des Grands Edifices de la France*); Laurens. 7.50

Georges Durand : *L'église de Saint-Riquier.* Avec 40 gravures et un plan. (Coll. *Petites monographies des Grands Edifices de la France*); Laurens.. 7.50

Emile Espérandieu : *L'amphithéâtre de Nîmes.* Avec 38 gravures. (Coll. *Petites monographies des Grands Edifices de la France*); Laurens. 7.50

Marion Gilbert : *En Angleterre. Collèges et clubs féminins.* Avec des illust.; Fasquelle. 12 »

Camille Mauclair : *Les couleurs du Maroc;* Grasset 15 »

Abbé G.-A. Simon : *L'abbaye de Saint-Wandrille.* Avec des illust. (Coll. *Les visites d'art*); Laurens. 5 »

Joseph Walter : *La Cathédrale de Strasbourg.* Avec 53 gravures et un plan en couleurs. (Coll. *Petites monographies des Grands Edifices de la France*); Laurens. 7.50

Art

Louis Réau : *Histoire de l'expansion de l'art français. Le monde latin : Italie, Espagne, Portugal, Roumanie, Amérique du Sud.* Avec 40 pl. h. t.; Laurens. 40 »

Criminologie

René Faralicq : *Sur les pas sanglants,* souvenirs vécus; Edit. de France. 6 »

Education

Elisabeth Huguenin : *Education et culture d'après Kerschensteiner;* Flammarion. 12 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Jollivet-Castelot : *La loi de l'histoire;* Edit. du Chariot, 62, boulevard Voltaire, Paris. 30 »

Jollivet-Castelot : *Natura corpus Dei. La religion de la science et la science de la religion.* Esquisses d'une Théodicée naturaliste; Edit. du Chariot, 62, boulevard Voltaire, Paris. 30 »

G. Warchsmuth : *Le monde éthérique. I: Dans le cosmos, la terre et l'homme. II: Dans la science, l'art, et la religion.* Adaptation française de Pierre Morizot; La Science spirituelle. 35 »

Finance

Jules Bertaut : *La Bourse, anecdotique et pittoresque;* Edit. de France. 20 »

Gastronomie

Marie-Claude Finebouche : *La cuisine de Madame,* trois cents recettes éprouvées; Nouv. Revue franç. 18 »

Histoire

E. Lavaquery : *Necker fourrier de la Révolution, 1732-1804.* Avec 2 gravures h. t.; Plon. 20 »

K. Waliszewski : *La Russie au temps d'Elisabeth Ire.* Nouv. édit. Avec 8 gravures h. t.; Plon. 15 »

Littérature

Jules Bellendy: *La grande querelle de trois tragédiennes provençales* d'après leur correspondance et des documents inédits. Avec des portraits en héliogravure h. t.; Institut historique de Provence, Marseille. » »

Edith Bernardin : *Les idées religieuses de Madame Roland;* Belles-Lettres. 15 »

Henri Bornecque : *Tite-Live;* Boivin. 18 »

Ernst-Robert Curtius : *Balzac,* traduit de l'allemand par Henri Jourdan; Grasset. » »

Léon Daudet : *Les idées en armes;* Edit. du Siècle. » »

Maurice Donnay : *Des Souvenirs;* Fayard. » »

Bruno Frank : *Trenck,* amours et malheurs d'un favori, traduit de l'allemand par Maurice Remon. (Coll. *Figures et drames du passé*); Stock. 15 »

Jacques Heugel : *Nouveaux essais sur la vie et sur la mort;* Heugel. 10 »

Maurice Larrouy : *L'invincible Armada;* Edit. du Masque, Libr. des Champs-Elysées. 5 »

Raymond Las Vergnas : *Thackeray.* Introduction, traduction et notes; Renaissance du Livre. 5.50

Philéas Lebesgue: *Choix de poèmes.* Préfaces de Camille Mauclair et A.-M. Gossez. Portrait gravé sur bois par Aug. Langeron; Figuière. 12 »

Philéas Lebesgue : *Le gui du chêne;* Edit. du Mont Saint-Michel, Imp. des Grèves. » »

Dhan Gopal Mukerji : *Histoire d'un pigeon voyageur,* traduction de Berthe Cavin. Illust. de Jean Bersier; Jeheber, Genève. 15 »

Platon : *Œuvres complètes.* Tome VII, 1re partie : *La République,* livres IV-VII. Texte établi et traduit par Emile Chambry; Belles-Lettres. 30 »

Plaute : *Comédies.* Tome II : *Bacchides. Captivi. Casina.* Texte établi et traduit par Alfred Ernout; Belles-Lettres. 30 »

J.-C. Privé : *Ainsi va le monde;* Denoël et Steele. » »

Albert-Emile Sorel : *La Princesse de Lamballe, une amie de la Reine Marie-Antoinette.* Avec un portrait. (Coll. *Figures du passé*); Hachette. 25 »

Stendhal : *Œuvres complètes. La Chartreuse de Parme,* texte établi

et présenté par Pierre Jourda; Belles-Lettres, 2 vol. 39 »
Casimir de Woznicki (un Polonais de France) : *La « doulce France »*, chroniques d'enthousiasme 1922-1924; Fournier, 264, boulevard Saint-Germain, Paris. 12 »
Alexandre Zévaès : *Maurice Rollinat*, son œuvre. Avec un portrait et un autographe; Nouv. Revue critique. » »

Musique

Marc Pincherle : *Corelli* (Coll. *Les maîtres de la musique*); Alcan. 15 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

L. Mitsitch : *Etre ou ne pas être;* Arènes de Lutèce. 12 »
Emile Pagès : *Campagne de misère. Sibérie 1919;* Berger-Levrault. 12 »

Philosophie

Jules Lachelier : *Œuvres;* Alcan, 2 vol. 80 »

Poésie

Joseph de Belleville : *Pour Notre-Dame-du-vague-à-l'âme;* Figuière. 6 »
Charles-Philippe Forestier : *Images dans le temps présent;* Beauchesne. 15 »
Patrice de La Tour du Pin : *La quête de joie;* La Tortue, 60, rue François-Ier, Paris. » »
René Le Scieller : *Pendant que les abeilles chantent;* chez l'auteur, 4, villa Stendhal, Paris. 12 »
L. Paquette : *Etudes;* Figuière. 12 »
Charles Péguy : *Eve;* Nouv. Revue franç. 15 »
Jean Réande : *Inquiétudes*. Illust. de Luc Lafnet; Libr. Courville, 88, rue Bonaparte, Paris. » »
Pierre Trahard : *Les jours sans ombre;* Boivin. 15 »
Gabriel Trarieux : *La lumière d'Asie;* Figuière. 12 »

Politique

Elise Despréaux : *Trois ans chez les Tsars rouges;* Edit. Spès. 12 »
René Dupuis et Alex. Marc : *Jeune Europe;* Plon. 13.50
Paule Herfort : *Chez les Romains fascistes*. Préface de M. Henry Bérenger; Revue mondiale. 12 »
Heinrich Mann : *La haine*, histoire contemporaine d'Allemagne; Nouv. Revue franç. 15 »
Jacques Noulens : *Mon ambassade en Russie soviétique, 1917-1919*. Tome second; Plon. 18 »

Préhistoire

Marin-Jean : *Les artistes préhistoriques*. Avec 24 pl. h. t. (Coll. *Les grands artistes*); Laurens. 12 »

Questions coloniales

Paul Chack : *Hoang-Tham, pirate;* Edit. de France. 15 »
Robert Randau et Abdelkader Fikri : *Les compagnons du jardin*. Préface de René Maunier; Edit. Domat-Montchrestien, 169, rue Saint-Jacques, Paris. 15 »

Questions médicales

Elie Metchnikoff : *Trois fondateurs de la médecine moderne : Pasteur, Lister, Koch*. Préface de M. le Dr E.-T. Burnet; Alcan. 15 »

Questions religieuses

Pierre Hirsch : *De Moïse à Jésus*, confession d'un Juif; Renaissance du Livre. 12 »
L'Imitation de Jésus-Christ, traduction nouvelle de Charles Grolleau, préface de Charles Baumann; Desclée De Brouwer. 15 »
Abbé Félix Klein : *La vie humaine et divine de Jésus-Christ notre Seigneur*. Avec 400 reprod. artistiques; Bloud et Gay. 120 »
Marie-Madeleine Saeycys : *Notre-Dame de liesse;* Edit. Rex. 7.50
A. Savoret (Ab Gwalwys) : *Du menhir à la croix*, essais sur la triple tradition de l'Occident. Préface de Philéas Lebesgue; Edit. Psyché, 36, rue du Bac, Paris. 15 »

Régionalisme

François-Paul Raynal : *Au fil de la Sumène.* Préface de C. Gandilhon Gens d'Armes ; Libr. Orobitg, 140, boulevard Saint-Germain, Paris. 15 »

Roman

Paul Achard : *Les funérailles bourgeoises ;* Emile Paul. 15 »

Louis Andard : *Le secret de l'idole ;* Edit. Baudinière. » »

Pierre Apesteguy : *Cœurs basques ;* Fasquelle. 12 »

Vicki Baum : *Ina,* traduit de l'allemand par Maurice Remon. Introduction de Roland Alix ; Edit. du Siècle. » »

Jean Bazin : *Capricorne ;* Nouv. Revue franç. 15 »

Jean-Richard Bloch : *La nuit kurde,* version définitive ; Nouv. Revue franç. » »

Léon Bopp : *Jacques Arnaut et la Somme romanesque,* roman d'un artiste ; Nouv. Revue franç. 25 »

Robert Bourget-Pailleron : *L'homme du Brésil ;* Nouv. Revue franç. 15 »

Charles Braibant : *Le roi dort ;* Denoël et Steele. 18 »

Roger Breuil : *Les uns les autres ;* Nouv. Revue franç. 15 »

Roger Couderc : *Justine ;* Nouv. Revue franç. 15 »

Paul d'Estournelles : *Navire de chance ;* Nouv. Revue franç. 12 »

Geneviève Fauconnier : *Claude.* Avant-propos de Henri Fauconnier ; Stock. » »

Leyla Georgie : *L'établissement de Madame Antonia,* traduit de l'anglais par Paul Genty ; Albin Michel. 15 »

A. Gervais : *Æsculape en Chine ;* Nouv. Revue franç. 15 »

Marie Gevers : *Madame Orpha ou la Sérénade de mai ;* Attinger. 12 »

Matila C. Ghyka : *Pluie d'étoiles ;* Nouv. Revue franç. 15 »

Emile Henriot : *Le pénitent de Psalmodi ;* Plon. 13.50

Noa Holstein : *Monika devant l'amour,* roman d'une jeune fille ; Flammarion. 12 »

Robert Honnert : *Mademoiselle de Chavières ;* Nouv. Revue franç. 15 »

Pierre Humbourg : *Impasse ;* Nouv. Revue franç. 15 »

Victor Jonesco : *Rencontre avec le diable ;* Cahiers libres. 15 »

Marietta Martin : *Histoires du Paradis.* Préface de Jean Cassou ; Œuvres représentatives. 15 »

Pierre Neyrac : *L'indifférence perdue ;* Nouv. Revue franç. 15 »

Paul Nizan : *Antoine Bloyé ;* Grasset. » »

Albert Nouveau : *La messe de minuit ;* Figuière. 15 »

Raymond Queneau : *Le chiendent ;* Nouv. Revue franç. 15 »

Romain Rolland : *L'âme enchantée.* IV : *L'Annonciatrice (Anna Nuncia)* ; Albin Michel. 12 »

Didier Sciama : *Mirages ;* Figuière. » »

Mansfield Scott : *Rideaux rouges,* traduit de l'anglais par Michel Epuy ; Jeheber, Genève. 12 »

Maurice-Ivan Sicard : *Celui qui aime écrit sur les murs ;* Mignolet-Storz, 2, rue Fléchier, Paris.

Andrée Sikorska : *Marie Maréchal ;* Férenczi. 12 »

Anna Sorèze : *Mademoiselle Tayrac.* Une vie d'institutrice d'après son Journal intime ; Debresse, 31, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris. 15 »

Albert Soulillou : *Elie ou le Ford-France-580 ;* Nouv. Revue franç. 15 »

Charles Teilhac : *En volière ;* Figuière. 12 »

Félix Urubayen : *Les centaures des Pyrénées,* traduit de l'espagnol par Mme Berthe Bridé ; Rieder. 12 »

Jean Valmy-Baisse : *Angèle Plantegerose,* roman girondin, et *Quelques histoires de Théâtres et de Plein air ;* Figuière. 12 »

Roger Vercel : *Le maître du rêve ;* Albin Michel. 15 »

Sciences

P. Auger, E. Bauer, L. de Broglie et M. Courtines : *Les bases expérimentales immédiates de la théorie des quanta ;* Hermann. 10 »

C. Fraipont : *Adaptations et mutations. Position du problème.* (Coll. *La paléontologie et les grands problèmes de la biologie générale*) ; Hermann. 6 »

Charles Fraipont et Suzanne Leclerq : *L'évolution. Adaptations et mutations. Berceaux et migrations.* (Coll. *La paléontologie et les grands problèmes de la biologie générale*, sous la direction de Charles Fraipont) ; Hermann. 9 »

Philipp Frank : *Théorie de la connaissance et physique moderne*, introduction de Marcel Boll ; Hermann. 10 »

Edmond Marcotte : *La technique moderne et les grands travaux ;* Alcan. 15 »

Sociologie

Nicolas Baryaktarovitch : *Finances communales en Yougoslavie.* Préface de M. Edgard Allix ; Giard. 35 »

Jean-Richard Bloch : *Offrande à la politique*, troisièmes essais pour mieux comprendre mon temps ; Rieder. 15 »

Georges Cazin : *Sagesse du chef d'entreprise.* Avant-propos de Jacques de Monléon. (Coll. *Questions disputées*) ; Desclée De Brouwer. 12 »

Elie Halévy : *Sismondi.* (Coll. *Réformateurs sociaux*) ; Alcan. 15 »

Gabriel de La Gauguerie : *Pour sauver Caïn ;* Presses universitaires. 20 »

Victor Lecmans : *F. Toennier et la sociologie contemporaine en Allemagne.* Préface de René Maunier ; Alcan. 15 »

Robert Mangin : *Europe 19...?* Figuière. 12 »

Théâtre

Paul Fort : *La conquête de l'Angleterre*, Chronique de France en 5 actes ; Flammarion. 12 »

Varia

Dominique Boizeau : *Annuaire des poètes 1933.* France, Colonies, Etranger ; Edit. René Debresse, 31, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris. 15 »

Répertoire général des œuvres de André Hallays, 1859-1930. Livres, Etudes, Articles, Conférences ; Perrin. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Jehan Rictus. — Mort de Fagus. — Prix littéraires. — Prix Moréas. — A propos du « Droit de Relief ». — François Coppée à l'Opéra. — L'humour de Pompon. — La bibliothèque des tsars et la littérature française. — Littérature et loterie. — Le livre qu'aimait Dorian Gray. — Les drôleries du dictionnaire. — A propos du soldat de Mercier. — Le Sottisier universel.

Mort de Jehan Rictus. — Le poète Jehan Rictus (Gabriel Randon) est mort le 7 novembre dernier à Paris dans la chambre où il vivait seul au sixième étage, 8, rue Camille Tahan, près du boulevard de Clichy. La veille, comme il s'était plaint de suffocations, sa concierge lui avait mis des ventouses ; ne le voyant pas sortir le lendemain après-midi, elle monta et le trouva mort sur son lit.

Il était né à Boulogne-sur-Mer le 21 septembre 1867 : « Le fruit d'un roman entre une jolie fille entichée de théâtre, qui se croyait l'étoffe d'une Rachel, et un grand diable d'homme [un Anglais] que les sautes d'humeur de la tragédienne manquée n'encoura-

geaient pas à légitimer la situation », écrit Jeanne Landre dans son excellent historique des *Soliloques*. Randon était le nom de la mère, qui descendait, paraît-il, du maréchal-ministre de Napoléon III. L'enfant fut élevé jusqu'à 10 ans à Londres et en Ecosse. Abandonné par ses parents à Paris, il vécut seul dès sa quinzième année. « A partir de ce moment j'ai, disait-il, pour résumer ses années de misère, roulé, disparu « tribulé » ; parfois, je revenais à la surface et produisais comme je pouvais. »

Cette production, signée Gabriel Randon, ce furent tout d'abord des vers lyriques donnés aux jeunes revues d'alors, *La Plume, La Pléiade, le Mercure de France,* des fragments d'une *Dame de proue,* longtemps annoncée et qui ne parut pas en librairie. On le rencontra vers 1884, dans les groupes littéraires où fréquentaient G. Albert-Aurier, Edouard Dubus, Julien Leclercq, P.-N. Roinard, Marie Krysinska et, un peu plus tard, Albert Samain (qu'il connut à l'Hôtel de Ville où lui-même fut fonctionnaire très peu de temps), Louis Denise, Paul Morisse, Henri Juge, Raymond Bonheur, Alfred Vallette. Il tenta sans succès de lancer des « soirées de dictions poétiques » à la Salle d'Harcourt en 1892.

« Figure pâle et brune de janissaire, on le voit très bien enlevant en croupe quelque fiancée d'Abydos », écrit Edmond Barthélemy dans les *Portraits du prochain siècle* (1894). Il annonce un livre, *l'Imposteur,* qui devait être le récit en prose du retour du Christ sur la terre, donne au *Mercure* un *Sarcey génial, conte invraisemblable* (novembre 1892), un madrigal (novembre 1893), etc., et débute à cinq francs la soirée, en décembre 1896, au *Cabaret des Quat' Z' Arts,* sous l'aspect non d'un janissaire mais d'un lamentable déclassé ; sa silhouette, si bien interprétée par Steinlen, son chapeau haut-de-forme terni par les pluies, sa redingote râpée évoquent le professeur devenu clochard. Au vrai, c'est sa création, c'est le Pauvre selon Rictus, « long comme une larme », avec une « tête de Valois déchu », c'est le Pauvre anarchiste et chrétien qui pour clamer sa détresse se sert d'un instrument dont l'apparente trivialité cache de longues, d'heureuses recherches linguistiques dans le parler populaire.

> Du temps, écrit Remy de Gourmont dans le *IIe Livre des Masques,* que M. Gabriel Randon sculptait *La Dame de Proue* d'une nef qui n'a pas encore vu la mer, nul ne prévoyait que, nouveau Bruant, il dût lancer aux foules troublées les apostrophes argotiques, violentes et goguenardes qui ont fait à Jehan Rictus la réputation singulière d'un poète du pavé...

Mais très justement, Gourmont louait Rictus de se souvenir jusque dans les *Soliloques* qu'il était poète lyrique ; et il n'en vou-

lait pour preuve que cette magnifique strophe ou le Pauvre, s'adressant au Christ, lui dit:

Toi au moins, t'étais un sincère
Tu marchais... tu marchais toujours;
(Ah! cœur amoureux, cœur amer)
Tu marchais même dessus la mer
Et t'as marché jusqu'au Calvaire.

Ces vers-là enthousiasmèrent aussi Léon Bloy. Ils furent comme le déclic de l'étude sur Rictus, « monstre de mélancolie et de pitié », qu'on retrouve dans *Les dernières colonnes de l'Eglise* sous ce titre: « Le dernier poète catholique ».

Avec son épopée du vagabond des villes, Rictus connut le succès, mais non la fin de ses difficultés quotidiennes, lesquelles le laissèrent, la plus grande partie de sa vie, dans le caractère même du personnage des *Soliloques.* La dédicace ci-dessous rédigée, bien après ses débuts aux *Quat' z' Arts,* est le témoignage écrit de sa perpétuelle misère:

Pour Léon Durocher, bien cordialement, son ex-voisin et confrère Jehan Rictus (avril 1898). *Les Soliloques du Pauvre* ont été écrits 59, rue Lepic, à Paris, Forteresse des Poètes, demeure actuelle de Léon Durocher, externe de Jehan Rictus qui y occupait une petite piaule au sixième étage, qu'il avait bien du mal à payer d'ailleurs. — J. R.

Tout dernièrement encore (janvier 1931), recevant en son sixième de la rue Camille-Tahan le poète Pierre Lagarde, ne lui disait-il pas:

« Je fais tout, ici. Je me bats avec mon ménage et je m'occupe de ma petite cuisine. Ils me font rigoler, les gens qui me disent: « Eh bien? Et vos ouvrages? Ça avance? » Qu'ils viennent donc cuire mon beefsteack et je pourrai travailler pendant ce temps-là!... C'est dur quelquefois, le métier. Mais je n'ai pas à me plaindre. Moi je me maintiens. *Je n'arrive pas à sombrer...* »

Ce qui le maintiendra, ce qui ne sombrera pas, ce sont ses ouvrages. En voici la liste:

Les Soliloques du pauvre, Paris, chez l'auteur, 1897, in-8; réimprimé Paris *Mercure de France,* 1897, in-18; réimprimé, Paris, Sevin et Rey, 1903, in-18, avec des poèmes inédits et des illustrations de Steinlen. — *Doléances, nouveaux Soliloques,* frontispice d'Alfred Jungbluth, Paris, *Mercure de France,* 1900, in-18. — *Cantilènes du Malheur,* pointe-sèche de Steinlen, Paris, Sévin et Rey, 1902, in-18. — *Un bluff littéraire, le cas Edmond Rostand,* Paris, Sévin et Rey, 1903, in-12. — *Dimanche et Lundi férié ou le numéro gagnant,* pièce en un acte, en prose, représentée par l'Œuvre (décembre 1905), Paris et Reims, *Revue littéraire de Paris et de Champagne,* 1905, in-8. — *Fil-de-Fer,* roman en partie auto-

biographique et qui obtint des voix au Prix Goncourt en 1906, Paris, Michaud, s. d. (1906). — *La Frousse*, Paris, chez l'auteur, s. d. (1907), in-18. — *Les Petites baraques*, Paris, chez l'auteur, s. d. (1907), in-18. — *La Femme du Monde*, pantomime en un acte, musique d'Esteban Marti, représentée à la Salle Hoche (janvier 1909), non imprimée. — *Le Cœur populaire* (la *Jasante de la Vieille*, poèmes, doléances, ballades, plaintes, complaintes, chants de misère et d'amour en langue populaire, 1900-1913), Paris, Rey, 1914, in-16. — Son poème: *Conseils* [à l'Ouvrier]:

Ouvrier, mon frère, ouvrier;
Crois que ma parole est profonde
Avant de dominer le monde
Commenc' par te laver les pieds.

publié par *Comœdia* le 7 décembre 1913, avait provoqué la saisie du journal.

A ceux de ses critiques qui lui reprochaient la coupe de son vers, le style de ses ouvrages, l'abus de l'argot et des apocopes, il répondait en se réclamant de l'octosyllabe du XVe siècle et en défendant sa volonté d'exactitude, son souci de rapporter jusqu'à la musique des conversations faubouriennes, si terriblement gouailleuses, si résignées. La fin de la lettre qu'il écrivit à ce sujet à Léon Bloy, le 4 octobre 1900, a un accent rebelle qui fait de Rictus un précurseur de Louis-Ferdinand Céline:

Parole d'honneur, on devrait me couper le cou tout de suite, tant je compte détruire dans les cervelles populaires le très abrutissant mythe du travail! Etre un danger un jour! Quelle joie! Aurai-je la force et la patience!

Rictus restera sans doute comme un poète très savant, qui a trouvé une nouvelle forme de vitupération dans la mélopée.

Ses obsèques ont été célébrées le 10 novembre en l'église Saint-Michel des Batignolles où des discours furent prononcés sous le porche, par MM. Gaston Rageot, au nom de la Société des Gens de Lettres, Eugène Lemercier, au nom de la Société des Auteurs et Compositeurs, Jacques Dyssord et Briant, amis personnels du poète.

L'inhumation a eu lieu au cimetière de Bagneux, où une concession perpétuelle a été acquise par M. Edouard Champion. — L. DX.

§

Mort de Fagus. — Dans une lettre datée du 9 décembre 1928, Fagus, m'énumérant les dispositions qu'il avait depuis longtemps prises en prévision de sa mort, écrivait cette phrase : « Il m'arrangeait même de finir à la Charité. »

Venait, immédiatement après, un brouillon du billet de faire-part rédigé de sa main et ainsi conçu :

† *M*

Priez pour l'âme de Georges-Eugène Faillet, dit Fagus, décédé pieusement le...

Dona et requiem Domine.

C'est à la Charité que le poète est mort le mercredi 8 novembre, à 10 heures 15 du soir, des suites — comme il l'avait prévu depuis longtemps — d'un accident survenu dans les circonstances suivantes.

Le même soir, à 7 heures, Fagus était descendu, selon son habitude, acheter le journal. Il se trouvait sur le trottoir, à quelques pas de son domicile (12, rue Visconti) et allait rentrer chez lui lorsqu'un camion automobile qui, d'après tous les témoignages, circulait sans précaution et en empiétant sur le trottoir de cette voie étroite, le heurta et le projeta violemment sur le sol. Relevé par sa concierge, par sa femme descendue aussitôt et par un agent, il avait gardé toute sa connaissance et se plaignait seulement de douleurs dans les reins et d'un choc au front. Il donna lui-même à l'agent les renseignements d'état civil sur lui et ses ascendants et fut conduit en voiture à l'hôpital de la Charité. « Comme je voudrais pouvoir dormir », dit-il, en arrivant. On le plaça dans un lit. L'interne qui l'examina ne découvrit aucune lésion d'apparence sérieuse. Lorsque Mme Fagus revint, trois heures plus tard, l'infirmière lui parla de façon rassurante : « Ne vous inquiétez pas. Ce n'est rien. Un choc. Quelques jours de repos, il n'y paraîtra plus. » — « Vous ne voyez donc pas qu'il est mort ! » répondit Mme Fagus après avoir constaté qu'aucun souffle ne sortait plus de sa bouche. Ses mains étaient encore tièdes. Il venait de succomber, à une hémorragie interne, vraisemblablement.

Ses obsèques ont eu lieu le 17 novembre, en présence d'un grand nombre d'admirateurs et d'amis. Après le service funèbre, célébré à l'église Saint-Germain-des-Prés, le corps a été conduit au cimetière de Belleville.

Fagus avait un peu moins de 62 ans, étant né le 22 janvier 1872, de parents français, à Bruxelles où son père, directeur des Contributions de la Commune, avait dû, proscrit, se retirer. On trouve, après l'amnistie de 1880, ce fils de communard installé avec ses parents, à Belleville, 85, rue Haxo, au coin de la « Villa des Otages ». Il apprend à lire dans *Les Châtiments*, fait ses

études à l'école laïque et à Colbert, en sort le 10 août 1888, entre, le 21, comme employé à la Compagnie d'assurances « l'Urbaine » où il reste jusqu'à son service militaire accompli dans les chasseurs à pied, à Lunéville.

Je le connus aux environs de 1898 (alors qu'il venait d'entrer à la Préfecture de la Seine), dans le groupe de Bellevillois — « Ceux de Belleville » — où se rencontraient Jean Dolent, P.-N. Roinard, Degron, Cuvilliez, Strentz, le musicien Rogerie, les dessinateurs Front, Gottlob, le sculpteur Fix-Masseau, etc. C'est toujours sous l'aspect, sous le béret et la pèlerine, que je lui vis en ce temps-là que Fagus se présentera à ma mémoire. D'ailleurs, au béret près (il l'avait remplacé au lendemain de la guerre par un calot et, plus récemment par un chapeau melon) la silhouette du poète n'avait pas beaucoup changé. Son caractère non plus. Les années n'atténuèrent jamais la flamme intérieure qui l'anima dès ses débuts et qu'il sut garder — comme son ardeur amicale — vive jusqu'à la fin. Au hasard de nos promenades dans les rues du quartier, comme dans les réunions de « Ceux de Belleville » ou aux bureaux du journal l'*Aurore* où l'accueillit le directeur, un ami de son père, Ernest Vaughan, nous vîmes naître ses premiers poèmes, ses premiers essais, ses premières critiques que publièrent (1898-1902) la *Revue des Beaux-Arts*, la *Revue blanche, la Plume*. Dans cette dernière revue, où il avait débuté en 1892 par un article sur « les Protestants de la musique », sa rubrique *Parloir aux Images* marqua son évolution catholique qu'accentua sa collaboration (1903-1906) à la *Revue de Champagne* et, surtout (1908-1914), à l'*Occident* dont il fut un des rédacteurs ainsi, par la suite, qu'à *Pan*, les *Horizons, Isis, Les Guêpes, le Mercure de France, l'Action française, le Feu, la Revue critique, les Marges, le Divan, la Muse française, la Revue bleue, la Revue de Hollande, la Revue du Siècle*, etc.

Ixion, poème en trente chants (1903), est son œuvre la plus significative de cette période, un recueil où les vers ont un rythme, un tournoiement qui répondent à merveille au symbole du titre et à la pensée de l'auteur; *Testament de sa Vie première*, « sous l'invocation de son grand frère Arthur Rimbaud » (1898); *Colloque sentimental entre Emile Zola et Fagus* (même année), la série des pièces de vers qu'il allait déposer chaque jour chez Zola pendant le procès; *Jeunes fleurs* (1906), exercices poétiques « destinés aux ensembles futurs »; des *Aphorismes* (1908), où se manifeste un prosateur aussi savoureux que le poète; un *Discours sur les préjugés ennemis de l'Histoire de France* (1910) dis-

sertation sur un livre de l'abbé de Pascal, furent les travaux publiés avant la guerre par Fagus.

Mobilisé en 1914, il crut «piétiner dans les coulisses de l'Epopée ». Car il transfigurait les pires réalités avec « la magie du rêve ». Et, tout de suite après l'armistice, il se remit joyeusement à la réalisation de ses grands projets. Il commença l'*Essai sur Shakespeare* (publié en 1923) et un *Mystère royal de Philippe-Auguste,* promis à Paul Fort et qui parut en 1930. Mais, il faut se reporter à un avertissement adressé au lecteur en tête de *Frère Tranquille* (1922) pour se faire une idée d'ensemble de l'œuvre de Fagus poète catholique. Méditation lyrique sur la mort, *Frère tranquille* fait partie d'un ensemble inspiré de la devise des Dominicains : « L'univers s'agite au pied de l'immuable Croix », qui complétait, dans sa pensée, l'épigraphe d'*Ixion:* « L'homme passe sa vie à se fuir et se poursuivre. » Cet ensemble comporte : *Le Massacre des Innocents* (publié en partie sous le titre *Jeunes fleurs; la Guirlande à l'Epousée* (1921); *Frère tranquille; Ixion; la Danse macabre* (1920); *l'Evangile de la Croix et la Croisade de l'Antéchrist* (inédits); *Frère tranquille à Elseneur* (1932).

Pour sévère qu'apparaisse ce plan, il ne retira jamais rien à Fagus de son libre génie, de son goût des thèmes populaires, du primesaut de son esprit, toutes qualités qui rendent son œuvre si personnelle, si émouvante. Sa prose, ses chroniques des *Marges* et du *Divan* comme ses vers vibrent d'une robuste allégresse, d'une sensibilité aiguë et toujours en éveil. A son érudition, à son amour désintéressé des lettres on doit encore : *La Prière des quarante heures* (1920); Le *Jeu-parti de Futile* (1920); *Clavecin* (1926); *Rythmes* (1926); Le *Sacre des Innocents* (1927); une transcription de la *Chanson de Roland* (1929) et une traduction des *Eglogues* de Virgile (1930).

Quant à ses qualités d'épistolier, on put les apprécier quand parurent ses *Lettres à Paul Léautaud* (1928). Elles sont exceptionnelles de vie, d'abondance, d'entrain, de gaieté les lettres qu'il a envoyées, par centaines, à ses amis! Elles constituent un mémorial littéraire plein de verdeur portant sur près de trente années.

> J'ai la vanité d'espérer, m'a-t-il écrit à ce sujet, le 7 juin 1927, que sera conservé quelque chose de mes épîtres encore qu'écrites à la diable, entre deux rapports administratifs. Et de croire que ce quelque chose ne sera pas inutile... Pour quoi je désire, essentiellement, que toute ma correspondance soit publiée.

Elle le sera. — L. DX.

§

Prix littéraires. — Le prix Nobel de littérature pour 1933 a été attribué à l'écrivain russe Ivan Bounine.

Le prix de l'Europe nouvelle (10.000 francs) a été attribué à Mme Andrée Viollis pour son livre: *Le Japon et son Empire,* et le prix Albert Londres (5.000 francs) à M. Emile Condroyer pour *La Maison du Grand Silence.*

Le prix Gringoire, d'une valeur de 10.000 francs, destiné à l'auteur du meilleur reportage publié en librairie après avoir paru dans un journal, a été attribué à M. Xavier de Hautecloque pour ses livres: *Perceurs de frontières* et *A l'ombre de la croix gammée.*

Le prix Amyot (5.000 francs), qui doit aller à « la meilleure traduction en français d'un ouvrage étranger », a été donné à Mlle Mathilde Pommès pour sa traduction des *Essais espagnols* de Ortega y Gasset.

§

Prix Jean Moréas. — Le 21 novembre, au cours du déjeuner traditionnel qui réunit les membres du jury, chez Lapérouse, le prix Jean Moréas (5.000 francs) a été attribué, après plusieurs tours de scrutin, à M. Jean Lebrau, dont le dernier livre de poésies a pour titre : *Quand la grappe mûrit.* M. Jean Lebrau, née en 1891, n'est pas un débutant, et il n'a pas publié que des vers. Son œuvre se compose de : *Couleur de vignes et d'olivier ; Images de Moux, ou la Louange du Cyprès ; La Rumeur des Pins ; La Voix de là-bas ; Le Cyprès et la Cabane ; Témoignage,* etc.

§

A propos du « Droit de relief ».

Monsieur le directeur,

A propos de l'article de M. de Pradel de Lamase, paru dans le *Mercure* du 15 novembre dernier: il existe dans ma famille un titre de comte décerné en 1771 par S. M. le roi de France, à Antoine-François de Bernard de Montessus, pour ensemble tous ses descendants mâles, nés et à naître en légitime mariage, « sans qu'il soit tenu d'affecter ce titre de comte à aucune terre ». (Archives de Besançon.) Ceci contredit une asssertion de M. de Pradel de Lamase.

Veuillez agréer, monsieur le directeur, etc.

VICOMTE DE MONTESSUS DE BALLORE.

§

François Coppée à l'Opéra. — Pour rappeler le souvenir de François Coppée, l'Opéra reprendra prochainement le ballet

fantastique qu'il donna à ce théâtre, le 1er décembre 1880, en collaboration avec le chorégraphe Louis Mérante, sur la musique de M. Ch.-M. Widor, seul survivant des trois auteurs de *la Korrigane.* Ce ballet, qui obtint 145 représentations jusqu'en décembre 1916, avait atteint sa centième dès le 20 avril 1896. Ce jour-là, François Coppée confiait au *Journal* « de curieux souvenirs personnels », qui n'ont peut-être pas été recueillis en volume. Il y évoquait le souvenir de Régnier, de la Comédie-Française, qui l'avait mis en relations avec Vaucorbeil, directeur de l'Opéra; de Mérante, le « Delaunay de la danse », « fort digne homme de mœurs bourgeoises et correctes, excellent dans son art et qui avait su se faire aimer et respecter par son régiment de jupons courts, depuis l'état-major des premiers sujets jusqu'aux rats... Faut-il le dire, quelques-unes de ces demoiselles méritaient, à tous les titres, d'être comparées à la Vieille Garde. »

Lorsque les études commencèrent, Coppée fut surpris d'apprendre que son rôle était terminé.

Cette esquisse à peine crayonnée, ce conte de nourrice improvisé sur trois feuillets, voilà tout ce qu'on attendait de moi. Cependant, ...on exigea la suppression de quatre ou cinq lignes de mon si court manuscrit.

Il s'agissait du geste de Paskou, le bossu, qui « faisait » le mouchoir d'un vieux paysan, le déployait, s'apercevait qu'il était vieux et troué, s'y mouchait bruyamment en signe de mépris et le refoulait dans les larges braies du bonhomme. « ...C'est avec la rougeur au front que j'en fis le sacrifice », confesse Coppée, qui se dit « assez satisfait de cette scurrilité ».

Néanmoins, il assista à ces répétitions, où il n'était « pas plus nécessaire qu'une cinquième roue à un char », mais qui lui laissèrent « les plus agréables souvenirs ». D'avoir « vu de tout près danser Mlle Mauri » fut pour lui un « spectacle inoubliable », un enchantement.

Pour l'auteur du libretto, toujours oisif à l'avant-scène, c'était un charme — mais un charme dangereux — de voir chaque jour, de si près, danser cette délicieuse femme, alors dans tout l'éclat de la jeunesse. Avec tout Paris pour rival, je fus très amoureux — en secret et en silence — de Mlle Mauri, pendant les répétitions de notre ballet. Tandis que Mérante criait ses commandements et que Widor écrasait le clavier du piano, moi, assis à côté d'eux, je n'avais rien de mieux à faire que de contempler, nouveau saint Antoine, cette tentation ravissante. L'aimable artiste me pardonnera, je l'espère, cet aveu rétrospectif et relira peut-être, en souriant, le madrigal écrit sur la brochure du livret que je lui offris, le soir de la « première » :

Attiré par le feu, grisé par le rayon,
Le papillon tournoie et se grille à la flamme.
Mais, lorsque vous dansez, Rosita, c'est notre âme
Qui voltige et se brûle autour du papillon.

Coppée rapporte ensuite quelques observations qu'il fit dans les coulisses et au foyer de la danse.

Ce temple peu accessible, cette espèce de sanctuaire de la galanterie m'a toujours, je l'avoue, inspiré une certaine répugnance. La réunion de ces femmes presque nues — quelques-unes sont encore des enfants, — et de ces hommes élégants, appartenant à l'élite sociale, — beaucoup sont déjà des vieillards, — donne la sensation d'un marché d'esclaves, évoque même une comparaison encore plus brutale. Mais la mode est souveraine. Elle a consacré le foyer de la danse comme un terrain neutre où les gens de tous les rangs et de toutes les opinions, pourvu qu'ils soient de bonne compagnie, peuvent se rencontrer. J'y ai vu des personnages fameux à des titres très différents en conversation avec de fort belles paires de jambes. L'héritier présomptif d'une des plus belles couronnes de l'Europe y serrait la main, devant moi, à des personnages politiques de la nuance la plus avancée... Mais déjà, je n'avais pas besoin de rencontrer ces citoyens-là parmi les baladines pour savoir qu'ils étaient des sauteurs. En vérité, j'estime davantage ceux qui sautent par métier.

Coppée dépeint encore « la grande désolation de ces demoiselles », qui, « habituées à représenter des fleurs, des papillons, des étoiles, ne pouvaient se résoudre à garder sur la tête les coiffes, si jolies et si variées pourtant, de la presqu'île armoricaine. « Nous aurons l'air de bonnes », disaient-elles avec indignation. Quelques-unes même en pleuraient. »

Le succès de la partition de Widor sécha les larmes. Mais il fut malheureusement interrompu par un accident survenu à Rosita Mauri, qui se blessa au pied. Malgré les soins des « docteurs à rosette rouge » et du célèbre Labbé lui-même, « la malheureuse jeune fille se désespérait ». Son père, vieil Espagnol superstitieux, partit en pèlerinage au pays, emportant un petit pied en or massif. Le vœu du père de Rosita fut immédiatement exaucé.

Avant le retour du pèlerin, elle avait de nouveau pu chausser les coquets sabots d'Yvonnette et les faisait claquer joyeusement sur les planches de l'Opéra.

Et le bon Coppée de terminer ses souvenirs, après le récit de ce miracle, par cette conclusion de croyant sceptique:

A l'heure qu'il est, je me demande si c'est à l'art du chirurgien que je dois adresser ma reconnaissance, ou si je ferais mieux de brûler un cierge en l'honneur de Notre-Dame del Pilar ou de saint Jacques de Compostelle.

J. G. P.

§

L'humour de Pompon. — Ce soir-là, après son baiser paternel, les cigarettes allumées, Pompon me demanda de lui lire le courrier qu'il venait de recevoir. C'est un service que je lui ren-

dais volontiers à l'occasion pour lui éviter de chausser ses lunettes. Rien de bien spécial dans ce courrier: quelques lettres sans importance et enfin un « Argus » dont je lisais rapidement les coupures. Un journal de Dijon y disait: « Le maître Pompon, que l'on peut situer entre Rude et Carpeaux, etc... » La lecture terminée, je crus deviner un sourire dans la broussaille de ses moustaches. Quand la lumière baissa dans l'atelier, Pompon lâcha ses outils, s'ébroua, s'épousseta à sa façon qui consistait à s'enduire encore mieux de poussière de plâtre et, d'une voix de commandement, dit : « Allons prendre l'apéritif ». Cela nous arrivait parfois d'aller nous installer à un guéridon de Montparnasse, la journée faite. Oh! l'apéritif de Pompon! Un verre de lait que n'arrivait pas à teinter quelques gouttes de café! Un instant après, nous étions à la terrasse de la Closerie dans l'apothéose d'un printemps sans remords. « Crois-tu qu'on est bien là, vieux frère? » et la voix de Pompon avait pris un ton d'affirmation inattendu. Comme je lui faisais remarquer que la Closerie n'avait changé ni d'orientation ni de latitude, il affirma à nouveau: « On est bien là », et, amusé, il me donna d'un mouvement du menton sa raison à lui. Il avait tenu à occuper la place que lui assignait le journal dijonnais: Pompon souriant, doré par les reflets du couchant, était attablé entre le maréchal Ney de Rude et la fontaine de Carpeaux! — PIERRE BLACHÉ.

§

La Bibliothèque des Tzars et la Littérature française. — Une *Important collection of Manuscripts, first editions, illustrated books of the XVIII and XIX century, fine bindings from the Libraries of the Tzars of Russia, sold by order of the owner*, a été mise aux enchères, du 21 au 24 novembre, à la Plaza Book Auction Corp. de New-York.

Parmi un millier au moins de volumes (répartis en 799 numéros) énumérés par le catalogue, on remarque en très grande majorité des ouvrages français: relations de voyages, romans, pour la plupart de nos auteurs du XIXe siècle, en édition originale, et somptueusement reliés. Cette collection provient de la bibliothèque de Tsarskoïé-Sélo, et de celles des tzars Nicolas Ier, Alexandre II, Nicolas II, de sa femme et de son fils.

On voit par ce catalogue que la cour de Russie se tenait au courant de la littérature française contemporaine, ou du moins pouvait s'y tenir, car on ne nous dit pas si ces livres ont été très lus ou même seulement ouverts depuis leur reliure. Parmi ces volumes, on signale, comme de la plus grande rareté, les *Mémoires d'un prisonnier d'Etat au Spielberg*, par A. Andryane, compa-

gnon de captivité de l'illustre Comte Confalanieri (Paris, Ladvocat, 1837-38, 4 vol.), qui ne figurent pas au catalogue de la Bibliothèque nationale; ainsi que, d'Alexandre Dumas fils, le seul exemplaire connu, hors de la Nationale, des *Aventures de quatre femmes et d'un perroquet* (Paris, A. Cadot, 1846-1847, 6 vol.), et le seul qui ait jamais passé en vente publique.

Si Victor Hugo ne figure ici qu'avec un *Cromwell* de 1828 et une *Histoire d'un Crime*, de 1877, Eugène Sue, en revanche, ne compte pas moins de 21 numéros, Balzac quinze, Chateaubriand treize (dont la première édition de *De la monarchie selon la charte*, publiée par les « amis du roi », en 1816, et saisie le 16 septembre par le duc Decazes). Paul Féval, Théophile Gautier, Fortuné Du Boisgobey, Frédéric Soulié, E. Souvestre, Ponson du Terrail, Paul de Kock garnissaient les rayons de l'impériale « librairie »; Goncourt aussi, mais non Flaubert, ni Daudet, ni Zola. — J.-G. P.

§

Littérature et loterie. — La loterie nationale, qui vient d'être établie, temporairement, assure-t-on, nous rappelle qu'à l'époque où fut créée, en 1751, l'Ecole militaire, dont l'idée, appuyée par Mme de Pompadour, est due au financier Pâris-Duvernay, le roi décida de faire reconstruire par l'architecte Gabriel le monument qui s'élève au sud du Champ-de-Mars. L'inauguration en eut lieu dès 1756; mais il fallait solder les frais de cette construction, et comme, à leur ordinaire, les finances royales étaient en assez piteux état, Pâris fit instituer, par édit du 15 octobre 1757, la Loterie royale de l'Ecole militaire, qui ne dura pas moins de vingt ans, ayant été supprimée par Louis XVI, en 1776.

Cette loterie, à l'instar de celles d'Italie, eut pour auteur principal Raniero da Calzabigi, de Livourne, traducteur des œuvres de Métastase (dédiées à la Pompadour), poète lui-même et futur librettiste de Gluck. Raniero fit entrer dans la combinaison son frère cadet, qui exploitait une source d'eaux minérales à Passy. Un autre Italien plus connu, Jacques Casanova, qui nous a laissé de lui un portrait peu flatté, fut mêlé aussi à cette affaire, et en a parlé longuement dans ses célèbres mémoires.

Les deux frères s'occupèrent activement de la loterie pendant deux à trois ans. Mais, ayant lassé par leurs réclamations la patience du comité, sur lequel ils exerçaient une sorte de chantage perpétuel, ils furent expulsés de France en 1760, et la

pension de 4.000 livres que Raniero avait obtenue fut révoquée, non sans protestations de sa part, qu'il renouvela pendant des années.

Il se retira à Vienne, où il devint secrétaire de Kaunitz. Mais il fit aussi la connaissance de Gluck, auquel il fournit les livrets de *Paris et Hélène*, d'*Orphée* et d'*Alceste*. Il se flatte même, et non sans quelque fondement, d'avoir été le principal artisan de la « réforme » gluckiste (voir le *Mercure* du 1er août 1914).

Quant à son cadet, appelé en 1769 à la cour de Frédéric II, il tenta d'établir en Prusse son système de loterie. — J. G. P.

§

Le livre qu'aimait Dorian Gray. — Signalant, octobre dernier, la publication, en Angleterre, de deux traductions de romans de J.-K. Huysmans, le *Jour* écrivait : « *A rebours*, le livre qu'aimait Dorian Gray d'après ce que dit l'éditeur... »

L'éditeur dit vrai. Sans être nommés dans le roman d'Oscar Wilde, *A rebours* et des Esseintes y sont clairement désignés à la fin du chapitre X et au début du chapitre XI. Lord Henry offre ce volume à son ami, lequel, au bout de quelques minutes, est « captivé par sa lecture » :

> C'était un roman sans intrigue, à un seul personnage. Tout s'y ramenait à l'étude psychologique d'un jeune Parisien qui consacrait l'effort de sa vie à s'imprégner, en plein dix-neuvième siècle, de toutes les passions, de tous les modes de pensée des âges antérieurs, et cherchait en quelque sorte à résumer en lui-même les diverses mentalités par où était passé l'esprit humain, aimant pour leur artificialité même, ces renoncements que les sots ont appelés vertus, aussi bien que ces révoltes instinctives que des sages appellent encore péchés, etc.

Suit toute une page sur le style, la qualité des métaphores, la cadence des phrases et, dès le début du chapitre XI, on apprend que Dorian Gray ne peut s'arracher à l'influence de ce livre et en fait venir de Paris « jusqu'à neuf exemplaires de l'édition originale, sur grand papier ».

C'est-à-dire que Dorian Gray acquit presque la moitié de l'édition originale d'*A Rebours*, puisqu'on ne tira à part que 10 exemplaires et 10 Japon... — L. DX.

§

Les drôleries du Dictionnaire. — C'est en 1762, dans la quatrième édition de son Dictionnaire, que l'Académie française, pour la première fois, a fait figurer le mot *pouding*, ainsi orthographié, et qu'elle l'a défini : « Nom d'un mets composé de mie de pain, de moelle de bœuf, de raisins de Corinthe et autres ingrédients. »

Cette définition a été conservée depuis lors, presque sans changement. Toutefois, dans la sixième édition — celle de 1835 — et dans celle-là seulement, on lit: « On prononce poudingue. » Les Académiciens d'aujourd'hui sont mieux renseignés, non seulement sur la prononciation de ce nom, mais aussi sur son orthographe; c'est pourquoi ils ont décidé de l'écrire *pudding* et de le reculer, en conséquence, de quelques colonnes. Le lecteur trouvera donc *pudding* avec *football, lord, gentleman, kopeck,* par exemple, tous mots d'origine étrangère, mais d'un usage tellement courant qu'ils ont leur place marquée dans un Dictionnaire de l'usage; mais ce sera en vain qu'ils chercheront dans les fascicules déjà parus: *camembert, brie* ou *coulommiers.* Ce sont là, répondent les Quarante, des noms propres: on doit dire un fromage de Camembert ou de la Brie, comme on dit un vin de Bourgogne ou de Bordeaux; aussi leur Dictionnaire, qui ne connaît que les noms communs, les ignore-t-il. Soit! Mais pourquoi (fascicule IV, page 619, col. 1) une exception en faveur de Gruyère: « sorte de fromage qui tire son nom d'une région de la Suisse où il se fait » et qui est un fromage de Gruyère, comme l'autre est un fromage de la Brie? — D'OLIVET.

§

A propos du soldat de Mercier. — M. Miellet me semble figurer indûment au Sottisier Universel (p. 255, n° du 15 novembre). Il parle à bon escient du soldat de bronze du *Quand Même* de Mercié, l'original en bronze étant à Belfort, dont M. Miellet est député.

Il aurait le droit également de parler du *Lion* en pierre, quoique la copie parisienne du *Lion de Belfort* soit en bronze. — P. BRUET, *proviseur du Lycée Montaigne.*

§

Le Sottisier universel.

Un soir, ma sœur ne revint pas à la chambre. Elle avait, à cette époque, cinq ans de plus que moi. Je ne l'ai plus jamais revue. — P. MARC ORLAN, *Sous la Lumière froide.*

Le Martiniquais Joubert, Constant Joubert, était un gros homme suant, soufflant, luisant, hiver comme été, et il était vaguement parent par alliance avec Bouaffre. Sa sœur avait épousé la sœur du mari de la sœur de Bouaffre. — JEAN MARTET, « Monseigneur », roman, dans *Candide,* 2 novembre.

« Une rose de France est plus qu'une autre exquise », disait Ronsard. *Rose de France* est la nouvelle opérette à grand spectacle du Châtelet. — *L'Illustration,* « Les Théâtres », 11 novembre.

A quatre heures dix, nous traversions le pont Ledru-Rollin, au bout duquel se trouve la morgue et son petit jardin. — *Comœdia,* 21 octobre.

Pierre Curie avait été, on s'en souvient, écrasé au coin de la rue Bonaparte et du quai Malaquais. — *Comœdia*, 12 novembre.

LA MESSE DU SAINT-ESPRIT. — L'office comprenait une messe basse chantée par la maîtrise de la basilique sous la direction de l'abbé Merret, maître de chapelle. — *Le Matin*, 13 novembre.

Cependant, lors de la croisade de 1270, le chroniqueur raconte que, devant Damiette, les gens du roi établirent des lieux de débauche, près du camp de leur maître et en retirèrent des profits. — *L'Œuvre*, 4 octobre.

Le coup de cymbale que l'Allemagne hitlérienne a cru devoir frapper sur son tambour de guerre a fait trembler les vitres à Genève. — MAURICE DE WALEFFE, *Paris-Midi*, 7 novembre.

M. LÉPINE EST MORT. — ...Il est successivement nommé sous-préfet — 1877 — puis préfet de l'Indre, préfet de la Loire, de Seine-et-Oise, pour être enfin, en 1893, nommé préfet de police... A cette époque tumultueuse — on se trouvait en plein « boulangisme » — la police parisienne était nettement inférieure à son rôle. — *L'Ami du Peuple*, 11 novembre.

LE CENTENAIRE DE « MARIE TUDOR ». — ...Pour lé ciseleur Gilbert, l'homme du peuple qui aime Jane Grey, la maîtresse de Fabiano Fabiani, et la croit pure, Victor Hugo avait choisi de Chilly, un acteur jeune, qui avait du feu et de la jeunesse... L'auteur, pour indemniser Juliette Drouet des dix lignes de la princesse Negroni, avait écrit pour elle un rôle moins effacé, celui de Jane Grey. — *Le Temps*, 7 novembre.

Le cardinal Verdier, archevêque de Paris, a présidé ce matin, à l'Institut catholique, la messe du Saint-Esprit, qui a été célébrée par Mgr de La Serre. Mgr Baudrillart, de l'Académie française, archevêque de Mytilène, recteur de l'Institut, a prononcé le discours d'usage. — *Le Temps*, 4 novembre.

Comme dit Musset, ce que j'écris n'est pas pour les petites filles — ni pour les petits garçons — dont on coupe le pain en tartines. — LANCELOT, *Le Temps*, 9 novembre.

LE PROCÈS DE L'INCENDIE DU REICHSTAG. — M. Heines [préfet de police de Breslau] conteste avoir un rapport quelconque avec l'incendie du Reichstag. C'est un ignoble personnage, dit-il. — *Journal des Débats*, 7 novembre.

SOMMATION. — Par le ministère de Me Cauvin, huissier à Grasse, le maire reçoit une sommation de M. Roux Emile, d'avoir à lui attribuer un centilitre d'eau du canal du Foulon, dans un délai de quinze jours, faute de quoi une action sera intentée devant le Conseil de Préfecture. Le dénouement de l'affaire sera clair. — *Le Petit Niçois*, 20 octobre.

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1933.



MAURICE MAETERLINCK

La Grande Loi

Lumineuse évocation de tout ce qui a trait à *l'Attraction Universelle* depuis la pomme de Newton jusqu'aux théories d'Einstein. On ne saurait croire combien ce sujet, a priori si abstrait, peut, sous la plume de Maurice Maeterlink, former un livre d'une lecture à la fois instructive et très attrayante. *La Grande Loi*, œuvre magistrale, a sa place marquée à côté de *La Vie de l'Espace.*

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier*. . . . . **12** fr.

Édition originale sur “ Velin Bibliophile ” . . . **30** fr.



ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE LÉON BLOY

ROMAN

LA FEMME PAUVRE. Épisode contemporain. Vol. in-16. 15

LE DÉSESPÉRÉ. Nouvelle édition. Volume in-16.................... 18

LITTÉRATURE

CELLE QUI PLEURE (Notre-Dame de la Salette). Vol. in-8 écu................ 15

LE FILS DE LOUIS XVI, avec un portrait de Louis XVII. Vol. in-16 12

EXÉGÈSE DES LIEUX COMMUNS. Vol. in-16................ 15

EXÉGÈSE DES LIEUX COMMUNS. Nouvelle série. Vol. in-16.. 15

LES DERNIÈRES COLONNES DE L'ÉGLISE. Vol. in-18.. 12

PAGES CHOISIES, 1884-1905, Vol. in-18.................... 15

LE MENDIANT INGRAT, 1892-1895. 2 vol. in-16........... 24

MON JOURNAL, 1896-1900. 2 vol. in-16...................... 24

QUATRE ANS DE CAPTIVITÉ A COCHONS-SUR-MARNE, 1900-1904. 2 vol. in-16.. 24

L'INVENDABLE, 1904-1907. Volume in-16...................... 12

LE VIEUX DE LA MONTAGNE, 1907-1910. Préface par André DUPONT. Volume in-16... 12

L'AME DE NAPOLÉON. Volume in-16.......................... 12

LE PÉLERIN DE L'ABSOLU, 1910-1912. Volume in 16.... 15

AU SEUIL DE L'APOCALYPSE, 1913-1915. Volume in-16. 15

MÉDITATIONS D'UN SOLITAIRE EN 1916. Volume in-16. 12

...S LES TÉNÈBRES. Volume in-16.............................. 12

... DES HUMBLES, 1915-1917. Volume in-16...... 15

...E DE LA MORT. Volume in-16............... 12

... JUIFS. Volume in-16..................... 1



t J. THARAUD

QUAND ISRAËL N'EST PLUS ROI

Édition originale sur alfa " *La Palatine* "...... 25 fr. »
Édition ordinaire in-16.......................... 12 fr. »

MOND JALOUX

LA GRENADE MORDUE

Roman in-16.................................. 15 fr. »

ILE HENRIOT

LE PÉNITENT DE PSALMODI

Roman in-16.................................. 13 fr. 50

ILE SCHREIBER

ETTE ANNÉE A JÉRUSALEM

A travers la Palestine Juive

in-16 avec une carte hors-texte.................. 12 fr. »

NÉ DUPUIS et ALEXANDRE MARC

JEUNE EUROPE

in-16.. 13 fr. 50

MA VIE ET MON ART

Souvenirs de Félix Litvinne

Préface de Charles Widor
Secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts

in-16 avec 13 gravures hors-texte.............. 15 fr. »

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

LIBRAIRIE PLON, 8, rue Garancière, PARIS-6e

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE ANDRÉ GID[E]

ROMAN

L'Immoraliste. Volume in-16. 15

La Porte étroite. Volume in-16. 12

LITTÉRATURE

Oscar Wilde. (*In Memoriam*) (Souvenirs). *Le « De Profundis »*. Volume in-18 5

Prétextes. Volume in-16. 15

Nouveaux Prétextes. Volume in-16. 15

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRAN

LE WAGON-LIT A LA PORTÉE DE TOUTES LES BOURS

Des wagons-lits de 3e classe circulent sur le P.L.M. entre Paris et la Cô d'Azur.

Tout comme les voyageurs de 1re classe, les voyageurs de 3e classe o ainsi la possibilité de se déplacer en wagon-lit. Le supplément pour occup une place de wagon-lit de 3e classe est des plus réduits : vous ne paier que 75 francs de Paris à Marseille, en plus du prix du billet de 3e clas Vous arriverez frais et dispos et vous aurez gagné un jour et économisé u nuit d'hôtel.

Pour des indications plus détaillées, veuillez vous adresser aux gares aux agences Wagons-Lits-Cook.



OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivien

Vente au Palais de Justice, à Paris, le mercredi 20 Décembre 1933, à 14 heures.

UNE PROPRIÉTÉ AU KREMLIN-BICÊTRE

(Seine), 2, rue du Tapis-Vert.

Contenance : 530 mètres environ. Revenu brut : 3.750 francs, et en partie **LIBRE DE LOCATION. Mise à prix : 80.000 francs.** S'adresser à Me PARRY, avoué poursuivant, 39, rue de l'Arcade, à Paris; Me Ancelot, avoué; Me Régnier, notaire, à Paris.

BULLETIN FINANCIER

mme on pouvait le prévoir et comme il fut annoncé ici voilà quinze jours, le r a fléchi à la suite des achats d'or effectués par les Etats-Unis à des cours de en plus élevés. En dépréciant volontairement la devise américaine par rapport r, seul instrument de règlement international, le président Roosevelt se flattait rovoquer d'abord une hausse des matières premières dans son pays et de s'assurer ite le contrôle du marché mondial de l'or.

us ses plans se trouvent déjoués par les événements. Pour commencer, le dollar emeuré pendant quelques jours au-dessus des cours que lui assignaient les achats effectués à Londres par le gouvernement américain. Puis, brusquement, lorsque ours de l'or devinrent relativement élevés par rapport à leurs niveaux du 26 octobre, ollar libre négocié sur les marchés financiers tomba au-dessous du dollar officiel, -à-dire au-dessous du cours de la devise américaine calculée d'après le prix d'achat lingots d'or américain. Et l'on vit se produire un fait inattendu : le président evelt perdant non seulement le contrôle du marché de l'or — qu'il n'a pu avoir ı'il n'aura jamais pour des raisons trop longues à exposer ici — mais perdant le contrôle du marché de sa propre devise. Pendant qu'il remplaçait les fonctions de la Trésorerie américaine par des « inflationnistes » aimés des fermiers du lewest, M. Roosevelt donnait l'ordre à la même Trésorerie d'enrayer la fuite des ricains devant le dollar; les transferts de fonds à l'Etranger étaient de nouveau dits et des notes officielles étaient publiées afin de montrer aux Américains que devise était encore très couverte par de l'or et que son sort n'était pas compromis.

exposé succinct de ces faits n'est pas inutile, car il explique pourquoi, dans nte de perturbations monétaires, les marchés financiers, y compris celui de Paris, nt tenus dans la réserve tant qu'il ne fut pas démontré péremptoirement que érience Roosevelt avait échoué tant sur le terrain économique que sur le terrain étaire. Lorsque les Etats-Unis cessèrent de fixer un cours plus élevé pour leurs ts d'or, la spéculation comprit qu'elle n'avait plus rien à redouter du côté de la sterling et que les insinuations de certains relatives à l'avenir du franc étaient consistance.

s ce moment, la fermeté reparut sur plusieurs marchés financiers, mais très lement à Paris et cela pour deux raisons :

premier lieu, le bruit inconsidéré mené autour des élections allemandes du ovembre, dont le résultat était cependant prévu.

second, les polémiques soulevées par les projets financiers du ministère Sarraut.

est sûr que ni le « précompte », ni la carte d'identité fiscale ne sont des inven- propres à favoriser nos fonds publics qui, par ailleurs, se ressentent d'un relève- t du loyer de l'argent qui est la conséquence de retraits de fonds étrangers.

est sûr également que les mesures envisagées par le gouvernement pour réprimer aude fiscale ne sont pas faites pour favoriser le commerce des capitaux.

ssi bien, nos banques et nos chemins de fer, qui suivent presque toujours nos s publics, n'ont-ils pas participé à la reprise qu'ont enregistrée divers compar- nts de valeurs industrielles et notamment celui des affaires d'eaux, de gaz et ctricité.

hausse de la livre sterling par rapport au franc a provoqué le tassement de breuses matières premières et par voie de conséquence le recul général des valeurs ères. Les mines d'or ont été assez attaquées parce que la Chambre des Mines Transvaal a refusé d'accepter les revendications des mineurs (relèvement des res, prime calculée d'après les cours de l'or, semaine de 40 heures). Ce fléchis- nt des valeurs sud-africaines précédant de peu la déclaration des dividendes striels ne pouvait manquer d'influencer fâcheusement les valeurs pétrolières. ourse reste donc hésitante et il est à prévoir qu'elle ne se raffermira pas durable- t avant longtemps.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1933.